ESSAI DE THÉOLOGIE MYSTIQUE COMPARÉE

LE

P. LOUIS LALLEMANT

ET LES

GRANDS SPIRITUELS DE SON TEMPS

TOME III

DU MÊME AUTEUR

Silhouettes d'apôtres. (Paris, Téqui.)

Un coin du vieux Maine : N.-D.-du-Chêne. Saint-Martin-de-Connée. (Paris, Téqui.)

Les victoires de l'Immaculée-Conception au XIX^e^ siècle, discours. (Paris, Téqui.)

Deux étendards. Liberté d'enseignement et monopole, discours. (Paris, Téqui.)

Les deux témoins du Sacré-Cœur : Sainte Marguerite-Marie et le vénérable P. de la Colombière, discours. (Paris, Téqui.)

Saint Martin et les destinées de la France. (Tours, Mame.)

M. Jacques Burin. (Laval, Goupil.)

La Mère Thérèse et la Miséricorde de Laval. (Laval, Goupil.)

Le Comte de Mun. *L'homme de foi. L'apôtre.* Discours. (Chez l'auteur, Paris, 42, rue de Grenelle).

La vie et la doctrine spirituelle du P. Louis Lallemant, de la Compagnie de Jésus. (Paris, Téqui.)

Essai de théologie mystique comparée : Le P. L. Lallemant et les grands spirituels de son temps. Tomes I et II. (Paris, Téqui.)

Saint Jean Eudes. Panégyrique. (Paris, Téqui.)

SENS DES ABRÉVIATIONS

D.S. = Doctrine spirituelle.
A.S. = Addition Surin.
T.A.D. = Traité de l'amour de Dieu (Surin).
E.T. = Edition Téqui.
R.A.M. = Revue d'ascétique et de mystique.

SENS DES RENVOIS

A LA *DOCTRINE SPIRITUELLE*

EXEMPLE : II, S.I, III, 3, § III A-S.X, I.

II = Principe II.
S.I. = Section I.
III = Chapitre III.
3 = Article 3.
§ III = Paragraphe III.
A-S.X.I. Addition Surin. Ch. X, art. I.

ESSAI

DE THÉOLOGIE MYSTIQUE COMPARÉE

LE

P. LOUIS LALLEMANT

ET LES

GRANDS SPIRITUELS

DE SON TEMPS

PAR

Le P. Aloÿs POTTIER, S. J.

TOME III

LA SPIRITUALITÉ BÉRULLIENNE

ET

LES GRANDS SPIRITUELS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

A L'AGE D'OR DE L'ASCÉTISME FRANÇAIS

(1600-1650)

ALMA COLLEGE
240.9
LIBRARY
P85
ALMA, MICHIGAN

PARIS

PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1929

6201

Nihil obstat :

J.-V BAINVEL, s. j.

Parisiis. In die festo B. V. M. Mediatricis.
31 Maii 1928.

Imprimatur :

C. DELABAR,
VIC. GÉN.

Parisiis die 6 junii 1928.

TROISIÈME PARTIE

LA SPIRITUALITÉ BÉRULIENNE ET LES GRANDS SPIRITUELS DE LA C^ie^ DE JÉSUS A L'AGE D'OR DE L'ASCÉTISME FRANÇAIS (1600-1650).

PROLOGUE

Les noms de l'*Oratoire* et de son fondateur, le cardinal de Bérulle, sont tombés plusieurs fois de notre plume au cours des deux premiers tomes de notre *Essai de théologie mystique comparée*. Nous avons évité toutefois de mettre en relief ce qui rapproche ou ce qui différencie l'école française ignatienne, de l'école oratorienne, que depuis quelque temps, à tort ou à raison, d'aucuns appellent « l'école française » tout court[1]. Cette comparaison était réservée à la troisième partie de notre travail. Nul n'ignore qu'au XX^e^ siècle M. de Bérulle jouit en France d'une faveur qu'il n'y connut jamais, pas même au temps de Louis XIII et de Louis XIV. A entendre certains historiens de nos jours, il aurait exercé sur toute la spiritualité du XVII^e^ siècle une influence que ne semblent pas avoir soupçonnée les plus déterminés de ses anciens admirateurs.

Dans la Préface du volume qu'il consacre à la *Spiritualité des temps modernes*, après avoir indiqué pour quels motifs les grandes écoles spirituelles du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle doivent, d'après lui, se répartir entre l'Espagne, l'Italie et la France[2], M. Pourrat ajoute : « En France, ce

1. « L'école française; jusqu'ici, lorsque d'aventure on parlait de cette oubliée, on l'appelait *école oratorienne... Française* vaut mieux, etc... » M. H. Bremond. *Hist. litt. du sentiment religieux en France*, t. III, p. 3.

2. « Si l'on excepte l'école salésienne, qui se résume en réalité en saint François de Sales. » La *spiritualité chrétienne*. Les temps modernes, I^re^ partie, préf. v.

fut l'Oratoire du cardinal de Bérulle qui fit l'unité de la doctrine spirituelle au XVII^e^ siècle. *Tous les grands écrivains de cette époque*, religieux ou séculiers, furent bérulliens et formèrent ce qu'on appelle l'*école française*. La contre-réforme, en France, fut ainsi bérullienne. »

Cette affirmation, M. Pourrat s'efforce de la justifier dans la partie de son volume où il traite de l'*école française*.

« Préparée, dit-il, vers la fin du XVI^e^ siècle par une pléiade de saints personnages dont l'action religieuse fut profonde[1]... l'école française a son point de départ en Bérulle[2] ».

« Condren a été le plus puissant interprète de la doctrine bérullienne. Il n'a rien publié lui-même... Olier, Eudes, Saint-Pé, pour ne citer que ses principaux disciples, lui doivent le meilleur de leur bérullisme. »[3] « C'est de lui surtout que saint Vincent de Paul, M. Olier et Bossuet se sont inspirés dans les belles pages qu'ils nous ont laissées sur le sacerdoce[4]. »

« Bérullien, Vincent le fut assurément, comme tous les saints personnages de ce temps[5] ».

Ainsi « tous les saints personnages » et « tous les grands écrivains du XVII^e^ siècle » relèvent-ils du cardinal de Bérulle et de son école[6] !

1. Page 484.
2. Page 491.
3. Page 522.
4. Page 555.
5. Page 576.
6. M. Pourrat ne nomme d'ailleurs, en dehors de ceux qui sont cités dans les lignes précédentes, que le P. Bourgoing (p. 503) et le cardinal de Richelieu, « dont le *Traité de la perfection du chrétien* reste totalement en dehors du courant de spiritualité de l'école française », p. 491.

Il serait facile de relever chez M. Bremond nombre d'appréciations analogues ; nous en citerons quelques-unes au cours de ce volume. Et voilà qui ne laisse pas d'être un peu troublant, quand on se reporte aux réflexions des anciens biographes, dont aucun — pas même M. l'abbé Houssaye — n'a fait entendre en faveur de M. de Bérulle ce son de cloche triomphal.

Au contraire, ce qui a frappé M. Houssaye — et il s'efforce d'en énumérer les raisons — c'est « la défaveur qui s'est attachée au nom de M. de Bérulle ».

Quinze ans après sa mort, le P. Bourgoing gémissait déjà sur « l'oubli et le mépris auquel il a été... »[1]. Il espérait que la publication des œuvres du Cardinal le tirerait de cet oubli.

Il ne semble pas que le résultat ait répondu à l'attente, du moins en dehors de l'Oratoire, auquel la lecture des *Œuvres complètes* était « très soigneusement recommandée, car les enfants doivent lire le testament de leur père ».

Aussi M. l'abbé Houssaye écrit-il mélancoliquement : « La mort, qui d'ordinaire est la vengeresse des saints, n'a pas veillé sur cette grande mémoire ; l'indifférence a de bonne heure délaissé son tombeau, la calomnie a défiguré son image. A plusieurs reprises on tenta d'écrire son histoire ; mais ce fut sans succès. Le grand siècle, il est vrai, devait à défaut d'histoire rendre à la mémoire de M. de Bérulle, par deux bouches illustres entre toutes (Bossuet et Fénelon), un témoignage qui console de bien des silences... A de tels hommages il serait facile d'en joindre de plus graves encore »

1. *Préface* des œuvres complètes : *Aux prêtres de l'Oratoire.*

— ceux de saint Vincent de Paul, de M. Olier, de M. Boudon. — « Hélas ! conclut l'historien, c'étaient comme les derniers rayons du soleil dans un ciel qui s'obscurcissait de plus en plus : l'ombre gagnait; elle cachait à tous les yeux la grande et sympathique figure... ; ou si un jour incomplet et faux tombait sur ses traits, ce n'était plus, ce semble, que pour les défigurer. A quelle cause attribuer cet oubli, cette défaveur, cette injustice? »

Fausse accusation de jansénisme avant la lettre? Oui! « Le jansénisme n'a cessé de susciter à M. de Bérulle des admirateurs compromettants ou des adversaires déclarés » (p. 15).

Méconnaissance du rôle politique qu'il joua, comme auxiliaire du cardinal de Richelieu? Oui encore. « Loin de servir à sa gloire ce rôle n'a pas même protégé son souvenir » (p. 33).

Mais, demande M. Houssaye, « si la calomnie l'a défiguré, comment ses œuvres, ces pages toutes remplies de la plus haute théologie, n'ont-elles point justifié sa mémoire et rendu à son grand esprit la place qu'il devait occuper? »

L'historien va-t-il répondre qu'en dépit des apparences il l'a malgré tout occupée, cette place-là, et qu'il a mis son empreinte sur tous les saints personnages et sur tous les grands écrivains spirituels du XVII^e^ siècle? Non pas.

« Avouons-le, dit-il, il n'est pas aisé de suivre un si vaste esprit, ni dans la sublimité de son vol, ni dans les profondeurs de ses anéantissements : pour entendre et pour goûter une doctrine si haute et si sévère, il est besoin d'une préparation, je dirais presque d'une initiation. La première génération de l'Oratoire, donna à M. de Bérulle, en

échange des trésors qu'elle en avait reçus, des disciples fidèles qui firent connaître et apprécier ses écrits. Les années vinrent. Les Pères qui avaient vécu dans l'intimité du saint fondateur ou de ses premiers disciples disparurent les uns après les autres ; une nouvelle génération s'éleva qui suivit le courant général, et M. de Bérulle fut délaissé! »

En effet, poursuit l'historien, ce courant était beaucoup plus moral que dogmatique.... soit à Port-Royal, soit dans la Compagnie de Jésus. « Sans doute celle-ci compte des auteurs d'un rare mérite, tels que le P. Saint-Jure et le P. Lallemant, qui ont travaillé à répandre la dévotion au Verbe Incarné. Il n'en est pas moins vrai que leur tendance générale est surtout morale et psychologique, comme on dirait de nos jours..... M. de Bérulle se trouvait donc isolé entre ces deux écoles : analysant les vices et les vertus beaucoup moins que les Pères jésuites ; ne s'attardant jamais en ces tableaux où se complaît le fin, l'habile pinceau de Nicole; allant droit à Jésus-Christ[1] par une contemplation savante et ardente, et, à qui sait l'entendre, débordant d'onction. Pour répandre une doctrine si solide, mais si forte, il aurait fallu des disciples comme le P. Bourgoing, se succédant d'âge en âge. Ils lui manquèrent. Bossuet seul, vers la fin de sa carrière, semble dans ses magnifiques « Élévations » prendre son vol vers les hauteurs où l'avait précédé le fondateur de l'Oratoire... Mais... il est difficile, quand on vient

1. Nous verrons si dans tout le « Sixième Principe » de la *Doctrine* « l'union avec N. S. » Lallemant ne va pas aussi droit à J.-C. et avec autant d'ardeur.

d'entendre une telle voix, de prêter l'oreille à d'autres accents. »

D'autant qu'il n'y a « rien, ou presque rien dans les écrits de M. de Bérulle qui soulage l'esprit du lecteur, en donnant quelque prise à l'imagination. La poésie, il la sent; mais d'un mot il le dit et il passe... Dans son style, les images sont peu nombreuses et comme effacées. Il est, à première vue, plein de redites... »

Autant de raisons qui expliquent pourquoi, même sous Louis XIV, « les œuvres de M. de Bérulle n'ont point été en grande faveur »[1].

Que nous voilà loin des jugements portés par les plus récents historiens de la spiritualité au XVII[e] siècle, sur l'influence extraordinaire, universelle, unique du fondateur de l'Oratoire !

L'étude objective de la vie et des œuvres du célèbre Cardinal nous a conduit à des conclusions qui se rapprochent davantage de celles de M. l'abbé Houssaye. Si nous avons bonne souvenance, au cours de ses trois volumes, cet historien très averti ne donne pas une seule fois à l'école oratorienne le nom d'école française. Nous avouons ne pas voir très bien la solidité des raisons pour lesquelles on s'est permis depuis lors cette substitution[2].

1. *M. de Bérulle*, par M. l'abbé Houssaye (Plon, Paris 1874). Introduction, *passim*.

2. Parlant des *vues* par lesquelles il essaye de la justifier, M. Bremond écrit : « J'avoue bien, du reste, que des vues de ce genre, toujours contestables, ont peu d'importance, et je ne m'attarderai pas à les défendre. » *Ibid.*, p. 3. « L'école bérullienne est d'ailleurs moins originale que ne le croit l'éminent académicien, comme nous espérons le montrer bientôt dans une étude sur les origines de la spiritualité française du XVII[e] siècle. » La remarque est de Dom J. Huyben, O. S. B., dans la *Vie spirituelle* de février 1928, p. 253.

Alors que le nom d'école espagnole et d'école italienne est déclaré convenir à l'ensemble des spirituels d'Espagne et d'Italie, pourquoi restreindre le nom d'*école française* à un groupe, fort respectable sans doute, mais en dehors duquel, tout le long du grand siècle, ont fleuri tant d'écrivains, français de race, de langue et de méthode ? ceux-là mêmes dont M. l'abbé Houssaye a écrit : « On comprend qu'à une époque éminemment littéraire qui trouvait dans des *auteurs ascétiques d'une incontestable autorité* une lecture plus facile, plus variée et plus reposante, les œuvres de M. de Bérulle n'aient point été en grande faveur. Si belle que fut la doctrine, il lui fallait, pour captiver les regards, de plus riches vêtements, des ornements plus choisis : on la trouva trop austère et on la méconnut » (pp. 22, 23).

Mais, quoi qu'il en soit de la richesse du vêtement, du choix des ornements du style et de leur variété, la doctrine spirituelle que présentent les auteurs en question, — ceux de la Compagnie de Jésus en particulier, et plus spécialement Saint-Jure, Lallemant et ses disciples, — cette doctrine n'est-elle pas spécifiquement bérullienne ? Et dès lors ne serait-il pas juste de dire qu' « en France ce fut l'Oratoire du cardinal de Bérulle qui fit l'unité

A la même page, le savant bénédictin s'élève nettement contre les affirmations de M. Pourrat sur « l'unité de la doctrine spirituelle » qu'aurait faite au XVII^e^ siècle le cardinal de Bérulle : « Simplification un peu excessive... et qui a pour conséquence de fausser gravement la perspective historique... Il s'en faut de tout que l'école bérullienne soit l'unique école de spiritualité en France au XVII^e^ siècle. A côté des Bérulliens, il y a les Capucins... Il y a l'école du P. Lallemant. Il y a les Carmes... Il y a les Bénédictins. Il y a surtout la grande masse, ceux que M. Bremond appelle « le torrent des moralistes .. ».

de la doctrine spirituelle au XVII[e] siècle? »[1].

La question est d'importance. C'est à l'étudier et à la discuter qu'est consacré le présent volume; dont le premier morceau à lire, pour se rendre bien compte de la suite des idées et du mouvement général, est la table des matières.

Naturellement, les premiers représentants de l'école ignatienne française — les humanistes dévots dont les œuvres avaient paru avant les *Discours de l'état et des grandeurs de Jésus* — seront ordinairement laissés en dehors du débat. Nous aurons à cœur surtout de maintenir à leur place, dans la phalange des spirituels ignatiens, les écrivains de la Compagnie de Jésus, qu'on a baptisés du nom de *jésuites bérulliens*. Une exacte mise au point de la théologie mystique de l'Oratoire permettra au lecteur, d'ailleurs averti des nuances que présente au XVII[e] siècle la spiritualité de saint Ignace, de suivre les méandres souvent un peu compliqués où les panégyristes de l'*école française* nous invitent à nous engager après eux.

L'accueil sympathique fait à notre édition de la *Doctrine spirituelle* (Téqui, 1924) et aux deux volumes qui l'ont suivie (1927 et 1928) nous laisse espérer que ce troisième tome sera accueilli avec une égale faveur, surtout par le clergé.

En écrivant ce nouveau volume, nous n'avons pas cru devoir renoncer à la méthode que de bons juges ont louée à propos des précédents, — faisant remarquer que notre œuvre, « sous son modeste format, contient *une riche matière* et qu'elle est par ailleurs *très actuelle*. Sans être directement

1. Pourrat, *ibid.*, VII.

historique, l'exposition ne laisse pas de présenter d'abondants matériaux pour l'histoire de la spiritualité ; elle offre un florilège précieux de textes de divers auteurs, contemporains ou prédécesseurs de Lallemant, qui constituent une très utile documentation en vue de mieux connaître les origines et l'expansion de telle ou telle doctrine. Nous ne pouvons que féliciter l'auteur de recourir à cette méthode et souhaiter sa généralisation. *Trop facilement on multiplie les appels à la tradition,* on se hâte de condamner ou d'exalter telle ou telle doctrine, au nom de l'orthodoxie, après une enquête des plus sommaires, sans justifier suffisamment les conclusions que l'on prétend généraliser,.. »[1].

Avons-nous mérité tant d'éloges[2] ? En tout cas,

1. P. Cavallera. *R. A. M.*, avril 1927, p. 189.

2. Si nous l'avions pensé, nous aurions été guéri du péché d'orgueil par un récent article de l'*Ami du Clergé,* article d'assez méchante humeur, mais dont il faut lui savoir gré, ne fut-ce qu'à cause de cette aimable recommandation, émergeant — *quasi rosa inter spinas* — d'un buisson de critiques plutôt acérées : « Désormais tout travail sérieux sur le P. Lallemant devra se référer à l'édition de sa *Doctrine spirituelle,* donnée par le P. Pottier »

Dans les pages qu'il nous consacre (5 juillet 1928), le rédacteur anonyme de l'*Ami* désigne à plusieurs reprises notre *Essai de théologie mystique comparée : le P. Louis Lallemant et les grands spirituels de son temps,* par ce titre raccourci qui trahit complètement notre pensée : *Etudes sur le P. Lallemant et ses disciples.*

Distraction sans doute, mais assez fâcheuse ! Il sera bien venu après cela à trouver qu'il y a des hors-d'œuvre et à regretter qu'il ne soit pas question du P. Lallemant à toutes les pages ! Comme si une étude *comparée* bien conduite n'exigeait pas la présentation des divers personnages ou des différentes œuvres que l'on compare !

N'ayant pas saisi notre dessein, l'*Ami* en vient à blâmer précisément ce dont les autres critiques nous louent : « manière large, dit-il (trop large), de comprendre le sujet, d'où résultent des volumes, écrits avec vigueur sans doute, mais un peu encyclopédiques... d'autant qu'à propos de tel

dans le présent volume nous nous sommes efforcé, Dieu aidant, de nous rapprocher de l'idéal qu'ils indiquent. Puissent nos bienveillants lecteurs trouver que nous ne sommes pas resté trop au-dessous !

Paris, 25 mars 1928.

point historique ou doctrinal, le P. Pottier n'hésite pas à entreprendre une discussion avec des auteurs tout à fait contemporains », voire avec l'*Ami* ! Mais l'*Ami* n'aime pas qu'on « désapprouve ce qu'il a dit », c'est-à-dire ses appréciations ou ses théories mystiques quelque peu aventureuses... (*Ibid.*, p. 436.) Quel crime abominable de diriger ainsi, même contre lui, « des *pointes offensives* qui finissent... par *jeter un voile de brume* (*sic*) sur la pensée du P. Lallemant » !

Que celui-ci n'ait pas assez d'envergure pour qu'on fasse de son livre le centre d'une étude comme celle que nous avons entreprise, c'est encore l'avis de l'*Ami*. Nous osons douter que Mgr d'Hulst y eût souscrit, lui qui écrivait de la *Doctrine spirituelle* : « C'est le plus divin des livres spirituels qu'il m'a été donné de lire après l'Ecriture sainte. » (*Lettres de direction*. Intr., p. VIII)

TROISIÈME PARTIE

PREMIÈRE SECTION

LE BÉRULLISME AVANT LA LETTRE

CHAPITRE PREMIER

DE SAINT IGNACE AU CARDINAL DE BÉRULLE. ALVAREZ DE PAZ. — LE GAUDIER. — SAINT-JURE.

I. — Au début de son curieux essai sur les « Jésuites bérulliens »[1], M. Henri Bremond, comme s'il sentait que le terrain où il s'aventure n'est pas très ferme, prend des précautions oratoires, qui ne sont guère de sa manière ! « On a l'impression d'une pensée qui se cherche, dirons-nous, avec M. Martin du Gard : un petit pas en avant et deux en arrière ! Il paraît plus à l'aise, plus décidé, plus triomphant somme toute, enfin plus maître de ses intuitions dans l'*Humanisme dévot*...[2] » « Dans le présent chapitre, écrit l'his-

1. *École française*, p. 259.

2. *De Sainte-Beuve à Fénelon.* A propos du *théocentrisme de Bérulle*, p. 130.

torien du *Sentiment religieux*, le *point délicat* n'est pas celui que l'on pourrait croire. Qu'un jésuite se rallie à la doctrine spirituelle de saint Jean et de Bérulle, la chose doit paraître assez naturelle[1].

1. D'après sainte Madeleine de Pazzi : l'esprit de saint Ignace est l'esprit même de saint Jean, un esprit d'amour, orientant vers l'amour. *Dixit quod spiritus istorum sanctorum* (saint Jean et saint Ignace) *esset idem, quia totus est amare et conducere ad amandum. Acta Sanctorum*, t XXXIII, p. 861.

Il est donc tout naturel qu'un jésuite se rallie à la doctrine spirituelle de saint Jean. — Mais pourquoi serait-il si naturel qu'il se ralliât à celle de Bérulle?... Bien que ce dernier cite souvent saint Jean, son *système* de spiritualité n'a rien à voir avec la doctrine spécifiquement johannique, ou du moins ne s'identifie pas avec elle.

D'ailleurs, si les jésuites français du XVII^e^ siècle commençant avaient eu besoin de se rallier au IV^e^ évangile, l'immortel commentaire, qu'en avait fait Maldonat dans sa chaire du collège de Clermont, les dispensait, semble-t-il, d'attendre le fondateur de l'Oratoire de France.

« Le P. Maldonat avait formé des élèves, prescrit une méthode, laissé une tradition. » L'abbé Houssaye. *Monsieur de Bérulle*, p. 114.

Cette tradition avait été suivie par les spirituels de son Ordre, témoin le P. Le Gaudier, qui écrit dans son livre *De Imitatione Jesu Christi*, publié en 1620, trois ans avant *Les grandeurs de Jésus*. — « Il nous est infiniment glorieux de *recevoir* en nous les influences divines de tant de causes ineffables, d'y *coopérer*, de dessiner, de peindre et de graver le Christ en nous... Cette coopération suppose une claire connaissance, une estime et une charité parfaite. On n'y arrivera que par une méditation assidue des Evangiles, *surtout de l'Evangile de saint Jean*. Par là nous pénétrerons la perfection sans mesure qui distinguait les moindres opérations du Sauveur », ch. XIX. Même conseil est donné dans l'opuscule : *De amore Jesu Christi*, qui parut en 1619, ch. XX 4° et XXI 3° : « La matière des méditations est à prendre plutôt dans l'Evangile de saint Jean, où la grandeur (*excellentia*) du Christ a plus de relief et où il y a plus de choses qui portent efficacement à l'aimer. »

Le P. Saint-Jure n'avait donc pas besoin de se rallier au bérullisme pour écrire dans l'*Homme spirituel* : « Il faut se rendre familier le Nouveau Testament et singulièrement l'Evangile de saint Jean et les Epîtres de saint Paul », I, p. 19. Ed. de 1652.

— « Saint Ignace s'attache de préférence aux synoptiques », remarque M. Bremond. L'*École française*, p. 264.

Oui, pour les mystères de l'enfance, et la raison en saute aux yeux : mais pour les mystères de la vie *publique* et de la

On se demandera bien plutôt si, au lieu de se mettre à son école, les jésuites n'auraient pas devancé Bérulle. Il me semble néanmoins qu'ils l'ont attendu, et qu'ils l'ont suivi. L'histoire du P. Jean-Baptiste Saint-Jure va, je crois, nous donner raison[1] ». — Et l'auteur de l'*École française* explique pourquoi il s'arrête à Saint-Jure, de préférence à plusieurs autres : « il n'en est pas d'aussi *représentatif*[2]. La Compagnie de Jésus le

passion ne cite-t-il pas saint Jean à peu près aussi souvent que les autres évangélistes ?

1. D'après M. Bremond, « les plus grands spirituels de la Compagnie au XVII[e] siècle se sont ralliés à Bérulle », *Ecole française*, p. 200. « L'école du P. Lallemant est toute voisine de l'école bérullienne », 658, *ibid.*

« Nous trouverons tout naturel que les PP. Lallemant, Rigoleuc, Surin se recommandent expressément de Bérulle... : et tout naturel de rencontrer d'éminents jésuites, les PP. Saint-Jure et Guilloré parmi les bérulliens proprement dits », p. 32.

Nous serions curieux de savoir où les PP. Lallemant, Rigoleuc et Surin se recommandent expressément de Bérulle. Loin de se recommander de lui et de le recommander, Surin porte sur lui un jugement plutôt sévère. Voir ci-après, p. 141.

2. Le P. Jean-Baptiste Saint-Jure, né à Metz, le 19 février 1588, entra dans la Compagnie de Jésus le 4 septembre 1604. Après avoir enseigné la grammaire et la philosophie, il fut Recteur des collèges d'Amiens, d'Alençon et d'Orléans, puis Supérieur de la Maison professe de Paris. Il passa quelque temps en Angleterre sous le règne de Charles I[er] et mourut à Paris, le 30 avril 1657.

Dans une lettre de 1644 à la Mère Jeanne-des-Anges (Loudun), le P. Saint-Jure écrit qu'il lui envoie les ouvrages suivants : *De la connaissance et de l'amour de Notre-Seigneur* (1633). — *Le livre des Elus*, Jésus-Christ en croix (1643). — *Méditations* sur les plus grandes et les plus importantes vérités de la foi (1643). — *L'exercice de la mort*. — *Les conduites* pour les principales actions de la vie chrétienne (1644). — Une douzaine de copies de *trois lettres d'Avila*, traduites de l'espagnol. Six *pratiques spirituelles* d'un serviteur de Dieu envers Jésus crucifié. — « J'ay fait tous les livres susdits, excepté le dernier », ajoute-t-il.

— Outre les ouvrages signalés à la Mère Jeanne-des-Anges, Saint-Jure en publia quatre autres, particulièrement importants à étudier au point de vue de l'influence bérullienne qu'il aurait subie : *L'Homme spirituel* (1646). — *La vie de M. de*

tient pour un de ses Maîtres les plus éminents... Ses novices, quand ils ont lu six ou huit fois la *Perfection chrétienne de Rodriguez*, quand ils la savent par cœur, prennent Saint-Jure..., etc. »

A la bonne heure! nous retrouvons dans cette dernière phrase la manière de M. Bremond! Il a raisonné, inconsciemment peut-être, à la façon du comte de Maistre dans sa jolie lettre à la marquise de Nav... qui lui avait demandé « au moins six paradoxes, afin de s'amuser ». — « Je ne puis rien vous refuser, madame, lui répond-il, pas même des paradoxes! Le fait est que ce genre est ce qu'on peut imaginer de plus modeste. En effet, le paradoxe n'affirme rien, précisément parce qu'il exagère et qu'il s'en vante. Si j'allais dire, par exemple, tout rondement que Locke est un auteur également superficiel et dangereux, il y a tel moderne qui voudrait m'arracher les yeux, mais si je lui dis : Monsieur, c'est un paradoxe, il n'a plus droit ni raison de se fâcher[1] ».

Nous aurions bien tort de nous fâcher contre le sympathique historien de l'*école française* et de vouloir lui arracher les yeux! — Quand il accuse les jésuites de faire lire à leurs novices Rodriguez tout entier six ou huit fois, et de le leur faire apprendre par cœur[2], « c'est un paradoxe », ajoute-t-il en sourdine!

Renty (1651). — *L'Union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1653). — *L'homme religieux* (1657).

1. *Lettres et opuscules inédits*, t. II, p. 100. Lettre du 1er avril 1795.

2. L'édition de l'abbé Régnier Desmarais comprend quatre volumes de six à sept cents pages. Multipliez quatre par six

N'est-ce pas un paradoxe aussi, une boutade si l'on veut, une saillie d'esprit et d'humour que d'affirmer — il l'affirme rondement pourtant — que saint Ignace ayant dit « une fois » que notre première fin est de louer et d'honorer Dieu, « n'y revient plus »[1]... Or, saint Ignace y revient des centaines de fois dans ses *Exercices* et ses *Constitutions*[2].

Et ce chapitre sur « les jésuites bérulliens »? que dis-je, un chapitre! ce volume de 700 pages, si intéressantes d'ailleurs, sur l'*école française*, qu'est-il sinon une suite de gageures affriolantes et de souriants paradoxes?[3]

ou huit, vous aurez une trentaine de volumes de six ou sept cents pages lus en moins de deux ans!!?

Infortunés novices! N'ont-ils donc que cela à lire? Et pas autre chose à faire?

1. L'*École française*, p. 120.

2. 242 fois dans les seules *Constitutions*, affirme *Lancicius*. 259 fois, note le P. Brou. *Spiritualité de saint Ignace*, p. 10.

3. Il ne serait pas difficile d'en relever « au moins six », autant que la marquise de Nav... en avait demandé au comte de Maistre « pour s'amuser »!

Paradoxe d'abord, à lui tout seul, ce nom d'*école française* réservé à des écrivains de haute valeur sans doute, mais dont quelques-uns ont le tour si peu français! *Ecole française* dont la porte est seulement entrebâillée, comme à des parents pauvres, à la pléiade, si française pourtant dans sa langue et toute sa manière, des confrères et des disciples du P. Lallemant! Bah! « celui-là pouvait tout aussi bien nous venir d'Espagne, et François de Sales d'Italie », p. 3. François de Sales, aussi Français que Fénelon au dire de Sainte-Beuve, qui ne veut pas « entre ces deux natures si déliées, si fines, si élevées, exprimer même une préférence » et se borne à « parler en général de la diversité de ton et de nuance qui caractérise leur manière!... » (*Lundis*, t. X). Est-ce que Fénelon, lui aussi, pourrait nous venir d'Italie?

Paradoxe encore la prétention de faire de Bérulle un pur autodidacte, qui « doit à son entourage d'illustres exemples de sainteté, mais ne dépend de personne, ne s'offre à aucune influence..., poursuit son propre développement, comme s'il vivait dans un désert ». (*École française*, pp. 13, 15.)

Paradoxe l'idée de faire découler la dévotion au Sacré-Cœur

Je suis de ceux qui se sont demandé si, au lieu de se mettre à l'école de Bérulle, les jésuites ne l'auraient pas devancé; si ce n'est pas lui qui les aurait attendus et suivis; bref, s'il ne leur

de la théologie bérullienne, — en tant que bérullienne! — Comme si cette théologie sévère et hautaine n'était pas la moins parlante au cœur qui fut jamais et la plus distante du cœur doux et aimable de Notre-Seigneur Jésus.

Paradoxe, ce *quos ego* lancé « contre les téméraires qui essayeraient, qui ont essayé de diminuer Bérulle..., de résister à un si grand homme, dont le génie, quand il éclate, dépasse tout!... »

Oui, oui! Heureusement le tonitruant critique nous apprend lui-même à ne pas le prendre au mot ni au tragique, lui qui si souvent discute en détail ce qu'il a donné en gros pour indiscutable :

— « Bérulle, dit-il, a autant de gaucherie que de noblesse », p. 197.

— Son papier contre les Jésuites est débile et un peu ridicule », p. 198.

— « Il pardonne, mais faute d'esprit ou de noblesse, il ne sait pas oublier », p. 207.

« Entraîné par une inconsciente et sourde rancune, une fois de plus victime de sa maladresse native, il envenime la querelle au lieu d'assurer la paix », p. 211.

Voilà pour l'homme! Quant à l'écrivain, « Il passe, avec une placidité irritante, du plus haut sublime, à l'accablant, à l'ennuyeux. Bonhomme d'Église et de Sorbonne, onctueux, pesant, naïf, maladroit jusque dans ses finesses, n'ayant pas grand air, nulle grâce naturelle, nul charme. Dans ses lettres, pas un sourire », p. 6. « Quand il s'applique, il est embarrassé, redondant, Sorbonique, et pour nous, hommes d'aujourd'hui, presque intolérable », p. 109.

Non, « le paradoxe n'affirme rien parce qu'il exagère et qu'il s'en vante! »

Aussi bien, M. Bremond ne se vante-t-il pas d'exagérer, d'être excessif dans ses admirations et immodéré dans ses enthousiasmes? p. 679.

Paradoxe! — Paradoxe! Mais, « l'essentiel, comme dit le P. Cavallera, est de ne pas prendre cela pour de l'histoire ». *R. A. M.*, juillet 1922, p. 310.

Dans un article de la *Vie catholique* tout à la louange de M. Bremond, M. Paul Renaudin écrit (13 août 1927) : « Prenez garde à ses paradoxes et ne les traitez pas trop au sérieux : ils ne sont souvent qu'une manière à lui de voir un autre aspect de la vérité que vous défendez... Adversaire terrible dans la controverse, il tend la main sitôt le combat terminé, et le voilà de notre avis plus que nous-mêmes. »

Ainsi soit-il!

devrait pas ce qu'il y a de meilleur dans sa spiritualité.

Et voici bien simplement ce qu'après mûres réflexions et comparaisons attentives je crois devoir répondre :

1° A part le P. Guilloré, dont le style et la manière trahissent un commerce indiscutable avec les maîtres de l'école oratorienne, aucun des jésuites du XVII^e siècle, que M. Bremond lui associe, pas plus Saint-Jure que Rigoleuc et Surin, ne paraît en vérité dépendre du Fondateur de l'Oratoire ou de ses premiers disciples. La tradition dont ils relèvent semble être exclusivement ignatienne, non pas qu'ils aient trouvé dans les œuvres de saint Ignace toutes les expressions ou tous les aperçus doctrinaux où l'on a cru voir un reflet de bérullisme; mais aperçus et expressions, par suite d'une naturelle évolution, avaient lentement mûri, dans les commentaires des *Exercices*, au cours du premier siècle de la Compagnie de Jésus. Les spirituels de l'âge d'or de l'ascétisme français (règne de Louis XIII, minorité de Louis XIV), pouvaient les cueillir chez bon nombre de leurs devanciers, à qui vraisemblablement Bérulle lui-même les avait empruntés.

2° Les traces de soi-disant bérullisme relevées dans les ouvrages que Saint-Jure publia, *après l'édition des œuvres complètes du Cardinal (1646)*, se remarquent aussi nombreuses et non moins accusées dans la *Doctrine spirituelle*, spécialement au VII^e Principe : « L'union avec Notre-Seigneur ».

Or, il n'est pas vraisemblable que l'influence de Bérulle, inexistante par rapport à Saint-Jure

avant 1644, de l'aveu même de M. Bremond[1], se fût exercée à ce point sur Lallemant, quinze et vingt ans avant cette époque! — L'auteur de la *Doctrine* était nommé Maître des novices en 1622, l'année qui précéda la publication des *Grandeurs de Jésus*. Sa formation ascétique et mystique était donc achevée, avant que le soleil de l'Oratoire eût brillé à l'horizon. Par conséquent, les idées qui lui sont communes avec Bérulle, viennent d'une autre source.

3° Aussi bien si le cardinal de Bérulle est un chef d'école, c'est parce que *doctrinaire* et non point parce que *écrivain*. On ne mérite donc pas le nom de bérullien, parce qu'on aurait employé quelques-unes de ses expressions favorites, ayant cours d'ailleurs dans la langue ascétique de l'époque; on est bérullien lorsque, par exemple, on adopte le système ou quelque chose du système mis en honneur par Bérulle quant à l'application passive de l'âme aux mystères du Verbe Incarné — application qui mène logiquement, nous le verrons, *au vœu de servitude*. Or, aucun jésuite, que je sache, n'a donné dans ce système[2].

La justification de ces trois conclusions réclame

1. Le premier ouvrage de Saint-Jure : *De la connaissance et de l'amour du Fils de Dieu*, est de 1633. « On y chercherait en vain les principes de l'Ecole française. L'auteur fait une grande place à la personne du Christ; il ramène tout à Lui, mais à la façon de saint Ignace. Ainsi font d'ailleurs tous les Jésuites, et entre mille le célèbre P. J. Hayneufve. » *L'Ecole française*, p. 262.

— On sait à quoi se réduit, d'après M. Bremond, *la façon de saint Ignace* : le saint ne ferait étudier et contempler Notre-Seigneur qu'en vue de l'*imitation* de ses vertus; sans écarter l'*union*, il la laisserait dans l'ombre.

2. Voir ci-après, p. 125.

plusieurs chapitres. Commençons par l'examen du soi-disant bérullisme du P. Saint-Jure.

II. — C'est donc l'histoire de ce jésuite *représentatif* qui donnerait raison à M. Bremond, quand il entreprend de prouver que « loin d'avoir devancé Bérulle dans la spiritualité de l'union au Christ, les jésuites se sont bien plutôt « mis à son école »[1].

« Le concile de Trente, écrit l'historien de l'*école française*, avait mis en pleine lumière la riche théologie que renfermaient le *donec formetur* de saint Paul et les textes analogues de saint Jean. Toute l'originalité de Bérulle avait été de fonder sur ces hautes spéculations une spiritualité proprement dite, *la spiritualité de l'union au Christ* ».

Nous verrons au cours de ce Chapitre qu'une spiritualité très authentique de *l'union au Christ* existait longtemps avant que l'illustre Cardinal eût propagé le système qui lui est propre.

En attendant, qu'il me soit permis d'observer que pour être rangé parmi ses disciples et obtenir un certificat de bérullisme, les conditions exigées ne sont vraiment pas difficiles à remplir ! Il suffit d'enseigner que : « tout le secret de la vie spirituelle est contenu dans ces paroles mystérieuses : *le Verbe s'est fait chair;* la divinité s'est unie personnellement à l'humanité qui, par cette union ineffable, est devenue parfaitement spirituelle et infiniment sainte »[2].

1. *L'École française*, p. 272.

2. *Ibid.*, p. 264.
Ailleurs M. Bremond écrit que « *la doctrine essentielle* du P. de Condren, c'est le devoir où nous sommes de nous

Ainsi s'exprime Saint-Jure[1], et ce faisant, il parlerait beaucoup plus en disciple de Bérulle qu'en fils de saint Ignace. Il paraît qu' « un jésuite formé par la seule tradition ignatienne aurait dit : le secret de la vie spirituelle est de suivre le Christ-Roi et de l'imiter; ou encore de vouloir être saint ou de se vaincre : pour Bérulle tout revient à réaliser le mystère de l'Incarnation. D'un côté, une consigne pratique ; de l'autre, une affirmation dogmatique »[2].

M. Bremond a beau convenir qu'il n'y a « nulle opposition entre les deux points de vue, mais seulement une distinction », et que « l'imitation entraîne l'union, et inversement »[3]; il reste qu'à ses yeux la distinction des concepts est suffisante pour que « chacun implique une philosophie particulière ».

En fin de compte, les ignatiens sont les philosophes de l'imitation...; les bérulliens, les philosophes de l'union; « et tout de même Saint-Jure, depuis son ralliement[4] au bérullisme (?) insiste beaucoup plus sur l'union au Verbe Incarné que sur l'imitation du Verbe Incarné[5] ».

Quoi qu'il en soit du dosage des deux éléments,

effacer, de nous sacrifier et de nous anéantir nous-mêmes, pour faire place en nous à l'esprit de Dieu. » *Ibid.*, p. 452. Mais n'est-ce pas aussi *la doctrine essentielle* de Lallemant, bien plus,.. de tous les ascètes catholiques ? « Les deux éléments de la vie spirituelle sont la purgation du cœur et la direction du Saint-Esprit. » *D. S.*, p. 183. Or, la purgation du cœur comprend l'effacement et l'anéantissement du moi.

1. *L'homme spirituel*, I, p. 214.

2. *L'École française*, p. 264.

3. *Ibid.*, p. 269.

4. *Ibid.*, p. 268.

5. *L'École française*, p. 268.

union, *imitation*, dans les divers écrits du jésuite *représentatif*, l'histoire de l'ascétisme au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle nous montre longtemps avant ce soi-disant ralliement de Saint-Jure au bérullisme, et même longtemps avant l'apparition de ce système, nombre de spirituels ignatiens, pour qui l'union au Christ va de pair avec l'imitation.

Est-ce que saint Ignace lui-même, tout en insistant sur celle-ci, au point de vue des conclusions pratiques à tirer et des fruits à recueillir dans l'oraison, autoriserait ses retraitants à faire bon marché de celle-là? — On sait quelle prière il leur dicte à partir de la contemplation du *Règne de Jésus-Christ;* tous les jours et plusieurs fois par jour, ils doivent lui demander la grâce de « le connaître intimement, pour l'aimer plus ardemment et le suivre de plus près ». Est-ce que l'union n'est pas dans cette connaissance intime et cet ardent amour? Pourquoi d'ailleurs suivre de si près le Maître sinon pour s'unir à Lui de plus en plus étroitement? Il est donc bien vrai que « l'imitation entraîne l'union, et inversement ».

Admettons néanmoins qu'en homme pratique comme il le fut toujours, et s'adressant du reste à des *débutants* et à des *progressants*, aussi bien qu'à des *parfaits*, Ignace se soit montré surtout le philosophe de *l'imitation*, était-il possible qu'en exploitant le trésor des *Exercices*, les spirituels de son école n'arrivassent pas à en dégager, pour la mettre plus en lumière, la philosophie de l'*union?* C'est ce qui se produisit, en effet : un demi-siècle après la mort du saint, par suite d'une évolution insensible, le point de vue union,

laissé au second plan dans les *Exercices*, tendait à passer au premier dans maints ouvrages qui les commentaient ou s'en inspiraient : sans cesser d'étudier les vertus du Verbe Incarné, pour s'y conformer, on était allé d'un mouvement normal aux mystères, aux états, à la personne du Dieu fait homme, pour se lier à Lui d'un nœud plus intime[1]. Ce mouvement, Bérulle ne l'a pas créé ; il n'a fait que s'y adapter et le suivre. Si l'on constate qu'il s'est accéléré au premier tiers du XVII^e siècle, n'est-ce pas aussi sous la poussée d'un souffle du Saint-Esprit ? *Spiritus ubi vult*

1. Du vivant même de saint Ignace, le P. Nadal en parlait dans ses lettres : « Il faut tellement *s'unir* au Christ qu'à chaque instant nous sentions ce qu'Il ferait à notre place, ce qu'Il nous conseillerait, s'Il était visiblement présent. Saint Paul affirme qu'il a le sentiment du Christ : *nos autem sensum Christi habemus*. Qu'est-ce à dire sinon qu'on peut sentir le Christ habitant en soi ? » *Mon. Hist.*, S. J. P. Nadal, t. IV, p. 684. N. 18.

Il dit encore : *Accipe atque exerce diligenter unionem quam tibi gratificatur Spiritus Domini ad Christum Jesum, atque ejus potentias, ut sentias in spiritu te per voluntatem velle, per memoriam recordari totumque te et esse et vivere et operari, non in te sed in Christo ; hæc est hujus temporis perfectio summa, virtus divina, admirabilis suavitas.* » *Ibid.*, p. 697. N. 163.

Dans l'avant-propos des *Méditations* du P. Vincent Bruno, dont la première traduction française est de 1606, on lit aussi :

« En ces deux fins consiste toute la perfection d'un chrétien, sçavoir l'*amour* de Jésus-Christ et son *imitation*. Il faut qu'*en imitant* la vie de Jésus-Christ, *nous nous vestissions* de Jésus-Christ mesme, suivant ce à quoi nous admoneste l'Apostre, escrivant aux Romains. *Induimini D. N. J. C.* Vestissez-vous de Nostre-Seigneur Jésus-Christ... » ... « Ce qu'il désire premièrement de nous, c'est que, considérant combien il nous a aymés, et comme il s'est donné luy-mesme pour nous, nous l'aymions réciproquement, et le portions toujours ainsi qu'un cachet engravé en nostre cœur... Mais nostre Espoux ne se contente pas de la seule mémoire de ses bienfaits, il veut que nous les ayons engravés sur nos bras et mesme sur nos mains. Ce que nous faisons quand en chacune chose nous mettons en peine d'imiter les exemples qu'il nous a donnés... »

spirat. Dans chaque siècle on remarque de ces directions qui sont, pour ainsi dire, dans l'atmosphère ascétique du temps, et qui se retrouvent, avec des nuances, chez les spirituels les plus *représentatifs*. Les uns et les autres — sans que souvent il y ait interdépendance consciente — sont tributaires d'un courant qui passe ; ils subissent les uns et les autres, avec des réceptivités différentes, les influences de leur temps ; ils respirent le même air ; ils participent au même esprit.

Quoi qu'il en soit, avant que Bérulle eût publié le moindre opuscule, d'importants ouvrages avaient paru en France et ailleurs, où large place était faite à ce que M. Bremond appelle la philosophie bérullienne de l'union au Verbe Incarné.

Je n'en citerai que deux, mais d'une valeur exceptionnelle l'un et l'autre : le traité d'Alvarez de Paz sur la *Recherche de la Paix, de Inquisitione pacis*, et la *Perfection de la vie spirituelle* du P. Antoine Le Gaudier — surtout ses deux opuscules sur l'*amour et l'imitation de Jésus-Christ*, parus en 1619 et en 1620 — donc plusieurs années avant les *Discours sur les Grandeurs de Jésus*, l'œuvre capitale de Bérulle.

Alors que Le Gaudier met en valeur avant tout l'*union de présence*, réalisée par des représentations imaginatives, des souvenirs historiques ou des actes de foi, Alvarez préconise l'*union de conversation mutuelle* entre l'âme et le Verbe Incarné, puis l'*union d'amour* transformant, privilège de l'état mystique.

Quelques citations sont nécessaires pour mettre

dans tout leur jour la pensée des deux grands spirituels.

*
* *

A. Le P. Le Gaudier remarque dans son opuscule sur l'*imitation de Notre-Seigneur*, que nous avons préalablement à nous unir à Lui, en nous le rendant présent, ce qui peut se faire de trois façons :

1° La première, en nous le représentant tel qu'Il vécut dans le monde, mêlé aux hommes ; comme si nous le voyions agissant, s'entretenant avec ses disciples, priant, mangeant, souffrant, alors que nous avons à agir ou à souffrir de la même manière. De sorte que, au moment d'agir, ou dans l'action, nous n'ayons qu'à jeter les yeux sur Jésus, et à réfléchir, pour nous conformer à notre modèle. C'est la méthode recommandée dans un opuscule de saint François de Borgia, intitulé : *De christianis operibus*... Qui ne voit aussi combien sont utiles, pour arriver au même but, les préludes de la méditation qui ont pour objet la composition du lieu et le rappel d'un point d'histoire? Par ce moyen les mystères de la vie divine saisiront mieux l'imagination et nous aideront davantage à imiter le Maître, quand le moment viendra de faire quelque chose de semblable. Remarquons cependant qu'il faut éviter de se mettre l'imagination à la torture, quand le sujet est trop ingrat.

2° Une autre manière de nous rendre Jésus-Christ présent, c'est de le considérer tel qu'il est maintenant au ciel ; là, il ne cesse de nous regarder, il pense à nous, il s'unit à nous comme la tête s'unit aux membres, et par son influence

nous communique la vie et tous les biens que nous avons [1].

Considération facile, car la foi nous enseigne qu'en réalité il en est bien ainsi; et l'imagination a peu d'efforts à faire pour se représenter en quelque lieu une personne d'ailleurs connue. Mais gardons-nous de penser qu'au ciel Jésus-Christ vit et agit comme nous sur la terre... Nous avons simplement à nous poser cette question, au moment d'agir, ou pendant l'action elle-même : Si Notre-Seigneur qui, du ciel, nous aperçoit, était ici et était chargé de tel office, comment voudrait-il s'en acquitter, quel conseil me donnerait-il ? Cette manière de procéder à de grands avantages et semble avoir été propre aux personnes que le divin Sauveur a favorisées ici-bas de sa présence sensible, allant jusqu'à travailler avec elles et à leur prêter son aide.

3° Reste une troisième manière, toute merveilleuse celle-là, d'être uni à Jésus-Christ : c'est celle qui résulte de sa présence eucharistique en nous, après la communion, présence réelle, présence physique tant que demeurent les saintes espèces, présence morale ensuite, comme s'il avait laissé en notre être les vestiges de son passage, comme s'il y avait imprimé une image de Lui-même; image vivante qui devient un principe d'action, grâce auquel nous nous rendons semblables à Lui,

1. *De amore Jesu Christi,* ch. xx.
Cf. ch. ix. *Nec vero difficile est eum e cœlo nos intuentem contemplari assidue. Inde enim nos videt, inde nos audit, inde nobis opitulatur, inde nos amat, perinde atque si esset vicinus... Atque de hoc nascitur ejusdem Christi imitatio et quædam veluti Christi similitudo, quæ, ut Christo prototypo valde gloriosa est, ita omnes ad eamdem Christi formam invitat.* »

si bien qu'on le dirait présent en nous, agissant avec nous, et mettant sa marque divine sur nos actes intérieurs et extérieurs...

Ajoutez que les *habitudes* de foi, d'espérance et de charité et autres vertus surnaturelles dont ses mérites sont la source, restent sous sa dépendance, ne persévèrent que par Lui et sont comme des médailles frappées à sa ressemblance ; ajoutez que par de continuels secours (mérités par Lui et conférés par son Esprit habitant en nous), il nous aiguillonne quand nous dormons, il nous fortifie quand nous agissons et pratiquons les vertus... et alors ne pouvez-vous pas reconnaître et contempler en vous la présence du Christ ? ne devez-vous pas coopérer avec zèle à l'action d'une si noble cause ? (chap. XIX).

Le Gaudier revient souvent à cette admirable union, fruit de la présence eucharistique.

« Parfois Notre-Seigneur présent au Saint Sacrement élève comme par degrés jusqu'à une haute contemplation les âmes qui sont tout à lui.

« 1° D'abord c'est la contemplation du Christ Jésus, vrai Dieu et vrai homme, dont, sous l'influence d'une lumière particulière, la présence n'est pas seulement saisie par la foi mais expérimentalement, par je ne sais quel sens du dedans de l'âme. De là naissent l'admiration, l'adoration, le respect de Dieu, une invisible joie spirituelle. Dieu se plaît à remplir l'âme tout entière d'une paix parfaite, il recueille toutes les puissances, mémoire, intelligence, volonté, pour les fixer en lui et leur faire contempler comme à découvert et dans une grande quiétude les secrets de la divinité. En conséquence, l'âme n'a plus que du mépris pour toutes les choses terrestres, qui en présence de Dieu apparaissent comme un pur néant.

« 2° Cette présence du Christ n'est pas oisive, mais agit au contraire de façon merveilleuse.

« *a*) Il tourne ses regards bienveillants vers l'âme qu'il pénètre jusqu'en ses plus intimes replis.

« *b*) Il parle aussi, il dit les paroles de la vie éternelle, il donne les conseils les plus précieux, ne se contentant pas de sentences générales, mais adaptant sa doctrine à l'état particulier de chaque âme, à ses besoins du moment ; il répète ses divins enseignements : *Bienheureux ceux qui sont pauvres en esprit ; apprenez de moi que je suis doux ; je suis venu, non pour faire ma volonté, mais celle de mon Père ; je ne cherche pas ma gloire...*, etc. Il fait entendre ces paroles de façon à les imprimer au plus intime des âmes ; un moment suffit pour acquérir à son école plus de sagesse surnaturelle que bien des années d'étude ne sont capables d'en donner.

« *c*) Il touche l'âme comme il toucha et guérit les aveugles et les lépreux, comme il ressuscita les morts.

« *d*) Il soupe avec l'âme et l'âme avec lui : d'où une très parfaite union avec Dieu et sa très sainte volonté.

« Comme la volonté de Dieu est embrasée du plus pur amour de son infinie perfection et tout enflammée du désir de sa gloire extrinsèque, de même la volonté de l'homme est tout feu et tout flamme pour Dieu seul qu'elle aime et qu'elle goûte comme lui étant présent, bien qu'il ne le voie que comme en un miroir et non dans la perfection du face à face ; lui aussi a le désir véhément de produire la gloire divine en soi et dans les autres. Ainsi notre volonté devient-elle conforme à la volonté de Dieu et l'homme ne fait-il plus qu'un même esprit avec lui.

« *e*) Enfin pour que le souvenir d'une union si intime soit toujours présent, Dieu Notre-Seigneur s'imprime lui-même sur l'âme et y laisse les vestiges de sa présence corporelle, comme il les laissa sur les linges du sépulcre.

« De là vient que cette présence corporelle du Christ est continuellement devant les yeux de l'âme, qui dès lors le contemple à tout moment avec la plus grande facilité et ne la quitte jamais. » (II. 536.)

On voit comment se compénétrait vraiment dans la spiritualité du P. Le Gaudier l'imitation et l'union, celle-ci aidant celle-là et devenant plus

intime à mesure que la ressemblance devient plus parfaite.

Ces pensées sont largement développées dans la V° Partie de l'ouvrage posthume de Le Gaudier. Section VIII, de *præsentiâ Dei*.

« Pour que nous soyons parfaitement présents à Dieu et qu'Il nous soit présent parfaitement Lui-même, ce n'est pas assez de concevoir intellectuellement sa présence ; il faut encore que nous lui soyons unis... par les liens de nos opérations, par nos pensées et par notre amour » (chap. VI).

Suivent vingt-cinq chapitres où l'auteur explique par le menu comment ces liens se forment et comment l'union se resserre[1]. Les explications sont résumées à souhait dans un chapitre de la *Praxis meditandi* sur les fruits de l'oraison mentale. L'auteur en énumère douze, parmi lesquels l'Imitation de Jésus-Christ et l'union à Dieu (chap. XIX).

« Le Christ dit qu'Il est la lumière du monde parce

1. Le Gaudier parle aussi de l'*unio* à propos de la *contemplation* qui a précisément pour fin de nous unir intimement à Dieu.

Il distingue l'union *affective*, à laquelle visent surtout ceux qui mènent la vie contemplative, de l'union *effective* et *pratique* que doivent se proposer ceux qui mènent la vie mixte. Dieu, dit-il, est l'auteur de l'une et de l'autre. Ici et là, Il éclaire et enflamme l'âme par les dons du Saint-Esprit. Mais les dons de conseil, de piété, de force et de crainte ont beaucoup plus d'action dans la contemplation pratique ou effective, que dans l'affective. La première est propre à ceux qui mènent la vie mixte, plus semblable à celle de Notre-Seigneur. Bien loin d'être inférieurs, au point de vue de la parfaite oraison, « à ceux qui mènent la vie contemplative, ils ont une contemplation plus parfaite ». — « Elle a comme point de départ et comme fin l'amour non seulement affectif, mais effectif, et l'unique bien de la gloire de Dieu à procurer par l'exercice du zèle, etc... » P. II, S. III, ch. XI.

que de ses actions jaillit une lumière pratique grâce à laquelle nous voyons la perfection de ses vertus et nous l'imprimons en nous par la contemplation, jusqu'à ce que nous soyons transformés de clarté en clarté par la vertu de l'Esprit du Seigneur. Celui-là donc qui, pendant l'heure entière de sa méditation, les yeux de l'âme fixés sur le soleil de justice, aura été saisi d'un ardent amour pour sa beauté et sa perfection, fera en sorte de ressembler au foyer d'où il tient son propre éclat, et d'être comme un rayon de sa divine lumière... Voilà qui donnera le fini à tous les autres fruits...

« Un fruit non moins important de l'oraison c'est la parfaite union de l'âme à Dieu par l'amour actuel et les fréquentes aspirations qui en jaillissent ; si bien que souvent l'âme n'a pas d'autre pensée que Dieu et ne peut parler que de Lui : c'est une sorte de prière continuelle, tant elle éprouve de douceur et de facilité à converser familièrement avec Lui... Tout ce qu'elle fait d'ailleurs, c'est avec Lui aussi et en Lui qu'elle le fait, visant à Lui plaire en tout et à conformer sa volonté avec la volonté divine... Ce fruit suppose tous les fruits précédents, grâce auxquels, dégagées des biens créés, les puissances de l'âme convergent vers ce seul point : s'unir à Dieu, le souverain et véritable bien[1]. »

1. « Si nous prétendions d'*imiter Jésus-Christ sans l'aimer*, écrit de son côté le P. Hayneufve, nos prétentions seraient bientôt finies et deviendraient à rien. Mais aussi, si nous pensions l'*aimer sans l'imiter*, nous nous évanouirions dans nos pensées, et nous n'aurions pas même l'idée de son amour... »

« C'est une fiction qu'il y ait eu un homme qui changeât en de vray or tout ce qu'il touchait de sa baguette : mais c'est la vérité que toutes nos actions, qui sont faites *dans l'union* de celles de Jésus-Christ, sont changées dans de telles excellences qu'elles deviennent comme de l'or épuré, qu'il nous persuade d'acheter de lui-même : *Suadeo tibi emere a me aurum ignitum.*

« L'*imitation* de Jésus-Christ *nous unit* et toutes nos actions à lui de telle sorte que nous n'agissons, nous n'aimons et ne vivons que pour lui, par lui, que comme lui, *que de son cœur*, de son amour et de sa vie. » *Réponses aux demandes de la vie spirituelle par les trois voies...* IIe P., Tr. IX, VIIIe Entretien. *Maximes de l'amour et de l'imitation de Jésus-Christ.*

N'est-ce pas tout à fait dans ce sens que le P. Cavallera a écrit, se proposant d'expliquer le peu de différence qui selon

En somme, il y a un peu plus de trois cents ans, le P. Le Gaudier faisait aux directeurs d'âmes le même appel que le P. Plus dans ses récents ouvrages *Dieu en nous* et *Dans le Christ Jésus*.

« Ce Christ, montrons-le tel qu'Il est, tout *proche* de nous[1]; c'est justement cela que les âmes veulent et dont elles ont besoin, un Dieu près; montrons-Le, mélant comme il le fait, et d'une façon si intime, sa *vie* à la nôtre... Ce Christ, découvrons-Le dans son rôle perpétuellement *actuel* tout d'amour, de divinisation de nos âmes[2]; c'est l'actuel surtout qui séduit, le passé intéresse

lui, au point de vue pratique, existe entre l'union et l'imitation : « L'accent est mis avant tout sur Jésus-Christ; les trois termes : *connaître, aimer, imiter* sont inséparables et se commandent mutuellement. Le but n'est pas la pratique de telle ou telle vertu, mais l'adhésion à Jésus-Christ la plus intime possible : suivre Jésus-Christ et mettre nos pas dans ses pas, aller avec lui partout où il voudra nous mener. L'imitation suivra par voie de conséquence : l'essentiel est l'union à Jésus-Christ, l'intimité avec lui. Voilà pourquoi cette série de méditations sur la vie de Jésus-Christ débute par celle du Règne destinée à en donner la clé, et pourquoi de préférence c'est sur la personne de Jésus-Christ que portent les méditations quotidiennes du jésuite et des âmes qui se confient à sa direction. C'est que le travail de fond qui doit s'opérer, c'est justement cette prise de possession de Jésus-Christ par l'âme; il s'agit de le contempler longuement pour s'éprendre de lui, de pénétrer son intention pour mieux connaître qui il est, ses vertus, ses desseins, ses prédilections ou ses aversions, de collaborer activement à l'œuvre qu'il entend opérer en nous, de transformation en Lui de tout notre être; et, tout naturellement, devenus ainsi d'autres Jésus-Christ, d'agir à son exemple et en union avec Lui. Dans ces conditions, y a-t-il si grande différence avec l'adhérence dont parle Bérulle? Dans les deux cas n'y a-t-il pas appropriation par l'âme des biens que Dieu nous donne dans le Christ? Et si du côté de saint Ignace l'effort d'appropriation est plus accentué, cela change-t-il le fond même de la pensée qui, dans un cas comme dans l'autre, se ramène au *vivit vero in me Christus... Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu? R. A. M.*, janvier 1928, p. 75.

1. *Christus vicinus* (Le Gaudier. *De amore* J. C., ch. IX).

2. *E cœlo enim nos videt; inde nos audit; inde nobis opitulatur; inde nos amat* (*ibid.*).

seulement en fonction de ce qu'il apporte à la minute présente de richesse et de force.

Fera-t-on, dès lors, bon marché de l'*imitation* du Seigneur Jésus et relèguera-t-on aux arrière-plans les mystères de l'existence terrestre du Fils de Marie ?

« Bien loin de là. L'*Imitation* du Sauveur Jésus est le moyen nécessaire pour parvenir à l'*union* au Sauveur Jésus... Dieu nous garde de négliger, sous prétexte de mettre l'accent sur les prolongements *divins* de la vie du Christ dans les âmes, les aspects *humains* de la vie du Christ, jadis en Palestine...

« *Ego veritas :* Écouter sa doctrine.

« *Ego via :* Marcher sur ses traces.

« *Ego vita :* Nous unir à sa vie.

« Nous unir à sa vie, voilà le terme. On n'y parvient qu'en s'aidant des moyens indiqués : fidélité aux enseignements, fidélité à l'exemple tracé. Illusion de négliger ces moyens. Mais dans leur emploi que le but ultime soit souvent rappelé. Et ce but ultime, c'est notre participation à la vie de Jésus-Christ. *L'imitation* du Seigneur Jésus ne doit pas être une imitation *par le dehors ;* nous avons à le copier pour parvenir à le prolonger. Le Christ veut se *continuer en chacun de nous.* Tel est le dernier mot et le grand secret de la vie chrétienne. » (*Dans le Christ Jésus* 30e mille 37-39.)

Les pages de Le Gaudier, citées plus haut, et j'en pourrais citer bien d'autres, nous montrent que Saint-Jure pouvait trouver ailleurs qu'à l'Oratoire, des *Philosophes de l'union* au Verbe Incarné Sans doute les œuvres complètes de Le Gaudier ne parurent qu'en 1646, l'année même où Saint-Jure publiait *l'Homme spirituel.* Mais les trois opuscules auxquels nous avons emprunté la plupart de nos citations avaient été édités de 1619 à 1621 ; Saint-Jure n'avait pas dû être des derniers à en prendre connaissance. Et puis, à supposer que les manuscrits publiés en 1646 n'eussent pas passé

sous ses yeux comme ils avaient passé sous les yeux de Lallemant[1], il eut tout le loisir de consulter la publication elle-même, en composant son ouvrage sur l'*Union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ* qui ne parut qu'en 1653.

*
* *

B. Par ailleurs, toute cette génération d'écrivains ascétiques regardant le P. Alvarez de Paz comme une sorte de *Doctor communis*, le *de Inquisitione pacis*, devait être livre de chevet pour Saint-Jure comme pour tous les spirituels du temps. Or, il y a là, sur *l'union* avec Notre-Seigneur dans ses mystères, des pages précieuses, que Bérulle n'a pas pu inspirer, et où nous retrouvons ce qu'il y a de meilleur dans sa doctrine, concernant la *liaison* avec le Verbe Incarné.

C'est à propos de la méditation des mystères de la Passion qu'Alvarez de Paz s'attarde à concilier l'*union* à Notre-Seigneur avec l'*imitation* de ses vertus.

Parlant d'abord de l'imitation :

« Proposez-vous, dit-il, d'imiter la patience du Seigneur Jésus ; et voici *ce qu'elle produira* en vous : dans vos tribulations, vos adversités, vous garderez le calme, et à l'exemple du Seigneur, vous supporterez avec égalité d'âme, bien mieux avec joie, toutes les peines et les misères de l'existence. Durant sa vie entière le Christ a été pour nous un modèle de patience ; mais c'est sur la croix surtout qu'Il nous a laissé les plus beaux exemples de cette vertu... Il s'agit donc de porter notre croix et de le suivre... »

1. *Doctrine spirituelle*, p. 111.

L'auteur explique, d'après saint Prosper et saint Léon, ce que c'est que porter sa croix et suivre Jésus.

« Pour y arriver, sept choses à faire :
« 1° Contemplez la patience du Christ ;
« 2° Rendez-vous compte de vos impatiences ;
« 3° Détestez celles-ci ;
« 4° Désirez celle-là ;
« 5° Exercez-vous à être patient ;
« 6° Choisissez-en les moyens ;
« 7° Demandez-en la grâce avec ferveur. »

C'est du Rodriguez tout pur ! s'écrierait sans doute M. Bremond ! La manière de Bérulle est aux antipodes de cette manière-là !. Patience ! la voici, la manière de Bérulle dans, le long colloque qui suit immédiatement les conseils à la Rodriguez ; ici pas moins de vingt exclamations avec ces O, si chers à l'école bérullienne[1] ! « Mais, poursuit Alvarez, bien que la considération de la vie et de la passion du Seigneur ait pour fruit principal l'imitation, vous ne négligerez pas d'autres effets très utiles. »

Et il énumère la compassion, l'admiration, la joie spirituelle, « l'amour ardent, embrasant, liquéfiant » ; autant de préparations à *l'union*, à laquelle il consacre le vingtième Exercice, où il se place, non plus au point de vue des commen-

1. *O patientissime Dne laudo te... O stupenda charitas tua... O mirabilis patientia ! O Redemptor benignissime, quam longe sum ! O quoties me vindicavi ! O quoties... O quoties !! O si jam mansuetudinem discerem ! O si cordis bonitatem diligerem !... O Domine ab hoc die patiens esse volo...*, etc,, etc,

Ex his facile erit alios affectus formare, quibus Christi charitatem, misericordiam, animarum zelum, et alias virtutes imiteris... Col. 1536, 1537, 1538.

çants, comme dans les Cinq Exercices qui précèdent, mais au point de vue des âmes en progrès.

« L'union suit l'amour où l'âme se liquéfie. Ici vous vous y exercerez, comme il convient aux progressants, de façon à n'être qu'un esprit avec le Seigneur.

« On distingue deux unions : l'union de *conversation* mutuelle et l'union d'*amour* transformant.

« Il sera question de celle-ci à propos des Exercices qui conviennent aux parfaits. Parlons de celle-là. L'union dite de *conversation* est celle où l'homme, ayant écarté tous les obstacles qui le séparent du Christ, revêt sa ressemblance quant aux pensées, aux paroles et aux œuvres et devient comme son portrait. C'est pour que vous réalisiez cette union, O mon frère, que le Verbe s'est fait chair : il s'en est expliqué lorsque sur le point de retourner au Père, assignant cette union comme le but de sa venue au monde. Il a fait cette prière : « Père saint, conserve en « ton nom ceux que tu m'as donnés ; qu'ils soient un « comme nous sommes un... »

« Cette union, ô mon frère, comble le désir de ton âme ; comme la pierre tend en bas, et le feu en haut, ainsi notre esprit fait retour au Seigneur, pour se reposer en Lui.

« Quelle dignité ! c'est une sorte de déification ; celui qui adhère à Dieu n'est qu'un même esprit avec Lui... a dit l'Apôtre. (I *Cor.* VI, 17).

« Quels avantages ! Si nous sommes unis au Christ, nos œuvres à nous en sont anoblies et ses œuvres à Lui nous sont communiquées [1]. Si la boue se trouve mêlée à l'or, elle en reçoit du prix et de l'éclat ; personne ne peut le nier. »

Suit un colloque avec quinze exclamations, ponctuées d'autant de O, et où l'âme progressante s'engage à écarter les obstacles à l'union, à se conformer au Christ par la ferveur, l'obéissance, la

1. Autrement dit : ses mystères nous sont appliqués. « Nous devons nous lier et nous unir à ses mystères, parce que ces mystères sont ses actions principales et ne sont autre chose que Lui-même. » Saint-Jure. *L'union*, p. 13.

patience, l'humilité, à chercher en tout sa gloire et son honneur. La page se termine par la demande d'une parfaite conformité.

De ce colloque, je traduirai quelques phrases, celles-là où se rencontrent les expressions analogues à celles dont s'est servi Saint-Jure dans les morceaux cités par M. Bremond.

« O très doux Seigneur Jésus, O trésor de mon âme, si je pouvais *me lier* à vous (*si tibi copularer*) en rendant ma vie semblable à la vôtre, et devenir un avec vous en conformant mes mœurs à vos mœurs !...

« Je jette tous mes péchés dans la fournaise de votre amour ; qu'ils y soient consumés !

« O mes iniquités, allez-vous-en loin de moi ! O désordres de ma vie, disparaissez, pour que je sois *uni* au Saint, au Parfait, au Beau, et que je *sois revêtu de sa ressemblance comme d'une tunique*.

« O Seigneur, je vous en prie, *revêtez* vous-même mon âme des saintes vertus de votre humanité, ornez-moi de ces dons précieux qui seuls me peuvent rendre riche et heureux.

« O roi des vertus, il vous appartient de rendre les âmes vertueuses ; c'est votre affaire, ô mon Dieu, de grandir par votre ressemblance ma pauvre âme misérable et nue.

« Faites que ceux qui *me voient vous voient* en moi...

« Je veux m'appliquer à la pratique des vertus pour *revêtir votre ressemblance*.

« Ces vertus, donnez-les moi pour qu'elles m'élèvent à l'*union* que je désire et qu'elles me disposent à l'union d'amour (transformant). Les affections de mon cœur, mes actions et mes peines sont les pas que je fais pour m'approcher de vous et pour réaliser mon union avec vous. Ne permettez pas que je les fasse par vanité...

« Vous savez, mon Dieu, ce dont j'ai besoin pour me *lier* à vous, en vous imitant, accordez-le moi, et *rendez-moi* semblable à vous par la pureté de vie, par l'œuvre des vertus, par la rectitude de l'intention, afin que je puisse être admis à *l'union d'amour parfait et indissoluble* ».

Qu'on lise après cela, les passages où Saint-Jure s'avoue bérullien au dire de M. Bremond, on y retrouvera les idées et jusqu'aux expressions d'Alvarez et de Le Gaudier.

« Nous devons prendre cet exercice de l'union avec Notre-Seigneur par-dessus tous les autres... tâchant de cultiver et de perfectionner par tous moyens cette union, de l'étendre tous les jours de plus en plus et serrer davantage le nœud qui nous lie à Lui..., les degrés de cette liaison et de cette union devant être la règle et la mesure de tous nos biens. »

Si, dans cette unification, le Verbe reste l'agent principal, pour Alvarez comme pour Saint-Jure, l'âme tout en se laissant prendre, manier, appliquer, doit aussi déployer son activité.

« Il faut seulement employer tous nos soins et tous nos efforts pour nous appliquer à nous unir intimement à Lui..., après Il nous appliquera Lui-même, encore que nous n'y pensions pas, à tout ce qui regarde le détail de notre salut, et particulièrement à quatre choses :

« 1° Aux mystères de sa vie et de sa mort... par les connaissances et les affections qui leur sont propres, par la *communication de leur esprit*... et singulièrement par l'imitation des vertus qu'Il a exercées ;

« 2° Il nous appliquera à ses vertus, à son humilité... à sa conversation ;

« 3° Il nous appliquera à toutes les choses qui se présenteront et à tous les accidents ;

« 4° Et enfin, et pour la dernière chose, qui pourtant est la principale, Il nous appliquera et nous liera à Dieu comme à notre fin dernière, comme à la souveraine bonté. » (*L'Homme spirituel*, II, pp. 128-131.)

« Il paraît difficile, remarque M. Bremond, de s'assimiler avec plus d'intelligence la doctrine oratorienne » (p. 270).

Ne faudrait-il pas dire plutôt : Il paraît difficile de refléter avec plus de fidélité et d'originalité la doctrine d'Alvarez de Paz et de Le Gaudier !

Si le fameux mot : *appliquer* n'est guère employé par celui-là, il l'est souvent par celui-ci. D'après Le Gaudier ce n'est pas seulement le Verbe Incarné qui nous *applique* à ses mystères, à ses vertus, etc., c'est Dieu Créateur et Providence qui nous applique à sa souveraine perfection — ou nous en fait d'une certaine manière l'application par l'intermédiaire du monde sensible.

« Si les cieux racontent la gloire de Dieu — toutes les créatures privées de raison prennent également part à ce sublime concert, et cela doublement.

« D'abord, semblables à des vestiges où Dieu se laisse reconnaître, ou bien à des miroirs resplendissants dans lesquels ses perfections se reflètent, toutes ses œuvres frappent les yeux de notre esprit et nous représentent sa puissance, sa sagesse, sa bonté.

« En second lieu, déployant toutes les ressources dont Dieu les a enrichies pour notre utilité, elles nous communiquent ce bien, qui vient de Lui comme de sa source. Il est présent en chacune d'elles, Il les conserve, Il leur donne son concours, et quand elles agissent, elles continuent son infinie bonté, elles la communiquent d'une certaine façon et ainsi *appliquent*-elles Dieu Lui-même à la créature raisonnable ; — elles l'appliquent à son intelligence pour lui faire connaître l'Auteur et la cause première de toutes choses ; elles l'appliquent à sa volonté pour lui faire goûter sa bonté sans mesure, et c'est la louange, et c'est l'amour[1]. »

1. Dans sa *Praxis meditandi*, le P. Le Gaudier dit aussi que les saints désirs et les humbles prières *appliquent* Dieu d'une manière efficace à notre action apostolique...

Que faut-il pour qu'il *s'y applique* ? La science ? le génie ? etc. Non ! mais la prière qui jaillit d'un cœur humble et fervent. Cap. XVII.

Le même mot *applicare* revient deux autres fois dans ce chapitre XVI (1re P. Sect. I), et se lit aussi à diverses reprises dans les opuscules sur l'amour et l'imitation du Christ Jésus[1].

N'est-ce pas une preuve qu'il était d'un usage courant dans le vocabulaire ascétique de ce temps-là ? Je relève, dans ces mêmes opuscules — édités ne l'oublions pas en 1619 et 1620 — un certain nombre d'expressions qui peuvent se retrouver assez fréquemment sous la plume de Bérulle, mais qui ne sauraient être données, comme caractéristiques de son école.

Ce sont premièrement les expressions latines auxquelles correspond le fameux mot *adhérence : adhœrescentis*, *inhœrebat*, *adhœremus*, *adhœrescit*, *adhœrere*.

Ce sont ensuite les termes imagés par lesquels on veut donner l'idée de l'union intime du Christ avec les âmes : « Il y imprime le sentiment de sa présence ».

« Il s'imprime Lui-même dans nos cœurs.

« L'imitation est comme une presse par laquelle s'imprime l'image de Jésus », etc., etc.

1. *Multis egemus iisque efficacibus mediis, ut immensa Dei bonitas* APPLICATA *per cognitionem nostræ voluntati, ut par est, diligatur, inter quæ nullum efficacius incarnatione Verbi quæ summæ bonitatis summa commemoratio est.* (*De amore J. C.*).

Bonitas Dei amari non potest nisi prout voluntati APPLICATUR. Ibid.

Pauci APPLICUERUNT *cordibus suis tanta amoris incentiva.* Ibid., c. II.

In sacrosancto missæ sacrificio immediate APPLICATUR *charitatis vis.* Ibid., c. XVI.

Ut ADHOESIO *perfecta sit, cognitioni et amori addenda est imitatio,* APPLICANDO *actiones ejus bene apprehensas intellectu et affectu ad nostras actiones...* DE IMITATIONE J. C., c. IX, etc., etc.

III. — J'ai avancé, page 19 que Bérulle, lui-même avait vraisemblablement emprunté aux opuscules de Le Gaudier ou aux in-folio d'Alvarez de Paz des expressions et des aperçus. — Il est difficile d'admettre, par exemple, que la rencontre du Cardinal et du jésuite péruvien, dans les pages brillantes qu'ils consacrent l'un et l'autre à *Jésus Christ soleil* soit l'effet d'un pur hasard ! Le lecteur en jugera.

Après avoir rappelé les noms principaux qui sont donnés à Jésus dans nos saints livres : « Prophète, Législateur, Roi, Salut, Rédempteur, Pasteur, Avocat, Médiateur », Alvarez de Paz[1] s'arrête au nom de *soleil*, que lui attribue le prophète Malachie : « Vous qui craignez mon nom, vous verrez se lever le soleil de justice. » Cassien, saint Cyrille, Eusèbe de Césarée, saint Jérôme sont appelés à déposer en faveur de l'interprétation messianique de ce passage ; et Alvarez poursuit en demandant pourquoi le Sauveur a été comparé au soleil :

« C'est que, dit-il, le rôle du Christ vis-à-vis des siens est assimilable au *rôle du soleil* dans le monde. Qu'est le soleil, sinon une sorte de dieu de l'univers sensible, la source et l'origine de tous les biens matériels ? Dieu l'a créé pour qu'il fût l'image aussi expressive que possible de la perfection. — Si les juges sont appelés des dieux, à raison de la supériorité qui les distingue, ce nom convient bien au soleil, qui occupe dans le monde des corps la place la plus élevée. N'est-il pas aussi la source de tous les biens d'ordre matériel ?

« Voyez plutôt : la vie est-elle un bien ? Mais c'est le soleil qui donne la vie à ceux qui en sont capables.

« La santé est-elle un bien ? Les mortels la doivent aux saisons réglées par le mouvement du soleil.

1. *De natura Perfectionis*, Liv. III, P. III, ch. XXVIII.

« La durée est-elle un bien ? C'est le soleil qui fait durer et qui conserve.

« La croissance est-elle un bien ? Elle est due à l'influence nourricière du soleil.

« A lui aussi sont dus l'ordre, la beauté, le charme des choses. »

Vient ensuite une longue description, pour montrer dans tous les domaines *l'action bienfaisante* du soleil ; et l'auteur termine par ces exclamations laudatives :

« O splendide image de mon Christ ! O magnifique vestige de mon Roi Jésus ! Je le loue, lui qui a placé en toi son tabernacle ; je lui rends gloire, à lui qui t'a fait si beau, si agile, si puissant, si admirable, de façon à me témoigner par toi et par tes influences son exquise charité !

Mais dans le Christ, vrai soleil de l'Église, nous trouvons réalisé d'une manière bien plus parfaite et plus éclatante ce que nous venons de dire du soleil matériel, quant à son action, ses qualités merveilleuses.

« Il est Dieu, non pas seulement de nom, mais en réalité : égal au Père, il est vrai Dieu, comme lui.

« Il n'est pas, comme le soleil, une sorte de dieu du monde corporel, mais il est le vrai Dieu de tous les corps, de toutes les âmes, de toutes les créatures visibles et invisibles.

« De lui, comme d'une source, nous sont venus tous les biens : la vie, le salut, la durée, les richesses, la gloire, le charme, la joie...

« Oh ! qui nous donnera de voir ce soleil Dieu, de contempler ce soleil, fils de Dieu, de fixer cet astre de première grandeur qui non seulement préside au jour de la prospérité, pour y mettre la joie, mais à la nuit de l'adversité, pour la rendre supportable !

« Heureux les yeux qui l'ont vu ! heureuses les oreilles qui l'ont entendu ! Beaucoup de rois et de prophètes ont désiré de tout leur cœur le voir et l'entendre ce soleil ; mais leurs vœux ont été vains. O bon Jésus, ô soleil de justice,

ô lumière sans déclin, quel bonheur de vous voir, quand, revêtu d'une chair mortelle comme d'une nuée, vous faisiez fonction de soleil et couriez par le monde! Tous ceux qui vous voyaient, voyaient le vrai soleil et bénéficiaient de quelqu'un des avantages dus aux influences solaires. A la crèche et pendant votre enfance, vous fûtes pour votre mère un soleil plein de charmes ; plein de charmes pour votre père nourricier que vous admiriez et pour les bergers que vous attiriez à vous.

« Dans le silence de votre vie cachée, faisant le tour du monde, ô bienfaisant soleil, vous aviez pitié de toutes les détresses, vous aviez égard aux supplications et aux gémissements... Dans votre conversation vous vous montriez un soleil qui dissipait les ténèbres de l'impiété, qui mettait à nu l'hypocrisie des cœurs vicieux et faisait éclater la vraie vertu. — Soleil! vous le fûtes dans tous vos états : vie publique et prédication, mort et ascension... — O soleil splendide, vous nous versez les feux de la justice et de la sainteté. O soleil éclatant, vous assainissez la terre de nos âmes. O soleil d'amour, c'est par vos bienfaits que vous nous prouvez que vous nous aimez... Il faudrait être aveugle pour élever à ce sujet le moindre doute...

« Puissions-nous, à votre exemple, être, nous aussi, des soleils en aimant nos frères et en prouvant notre charité par des actes! »

Dans plusieurs de ses *Discours* sur les grandeurs du Verbe Incarné le cardinal de Bérulle se plaît, de son côté, à comparer Jésus au soleil. (*Disc.* II, 9, et surtout *Disc.* VIII, 1, 263, 4.)

« Un Ancien, renommé en la recherche et en la connaissance des choses naturelles, faisait un si grand cas de la vue du soleil qu'il se disait être né pour voir et contempler ce grand corps de lumière et ce bel astre de l'univers, qui communique sa splendeur aux étoiles et aux planètes, qui étend ses rayons jusqu'aux extrémités du monde, qui par son mouvement distingue nos jours, nos saisons et nos années; tant il estimait la vue de ce

grand corps céleste. Mais nous sommes plus heureux que cet ancien philosophe..., éclairés d'un soleil bien plus lumineux et doués par Lui-même d'une lumière infuse, qui est surnaturelle et divine. Disons avec vérité que nous sommes nés en la terre et renés en la grâce pour voir le soleil de justice, la lumière incréée et personnelle, lumière de lumière, Dieu de Dieu... Jésus-Christ notre souverain Seigneur.

« Le soleil duquel cet ancien philosophe estimait et aimait tant la vue, et que nous trouvons si beau, n'est qu'une image de Jésus, lequel est un soleil dans le monde de la grâce et de la gloire et est le soleil d'autant de soleils qu'il y a et aura de saints au ciel, qui reçoivent de Lui leur splendeur et leur illustration, comme d'une source vive et d'une fontaine inépuisable de lumière.

« Le soleil que nous voyons de nos yeux mortels nous figure et représente les excellences et les perfections de celui-ci... Jésus-Christ est le soleil de justice, le soleil éternel, le soleil qui fait le jour de la grâce et le divise de la nuit du péché, le soleil qui sépare la vraie lumière d'avec les vraies ténèbres, le soleil qui éclaire et la terre et le ciel empyrée. Combien donc ce vrai soleil sera-t-il resplendissant en sa lumière ! Combien prompt en ses mouvements et en son assistance ! Combien réglé en sa conduite ! Combien puissant en ses influences ! Combien efficace en ses attraits ! Et combien nécessaire à l'univers ! »

Suivent deux colonnes où sont minutieusement énumérés les points de ressemblance et de dissemblance entre les deux soleils ; puis Bérulle, comme Alvarez, invite ses lecteurs à être eux aussi des soleils.

« Nous avons tous à peindre en nous-mêmes un soleil, le soleil du soleil... Et nous avons à passer notre vie en ce noble exercice... où notre âme est l'ouvrier, notre cœur est la planche, notre esprit est le pinceau et nos affections sont les couleurs. Mais combien y a-t-il de distance entre cette imitation et image que nous formons

de Jésus-Christ en nous-mêmes, selon le conseil de l'Apôtre, et son original et prototype? Certes, rien ne peut peindre naïvement le soleil que le soleil même, qui est le plus excellent peintre de l'univers et le meilleur peintre de soi-même. »

Si tant est qu'il ait emprunté à Alvarez de Paz l'idée de cette longue comparaison, Bérulle, comme tous les imitateurs de talent, s'est bien gardé, on le voit, d'imiter servilement son modèle. — Une analyse attentive nous montrerait-elle sous la diversité des descriptions, du style et du genre de développement, les mêmes idées générales ? Peut-être. Ici et là on nous décrit en effet le rôle, l'action, les qualités du soleil de justice, et l'on fait appel aux âmes pour qu'elles arrivent à lui ressembler. Mais en traitant ces idées chaque écrivain garde son originalité.

Bérulle trouve même le moyen, à l'occasion du Christ-Soleil, d'exposer sa spiritualité très personnelle de l'union passive[1].

Alors qu'Alvarez insiste sur les efforts que nous avons à faire pour devenir nous-mêmes des images du soleil de justice[2], l'auteur du *Discours* conseille le laisser-faire; nous n'avons qu'à nous laisser allumer par ces feux, comme une glace polie n'a qu'à se laisser embraser par le soleil, pour lui renvoyer son image.

« Exposez seulement une glace polie au soleil; il fait en un moment la vraie et vive image de soi-même en cette glace, que nul peintre ne peut imiter et ne peut

1. Voir ci-après, section II, chap. II.

2. ... *Veri solis imago, quem debet in seipso viribus totis exprimere et decore, luce, puritate ac operibus imitari.* Alvarez, *ibid.*

pas même regarder, tant elle a de brillant et d'éclat, tant elle a de vie et de vigueur, et tant elle exprime naïvement et au naturel la clarté, la splendeur et la beauté de son prototype. Ainsi Jésus est le vrai peintre de soi-même; et comme il a tant de rapports excellents au soleil, il a encore celui-ci de se peindre Lui-même, et d'imprimer sa figure et ressemblance parfaite en l'âme. Car, après que nous avons essayé de le peindre imparfaitement en nous par nos pensées et nos affections spirituelles en la vie de la terre, il veut se figurer Lui-même bien plus parfaitement en nos cœurs et en nos esprits purifiés par sa grâce : ce qu'il fait en la vie du ciel, où étant exposés à son aspect et aux rayons de sa lumière, il se figure Lui-même en nous, comme en une glace bien polie; et nous tirant à Lui, nous élevant à Lui, il nous rend semblables à Lui, et nous communique ses qualités célestes et glorieuses.

« Et en ces deux sortes de peintures si différentes d'un même objet, se passe l'état et la conduite de l'âme en deux sortes de vies bien différentes : l'une, en laquelle par son labeur et par son industrie, accompagnée de la grâce, elle est opérant et imprimant en son fonds l'esprit et la vertu de Jésus; et l'autre en laquelle Jésus même, par l'abondance et la plénitude de ses lumières et illustrations, agit et opère Lui-même et lui imprime son esprit et sa ressemblance... » (Col. 288.)

III. — Le P. Le Gaudier, au cours de son traité de l'*Imitation de Jésus-Christ* a, lui aussi, l'occasion de commenter les textes scripturaires où le Verbe Incarné est appelé la lumière et le soleil du monde. Beaucoup plus sobre dans ses descriptions qu'Alvarez de Paz et Bérulle, il se renferme dans des exposés doctrinaux, où il requiert toujours, pour qu'on arrive à imiter Jésus, une dose d'activité spirituelle bien supérieure à celle que demande le Cardinal.

« La fin de toute imitation est évidemment de rendre

semblable celui qui imite, au modèle qu'il cherche à reproduire... La fin immédiate de l'imitation du Christ n'a donc pas d'autre but que de nous assimiler à Lui.

« ... Or, en faisant notre possible pour cela, nous devenons infailliblement semblables à Dieu... Dieu voulant opérer sa similitude dans l'homme, dit saint Basile, et celui-ci ne pouvant arriver à comprendre suffisamment les perfections divines, et par suite à estimer et à aimer Dieu comme il s'aime, il prit notre nature pour y graver, y peindre, y dessiner comme sur un tableau grossier ses perfections infinies et les placer sous nos regards, afin que l'imitation devînt moins difficile. L'Apôtre nous le dit : « Pour nous tous, contemplant à face découverte la « gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même « image, de clarté en clarté, comme par l'esprit du Sei- « gneur[1]. »

Et plus loin : « Dieu qui commanda à la lumière de « sortir des ténèbres, dans sa splendeur s'est fait Lui- « même la lumière de nos cœurs, pour que nous fissions « connaître la gloire de Dieu qui resplendit sur la face « du Christ Jésus[2]. »

« Dans la personne de Jésus-Christ, comme dans un miroir infiniment lucide, nous pouvons contempler non seulement les sublimes vertus de l'homme, mais les perfections glorieuses de Dieu : nous pouvons rassasier notre esprit de ces beautés admirables et peu à peu les reproduire en nous. Augmentons donc toujours la splendeur et l'éclat de cette image intérieure, avec le concours de l'Esprit-Saint qui est là dans sa plénitude : *internum mentis nostræ splendorem et claritatem, Spiritu Domini, quo plenæ sunt, id operante, augeamus.*

« Lorsque Dieu nous voit semblables au Christ, et peut dans le miroir de notre âme retrouver comme un autre Lui-même, il se complaît en cette image... et nous comble sans cesse de nouveaux biens...

« Enfin, possédant avec le Seigneur, la source de la lumière, nous émettons à notre tour des rayons et nous

1. II Cor., III, 18.

2. II Cor., IV, 4. Sur la face, c'est-à-dire, en réalité, dans la personne.

pouvons éclairer les autres par de bons exemples...
« Pas de moyen plus efficace pour renouveler l'Eglise, la vie religieuse et nous-mêmes que de croître dans la connaissance, l'amour et l'imitation de Jésus-Christ[1]. »

Tous ces rapprochements de textes ne prouvent pas de façon irréfutable qu'en parlant du Christ-Soleil Bérulle se soit inspiré de Le Gaudier ou d'Alvarez, ni même qu'il ait lu dans leurs ouvrages les pages où se développe cette comparaison. Au moins est-il piquant de constater que l'école ignatienne n'a pas attendu l'école de l'Oratoire pour s'intéresser à des thèmes particulièrement chers à celle-ci.

Quant à la *philosophie de l'union* au Verbe Incarné, le lecteur reste convaincu, nous l'espérons, qu'elle avait cours longtemps avant Bérulle — et dans les termes mêmes où il devait l'enseigner — chez les disciples de saint Ignace. Il sera bon de n'en pas perdre le souvenir au long du chapitre qui va suivre.

CHAPITRE II

LE P. LOUIS LALLEMANT SERAIT-IL UN JÉSUITE BÉRULLIEN ?

Au troisième volume de son *Histoire du sentiment religieux en France*, M. Henri Bremond rapproche souvent l'école du P. Lallemant de

1. *De verâ imitatione J. C.*, ch. XXI.

l'école du cardinal de Bérulle. Si, pour lui, Saint-Jure est parmi les jésuites du temps de Louis XIII, le bérullien type, celui qu'il a étudié de préférence, comme un des plus *représentatifs*, il a soin de noter que « les plus grands spirituels de la Compagnie au XVII[e] siècle se sont — comme lui — ralliés au Fondateur de l'Oratoire »[1]. Or, ceux qu'il considère comme les plus grands spirituels, ce sont bien Lallemant et ses disciples.

Cependant — et la chose vaut d'être notée — alors qu'il voit et qu'il marque expressément des infiltrations bérulliennes chez Rigoleuc, par exemple, et chez Surin, il ne cite pas un seul passage de la *Doctrine spirituelle* où Lallemant soit pris en flagrant délit de bérullisme ! — Il dit bien que « son école est toute voisine de l'école du Cardinal »[2]. Il s'en tient à cette généralité.

Ce n'est pas que l'auteur de la *Doctrine* soit moins *représentatif* que Saint-Jure, et il est facile de montrer que les marques de bérullisme qui ont ouvert à ce dernier, au jugement de M. Bremond, les portes de l'*école française* se retrouvent tout aussi nombreuses et significatives chez son illustre confrère.

Ainsi, à dire que « tout le secret de la vie spirituelle est l'union au Verbe Incarné » on s'avoue non pas ignatien, mais bérullien ! Lallemant l'a dit expressément, et la sixième partie de son ouvrage (*sixième Principe*) est consacrée à le montrer.

Ainsi encore, à parler du mystère de l'Homme-

1. *École française*, p. 200.
2. *Ibid.*, p. 16.

Dieu, comme du mystère par excellence, de la *liaison* aux *états* de Verbe incarné, comme du grand moyen de perfection, on est censé parler la langue de l'Oratoire et l'on se donne bon gré mal gré comme étant de la maison. — Mais Lallemant a parlé cette langue-là avant Saint-Jure et d'un accent plus bérullien, si je puis dire.

Et pourtant la conclusion qui semblerait s'imposer : « Donc Lallemant lui aussi s'est mis à l'école de Bérulle », M. Bremond ne la tire ni au troisième, ni au cinquième volume de son Histoire !

C'est qu'en dépit des ressemblances doctrinales et verbales, non seulement elle ne s'impose pas, mais doit être écartée, nous le verrons, au nom de toutes les bonnes règles de la critique. Il reste que Lallemant et Bérulle dépendent d'une même tradition ; — ou qu'ils ont reçu du ciel une inspiration identique ; — ou qu'ils ont été, comme nous le disions au chapitre précédent, tributaires l'un et l'autre d'un courant spirituel qui caractérise l'ascétisme de leur temps. Autant de conséquences à établir et à préciser, quand nous aurons constaté que l'auteur de la *Doctrine* est bien lui aussi l'apôtre du Verbe Incarné et, comme Bérulle, christocentriste résolu.

I

Pour se rendre compte de la place faite à la théologie du Verbe Incarné dans la spiritualité du P. Lallemant, il suffit de se reporter au VI[e] Principe de la *Doctrine spirituelle*, et de parcourir la table des matières traitées sous ce titre :

« L'union avec Notre-Seigneur ». Une explication suit immédiatement : « L'âme s'unit à Notre-Seigneur en trois manières, par connaissance, par amour et par imitation ». — « Du mystère de l'Homme-Dieu. — De l'excellence de l'Incarnation ». C'est le titre du chapitre premier de la section première; et les chapitres et les articles se succèdent avec des énoncés étonnamment semblables aux énoncés de Saint-Jure, dans ses différents ouvrages[1], et même aux énoncés de Bérulle dans plusieurs des siens[2].

Mais ces titres de la *Doctrine spirituelle* ne seraient-ils pas tendancieux? et expriment-ils bien le contenu des chapitres et des articles? Champion, à qui nous les devons, n'aurait-il pas été gagné lui-même au bérullisme, comme « les meilleurs spirituels de la Compagnie au XVII^e siècle »?

Fermons à M. Bremond cette porte échappatoire, en nous édifiant *au contenu* des chapitres en question, dont toute la doctrine est de Lallemant lui-même.

Quel est donc, d'après notre grand Spirituel, le secret, le fondement, l'idée de la perfection?

« Les apôtres et les premiers chrétiens étaient tout pleins de Jésus-Christ; son amour et son imitation étaient l'*idée de perfection* qu'ils se proposaient, comme l'on peut remarquer dans les épîtres de saint Paul. Qui aurait cela bien avant dans le cœur, n'aurait plus

1. *La connaissance et l'amour du Fils de Dieu. N. S. J. C. L'union avec N. S. J. C.* dans ses principaux mystères.
« Son dernier livre, écrit M. Bremond, son testament spirituel, ... où il a exposé avec le plus de ferveur la doctrine oratorienne. (?) » p. 270.

2. Plus particulièrement dans les *Discours de l'État et des Grandeurs.*

d'autres motifs pour l'exercice des vertus : car se souvenant que Jésus-Christ a fait ceci ou cela et qu'il s'est comporté de cette manière, en telle ou telle rencontre, il serait tout persuadé de faire la même chose et il s'y déterminerait bien plus doucement, plus efficacement et plus méritoirement qu'en se proposant tous les motifs de chaque vertu. Il est vrai qu'on peut aimer les vertus pour leur beauté et leur excellence particulière ; mais les considérant comme éclatantes en la personne adorable du Fils de Dieu, on les trouve incomparablement plus aimables, et plus dignes d'estime, cette considération les revêtant d'un lustre divin. En Jésus-Christ elles ne sont pas seulement consacrées, elles sont encore comme déifiées.

« Ajoutez que nous ne pouvons rien avoir de plus grand, ni de plus glorieux en cette vie que de porter le caractère et la livrée de Notre-Seigneur, et les plus grands Saints n'ont pratiqué ni enseigné de pratiquer les vertus que par le motif de son imitation. Saint-Paul ne travaillait qu'à former Jésus-Christ aux fidèles : « Mes petits « enfants, dit-il, aux Galates, pour qui je sens de nouveau « les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ « soit formé en vous. »

« Et saint Ignace, nous exhortant à ce qu'il y a de plus difficile dans la vie spirituelle, savoir à l'amour et au désir du mépris et des opprobres, ne nous apporte point d'autre raison pour nous persuader ce point de perfection, si contraire à nos inclinations naturelles, sinon qu'en cela nous marquerons excellemment notre amour et notre reconnaissance à Notre-Seigneur, et que nous aurons l'honneur de lui ressembler.

« Le P. Balthazar Alvarez disait qu'il n'estimait avoir rien fait dans la vie spirituelle, jusqu'à ce qu'il eût exprimé dans son cœur Jésus crucifié [1]. »

J'ai tenu à citer tout au long cette admirable page pour répondre une fois pour toutes à la fatigante objection ressassée par tant de bérulliens.

1. *D. S.*, VI[e] Pr., section III, ch. I.

Les jésuites, à la suite de Rodriguez, envisagent à la Marc-Aurèle ou à la Sénèque la pratique de la vertu !... *Tout droit à Jésus-Christ!* telle pourrait être, d'après M. l'abbé Houssaye, la devise de Bérulle et des siens; il va « droit à Jésus-Christ par une contemplation savante, ardente, et à qui sait l'entendre, débordante d'onction »[1]. Au contraire, chez les spirituels de la Compagnie de Jésus, contemporains de Bérulle, on n'arriverait à Jésus-Christ, suivant le même auteur, qu'après de longs détours.

Saint-Jure a beau intituler un de ses ouvrages *de la Connaissance et de l'Amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans ses principaux mystères*, sa tendance, comme du reste, celle de Lallemant est, paraît-il, « beaucoup moins dogmatique que morale et psychologique. Ils ont travaillé à répandre la dévotion au Verbe Incarné; mais examiner les passions pour les combattre, considérer les vertus pour les acquérir est plutôt leur objet que la contemplation des mystères ». Et comme si Lallemant lui-même emboîtait docilement le pas de Rodriguez : « pour s'en convaincre, ajoute-t-on, il suffit d'ouvrir l'ouvrage justement célèbre de Rodriguez, devenu comme un auteur français par le succès de la traduction »[2].

Ce jugement — fâcheusement adopté par tant

1. *M. de Bérulle.* Introd., p. 19.

2. Houssaye, *ibid.* S'est-il souvenu que la traduction de Régnier-Desmarais (bien inexacte du reste), est de la fin du XVII^e siècle ? Celle de 1621, la seule qu'on eût en français avant 1667, « était écrite dans un langage et dans un style à en devoir faire souhaiter une nouvelle. » Préface de Régnier-Desmarais.

de modernes[1] — ne dénote-t-il pas qu'on ne tient point assez compte des nuances de la spiritualité ignatienne au début du XVII[e] siècle ?

Une des caractéristiques du P. Lallemant, comme du P. Alvarez de Paz, du P. Le Gaudier, etc., est précisément sa tendance à aller *droit à Jésus-Christ* sans s'éterniser dans « la voie fatigante des vertus pour les vertus »[2], et son insistance à proclamer pour les âmes progressantes et sérieusement désireuses de la perfection, le droit à la contemplation..., à la contemplation du « Mystère de Jésus ».

Et le Mystère de Jésus est pour lui ce qu'il était pour Bérulle, le mystère du *Verbe incréé*, le mystère du *Verbe incarné*, qu'il faut s'approprier en le contemplant; — avec cette différence profonde que Bérulle contemplateur reste souvent très abstrait et semble donner trop de place au laisser-faire Dieu, tandis que Lallemant évite prudemment ce double écueil, en restant l'homme des *Exercices*.

Il nous a dit dans les premiers Principes de sa *Doctrine*, quelle *idée* il fallait se faire de la perfection, à la suite des Saints. Mais quel en est *le fondement*, et le secret ?

Le Verbe Incarné toujours ! « Dans l'Homme-Dieu, enseigne-t-il, il faut considérer trois propriétés personnelles, qui sont comme la source et

1. « Regarder la vertu avec les yeux de la raison humaine *simplement*... il y a beaucoup de cela *chez les maîtres* de l'ascèse traditionnelle, chez Rodriguez, par exemple, Sénèque chrétien, mais enfin Sénèque... » ??? Bremond. *Ecole française*, p. 136.

2. *D. S.* : « En quel sens l'oraison de la Compagnie doit être pratique ? » II P., II[e] s., ch. IV, art. I,

le fondement de toutes ses grandeurs. Il est Fils de Dieu; il est image de son Père; il est son Verbe ». — Suit une page d'exposé dogmatique qui n'a rien de *redondant* ou de *sorbonique*; et Lallemant conclut : « Nous *participons* à ces trois qualités de Jésus-Christ, et c'est ce qui fait notre véritable grandeur. C'est là le *fondement* de la *perfection*, où nous devons tendre. »

Le maître explique ensuite comment « étant enfants adoptifs de Dieu, nous devons vivre comme Jésus de la vie de Dieu »; — comment, « devant être les copies de cette image qu'est le Verbe, nous devons exprimer en nous les traits de la ressemblance de Jésus..., vertus, esprit, vie intérieure, vie extérieure »; — comment enfin « il faut que nous soyons les échos de la doctrine, des sentiments, de toute la conduite de Jésus-Christ, Verbe de Dieu »[1].

Si M. Bremond avait rencontré cette belle doctrine dans Saint-Jure, nul doute qu'il n'y eût vu, une fois de plus, une preuve indéniable de bérullisme! « Comment ne pas admettre que Bérulle ou les siens ont passé par là? » aurait-il dit, — avec plus de raison, semble-t-il, qu'après avoir cité les passages suivants de l'*Union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ses principaux mystères*[2].

« 1° Le plus noble dessein que Dieu ait, et le plus grand ouvrage qu'il fasse au ciel et en terre, c'est de former et de représenter son fils Jésus-Christ en nous » (p. 3).

« 2° Nous devons nous lier et nous unir, aux mystères

1. VI[e] Pr., sect. I, ch. I, Art. II, § 2.

2. Un des derniers ouvrages du P. Saint-Jure.

du Verbe Incarné, parce que ces mystères sont ses actions principales; ils ne sont autre chose que lui-même. C'est pourquoi se lier et s'unir à ces mystères, c'est se lier et s'unir à lui, et par cette liaison et cette union, prendre sa ressemblance... Nous allons de mystère en mystère... pour représenter et figurer en nous, en nos âmes et en nos corps Jésus-Christ, émus et poussés que nous sommes par le mouvement du Saint-Esprit » (p. 13).

« Voilà bien la spiritualité de l'union, s'écrie M. Bremond, spiritualité proprement dite que Bérulle a *fondée*, — et c'est là toute son originalité — sur la riche théologie que renfermait le *donec formetur* de saint Paul et les textes analogues de saint Jean. »

Mais, n'avons-nous pas entendu Lallemant (p. 51) citer lui-même le *donec formetur* de saint Paul, en affirmant « que l'idée de perfection est là tout entière, et qu'à l'avoir bien avant dans le cœur, on n'a plus besoin d'autres motifs pour l'exercice des vertus »?

Voilà donc que, sans avoir lu ni Condren, ni Bourgoing, ni Bérulle, l'auteur de la *Doctrine spirituelle* parle absolument comme Saint-Jure, qui du reste, dans les textes cités, est tout ignatien et non pas bérullien, puisque, pour arriver à l'imitation, ce n'est nullement au *laisser-faire* Dieu qu'il provoque, mais à l'action personnelle sous l'influx de la grâce : il s'agit, d'après lui, de *nous* lier, de *nous* unir *nous-mêmes*, de *prendre* la ressemblance de Jésus et non pas de la recevoir passivement, comme dans le système de la liaison, de l'appartenance et de la servitude bérullienne, qui sera analysé dans un chapitre à part[1].

1. V. p. 112.

Ainsi, quelques années plus tard, Bossuet devait-il entendre ce qu'il appelle, lui aussi, l'*application* qui nous est faite de la vertu des mystères du Christ.

« Le Sauveur, dit-il, selon la doctrine de saint Paul, est mort au péché, parce qu'abandonnant à la mort sa chair innocente qui en était l'image, il a anéanti le péché. Mais pourrons-nous conclure de là « qu'il faut que nous mourions avec lui : *ita et vos existimate mortuos quidem esse peccato?* » Certainement, chrétiens, la conséquence en est bien aisée; il ne faut que lever les yeux et regarder notre maître pendu à la croix. O Dieu, comment a-t-on traité sa chair innocente? Quelque part où je porte ma vue, je n'y saurais remarquer aucune partie entière. Quoi! parce qu'elle portait l'image du péché, il a bien voulu qu'elle fût ainsi déchirée : et nous épargnerons le péché même qui vit en nos âmes! nous ne mortifierons point nos concupiscences, au contraire, nous nous y laisserons aveuglément emporter! Gardons-nous-en bien, chrétiens; il nous faut faire aujourd'hui un aimable échange avec le Sauveur. Innocent qu'il était, il s'est couvert de l'image de nos crimes, subissant la loi de la mort; criminels que nous sommes, *imprimons* en nous-mêmes la figure de sa sainte mort, afin de participer à son innocence. Car lorsque nous portons la figure de cette mort, par une opération merveilleuse de l'Esprit de Dieu, la vertu nous en est *appliquée*. C'est pour cela que l'Apôtre nous exhorte à porter l'image de Jésus crucifié sur nos corps mortels, à avoir sa mort en nos membres, à nous conformer à sa mort[1].

« Mais quelle main assez industrieuse pourra tracer en nous cette admirable ressemblance? Ce sera l'amour, chrétiens, ce sera l'amour. Cet amour saintement curieux ira aujourd'hui avec Madeleine adorer le Sauveur dans sa sépulture; il contemplera ce corps innocent gisant sur une pierre, plus froid et plus immobile que la pierre; et là se remplissant d'une idée si sainte, il en formera les traits

1. II *Corint.*, IV, 10; *Coloss.*, III, 3; *Rom.*, VI, 5.

dans nos âmes et dans nos corps[1]. Ces yeux si doux, dont un seul regard a fait fondre saint Pierre en larmes, ne rendent plus de lumières, l'amour portera la main sur les nôtres, il les tiendra clos pour toute cette pompe du siècle, ils n'auront plus de lumière pour les vanités. Cette bouche divine, de laquelle inondaient des fleuves de vie éternelle, je vois que la mort l'a fermée ; l'amour fermera la nôtre à jamais aux blasphèmes et aux médisances, il rendra nos cœurs de glace pour les vains plaisirs qui ne méritent pas ce nom ; nos mains seront immobiles pour les rapines ; il nous sollicitera de nous jeter à corps perdu sur cet aimable mort et de nous envelopper avec lui dans son drap mortuaire. Aussi bien l'Apôtre nous apprend que nous sommes ensevelis avec lui par le saint baptême[2] » (*Premier sermon pour le jour de Pâques.*)

C'est de la même façon que le P. Surin explique comment l'amour du mépris est une suite de l'application de l'âme à la contemplation de la Passion : « Elle se représente Jésus-Christ sur le perron de Pilate, etc... Elle est touchée d'un sensentiment si vif d'estime et d'amour pour lui, que *pour s'y conformer*, elle désire le semblable... Pour avoir la perle orientale inconnue aux hommes elle vend tout ce qu'elle a... » (*Traité de l'amour de Dieu.* Liv. II ch. VII.)

Laissant donc au cardinal de Bérulle toute la responsabilité sinon « toute l'originalité »[3] de

1. Voilà l'*application*, mais qui n'est pas purement passive. Elle est le fait de l'amour, notre amour à nous, aidé de la grâce, bien entendu.

2. *Coloss.*, II, 12.

3. Ne la tiendrait-il pas de Benoît de Canfeld ?

« C'est quelque imperfection de porter un regard en Dieu autre que la simple ressouvenance de luy, comme s'il était ailleurs et non dans l'âme et l'âme aussy en luy, ainsi que le poisson dans la mer et l'oyseau dans l'air, au respect duquel le regard de l'âme doit être comme le patient demeu-

cette *spiritualité passive* de l'union au Verbe Incarné, nous sommes en droit de réclamer pour Lallemant et les siens l'honneur d'avoir mis au premier plan de leur spiritualité très active — la connaissance, l'amour, l'imitation du Verbe, Fils du Père, dont nous sommes les *frères* [1], du Verbe image du Père, dont nous sommes les *copies*, du Verbe, parole du *Père*, dont nous sommes les *échos* [2].

rant en son rien ; c'est-à-dire que le regard de l'âme doit estre tiré hors d'elle par ceste divine beauté, et non envoyé de l'âme. Car tout ainsy que le soleil frappant sur quelque corps diaphane, ou transparent comme l'eau, le cristal, attire une réciproque splendeur vers luy, ainsy Dieu qui jette les rayons de son regard sur l'âme attire vers luy un réciproque regard ; mais comme cette réciproque splendeur de l'eau et du cristal ne vient pas d'eux seulement ny de leur vertu, mais principalement du soleil, ainsy ce regard parfait ne vient pas principalement de l'âme, ni par quelque acte sien, ains de Dieu. Et comme cette splendeur n'est pas la splendeur de l'eau, ains du soleil, laquelle pénétrant et clarifiant l'eau, retourne vers le soleil, ainsy la lumière de ce regard n'est de l'âme, ains de Dieu : et estant esprit, vie et clarté pénètre et clarifie l'âme, et ainsy s'en retourne à Dieu, et quant et quant l'âme avec luy, laquelle ainsy est faicte une même chose avec Dieu... Car tout ainsy qu'au regard corporel, les choses envoyant leurs formes ou espèces sensibles à l'œil, puis s'en retournants, la veue ou puissance visive, qui ainsy en a été touchée s'en retourne avec elles, c'est-à-dire *adhérante* et s'*unissante* à elles, concourt avec elles jusqu'aux choses d'où elles venaient et qui les envoyaient, et ainsy est causée la vision d'icelles choses : de même est-il de la vision spirituelle où Dieu envoye des lumières déiformes et son esprit à l'âme ; et s'en retournant à Dieu l'âme qui en a été doucement touchée, s'unissant avec elles, concourt avec elles... » *La Reigle de la perfection*, 3e partie, Mouvements intérieurs dirigés vers Dieu, N. 11. Voir Appendice III.

Le concours en question est-il autre chose qu'une pure réaction vitale ?

1. « Jésus-Christ est le fils de Dieu ; nous sommes aussi ses enfants. Nous devons vivre comme lui de la vie de Dieu, puisque pour cet effet il nous a rendus comme lui participants de la nature divine. » VIe Princ. Sect. I, ch. I, art. 2.

2. Que dans leur façon d' « aller droit à Jésus-Christ », Saint-Jure et Lallemant diffèrent de saint Ignace et des premiers jésuites, en ce que souvent ils visent d'abord

II

Voilà qui est de nature à déranger quelque peu les calculs d'une certaine critique d'après laquelle le Fondateur de l'Oratoire aurait été, au début du XVII[e] siècle, le seul champion de la dévotion au Verbe Incarné.

« Le Fils de Dieu, écrit le P. Bourgoing, l'a envoyé devant sa face... comme un nouveau saint Jean, pour montrer Jésus-Christ au doigt, pour le faire connaître au monde... Ça été, si j'ose ainsi parler, son apostolat, sa mission... Les docteurs n'avaient plus la pratique si particulière d'enseigner Jésus-Christ...; par la miséricorde de Dieu, elle s'est renouvelée[1]. »

Pas plus que Bourgoing, suggère M. Bremond, Amelote n'est ni un étourdi, ni un suspect; exagère-t-il plus que lui, quand il écrit que « la Congrégation de l'Oratoire a renouvelé l'application des esprits à Jésus-Christ, et qu'avant le

l'union au Verbe, plutôt que l'imitation de ses vertus, nous l'avons déjà reconnu. Cette marque originale qu'on retrouve aussi chez Bérulle, ils la tiennent, nous l'avons dit, moins directement des *Exercices* que de la spiritualité spéciale de leur temps ou d'une même direction du Saint-Esprit.

L'imitation du reste n'est jamais laissée de côté.

« La perfection, dans l'âme des saints, n'est pas un simple vestige de Dieu, comme les beautés du monde visible, mais sa ressemblance imprimée et comme sculptée dans la substance et les puissances de l'âme; elle représente si parfaitement la sainteté, la miséricorde, la bénignité et les autres perfections divines que l'homme apparaît, non plus comme le descendant du vieil Adam, mais comme le fils de Dieu... Il a *revêtu* les propriétés de son Père céleste, *en l'imitant* par la pratique des vertus, *virtute imitationem Dei induit.* » Alvarez de Paz. *De mirabili dignitate perfectionis.* Lib. IV, P. II, ch. XIII. Voir section IV, ch. III, Guilloré.

1. *Préface* aux Œuvres du Cardinal, p. 98.

P. de Bérulle (à part certaines exceptions), le gros du christianisme s'était refroidi dans l'ancienne et nécessaire dévotion envers Jésus-Christ » ?

On voudra bien admettre parmi les exceptions, et parmi les émules du saint Jean-Baptiste de l'Oratoire, le formateur des jeunes jésuites au noviciat de Rouen[1].

Chose assez curieuse, et qui fera sourire peut-être, le biographe du P. Lallemant, parlant des dévotions de son héros — dévotions pratiquées, et avec quelle ferveur! avant que Bérulle eût publié une ligne de ses écrits — nous montre au premier rang de ces dévotions, celle du Verbe Incarné et il en loue le jeune jésuite avec un enthousiasme égal à l'enthousiasme de Bourgoing et d'Amelote pour le fondateur de l'Oratoire.

« La grande dévotion de Louis Lallemant était la dévotion au Verbe Incarné.

« Toutes les puissances de son âme étaient remplies de sa personne adorable, de ses *états* et de ses mystères. Toutes ses pratiques de piété regardaient l'Homme-Dieu ou se rapportaient à lui: et l'amour de Notre-Seigneur était

1. « On ne peut se dissimuler que les affirmations ci-dessus (auxquelles font écho tant de témoignages catégoriques d'auteurs du XIXe siècle) étonnent à première vue, qu'elles risquent même de contrister, de scandaliser peut-être certains esprits formés par d'autres méthodes, et qui ne permettent pas qu'on accuse leur maître d'avoir ignoré le « Mystère de Jésus ». Il nous faut donc critiquer ces affirmations, les justifier... » et M. Bremond — car c'est lui qui vient de parler, les justifie ou plutôt essaye de les justifier, sans même faire une allusion au Traité du P. Lallemant, mais en saluant les Ignatiens au début de cette soi-disant justification par une antithèse dont l'à-propos et la justesse sont loin d'être évidents ! « Le jeune Barrès fondait jadis son *culte du moi* sur les *Exercices*, tandis que l'école française, son chef en tête, nous enseigne lyriquement le *culte du non-moi* », pp. 50, 51.

Suivent cent pages sur « la Doctrine » de Bérulle et sa « dévotion *originale* au Verbe Incarné ».

le fond de toute sa conduite. Rien ne lui faisait paraître les vertus plus aimables que de les considérer comme déifiées en Jésus-Christ. Dans cette vue, celles qui sont naturellement les plus rebutantes ou les plus difficiles avaient pour lui plus d'attrait.

« Tout ce qui porte le caractère du Fils de Dieu, tout ce qui a *liaison* avec lui et qui le touche, lui était infiniment cher : et par cette considération il avait des tendresses inconcevables pour la sainte Vierge et pour saint Joseph[1].

« L'*esprit d'anéantissement* du Fils de Dieu dans l'Incarnation était le modèle d'humilité qu'il se proposait, et le Sacré-Cœur du Verbe incarné était l'école où il s'instruisait de la pratique de cette vertu. C'est dans cette école et c'est de ce divin Maître qu'il avait appris cette sublime leçon d'humilité[2] !

« A peine trouvera-t-on un maître de la vie spirituelle qui soit entré plus avant que lui dans l'intelligence de nos mystères et particulièrement de celui de l'Homme-Dieu. Il pouvait dire, comme saint Paul, qu'il avait reçu la grâce de faire connaître au monde les richesses incompréhensibles de Jésus-Christ.

« Il ne s'arrêtait pas, ainsi qu'on fait ordinairement, à l'extérieur et comme au corps des mystères du Verbe incarné et des actions des saints. Le don d'intelligence lui en faisait pénétrer l'esprit et lui manifestait les admirables dispositions de l'intérieur de Jésus-Christ et de celui de la sainte Vierge et des autres saints. » (*Vie*, pp. 25, 39.)

Quiconque connaît un peu la doctrine et le lexique de l'Oratoire ne sera-t-il pas porté à s'écrier : « Mais le meilleur du bérullisme est ici ! »

Comment se fait-il que ces pages n'aient pas frappé M. Bremond, et qu'il n'ait pas éprouvé le

1. Dont je n'ai trouvé le nom qu'une fois dans les œuvres de Bérulle.

2. Voir page 237 l'esprit d'anéantissement et d'hostie dans la spiritualité du P. de Condren.

besoin, ou vu la nécessité de les réfuter, pour construire sa thèse? Comment expliquer que lui, qui a consacré tout un volume[1] au P. Lallemant et à son école, ait passé complètement sous silence le VI[e] Principe de la *Doctrine spirituelle*, 100 pages sur 500?

Je ne me dissimule pas qu'elles étaient assez gênantes, étant donné la position qu'il a cru pouvoir prendre vis-à-vis de Bérulle et de « l'école française ». — Si Champion a dit vrai, que devient l'originalité du Christocentrisme et du lexique bérullien?

Et pourtant Champion a dit vrai : n'eussions-nous pas d'ailleurs sa précieuse biographie, les chapitres et les articles de la *Doctrine* sont là, pour nous prouver qu'en fait de Christocentrisme, Lallemant ne le cède à personne, et que pour populariser sa théologie, exprimer ses hautes spéculations, traduire ses sentiments d'adoration, d'admiration et d'amour, il a une langue non moins riche que celle de Bérulle, langue où nous trouvons les expressions, où l'on a cru reconnaître la frappe absolument originale et caractéristique de « l'école française ».

Quelques citations ne seront pas de trop ici.

III

J'avais d'abord eu l'intention de partager en deux colonnes les feuillets qui vont suivre, et de

1. Il est vrai que le volume est, de propos délibéré, moins doctrinal qu'anecdotique.
« Toujours amusante, la chasse à l'anecdote! » *L'humanisme dévot*, XVI.

placer d'un côté du Lallemant, de l'autre du Bérulle, sans signaler quels morceaux étaient de celui-ci et quels de celui-là, laissant aux lecteurs le soin de mettre la signature. Plus d'un eût été embarrassé. Je leur épargnerai cet embarras en ne citant que des fragments de la *Doctrine spirituelle*[1]. VI[e] Pr.

A. — *Le Verbe Incarné et ses mystères.*

I. — « Jésus-Christ est *la porte et la voie* pour aller à Dieu. Le premier des martyrs, voyant les cieux ouverts et Jésus qui était debout à la droite de Dieu, s'adresse au Fils de Dieu et non pas au Père, parce que le Fils est la voie et l'*unique voie* pour aller au Père. Plus nous nous attachons, plus nous avançons dans la perfection[2].

« Ainsi nous ne parviendrons jamais à une grande perfection sans une grande dévotion à Notre-Seigneur, parce que Dieu a résolu par un décret éternel, que personne *n'entrerait dans ses grandeurs* que par Jésus-Christ qui en est la porte.

« Mais quand une âme s'est bien exercée dans l'amour

1. En face de chacun il serait facile de mettre un paragraphe de Bérulle ou de Bourgoing, exprimant les mêmes pensées à peu près dans les mêmes termes. A ceux qui voudront tenter ce parallèle, je signale en particulier la Préface de Bourgoing aux œuvres du Cardinal pp. 98-100.

2. Dès ses premières conférences aux « tertiaires », Lallemant leur a dit qu'une des quatre choses excellentes à pratiquer dans la vie spirituelle, « c'est l'exercice de la présence de Dieu, et l'amour de Jésus-Christ, méditant sans cesse *ses grandeurs et ses mystères* ». Add. S. art. III.

Lallemant ne cessera de le redire, même et surtout peut-être quand il parlera de la contemplation : « Plusieurs se trompent dans le chemin de la vie spirituelle, prétendant arriver à l'union divine et aux plus sublimes oraisons, sans *s'attacher* à *Notre-Seigneur* Il est cependant la voie, et c'est par lui que nous devons aller à Dieu. Il faut se remplir de la connaissance de *ses grandeurs* et de *ses mystères*, de sa doctrine et de son esprit, y joignant une exacte étude de *sa pureté de cœur...* », p. 413

et dans l'imitation du Verbe Incarné, Dieu l'attire aux degrés les plus éminents des vertus et des communications divines; et quand il a une fois pris possession de l'*intérieur* et qu'il y a établi sa demeure, de là il gouverne tout l'homme intérieur et extérieur : l'esprit, le cœur, l'imagination, l'appétit, les yeux, la langue, tous les sens.

« Plus Jésus-Christ est au dedans, plus il paraît au dehors, l'extérieur *se revêtant* des perfections de l'*intérieur;* ou plutôt la grâce *intérieure* rejaillissant jusque sur le corps, de même à proportion que dans le mystère de la transfiguration, la gloire de l'âme bienheureuse rejaillit sur le corps d'une manière sensible et merveilleuse.

II. — « Le *culte de Dieu* et *celui de l'Homme-Dieu* ne sont point deux cultes différents; ce n'est qu'un même : aussi, depuis que le Fils de Dieu s'est incarné, l'Eglise joint au culte de Dieu le *culte de l'Homme-Dieu.* Saint Paul met presque toujours ensemble dans les Epîtres Dieu et Jésus-Christ, Dieu le Père et le seigneur Jésus.

« ... Cet homme qui est uni à la personne du Verbe, est le Fils de Dieu. Il doit donc être *honoré du même honneur*, qui se rend à Dieu. Dieu le Père l'a lui-même le premier honoré, avant sa venue au monde, par les cérémonies de l'ancienne loi, instituées pour représenter *les mystères de l'Homme-Dieu;* — pendant sa vie mortelle, par l'éclat de ses miracles et par les preuves incontestables de sa divinité; — après sa mort, par la manifestation de sa gloire dans tout l'univers...

« Dieu veut que nous *l'honorions* : et c'est pour cela qu'il lui a mis entre les mains son pouvoir et tous ses droits; qu'il l'a établi chef des anges, sauveur et médiateur des hommes, juge des vivants et des morts...

« Quand Dieu eut créé les anges, il leur manifesta le dessein de l'Incarnation et leur proposa l'Homme-Dieu à adorer, voulant que leur éternelle félicité fût dépendante de lui.

« *Dieu ne nous aime qu'en Jésus-Christ*, et s'il nous regarde hors de son Fils, comme il ne voit en nous que des péchés, il ne nous prépare que des supplices. »

III. Le *Verbe Incarné et les Saints.* — « Jésus-Christ

veut que nous soyons *ses images* comme il est l'image de Dieu son Père, non seulement en tant que Dieu, mais encore en tant qu'homme; et comme les perfections de Dieu éclatent dans sa sainte humanité, il veut que nous fassions paraître dans notre conduite son esprit et ses grâces, et que par une *parfaite expression* de ses vertus, nous nous rendions semblables à lui.

« Tout le bien que nous faisons c'est Jésus-Christ qui le fait en nous.

« On peut dire qu'il a fait, en quelque façon, toutes les bonnes œuvres des saints, puisqu'il leur en a donné la pensée, qu'il l'a eue le premier, et qu'il l'a eue pour eux, qu'ils ne les ont entreprises que par le *mouvement de son esprit*, et qu'il ne les ont exécutées que par le secours de sa grâce... Ainsi, quand on fait la *fête de quelque saint*, on fait la *fête de Jésus-Christ*, qui est l'auteur de toute la sainteté des saints[1].

« Les apôtres qui ont prêché son évangile et fondé son Église, les martyrs qui ont répandu leur sang pour la confession de sa foi, les plus grands et les plus saints personnages de la loi nouvelle sont tous les *images des grandeurs*

1. Voilà bien la doctrine de l'*incorporation* à Jésus-Christ dont certains écrivains de nos jours se font, à bon droit, les tenants intrépides. — Très éloquents quand ils font grief aux contemporains de trop négliger cette superbe doctrine, et quand ils promettent des explications inédites, le sont-ils toujours autant, quand ils essayent de tenir leurs promesses?... Les lecteurs parfois déçus sont tout heureux de revenir à des pages comme celles que nous citons, et à tout l'enseignement de Lallemant sur la conduite du Saint-Esprit, par qui s'effectue l'incorporation des chrétiens au Christ Jésus, et qui est la vraie vie de Jésus dans les âmes.

Parmi les innombrables textes de saint Augustin sur ce sujet capital, en voici un qui le résume parfaitement : *Per Christi fidem, quæ morte ejus et resurrectione firmata est, per ejus sanguinem, qui in remissionnem fusus est peccatorum, millia credentium Christi corpori copulantur, et sub tanto capite uno ejus spiritu fidelia membra vegetant.* Tract. III, in Joan., ap. XII, 6.

« Par la foi en Jésus-Christ, appuyée sur sa mort et sa résurrection, par son sang versé pour la rémission des péchés (cause instrumentale et méritoire), des milliers de croyants sont annexés au corps du Christ, et sous un si grand chef, membres fidèles reçoivent la vie de son unique Esprit. »

et de *la sainteté* du Fils de Dieu, comme ceux de l'ancienne loi en avaient été les figures. »

B. — *Le lexique de Lallemant comparé à celui de Bérulle.*

Les mots que j'ai soulignés dans les fragments cités tout à l'heure indiquent déjà une parenté étroite entre la langue de Lallemant et celle de Bérulle. On peut relever plusieurs autres expressions soi-disant mises en circulation par le Chef de « l'école française » et qui révéleraient, dit-on, chez ceux qui les emploient, une indiscutable dépendance de son lexique.

A côté des mots « états », « intérieur », « voies de Dieu », ce sont les verbes « lier », « approprier », « appliquer », « assujettir » avec les substantifs qui en dérivent, « liaison », « appropriation », « application », etc.

I. États. — La *vie* et les *actions* de Jésus ! Voilà, d'après M. Bremond, ce que saint Ignace et ses disciples nous feraient presque exclusivement contempler !

Bérulle, lui, nous présente surtout ses *états*, ce qui se prolonge, ce qui demeure, ce qui a un caractère d'éternité. L'école ignatienne, dit encore l'historien du sentiment religieux, nous propose la pratique immédiate des actes particuliers d'humilité, de charité, etc.; d'où les prescriptions minutieuses de l'examen particulier. L'école française brûle volontiers les étapes, visant d'abord les *états*, où elle entend parvenir, ou plutôt les *états* de Jésus qu'elle entend s'approprier (p. 65).

A lire le P. Champion, l'auteur de la *Doctrine* paraît sur ce point, au moins aussi bérullien qu'ignatien : « Le P. Lallemant, dit-il, ne s'arrêtait pas, ainsi qu'on le fait ordinairement, à l'extérieur et comme au corps des mystères du Verbe Incarné et des actions des saints.

« Le don d'intelligence lui en faisait pénétrer l'*esprit*, et lui manifestait les admirables *dispositions* de l'intérieur de Jésus-Christ... C'est à quoi il *s'appliquait* le plus » (p. 34).

Du reste, continuons à tourner les feuillets du VI[e] Principe de la *Doctrine*.

« Les divers *états* de la vie de Jésus-Christ », tel est le titre du chapitre III, S. I, où nous sommes invités à considérer dans la vie mortelle du Verbe Incarné six *états* qui doivent faire le *sujet ordinaire de nos méditations*... A ces *états* (qu'il énumère) on peut ajouter celui de sa vie glorieuse, et celui de sa demeure dans le Saint-Sacrement. »

A propos de l'*état* infiniment adorable et aimable de l'enfance de Jésus-Christ, « état qui demande notre application à l'honorer et à l'imiter », Lallemant exprime ce regret naïf et charmant : « Nous pouvons considérer les vertus qu'il y a exercées; nous pouvons bien nous humilier pour l'amour de lui, aimer la pauvreté, mépriser le monde, etc... Mais nous ne pouvons pas *devenir enfants* comme lui, si ce n'est spirituellement, *exprimant* en nous les qualités propres de l'enfance, la pureté, l'innocence, la simplicité, la douceur, la docilité, l'obéissance[1]. »

1. Amour de Jésus enfant, mépris du monde, amour de la pauvreté, humilité, pureté, innocence, simplicité, douceur, docilité, obéissance, ne voilà-t-il pas toutes les vertus de la

Et comment le P. Instructeur du Troisième an va-t-il prêcher à ses disciples la pratique de la vie cachée? S'appliquera-t-il à en énumérer tous les avantages? Ainsi imiterait-il Rodriguez, qui du reste a raison de procéder ainsi avec les commençants. — Il préfère montrer Notre-Seigneur « se cachant dans tous ses *états*. Il n'est pas concevable combien Notre-Seigneur aime la vie cachée. Il est caché dans le sein de son Père, dans les entrailles de sa mère, dans sa naissance, dans son enfance, etc. » Et le Maître conclut d'un mot : « Quand on aime Jésus-Christ, on aime à se tenir avec lui. Votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. ».

Sans lyrisme, c'est vrai, sans multiplier, à la façon d'Alvarez de Paz ou de Bérulle, les « O » des formules admiratives, il consacre un de ses plus longs articles à la vie glorieuse de Jésus-Christ, « au bienheureux *état* du prince de la Sainte liberté » après lequel nous devons soupirer, « tâchant de nous délivrer autant qu'il est possible, de la servitude des créatures »[1].

« Petite voie d'enfance spirituelle », tant recommandée par sainte Thérèse de l'Enfant Jésus ?

Ces vertus, c'est à nous de les pratiquer. Ces qualités, c'est à nous de les exprimer, avec la grâce de Dieu. Lallemant met toujours l'accent sur notre activité aidée de la grâce. Bérulle, au contraire, nous montre passifs sous l'opération divine. « O Jésus, vivez en moi, opérez en moi, formez et figurez en moi vos états et vos mystères... Vous êtes l'image de Dieu, que je sois l'image vive de vous-même; que je *sois fait* semblable à vous. Que votre naissance *me fasse* renaître : que votre enfance *me mette* en innocence; que votre fuite en Égypte *me fasse* fuir le monde et le péché », etc. *Elévation à Jésus*, 12, p. 512.

1. D'après Lallemant, c'est nous encore qui devons tâcher de nous délivrer. Quand Bérulle aborde la même idée, il nous montre toujours bénéficiant passivement d'une opéra-

J'ajoute —, mais en me bornant à une sèche nomenclature, pour faire court — le relevé des autres mots « révélateurs » signalés plus haut.

II. Intérieur et voies. — « Quelques-uns font quantité d'actes extérieurs de vertu; ils sont tout dans l'action matérielle de la vertu : il est d'une bien plus grande perfection de suivre l'attrait intérieur du Saint-Esprit; il y a plus d'*intérieur* ».

« La contemplation fait expérimenter dans l'*intérieur*. »

« Dieu prend possession de l'*intérieur*. »

« L'*intérieur* qui est sans bornes. »

« On est dans l'ignorance des *voies* de Dieu. »

« Les *voies* de Dieu en nous sont les grâces qu'il nous donne. »

« Le Saint-Esprit nous trace dans la vie et les actions de Jésus, une *voie* pour nous conduire sûrement... »[1], etc.

III. Lier, liaison. — « Il faut nous *lier* au Saint-Esprit et nous tenir *attachés* à lui, comme saint Paul, qui disait aux prêtres d'Ephèse : « étant *lié* par le Saint-Esprit je m'en vais à Jérusalem » (p. 177).

« Tâchons donc sans cesse d'approcher de Dieu, de nous *lier* à lui par nos pensées et par nos affections. »

« L'amour *lie* les pensées pour les attacher à Dieu » (p. 433).

tion divine. « Que vos liens me délivrent de mes péchés, de mes passions et de moi-même. Que vos états me soient appliqués et appropriés, m'imprimant leurs effets salutaires. » *Ibid.*

1. Voir *E. T.* Index alphabétique, p. 511.

« ... Que nos emplois ne nous empêchent point de nous unir à Dieu; mais plutôt qu'il servent à nous *lier* plus étroitement avec lui » (p. 231).

« Si nous faisons quelques actes qui n'aient la grâce pour principe... que ce ne soit que par surprise... notre volonté étant si étroitement *liée* à Dieu, qu'elle les réprime dès l'instant qu'elle les aperçoit » (p. 259)

« L'amour réciproque qui *lie* Jésus-Christ avec nous, et qui nous *lie* avec lui dans la communion. Telle est la *liaison* de deux amis » (p. 368).

« L'âme se trouve comme *liée* » (p. 435).

« Saint Ignace a voulu *lier* la Compagnie au Souverain Pontife » (p. 469).

« Après avoir secoué la domination des créatures, il faut nous *lier* à la conduite de Dieu » (p. 435).

IV. Appliquer, application[1], impression. — « Les lumières que l'âme reçoit l'*appliquent* à l'objet présent... Dans cet état, on aime Dieu d'un amour pur » (degrés de la contemplation).

« L'esprit et le cœur étant *appliqués* à Dieu, étant pleinement possédés de Dieu, on est toujours dans l'exercice de son amour » (p. 284).

Bérulle, comme Lallemant avait trouvé souvent dans la Somme de saint Thomas le mot *applicare*, par exemple II^a II^{ae} Q. 82 art. 8 : « *Mens sine munditiâ Deo applicari non potest. Firmitas etiam exigitur ad hoc quod mens Deo applicetur. Sic ergo sanctitas dicitur per quam mens hominis seipsum et suos actus applicat Deo.* »

1. Rigoleuc n'ignore pas non plus les mots *liaison* et *application*. « O que je verrais volontiers votre âme dénuée de tout... et avec tout cela généreuse et affermie dans cet amour

V. Élévation. — Lallemant emploie aussi ce mot, mais il le réserve d'ordinaire aux premiers états de l'oraison contemplative. « Si l'amour de Dieu possédait bien votre cœur, tous les objets vous serviraient pour vous *élever* à lui... » (Don de la présence de Dieu, p. 392.)

« Les propriétés et les effets de la contemplation sont l'*élévation*, l'admiration, etc. (p. 401).

« La contemplation *élève* l'esprit... Cette *élévation* se fait par le don de sagesse ou par celui de science » (p. 401 [1]).

IV

En fin de compte, dirons-nous donc que Lallemant doit être rangé parmi les jésuites bérulliens et que par conséquent Bérulle est bien le soleil autour duquel tourne l'ascétisme et toute la mystique de l'âge d'or du mysticisme français?

A suivre les règles de critique interne que M. Bremond préconise et qu'il applique aux œuvres de Saint-Jure, il faudrait répondre : oui!

liant qui accompagne d'ordinaire ces sortes d'états. On l'appelle *liant*, d'autant que dans ces agonies de la mort du sens..., bien que cet amour ne paraisse presque point, il *lie* néanmoins l'âme à Dieu d'une manière imperceptible, mais par une *liaison* bien plus forte que n'est ordinairement celle qui est fondée sur les douceurs et les grâces sensibles. » XXIXe Lettre à une religieuse ursuline.

« Nos actions ne doivent nullement occuper notre esprit. Nous n'y devons apporter d'*application* qu'autant précisément qu'il en faut pour les bien faire... ...Il y a ici un bon villageois si abîmé en Dieu, qu'il lui arrive quelquefois, lorsqu'il garde ses bœufs et ses vaches, que voulant les suivre il va, sans y penser, d'un autre côté. Il n'est pas concevable combien l'*application* de notre esprit (à Dieu) est précieuse. » Xe lettre.

1. Voir, Appendice II, Le lexique bérullien.

Entre Lallemant et Bérulle en effet — si nous nous en tenons aux vues générales sur le Verbe Incarné, ses états, ses mystères — les ressemblances *doctrinales* sont au moins aussi nombreuses et caractéristiques qu'entre Saint-Jure et le chef de l'école française; au moins aussi nombreuses et caractéristiques les ressemblances *verbales*...

1° Saint-Jure, comme Bérulle, Condren et saint Jean Eudes veut que « tout le secret de la vie spirituelle soit contenu dans ces paroles mystérieuses : « Le Verbe s'est fait chair »; il veut « que Jésus-Christ soit le principe d'une action, pour que cette action soit chrétienne, qu'elle soit marquée de son caractère, animée de son esprit, opérée par ses mouvements »[1].

Mais le P. Lallemant le veut aussi....

2° Comme saint Jean Eudes, le P. Saint-Jure, « cet autre grand bérullien » (649) enseigne que le Saint-Esprit est particulièrement la vie de notre âme et le principe de notre vie spirituelle en tant qu'il est l'Esprit de Jésus-Christ, Dieu et homme... communiquant aux âmes qu'il possède la vie de Jésus-Christ... » (*L'homme spirituel*, p. 181.)

Le P. Lallemant donne le même enseignement tout le long de sa *Doctrine*, et spécialement dans le Principe intitulé « Conduite du Saint-Esprit »; nous l'avons longuement constaté au chapitre III, Section II du tome I.

3° Saint-Jure, comme Bérulle, Condren et saint Jean Eudes entend par « l'homme spirituel » « celui qui a le Saint-Esprit, l'esprit de Jésus-Christ présent en lui, par une présence de grâce

1. *L'homme spirituel*, p. 145.

et une union de charité, animant son âme et lui conférant sa vie de pureté et de sainteté, remuant ses facultés spirituelles et corporelles, son entendement, sa volonté, son imagination, ses passions, ses yeux, sa langue et les autres, en lui faisant produire leurs opérations sur le modèle de celles de Jésus-Christ. »

Mais pour le P. Lallemant, c'est là aussi le portrait de l'homme spirituel, obéissant en tout à la conduite du Saint-Esprit... L'action du Saint-Esprit a même dans la *Doctrine spirituelle* un relief qu'elle n'a ni dans Bérulle ni dans aucun de ses disciples.

4° Saint-Jure, comme Bérulle et ses disciples, enseigne que si nous employons tous nos soins à nous unir intimement à Notre-Seigneur « il nous appliquera lui-même à tout ce qui regarde le détail de notre salut, aux mystères de sa vie et de sa mort, à ses vertus, à Dieu, comme à la souveraine bonté... »

Mais l'enseignement de Lallemant est analogue, avec cette différence qu'il insiste beaucoup plus que Bérulle, et peut-être un peu plus que Saint-Jure, sur *nos efforts* pour nous unir, sur *l'ascèse* de l'union, réduite à si peu de chose par le Cardinal[1] !

1. L'édition Lecoffre, 1878, donne un texte assez différent des citations de M. Bremond sur ce dernier point :

« Il faut seulement employer tous nos soins et tous nos efforts pour *nous appliquer* et nous unir intimement à N. S. : car *après il nous appliquera à lui-même*, encore que nous n'y pensions pas, à tout ce qui regarde le détail de notre salut... » *Citation*, p. 269.

« Il faut seulement employer tous nos soins et tous nos efforts pour nous unir intimement à lui; il saura bien lui-même nous appliquer ensuite. » Lecoffre, 1878. *L'homme spirituel.*

5° Saint-Jure, comme Bérulle distingue dans les mystères « le corps et l'esprit », « l'extérieur et l'intérieur », « les états et les actions... »

Mais Lallemant fait de même : non seulement il donne les mêmes conseils, mais il se sert, pour les donner, du même vocabulaire, ce vocabulaire qu'on prétend être d'invention bérullienne. Encore reste-t-il à savoir si les mots qui rendent le même son, renferment le même sens. Car, suivant la réflexion de Pascal, « combien il y a de différence entre écrire un mot à l'aventure, sans y faire une réflexion plus longue et plus étendue, et apercevoir dans ce mot une suite admirable de conséquences »[1] !

Vraiment, à suivre les règles de critique interne appliquées à Saint-Jure, pour établir son « bérullisme » nous sommes amenés logiquement à conclure que Lallemant est lui aussi un disciple de Bérulle !

Mais voici la critique externe, bien plus impérieuse avec les dates de ses calendriers, qui nous défend de nous arrêter à cette conclusion. Écoutons !

1. *Pensées.* Partie I, art. III. « Tel dira une chose de soi-même, sans en comprendre l'excellence, où un autre comprendra une suite merveilleuse de conséquences qui nous font dire hardiment que ce n'est plus le même mot... Les mêmes pensées poussent quelquefois tout autrement dans un autre que dans leur auteur : infertiles dans leur champ naturel, abondantes étant transplantées. Mais il arrive bien plus souvent qu'un bon esprit fait produire lui-même à ses propres pensées tout le fruit dont elles sont capables, et qu'ensuite quelques autres, les ayant ouï estimer, les empruntent et s'en parent, mais sans en connaître l'excellence; et c'est alors que la différence d'un même mot, en diverses bouches, paraît le plus... Ceux qui ont l'esprit de discernement savent combien il y a de différence entre deux mots semblables, selon les lieux et les circonstances qui les accompagnent. » *Pensées, ibid.*

En 1633, date de la publication de son premier ouvrage, *De la connaissance et de l'amour du Fils de Dieu*, le P. Saint-Jure, avance M. Bremond, ne savait rien de l'école française. « Cela n'a rien de trop surprenant. A cette date en effet, la *spiritualité nouvelle*, bien que déjà familière aux Oratoriens, aux Carmélites et à quelques initiés, restait un mystère pour le grand public. En dehors de la tradition orale, on n'avait à ce sujet qu'un seul livre, le *Discours* de Bérulle *sur les Grandeurs de Jésus* (1623) ; mais ce livre agressif, mal composé, plus spéculatif en apparence que vraiment dévot, Saint-Jure, *s'il l'avait lu*, était assez excusable de n'en avoir *pas saisi la véritable portée !* Or, justement, c'est presque aussitôt après la *connaissance* et *l'amour du Fils de Dieu* (où M. Bremond ne trouve pas trace de bérullisme) que paraissent coup sur coup les premiers monuments de la spiritualité bérullienne, à savoir les méditations du P. Bourgoing, en 1636, la vie du P. Charles de Condren, par Amelote, en 1643, et les œuvres complètes du P. de Bérulle, en 1644. Quoiqu'il cite peu les ouvrages contemporains, il me paraît impossible que Saint-Jure n'ait pas au moins feuilleté les ouvrages de cette importance. Ce fut un enchantement. Désormais il se consacrera sans relâche à la propagande bérullienne, avec l'enthousiasme d'un néophyte et l'autorité d'un vieux maître. » (*École française*, p. 263.)

Voilà donc les raisons qui, d'après l'historien de l'*École française*, empêchèrent Saint-Jure de s'initier au bérullisme avant la publication de ces divers ouvrages et des œuvres complètes du Car-

dinal ! Ces raisons ne peuvent-elles pas, ne doivent-elles pas être invoquées aussi bien pour Lallemant que pour son confrère ? Si on l'admet, il faut admettre en bonne logique que l'auteur de la *Doctrine* ignora les *Discours des Grandeurs de Jésus*, ou que s'il en eut la connaissance, il n'en saisit pas la portée et à coup sûr n'eut pas l'idée de s'en inspirer.

Quant aux « monuments » qui enchantèrent, paraît-il, Saint-Jure, et firent de lui un propagandiste passionné de la spiritualité bérullienne... ils ne parurent que plusieurs années après la mort du P. Lallemant !

C'est plus qu'il n'en faut pour l'empêcher de figurer sur la liste des jésuites ralliés à Bérulle. Mais il est des lecteurs peut-être qui, sans nier la valeur de cet *argument ad hominem* restent frappés de la date 1623 à laquelle parurent les fameux *Discours des Grandeurs de Jésus !* A cette époque l'illustre jésuite avait encore devant lui douze années de vie. Si « mal composé » et si « agressif » que fût le livre nouveau, si mystérieuse que restât pour le grand public la spiritualité dont il était l'expression, le futur Instructeur du Troisième an de Rouen n'aurait-il pas pu s'y initier de quelque façon ? et cette initiation, telle quelle, ne donnerait-elle pas la clef des ressemblances indéniables entre sa *Doctrine* et la théologie mystique du Cardinal ?

Suivons donc le P. Lallemant dans son « curriculum vitæ » pendant les années où l'astre du P. de Bérulle monte à l'horizon, au milieu des nuages annoncelés par l'affaire des Carmels de France. De 1610 à 1623, malgré le tapage qui se

fait autour des fameux « vœux de l'état de servitude »[1], le jeune jésuite n'est guère en situation de s'intéresser à ces querelles.

Étudiant en théologie à Pont-à-Mousson, jusqu'en 1615, il fait, immédiatement après, son troisième an de probation, est envoyé comme professeur à la Flèche, 1617, puis à Bourges, 1618-1619. On ne voit pas comment, si loin du théâtre de la guerre théologique, menée pour ou contre le Fondateur de l'Oratoire, il aurait pu facilement être mis au courant d'une spiritualité « qui n'était connue que des intimes » ou des spécialistes de l'ambiance du futur Cardinal.

Mais le voilà Maître des novices à Rouen (1622-1625), puis professeur de théologie à Paris de 1626 à 1628 ! N'est-ce pas dans cette période qu'il aurait étudié ou du moins feuilleté « le livre agressif, mal composé, plus spéculatif que vraiment dévot », paru en 1623 ? Assurément il en avait la possibilité, aussi bien que le P. Saint-Jure ! Mais l'eût-il fait, personne n'a le droit d'en conclure qu'il s'en soit inspiré dans ses conférences spirituelles. J'imagine même, étant donné son *humanisme*, que malgré les louanges adressées de divers côtés aux très théologiques, mais si pesants *Discours !* la lecture dut lui en être aussi « intolérable » qu'à nous ![2]

1. Voir ci-après, p. 112.

2. Vu les relations plutôt amicales qui existaient entre le P. de Bérulle et les jésuites les plus en renom de ce temps-là, les PP. Coton et Suffren, par exemple, il était difficile que la Compagnie ne chargeât pas quelqu'un de ses théologiens d'apprécier l'ouvrage du Fondateur de l'Oratoire. C'est le P. Séguiran, Prédicateur du Roi, qui s'en acquitta, un peu tard sans doute, mais avec courtoisie ! Il avait été le pro-

Et puis, qui donc se persuadera que cette spiritualité si claire, si ferme, si personnelle dans son expression — je parle de la spiritualité de Lallemant — ait attendu, pour se former et mûrir, le soleil de l'Oratoire ? Maître des novices dès 1622, un an avant la publication des *Grandeurs de Jésus*, il devait déjà à cette date posséder le fonds de théologie ascétique et mystique dont les Jacques Nouet, les Philippe Labbe, les Isaac Jogues, les Antoine Daniel[1], furent les bénéfi-

fesseur de Philosophie du jeune Bérulle au collège de Clermont.

« Approbation du R. P. Séguiran, de la Compagnie de Jésus.

« Moi, Gaspar Séguiran, prêtre de la Compagnie de Jésus, confesseur et prédicateur du Roi très chrétien ; j'atteste avoir lu et relu avec plaisir le livre du Très Révérend Père de Bérulle, qui a pour titre *Discours des Grandeurs de Jésus*. Je n'y ai rien trouvé qui fût (carrément) sérieusement contraire (*plane contrarium*) à la pureté de la foi et des mœurs ; j'y ai relevé nombre de pages doctement, pieusement, soigneusement écrites et où les sens les plus cachés des divins mystères sont expliqués avec érudition, autant qu'il est possible à un mortel. J'ai voulu dans cet autographe exprimer publiquement et pour le bien public mon jugement sur cet ouvrage, afin de prouver à tous en quelle estime je le tiens. L'illustre auteur nous a donné un livre excellent qui n'a point son égal dans les siècles passés, où l'on n'a rien écrit de tel en langue vulgaire. C'est mon avis, c'est mon jugement, l'avis et le jugement de tous ceux qui, sur ces matières sérieuses et saintes, savent juger sérieusement et saintement.

« Donné le 4 juillet de l'an 1624.

« Gaspar Séguiran. »

Cette approbation, qui vint plus d'un an après toutes les autres, fut-elle jugée trop froide, trop peu empressée ?... Toujours est-il qu'elle ne figure pas parmi celles qui furent données au public avec *les Discours des Grandeurs de Jésus*. On la trouve : Archives nationales. Mss. 234.

De fait, Jansénius, Richelieu, Jean-Pierre Camus, etc., etc., savent mieux manier les superlatifs que Gaspar Séguiran, qui pourtant, on l'avouera, est passablement louangeur !

1. Isaac Jogues et Antoine Daniel, deux des Bienheureux martyrs canadiens.

ciaires au noviciat, et les Surin, les Rigoleuc, les Ragueneau, etc., au troisième an. La dévotion au Verbe Incarné, qui fut l'idée directive de toute sa vie spirituelle, remontait, écrit Champion, à l'aurore de sa vie religieuse. Pour en parler divinement il n'avait pas eu besoin d'attendre ou de suivre les leçons des *Discours*.

S'il ne fut pas un autodidacte à proprement parler, s'il a reçu « communication de l'esprit de saint Ignace, avec pouvoir de le communiquer à ses enfants », c'est bien pourtant le Saint-Esprit lui-même qui fut « son maître dans la théologie mystique. Il ne l'apprit point des hommes, mais de Dieu qui l'intruisit dans la vie spirituelle dès ses premières années »[1].

Il n'en est pas moins vrai que nombre d'expressions et de nuances sont les mêmes chez lui et chez le Cardinal. Faudra-t-il expliquer ces rencontres en disant que l'Esprit-Saint, les éclairant l'un et l'autre, pour en faire deux apôtres du Verbe Incarné et deux grands directeurs d'âmes, leur a inspiré à tous deux un vocabulaire identique?

Ce n'est pas nécessaire ; Bérulle a pu recevoir de la tradition ignatienne ou de la langue ascétique de son temps, nombre de mots, dont il a plié le sens à ses théories ; — Lallemant n'avait qu'à les prendre à la même source et à les faire circuler dans leur signification traditionnelle et obvie.

Ainsi firent entre autres Saint-Jure et Hayneufve. Ainsi avaient fait avant eux Coton et Suffren, Binet, Le Gaudier, etc. Si Lallemant est tributaire des trésors de ses devanciers, n'est-il pas

1. *Vie*, p. 46.

plus naturel de supposer qu'il emprunta plutôt aux ascètes de la Compagnie qu'au Fondateur de l'Oratoire, dont les écrits, du reste, ne purent venir à sa connaissance que lorsqu'il était déjà lui-même un maître hors ligne en spiritualité?

Aussi bien, si l'on peut relever dans la *Doctrine spirituelle* des aperçus ou des expressions dont on trouve les équivalents dans les œuvres du Cardinal, — mais qui sont du domaine commun —, je doute qu'on puisse y signaler une seule proposition spécifiquement bérullienne[1].

C'est qu'en effet — et ce chapitre comme le précédent a servi à l'établir — on peut distinguer deux bérullismes : l'un que nous avons appelé le *bérullisme avant la lettre*, auquel les jésuites n'ont pas eu à accéder, où « ils se sentaient et pour cause parfaitement chez eux », et dont on a attribué un peu légèrement la paternité au Cardinal, parce que sans doute il a mis *en relief* certains aspects de la doctrine commune et mis *en vedette* en les répétant sans fin, des mots depuis longtemps en cours, dont on l'a dit l'inventeur, alors qu'il n'en a été que le lanceur. S'il y a des ralliés sur ce terrain, ce sont bien les Pères de l'Oratoire : les jésuites peuvent reconnaître en eux « des frères, ou des cousins, non des ancêtres ».

Et il y a le bérullisme de provenance strictement oratorienne, où loin de « répéter saint Ignace », le Cardinal et ses disciples ont formulé et propagé des doctrines et des pratiques ascé-

1. Voir ci-après, p. 135-145, l'hommage de stricte adoration et le vœu de servitude.

tiques ou mystiques auxquelles nombre de jésuites ont fait « une opposition très vive »[1].

Le coup d'œil que nous allons jeter sur l'histoire de Bérulle nous permettra de saisir sur le vif l'évolution doctrinale du chef de l'école de l'Oratoire et la génèse du système qui porte son nom.

1. Les mots mis entre guillemets à cette dernière page sont empruntés à une note de M. Bremond sur l'école française et l'école de saint Ignace, t. III, p. 681.

SECTION II

PIERRE DE BÉRULLE.
LA GENÈSE DU BÉRULLISME

CHAPITRE PREMIER

PIERRE DE BÉRULLE A L'ÉCOLE DE SAINT IGNACE. QUE DOIT-IL AUX *EXERCICES SPIRITUELS*? AUTRES SOURCES DE SA SPIRITUALITÉ.

« Apôtre du Verbe Incarné !.. » Tel est le titre que le pape Urbain VIII a décerné au cardinal de Bérulle ! A Dieu ne plaise que nous cherchions à éteindre ou même à voiler la gloire qui, de ce fait, auréole son front ! Mais l'étude impartiale de la vie et des œuvres du P. Lallemant nous amène à conclure, que, dans une sphère plus modeste sans doute, cet apostolat a été aussi le sien. Nous avons relevé les ressemblances doctrinales et verbales. Aucun critique de bonne foi ne les peut contester. Comment s'expliquent-elles ? C'est le beau problème qui reste à résoudre. Si Lallemant, pour les raisons plausibles que nous avons dites, n'a pu s'inspirer des œuvres de Bérulle, il est non moins indubitable que Bérulle ne doit rien à Lallemant. La dépendance de disciple à maître n'existe ni pour celui-ci ni pour celui-là. Tout expliquer par l'identité d'inspiration surna-

turelle ou l'influence de l'atmosphère spirituelle du temps serait commode peut-être? Serait-ce assez scientifique et concluant?

Reste l'hypothèse d'une tradition commune dont Bérulle et Lallemant seraient tributaires — la tradition ignatienne à laquelle Lallemant doit tout! — à laquelle Bérulle devrait beaucoup, et peut-être le meilleur de lui-même! Comment a-t-il pu contracter cette dette? L'étude de ses relations d'étudiant et de jeune prêtre avec les Pères de la Compagnie de Jésus nous permettra de répondre à cette question. On verra si le soi-disant *bérullisme* de Saint-Jure, de Lallemant et de son école ne devrait pas se remplacer par *l'ignacisme* (?) du Fondateur de l'Oratoire.

I. — A quel moment le jeune Pierre commença-t-il à fréquenter les Pères de la Compagnie?

C'est un point sur lequel les biographes ne sont pas d'accord.

D'après la *Vie du Cardinal de Bérulle*, par Caraccioli, placée en tête des œuvres complètes, « le temps des études étant arrivé, les jésuites de Paris furent chargés de son éducation. Chaque régent trouva dans le jeune écolier un exemple propre à contenir ses condisciples, et à leur inspirer de l'émulation et de la piété. Aussi ces Pères disaient-ils publiquement qu'ils n'avaient jamais vu un esprit plus mâle et plus pénétrant, un jugement plus mûr, une mémoire plus heureuse, une dévotion plus tendre, et qu'enfin il faisait souvent de ses maîtres ses disciples »!! Le biographe ajoute, sans donner le motif du changement de collège, qu' « ayant quitté les jésuites

pour prendre des leçons dans l'Université de Paris, il s'y signala d'une manière éclatante. Jean Morel lui-même, son professeur de rhétorique au collège de Bourgogne, le loue, en vers latins, de sa piété, de sa douceur et de ses succès. »

D'autre part, M. l'abbé Houssaye, le savant historien du Cardinal, raconte que sa mère, fille du président Séguier, « avait toujours eu le dessein de lui faire suivre les cours de l'Université... et que le moment venu, parmi les quarante collèges qui s'étageaient alors sur les flancs de la montagne Sainte-Geneviève, elle choisit pour l'enfant le collège de Boncourt... où pendant quatre ans environ, Pierre put entendre les leçons de maîtres habiles et dévoués ». (I, p. 92.) Houssaye est d'accord avec les anciens biographes pour faire du jeune homme, l'élève de Jean Morel au collège de Bourgogne, pendant « ses deux années de rhétorique », après quoi « M^me^ de Bérulle résolut de confier son fils aux Pères jésuites du collège de Clermont à Paris », où pendant deux ans il suivit les cours de Philosophie.

« Pensionnaire à Clermont, Pierre de Bérulle y fut l'exemple de ses condisciples et la joie de ses maîtres. Le premier de sa classe par sa science, il le fut surtout par sa vertu..., etc. » (p. 102).

Le Fondement des *Exercices* spirituels de saint Ignace lui fut-il expliqué alors dans quelque retraite? Toujours est-il que, d'après tous ses biographes, il conçut un sentiment profond de *la Souveraineté de Dieu et de la dépendance des créatures*. La façon dont il en parlait faisait con-

clure à tel de ses condisciples en philosophie, qu'il « n'avait pu puiser cette doctrine en une autre école que celle du Saint-Esprit »[1].

Lorsqu'à force d'insistances, il eut obtenu d'abandonner l'étude du droit, pour étudier la théologie, c'est encore au collège de Clermont qu'il vint frapper. Mais les jésuites ayant été chassés de Paris à l'avènement d'Henri IV, il ne suivit leurs cours que pendant quelques mois (octobre 1594-janvier 1595). C'est donc aux docteurs de Sorbonne que jusqu'à sa prêtrise (1599) il demandera la science théologique que les Maîtres de la Compagnie de Jésus ne pouvaient plus lui donner[2].

Aucun de ses biographes ne nous dit à quels directeurs le pieux élève du collège de Clermont avait confié sa conscience durant les deux années qu'il y passa. Tout porte à croire qu'il fut un pénitent des Pères, comme il fut membre de la Congrégation de la Sainte-Vierge. La direction et les enseignements dont il bénéficia aux réunions des congréganistes et sans doute aussi aux retraites annuelles ont laissé leur empreinte dans le règlement de vie qu'il dressa à la fin de sa philosophie. Document important! parce qu'il est l'expression d'une spiritualité d'*action* à laquelle ressemblera si peu la spiritualité à tendances quiétistes que nous ne tarderons pas à découvrir chez

1. Eustache de Saint-Paul, *Sa Vie*, ch. I, p. 9.

2. La formation théologique de Bérulle est donc toute sorbonique. Les jésuites n'y sont pour rien, ou pour si peu! Peut-on vraiment dire qu'il a été « un de leurs bons élèves de *théologie* au collège de Clermont »? M. Bremond. *ibid.*, p. 16.

le jeune éditeur du « discours brief sur l'abnégation » et chez le retraitant de Verdun!

« Je concevray en moy tous les soirs et tous les matins, et souvent la journée, un grand désir de tendre à la plus grande perfection qu'il me sera possible[1], et de passer par-dessus tous les empêchements qui s'en rencontreront, eu égard aux grandes obligations que j'y ay, aux mouvements particuliers que j'en ressens, et aux grandes choses que Dieu a faites pour m'y attirer. Je me defferay des autres affections qui surviennent une infinité de fois la journée ; et je les convertirai à l'accroissement de ce premier désir que j'ay formé.

« Parce qu'un des grands empêchements à la vertu ou perfection, c'est de penser qu'on l'a, je croiray toujours être infiniment éloigné de ce que Dieu désire de moy, et ne seray jamais content d'aucune de mes actions, tant accomplie soit-elle, ce qui me donnera une volonté perpétuelle de faire toujours mieux[2] et m'ôtera toute vaine complaisance en mes œuvres ; qu'il se présente une contraire persuasion, je m'approprieray ce trait de l'Apocalypse : Vous dites que je suis riche, et que je ne manque de rien, et vous ne savez pas que vous êtes malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nud.

« La source de toutes mes actions surnaturelles, spirituelles et corporelles ne sera point autre que la Volonté de Dieu ; et j'apprendray non seulement à faire ce que Dieu veut, mais aussi à ne le faire que parce que Dieu le veut, et en la manière qu'il le veut. Je concevray et allumeray en moi le matin et le soir et souvent dans la journée ce désir de chercher en tout la volonté de Dieu et de gagner en chaque chose une particulière victoire sur moy[3].

« Je ne passeray point d'une action à une autre que je ne pense y être porté par la conduite de Dieu ; et je choisiray toujours ce qui sera le plus parfait en soy, le plus

1. *Ad Majorem Dei gloriam.* — « Choisissant uniquement ce qui conduit le mieux à la fin pour laquelle je suis créé. » Fin du Fondement.

2. Toujours mieux ! C'est bien la spiritualité ignatienne.

3. Voilà la méthode combative de l'examen particulier.

conforme à Notre-Seigneur Jésus-Christ, le plus contraire à mes inclinations et à mes affections déréglées[1].

« Si l'action est importante et de durée, au milieu et à la fin je sonderay si rien ne s'y est glissé contraire au premier dessein ; si l'action est commune, je tascheray d'être plus occupé du bon plaisir de Dieu que de cette action, et j'entretiendray cette occupation en diverses manières selon l'onction du Saint-Esprit.

« Aux actions qui pourront me plaire, j'ajouteray un renoncement particulier à ce plaisir... et dans celles qui me déplaisent une acceptation actuelle du déplaisir, avec une résignation efficace, à être dans l'une dépouillé de ce plaisir, et en l'autre rempli de cette amertume autant qu'il plaira à Dieu[2].

« Je m'excuseray aussi par une humble, soigneuse et amoureuse attention à Dieu présent et m'assistant en tout temps, en tout lieu et en toute action.

« Je m'humilieray en toutes choses et de toutes choses, prenant de tout et en tout un sujet particulier de me mépriser et anéantir. Pour me réduire à cet état, je tiendray cette maxime que la bonté de Dieu envers l'homme et la malice de l'homme envers Dieu est si grande, qu'il est impossible de croire combien l'homme à tous moments résiste à Dieu, qui voudrait sans cette résistance, opérer de grandes choses en luy et par luy.

« Je feray peu d'estime de mes élévations d'esprit, quelque sublimes qu'elles soient, si hors de là je ne suis plus prompt qu'auparavant au travail de la vertu et de l'abnégation. Je n'accepteray les dons de Dieu que pour être plus à luy et j'employeray tout en luy et pour luy : rien au monde ; rien au plus intime que j'aye ; rien à moy-mesme.

« J'aimeray Dieu en luy-même, pour luy-même ; et hors de luy-même, je n'aimeray rien que pour luy, que ce qu'il aime luy-même, en la manière qu'il l'aime et parce qu'il le veut ainsi de moy. »

1. Dans chacune de ces lignes on pourrait relever quelque trace de la méditation du « Fondement » ou des « Trois degrés d'humilité. »

2. C'est pratiquement *l'indifférence*.

Il n'est pas étonnant qu'un jeune homme, animé de sentiments si élevés et si généreux, ait pensé à se donner tout à Dieu dans la vie religieuse, voire dans la Compagnie de Jésus.

Pas plus que les jésuites, les capucins et les chartreux, à la porte desquels il frappa, ne l'admirent au nombre de leurs novices. Mais il ne renonça à son idée ni pendant l'année où il étudia le droit, ni pendant les études de théologie, qu'il fit cinq années durant en Sorbonne.

A peine ordonné prêtre, voulant se fixer enfin sur sa vocation, il se rendit à Verdun pour y faire une retraite chez les jésuites, qui, exilés de Paris par Henri IV, avaient transporté leur noviciat dans cette ville. Le jeune prêtre n'était pas pour eux un inconnu. On dit même que chargé par la confiance de ses anciens maîtres, de faire subir un premier examen aux jeunes gens qui se croyaient appelés à la Compagnie, il aidait depuis cinq ans au recrutement des novices de Verdun. Bref, à la fin du mois d'août 1600, il se mit sous la direction du supérieur de la maison, le P. Laurent Maggio, « homme entendu, grave et d'un jugement très grand »[1], qui avait bénéficié lui-même de la direction de saint Ignace, son maître au noviciat de Rome.

Bérulle a eu la bonne inspiration d'écrire le résumé de ses méditations et de décrire ses états d'âme pendant la quinzaine qu'il consacra aux Exercices spirituels. C'est un document plus précieux encore que le règlement de vie cité plus haut.

1. Palma-Cayet. *Chroniq.*

Ces notes, tout à fait personnelles, nous permettent de saisir sur le vif le tour d'esprit, l'état d'âme, la spiritua ité originale de Bérulle aux alentours de ses vingt-cinq ans.

On voit, écrit M. Bremond, que « déjà lui sont familières les nobles pensées qui doivent animer tous ses écrits et toute sa vie ». C'est à propos d'un fragment sur l'Incarnation que l'historien de l'école française fait cette observation : « Considérant l'Incarnation de Jésus-Christ, j'ai longuement et profondément pesé au fond de mon âme, cette souveraine bonté du Verbe éternel... J'ai aussi pesé très profondément combien doit être grand l'anéantissement de soi-même. »

Fort bien ! mais ces nobles pensées et le tour même que le retraitant leur donne sont du saint Ignace tout pur.

Ce n'est pas la *Grandeur* du Verbe éternel *en soi* qui dans cette contemplation a frappé Bérulle, comme elle le frappera plus tard, lorsqu'il en fera l'objet quasi-exclusif de ses élévations ; c'est *la bonté*. De fait, c'est vers la bonté du Verbe éternel « qui pour moi se fait homme » (aspect anthropocentrique !) que saint Ignace dirige la considération de son retraitant ; c'est cette bonté qu'il s'agit de connaître *intimement*, afin de répondre à l'amour par l'amour effectif, entraînant l'effort pour imiter : *Intime cognoscam, ardentius amem, sequar studiosius*[1]. — Bérulle n'exprime aucune surprise de voir que saint Ignace ne présente pas ici le Verbe Incarné en fonction du Père céleste, « dont il se fait l'adorateur parfait, en

1. *Exercices spirituels*, 2e semaine.

s'incarnant ». Il comprend que c'est en fonction de l'homme qu'il doit apparaître dans cette méditation et celles du début de la seconde semaine des *Exercices*, parce qu'il s'agit de recruter au Dieu fait homme des serviteurs et des amis. C'est le ressort de la bonté et de l'amour qu'il faut faire jouer : *media ad finem*.

Du reste, quand on se plaît à faire ressortir le caractère quasi exclusivement théocentrique du culte de Bérulle à l'égard du Verbe Incarné, on oublie trop la remarque qu'il a faite lui-même dans la Préface de son traité : *de l'état et des grandeurs de Jésus*.

« Nous donnons maintenant au public, dit-il, la première partie de ces discours qui regardent les grandeurs de Jésus en soi-même, et dans son mystère de l'Incarnation; le distinguant de ses autres grandeurs et de ses autres états et mystères *qui le réfèrent à nous*... Les grandeurs de Jésus peuvent en effet être considérées en lui-même, en son rapport vers Dieu son Père, et en ses rapports avec nous. Il est grand en soi-même : car il est grand en sa personne, en la divinité de sa nature première, en la subsistence communiquée à sa nature seconde... Il est grand en ses rapports vers les personnes divines : car il est le fils de l'une et le principe de l'autre. Il est grand au regard de nous en ses états, en ses qualités, en ses offices et en ses privilèges, car il est chef et nous sommes son corps et ses membres ; il est époux et nous sommes son cœur et ses délices ; il est père et nous sommes ses enfants ; il est pasteur et nous sommes ses ouailles ; il est docteur et nous sommes ses disciples ; il est rédempteur et nous sommes ses captifs ; il est roi et nous sommes ses sujets, il est sacrificateur et nous sommes ses hosties ; hosties vivantes et immolées par lui à la gloire de son Père : bref il est tout, il est *notre tout* ; il est la vie, la lumière et le salut du monde... »

J'imagine que celui qui a écrit ces lignes, pour

marquer le « dessein » de son ouvrage, eût été bien surpris de se voir mis en opposition avec l'auteur des *Exercices spirituels*, parce que, lui Bérulle, en méditant sur l'Incarnation « néglige d'abord et oublie... jusqu'au bienfait de la rédemption, pour ne se souvenir que de l'hommage rendu à Dieu par le Verbe adorateur... pour ne se souvenir que du Christ rédempteur. » Il eût ouvert ses traités sur les *Grandeurs de Jésus* au numéro XII du Discours II, et *avant* l'élévation au « Serviteur choisi » (citée par M. Bremond), il eût montré celle-ci, qui *la précède immédiatement :*

« Vous êtes, ô Jésus, ce serviteur choisi, auquel seul le Père prend son bon plaisir, et par lui *en nous*. Vous êtes ce serviteur choisi qui seul servez à Dieu d'une sorte de service qui n'appartient qu'à vous, le servant à effacer *les péchés* de la terre, à satisfaire à sa justice, à *le réconcilier parfaitement à la nature humaine*... »

Et à l'un des paragraphes précédents :

« En vous voyant par votre double abaissement, fait par *l'amour des hommes* doublement esclave de votre amour, je veux aussi être votre esclave... »

Revenons au cahier de notes du Retraitant de Verdun. « J'ai longuement dit, écrit-il, et profondément pesé au fond de mon âme, cette souveraine *bonté*. » — Cette longue et profonde pesée s'est faite sur le conseil formel du maître des *Exercices*, qui demande qu'on revienne jusqu'à cinq fois, une heure chaque fois, à la contemplation de l'Incarnation.

Mais le jeune prêtre a « aussi pesé très profondément combien doit être grand l'anéantissement de

soi-même ». C'est qu'il a comparé très attentivement les deux termes : *Dei Filius, — homo factus.*

« Le Verbe éternel, étant si élevé par-dessus toutes choses crées, comme vrai Dieu, a bien daigné s'humilier et s'abaisser jusqu'à ce point que de placer en son trône une nature si vile et si abjecte, et a bien voulu se l'associer et unir si étroitement qu'il ne se peut trouver aucune union plus grande ni plus intime. »

Ici, le théologien prête la main à l'ascète : autrefois, écrit le brave Caraccioli, son biographe, « sitôt que les vacances arrivaient, il se rendait avec sa mère au château de Sérilly ; et là dans une profonde méditation des mystères, il s'essayait à cette vie spirituelle et merveilleuse dont il nous a donné les fruits. Il se retirait dans un bois, où n'ayant pour maîtres que des chênes et des hêtres, il contemplait en silence la divinité ; ensuite il lisait, il priait. »

La divinité que l'écolier en vacances contemplait à travers le muet langage des chênes et des hêtres du domaine paternel, il a appris à la contempler dans le buisson ardent de la théologie : buisson ardent et quelque peu embroussaillé, si l'on en juge par son reflet sur les *discours*, plus systématiques et savantasses que dévots, du prêtre polémiste et directeur d'âmes ! Durant sa retraite, il se contient : cette union hypostatique qu'il ne se lassera pas de décrire au long de ses 1700 pages, et à propos de laquelle il multipliera sans fin les expressions scolastiques de *substance, subsistence, essence*[1], il se contente de l'appeler « la plus

1. Dans le seul Discours II du *Traité des états et grandeurs*

grande et la plus intime des unions ». Aussi bien la méthode des *Exercices* à laquelle le P. Maggio lui demande de se plier, l'incline-t-elle aux considérations et conclusions pratiques plus qu'aux théories à perte de vue sur l'humanité du Verbe, dénuée de sa subsistence[1]...

A la fin de la contemplation ignatienne de l'Incarnation, il s'agit, comme dans toutes les oraisons, de cueillir un fruit. Celui qui se présente le plus naturellement est un fruit d'abaissement, d'anéantissement, suggéré non seulement par l'attitude où saint Ignace représente la sainte Vierge dans ce mystère : « elle s'humilie et rend grâces : *humilians se et gratias agens* », mais surtout par l'exemple du Verbe Incarné, qui nous provoque à l'imiter :

« Comme l'Incarnation, note le jeune prêtre, est le fondement de notre salut, j'ai aussi pesé très profondément combien doit être grand l'anéantissement de soi-même, par lequel celui qui est résolu de travailler au salut de son âme, doit commencer ; puisque le Fils de Dieu a daigné le commencer en ce mystère par cette humiliation et par cet abaissement d'une personne divine et éternelle. Ici, j'ai ressenti que mon âme était disposée et préparée à un grand abaissement d'elle-même, que ce même Seigneur, incarné *pour moi*, daigne conserver et accroître par sa grâce ! »

de Jésus, ces expressions se retrouvent 105 fois ! et je ne compte pas la multitude innombrable des autres termes abstraits : nature, personne, filiation..., etc.

Les lettres aux Carmélites ne sont souvent que des lambeaux de discours qu'on retrouve à quelques mots près dans les traités. L'érudition fait tort à l'onction.

1. Cette carence, cette nudité, cet appauvrissement est, comme nous le verrons, le leitmotiv de la spiritualité spécifiquement bérullienne.

Bérulle — ces dernières lignes en sont la preuve — est fidèle à la lettre comme à l'esprit des *Exercices*. Il contemple, il se résoud à imiter, il prie ; mais il ne contemple pas *à distance,* si l'on peut dire : il ne prie pas *à distance ;* ce n'est pas à une divinité abstraite et lointaine qu'il s'adresse ; c'est au Seigneur incarné *pour lui et venant de s'incarner*, suivant l'indication expresse de saint Ignace : *In fine cogitabo quid loqui debeam ad Verbum æternum incarnatum, petendo quæ juvent ad magis sequendum et imitandum Dominum nostrum ita nuper incarnatum.*

Ainsi, il n'y a pas jusqu'à cette façon singulière de considérer les mystères du Verbe Incarné, *non pas comme passés* depuis des siècles et des siècles, mais *comme s'accomplissant toujours*, dont Bérulle ne soit, semble-t-il, redevable aux *Exercices*.

Dans la contemplation de la Nativité, Jésus n'est pas présenté non plus, comme *étant né* au temps d'Auguste, mais comme *naissant* au moment où l'on contemple. « Je considérerai, dit Ignace, ce que font Marie et Joseph, comme ils ont voyagé, comme ils souffrent, afin que le Seigneur de toutes choses *naisse* (nascatur) dans une extrême pauvreté, et qu'après tant de maux, il meure sur la croix *pour moi*[1]. »

1. D'après M. Bremond, dire : « à Noël, nous adorons Jésus naissant ; dans la Passion Jésus souffrant », c'est employer la langue bérullienne — car c'est aller droit aux *états*. La méthode ignatienne, d'après M. Bremond toujours, « a pour objet premier la naissance, les souffrances de Jésus... », p. 648. Note.

L'opposition est-elle bien fondée? — Il reste que Bérulle, dans ses contemplations, s'oriente plus vers la divinité que vers l'humanité de Notre-Seigneur. Si elles ne diffèrent pas

Et *moi* je suis invité par le saint à contempler le mystère *comme si je m'y trouvais présent* et à agir en conséquence : « Je verrai les personnes : Notre-Dame, Joseph, la petite servante, et l'Enfant-Jésus, *lorsqu'il sera né*. Je me tiendrai en leur présence comme un petit mendiant et un petit *esclave*, *pauperculum et servulum indignum*, les considérant, les contemplant, les servant *dans leurs besoins avec tout l'empressement et le respect dont je suis capable*. »

Si M. Bremond s'était souvenu de cette *méthode*, aurait-il osé ce parallèle : Saint Ignace nous fait surtout contempler *les actions* de Jésus, Bérulle, *ses états*, celui-là, ce qui passe, celui-ci ce qui se prolonge, ce qui demeure, ce qui enfin, puisqu'il s'agit d'une personne divine, a un caractère d'éternité, *sub specie æternitatis ?*

On vient de voir si l'opposition est fondée. L'auteur des *Exercices spirituels* ne se borne pas à présenter les Mystères comme s'ils se passaient actuellement, ou à nous inviter à y jouer notre rôle... rôle de petit serviteur, par exemple, dans la contemplation de la Nativité ; il ne se contente pas de faire une théorie à la Bérulle, sur la perpétuité de leur esprit, de leur vertu, de la disposition amoureuse avec laquelle Jésus-Christ les a opérés : il nous met sous les yeux Jésus lui-même *vivant* ses mystères, dans l'esprit et les dispositions qui demeurent éternellement les siennes, au ciel des cieux, comme elles furent les siennes sur la terre. Ces sortes de *projections spirituelles*

substantiellement de celles de saint Ignace, il y a au moins entre elles une distinction de nuances qu'il n'est que juste de reconnaître.

de Jésus vivant toujours ses mystères ont nom : *l'appel ou le Règne du Christ*, et les *deux Étendards*.

L'appel du Christ, oui ; il appelle toujours et nous devons être prêts et diligents à accomplir sa très sainte volonté, — non pas seulement la volonté qu'il manifesta en recrutant des apôtres et des disciples à travers les bourgades et les villes d'il y a deux mille ans, mais sa volonté actuelle. C'est actuellement que le Roi éternel appelle tout le monde et chacun des hommes en disant : « Ma volonté est de conquérir le monde entier, de soumettre tous mes ennemis, et d'entrer ainsi dans la gloire de mon Père. Que celui qui veut venir avec moi, travaille avec moi, etc. ».

Quant au « fruit présent et éternel à recueillir » (Bérulle), il est exposé au 2e et au 3e Point de la Contemplation.

Même vie actuelle, avec un prolongement d'éternité dans le Drame des *deux Étendards* où le premier prélude présente Jésus-Christ qui *appelle* tous les hommes et *veut* (non pas a voulu) les réunir sous son Étendard, Jésus-Christ envoyant toujours des apôtres, par lui perpétuellement choisis, pour amener les âmes à la pauvreté et à l'humilité..., etc.

Aucune présentation abstraite de la « perpétuité des mystères de Jésus » ne vaudra cette « montre », cette ostension dramatisée... des *états de Jésus* plus encore que de ses actions...[1].

1. Du reste, dans cette mise en œuvre dramatique des Mystères rendus présents, saint Ignace n'est pas absolument le créateur d'un genre ; il n'est que le continuateur original des contemplatifs du moyen âge. Le bienheureux Henri Suso ra-

On peut donc se demander si Bérulle ne sera pas le simple écho de saint Ignace, quand il écrira, en donnant, à sa manière, les points d'une méditation sur la Nativité : « Celui qui est né est toujours né et toujours naissant dans son éternité » (*Œuvres de piété* XL), ou quand il parlera de la « navrure » du cœur de Jésus, « navrure d'éternité... » ou enfin quand il exposera, dans l'une des plus belles pages de ses *Œuvres de piété*, la théorie sur « la perpétuité des Mystères de Jésus-Christ... »

« Il faut considérer l'infinité qui y est communiquée par l'infinité de la personne qui les accomplit en sa nature humaine. Il faut peser la perpétuité de ces mystères en une certaine sorte : car ils sont passés en certaines circonstances, et ils durent et sont présents et perpétuels en certaine autre manière.

« Ils sont passés quant à l'exécution, mais ils sont présents quant à leur vertu, et leur vertu ne passe jamais, ni l'amour ne passera jamais avec lequel ils ont été accomplis. L'esprit donc, l'état, la vertu, le mérite du mystère est toujours présent[1]. L'esprit de Dieu, par lequel ce mys-

conte en se désignant sous le nom de « serviteur » de quelle façon il se rendait présent chaque année le mystère de la Purification de Notre-Dame. S'inspirant du fait évangélique il assistait, en esprit, au voyage de Marie et de Joseph, portant l'Enfant Jésus au temple. « Lorsqu'il voyait Marie s'approcher de la porte extérieure de la ville, poussé par l'ardent désir de son cœur, il courait et, dépassant tous les autres, allait à sa rencontre... Dans la rue il tombait à ses pieds, il la priait de vouloir bien s'arrêter un instant, jusqu'à ce qu'il lui eût chanté un cantique (*l'inviolata*). Au temple, il suppliait Marie de vouloir bien lui montrer son Fils et lui permettre de l'embrasser... Le serviteur demeurait avec Jésus en chantant, en pleurant, en faisant des exercices spirituels... » *Œuvres du bienheureux Suso*. Trad. par le P. Thiriot. O. P.

1. Cette idée se trouve exprimée, et presque dans les mêmes termes, par le P. Alphonse Salmeron, un des premiers disciples de saint Ignace, à propos de la méditation du mystère de la Visitation, qu'il faut faire, dit-il, *ac si in præsenti locum haberet*. Commentant les paroles de saint Luc, I, 39 :

tère a été opéré ; l'état intérieur du mystère intérieur, l'efficace et la vertu qui rend ce mystère vif et opérant en nous ; cet état et disposition vertueuse, le mérite par lequel il nous a acquis à son Père, et a mérité le ciel, la vie et soi-même ; même le goût actuel, la disposition vive par laquelle Jésus a opéré ce mystère est toujours vif, actuel et présent à Jésus. Tellement que s'il nous était nécessaire, ou s'il était agréable à Dieu son Père, il serait tout prêt à partir et à accomplir de nouveau cet œuvre, cette action, ce mystère.

« Cela nous oblige à traiter les choses et mystères de Jésus, non comme choses passées et éteintes, mais comme choses vives et présentes, et même éternelles, dont nous avons aussi à *recueillir un fruit* présent et éternel. Mais pour l'entendre quelque peu davantage, prenons un exemple. L'enfance du Fils de Dieu est un état passager, les circonstances de cette enfance sont passées, et il n'est plus enfant ; mais il y a quelque chose de divin de ce mystère, qui persévère dans le ciel, et qui opère une manière de grâce semblable dans les âmes qui sont en la terre, qu'il plait à Jésus-Christ affecter et dédier à cet humble et premier (*sic*) état de sa personne. Nous voyons même que Jésus-Christ a trouvé l'invention d'établir une partie de sa passion dans l'état de sa gloire, y réservant ses cicatrices ; car s'il a pu conserver quelque chose de sa passion en son corps glorieux, pourquoi n'en pourra-t-il pas conserver quelque chose en son âme, dans l'état consommé de sa gloire ? Mais ce qu'il conserve de sa passion et au corps et en l'âme est vie et gloire, et il ne souffre ni en l'une ni en l'autre ; et c'est ce qui reste en lui de ses mystères, qui forme en la terre une manière de grâce, qui y fait appartenir les âmes choisies pour la recevoir. Et c'est par cette manière de grâce que les mystères de Jésus-Christ, son enfance, sa souffrance et les autres, continuent et vivent en la terre jusqu'à la fin des siècles. » (Œuvres de piété LXXVII.)

in diebus illis. « Sans doute, dit-il, ces jours sont passés, quant aux faits qui les ont remplis, mais ils sont toujours présents, quant au fruit des mystères qui y ont été accomplis. Leur souvenir doit nous être aussi agréable et aussi utile que si ces mystères se passaient maintenant sous nos yeux. » Tome III des Œuvres de Salmeron, *De infantiâ et pueritiâ Domini*, p. 85, Cologne, 1602.

II. — Il est difficile de nier que *les méthodes* d'oraison de saint Ignace aient laissé leur empreinte sur l'âme du retraitant de Verdun, malgré sa tendance à s'orienter vers la divinité plutôt que vers l'humanité de Notre-Seigneur; il n'est pas niable non plus, qu'on retrouve dans le lexique de Bérulle nombre d'expressions empruntées au *vocabulaire ignatien :* il est donc, lui aussi, jusqu'à un certain point, l'homme des *Exercices !*

Jusqu'à un certain point ! oui ! jusqu'au point où il s'agit de comprendre et d'appliquer les règles pour le choix d'un état de vie. Dans la retraite, c'est le point culminant, décisif, celui auquel tout est subordonné et vers lequel tout converge. A aucun moment l'attitude du jeune prêtre parisien n'est plus curieuse et plus significative.

Se figure-t-on un retraitant venant se renfermer pour quinze jours dans un noviciat de Jésuites, afin d'y étudier sa vocation, et se rebellant du premier au dernier jour contre ce que saint Ignace appelle l'*élection*, c'est-à-dire le choix actif et personnel de l'état de vie — précisément parce que ce choix est personnel et actif (avec grâce de Dieu, bien entendu) — alors qu'*il faut* le laisser faire à Dieu *tout seul !*

Ce retraitant c'est l'abbé de Bérulle. Voici d'après les notes de sa retraite « les pensées et dispositions que Dieu lui donne sur le dessein qu'il avait de choisir un genre de vie... » :

« Misérables que nous sommes, nous ne nous servons pas des moyens, mais nous y servons. Combien de choses, hélas ! dont je n'ai point fait usage, étant vrai pourtant que si toutes sont moyens, j'ai dû faire usage de toutes

pour aller à Dieu. Par cette considération, je suis entré en un grand désir d'user entièrement de toutes choses pour cette fin, et de les référer toutes à Dieu.

« Ici je ne pus passer outre, mais essayant de poursuivre en particulier quelque pensée sur l'élection de certains moyens plutôt que d'autres, et particulièrement sur le dessein d'entrer en quelque religion, et sur les motifs qui m'y pouvaient porter, je sentis *mon esprit lié et obscurci*. Je voulus surmonter cet obstacle, et essayer une seconde fois d'aller plus avant, et alors j'eus *un avertissement intérieur* que ce que Dieu désirait de moi *pour l'heure*, était de m'offrir à lui et de me disposer à ce qu'il lui plairait, et *non pas de faire élection*... »

Jusqu'à la fin de la quinzaine, nombreuses seront les heures « d'avertissements intérieurs », de « mouvements intérieurs »[1], mais l'heure de *faire élection* ne sonnera pas !

Le jour venu, où d'après la méthode des *Exercices*, doit *se faire cet important travail*, Bérulle a beau se dire : « J'ai arrêté de suivre en tout la conduite de l'obéissance, quant aux instructions, d'autant que je suis ici dans la voie de l'obéissance » ; il a beau se rappeler à lui-même les

1. « J'eus un mouvement intérieur de recourir plutôt à la Sainte Vierge (plutôt que de faire élection) afin qu'elle me rendît tel envers la fin et tel envers les moyens que son Dieu et son Fils le voulait. » Art. II.

« J'ai ressenti un certain mouvement intérieur avec confiance que c'était une chose très agréable à la Très Sainte Vierge, que j'en dépendisse entièrement après Dieu, en cette affaire : en sorte que ce ne soit pas moi qui fît élection, mais elle pour moi. » « J'ai senti à la Messe un mouvement intérieur... de démission de soi — où l'âme se remet toute en la main de Dieu, où elle ne prend *pas même la juridiction* et l'autorité de *disposer de soi pour le bien... Reconnaissant en soi la racine du péché* et de sa chute, elle *se doit* entièrement délaisser elle-même particulièrement en ce point, que ce ne soit plus elle qui dispose de soi-même pour le bien, mais *que ce soit Dieu qui l'applique à tout.* » Art. VII.

— « Je ne *m'appliquerai par moi-même* ni aux considérations, ni aux affections, ni à chose quelconque... » Art. VIII.

trois temps ou les trois modes d'élection énumérés par saint Ignace, il attend *tout de l'inspiration sensible de la grâce*. S'il se détermine à ne pas changer d'état, mais à se perfectionner dans son état, voici la raison qu'il en donne :

« J'ai ressenti une fois durant la messe un effet intérieur, entièrement extraordinaire, et qui retira tout à fait l'âme de cette application particulière à la vie religieuse, à laquelle pour lors je me portais tant, et m'*appliqua* fortement à quelque chose beaucoup plus difficile et plus pénible à la nature. Or ce mouvement fut lors et depuis encore accompagné de telles circonstances et de tels effets, qu'il me sembla et me semble encore que je m'y puis arrêter avec assurance. Et ne suffit-il pas que ce désir de religion ait été *une fois* puissamment empêché, et qu'il ne me soit arrivé ni ne m'arrive autre mouvement ? »

Mais s'il consultait !... car enfin, c'est encore un conseil que donne saint Ignace, et il est venu se mettre sous « la conduite de l'obéissance » dans cette maison de Verdun ! Oui, il y pense ! « J'ai toujours fait état que si après une préparation intérieure et après une recherche de la volonté divine, il ne me la manifestait par lui-même, je me devais soumettre au jugement de ses serviteurs ! »

Or, Dieu n'a-t-il pas manifesté par lui-même sa volonté « dans le mouvement intérieur *une fois* ressenti pendant la messe ? » Le retraitant a une hésitation pourtant ! Mais une nouvelle inspiration va vite la chasser... « Une fois, délibérant en moi-même d'en communiquer avec l'un des serviteurs de Dieu (le P. L. Maggio sans doute) et ressentant quelques anxiétés et peines d'esprit sans sujet et contre ma volonté, je recommandais à Dieu, en la sainte Messe, et moi et cette affaire ;

et aussitôt je ressentis un effet évident et solide, qui en un moment chassa les anxiétés et fit entendre à mon âme ce qui suit, beaucoup plus efficacement que si une voix me l'eût prononcé : « Ne crains point, fie-toi en moi, ton cœur est en « ma main, il ne parlera *que par moi*. » Ensuite ce serviteur de Dieu, sans que je m'y fusse attendu, me confirma à demeurer dans le genre de vie où je suis, et me dit que le conseil qu'il me donnait était très manifestement la volonté de Dieu, et qu'il n'en doutait point. »

« Le saint religieux, dit Houssaye, oubliant ses propres intérêts pour ne voir que ceux de l'Eglise, conclut par ces paroles : « Je ne sais, Monsieur, « quel peut être le dessein de Dieu sur votre âme : « ce que je sais seulement, c'est qu'il ne vous « appelle pas à la Compagnie. »

Franchement pouvait-il dire : « vous êtes appelé à la Compagnie », à quelqu'un qui lui affirmait : « j'ai vu que je n'y étais pas appelé, comme si je l'eusse lu sur un papier où il eût été écrit? » (*Retraite*, art. XI.)

Et puis, le prudent directeur ne soupçonna-t-il pas en ce fervent retraitant quelque tendance à l'illuminisme?

Ce n'est pas que, d'après saint Ignace lui-même, le choix d'un état de vie ne se puisse faire légitimement dans ce qu'il appelle « le second temps », *quando sumitur multum claritatis et cognitionis per experientiam consolationum et desolationum, et per experientiam discretionis diversorum spirituum.*

Toutefois, qu'on ne se trompe pas sur la pensée du saint, remarque le P. Roothaan : il demande,

non pas un ou deux mouvements de consolations ou de désolations, mais une expérience fondée sur des actes répétés, capables de donner à l'âme *beaucoup* de lumière. A ce prix seulement l'élection sera prudente.

Était-ce le cas pour l'abbé de Bérulle ? N'était-il pas trop disposé d'ailleurs à ne voir *que* dans les inspirations sensibles la marque sérieuse de la volonté de Dieu ?[1]

1. D'après un de ses biographes, alors qu'il étudiait encore en Sorbonne, il avait avoué à son directeur « qu'en la direction des consciences il lui semblait avoir des ouvertures divines, que son esprit n'avait qu'à se présenter à Dieu et qu'au même temps les choses qu'il devait dire aux âmes se présentaient à lui. » (Houssaye, I, p. 205.)

— Durant toute sa vie, Bérulle aima à se conduire à coup *d'inspirations sensibles!*

Au moment de ses grandes hésitations au sujet du précepteurat du Dauphin, le futur Louis XIII, il se persuada aussi avoir reçu une réponse du ciel, dans le sens conforme à ses désirs.

Une carmélite à qui il avait fait part de ses répugnances, vint à mourir. Pendant la cérémonie funèbre qu'il présida, « il reçut de la défunte (?) l'assurance que ce qu'il redoutait n'arriverait pas. En même temps il ressentit dans son âme des effets si admirables, qu'il n'avait jamais rien éprouvé de si grand, et que pendant plusieurs jours il lui semblait être plutôt au ciel que sur la terre. » *Chroniques du Carmel*. Houssaye, I, p. 443.

« On a remarqué, écrit le P. Bourgoing, qu'il agissait toujours par un *puissant mouvement* de Dieu et qu'il était de ceux dont parle l'apôtre : *Qui Spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei* (Rom. VIII, 14).

« Il prévenait les pensées de ceux qui avaient à traiter avec lui, et leur parlait toujours conformément à leurs dispositions et à leurs besoins. Cela venait sans doute de la présence de Dieu en lui et de cet esprit de Jésus, *qui omnia scrutatur* (I, Cor., II-10), qui l'animait et le *mouvait*. Quelques-uns qui le connaissaient fort et qui me l'ont dit avec admiration, l'attribuaient aussi à la dévotion qu'il avait aux saints anges. Il a entrepris plusieurs choses difficiles contre toute apparence et y a toujours réussi, parce qu'il *s'y sentait appliqué de Dieu*. En d'autres plus faciles, il ne se rendait pas si aisément à la suasion d'autrui, lorsqu'*il ne sentait pas le mouvement divin*. Cette même disposition a produit en lui plusieurs autres effets de grâce, qui faisaient voir que Dieu le

Cette disposition, dont il avait donné tant de preuves pendant sa retraite, cette trempe d'âme défiante de toute activité personnelle n'indiquaient-elles pas — malgré la piété et les bonnes intentions — que Bérulle n'était point l'homme de l'oblation si activement chevaleresque du « Règne » et de l'apostolat si militant des « Deux Étendards » ? deux fleurs qui pour s'épanouir, deux fruits qui pour mûrir, veulent une autre atmosphère que cette sorte de quiétude expectante, où le jeune prêtre avait appris à se complaire dans l'ambiance de Dom Beaucousin, semble-t-il, et dans celle du P. Benoit de Canfeld.

II. — C'est M. Bremond qui nous apprend — et nul doute qu'il n'ait puisé ce détail à de bonnes sources — que le jeune abbé de Bérulle, au début du règne d'Henri IV « se lia étroitement avec le capucin Benoit de Canfeld et le chartreux Beaucousin, son confesseur[1] ».

Qui croira qu' « à un âge où l'on se façonne presque nécessairement sur les héros ou sur les maîtres de l'heure, Bérulle (il avait à peine vingt ans), entouré de ce que la France mystique a de plus illustre, resta lui-même... et ne s'offrit pas à leur influence ? »[2] ou ne la subit pas ?...

Le P. Bourgoing, présentant au public le traité de l'*abnégation intérieure* comme un ouvrage authentique de Bérulle, assure qu'il « le composa n'étant âgé que de dix-huit ans ou un peu plus, et ce par le commmandement du R. P. Beau-

conduisait... que Jésus-Christ était en lui parlant et agissant... » *Préface.* Aux Prêtres de l'Oratoire.

1. *École française,* p. 14.

2. Page 15.

cousin, vicaire des Chartreux de Paris, son directeur spirituel »[1].

Le livre avait paru, vers la fin de 1597 avec l'approbation de M. André Duval, docteur en Sorbonne, mais sans nom d'auteur. Il paraît qu' « on en fit honneur à bien des gens, même à une dame milanaise »[2]. A la suite du P. Bourgoing, tous les historiens de Bérulle, M. l'abbé Houssaye y compris, tiennent à l'attribuer au jeune étudiant en théologie, lequel aurait « *mis en œuvre les enseignements qu'il avait reçus au collège de Clermont,* outre les lumières qu'il avait puisées dans l'oraison[3] ». Quoi qu'il en soit de l'auteur du traité, le collège de Clermont n'est pour rien dans l'affaire : la spiritualité qui s'y développe est aux antipodes de « la spiritualité de la Compagnie » à laquelle, d'après le même historien, ce traité serait « un hommage[4] » !

Et puis, M. Houssaye a-t-il donc oublié que l'abbé de Bérulle ne suivit que pendant quelques mois les cours de théologie chez les jésuites?

1. Œuvres de Bérulle, 875. « Je laisse de côté le traité de l'abnégation intérieure, dit M. Bremond : œuvre de jeunesse et qui ne présente presque rien de bérullien », p. 24.
Ce « presque rien » est beaucoup pour l'étude de la psychologie de Bérulle.

2. Houssaye. *M. de Bérulle et les Carmélites de France*, p. 146.

3. *Ibid.*

4. La spiritualité de la Compagnie n'a rien du pessimisme augustinien ; elle est ouverte à l'humanisme dévot. Or, dit fort justement M. Pourrat : « il est difficile de ne pas voir... dans nombre de passages du *Brief discours*, des traces du pessimisme augustinien que l'on rencontre si fréquemment dans l'école française. Il y a plus, Bérulle veut réagir contre l'humanisme... » *La spiritualité chrétienne*, p. 493.
D'après Dom Macquey, le *Brief discours* ne serait qu' « une sorte d'adaptation de l'*Abrégé de la perfection* écrit par une

On se demande pourquoi, contre toute vraisemblance, les panégyristes de Bérulle tiennent tant à lui attribuer la paternité de cet ouvrage dont le style est exécrable, le fond très obscur et contaminé de ce quiétisme avant la lettre qu'avait enseigné Benoit de Canfeld et approuvé Dom Beaucousin [1].

Voici par exemple un extrait du chapitre IV, n° 5 : « D'autant que la doctrine contenue en ce degré est générale, je l'appliquerai en particulier à trois sortes de désirs, esquels il y aurait moins d'apparence de la pratiquer et observer, à ce que l'âme soit soigneuse de la garder généralement en tous autres.

« Le premier est celui de la gloire éternelle, lequel elle doit purifier en la façon susdite, quand elle est différée, estimant beaucoup plus la volonté divine, qui se plaît à ne la lui donner encore, que la même gloire ; et quand bien mêmement il lui plairait ne lui donner jamais, sans aucune offense de son côté, choisissant plus de se reposer et contenter d'un tel vouloir divin, que la même gloire... [1] »

dame milanaise. » Voir, dit-il, *L'Esprit de saint François de Sales*, par Mgr Camus. Partie VII, § 7.

On ne connaît aucun exemplaire de l'original que saint François de Sales caractérisait de « livre fort obscur, et qui chemine sur la cime des montagnes ». Introduction au *Traité de l'amour de Dieu*, IX.

1. Dom Beaucousin avait joint son approbation à celle des six ou sept docteurs en Sorbonne qui avaient donné leur *satisfecit* au livre du P. Benoit de Canfeld : *La reigle de perfection, réduite au seul point de la volonté divine.* Le livre fut mis à l'index en 1689, en même temps que des ouvrages plus ou moins quiétistes de Jean Falconi, d'Antoine de Roïas, de François Malaval, de Mme Guyon.

Voir Appendice III.

1. Nulle part, à ma connaissance, le *quiétisme* n'a

Chapitre III, IIe degré, n° 6... « L'âme doit sortir de soi-même et faire que ses industries cèdent à celles de Dieu. Il est vrai, que si elle est conforme à la disposition et perfection présupposée en ce second degré, — comme au précédent nous avons exclu la concurrence et assistance des puissances sensitives et inférieures à recevoir et user des consolations sensibles, n'y permettant que les opérations de la partie supérieure et raisonnable, — de mêmeen ce second degré, il faut exclure les mêmes puissances raisonnables et supérieures à recevoir et user des infusions divines, et n'y permettre aucune activité, que celle qui procède non plus du cœur ni de l'entendement et volonté, mais de la partie suprême et plus intime de l'esprit, que quelques-uns appellent

poussé sa pointe aussi loin dans les œuvres de Bérulle.

Ce *contentement* du vouloir divin, en cas de damnation, supérieur au contentement de la gloire éternelle, fait penser à certaines phrases trop peu mesurées de M. Olier, à propos desquelles les critiques les plus indulgents ne laissent pas d'être embarrassés :

« Je disais à mon amour : Contentez-vous... par la perte de ma vie... et même contentez-vous dessus mon âme ; car si c'est votre plaisir, votre joie et votre gloire que ma damnation, tout à cette heure réjouissez-vous sur ma perte. Je ne m'en soucie pas, car c'est votre joie et votre satisfaction que je cherche, et rien plus. Il me semblait alors que l'enfer était aimable, quand je voyais qu'il était au contentement et à l'honneur de Dieu. » Cité par M. Icard. *La doctrine de M. Olier*, 2e édit., p. 272.

Ces paroles présentent d'abord un sens fâcheux, « sens que de ce chef Rome a justement condamné », observe M. Bremond ; mais elles se peuvent expliquer « dans un sens orthodoxe. » *L'Ecole française*, p. 501.

Cf. pour cette explication M. Icard, *ibid.*, pp. 270 à 277.

« Ce sont là, dit-il, de ces sacrifices conditionnels dont il est souvent parlé dans la vie des saints ; sacrifices qui sont l'effet d'un grand amour de Dieu, et par lesquels on serait disposé à renoncer à la béatitude éternelle, s'il était possible que la perte de cette béatitude fût plus agréable à Dieu, sans renoncer jamais à l'amour divin. »

apex mentis, laquelle par actes simples et uniformes les rend et convertit à Dieu, et les emploie à fonder les solides vertus en une manière fort secrète, spirituelle et efficace, tandis que les autres fonctions tant inférieures que supérieures demeureront assoupies, accoisées et dénuées de leurs opérations. J'ajoute d'abondant, que, selon que s'augmente la disposition intérieure de l'âme, et l'affluence des bénédictions de Dieu, elle doit même quelquefois se dénuer de l'activité de cette partie suprême, et ne permettre qu'elle exerce autre industrie que de recevoir avec soumission, indifférence et patience d'esprit, l'infusion divine, sans qu'elle lève la pointe de son activité vers icelle, pour la pénétrer avec soudaineté et vitesse ; autrement elle la détruirait, et encourrait les effets déjà condamnés de propriété et affectation de telles grâces, et les peines d'aveuglement intérieur et autres, qui l'ensuivent..... »

Mme Guyon ne parlait guère autrement[1] !

L'auteur ajoute, il est vrai, que « ce serait un abus très dangereux que de présumer faussement avoir cette grâce et qu'il ne faut se comporter, comme si on l'avait acquise, qu'après qu'un très expérimenté directeur en aurait donné conseil ».

Et Benoit de Canfeld disait-il donc autre chose? « Je désire et avise, observe-t-il expressément au début de la troisième partie de son traité — précisément pour prévenir contre cet abus très dangereux — que personne n'entreprenne cette partie, que premièrement elle n'en soit estimée capable

1. Appendice III.

par le jugement de son supérieur, confesseur ou directeur. »

On conçoit qu'un Benoit de Canfeld ou un Beaucousin[1] donnent de pareils conseils; mais qu'est-ce qui peut autoriser un jeune homme sans expérience, sans mandat aucun, à les donner ces conseils, et bien d'autres, qui supposent une très longue pratique de la direction des âmes ou les lumières d'une science infuse [2]?

Le vrai pouvant quelquefois n'être pas vraisemblable, laissons au jeune Bérulle l'honneur très mêlé de cette œuvre qui n'a rien d'une œuvre de jeunesse, mais toutes les apparences du fruit tardif d'une veine et d'une plume fatiguées! — « Quand Bérulle s'applique, il est embarrassé, redondant, sorbonique, et pour nous, hommes d'aujourd'hui, presque intolérable[3]. »

Que Bérulle doit donc s'être appliqué en écrivant ce « bref discours »! discours pénible à tous égards, mais qui nous donne la clef de l'état d'âme de Verdun!

Soit que le jeune abbé ait composé l'ouvrage; soit qu'il ait simplement compilé... d'obscurs traités de ce temps-là[4], avec l'aide de Dom Beau-

1. Dom Richard Beaucousin était très renommé par son expérience dans les voies intérieures. Sa direction était recherchée au Monastère des Chartreux de Paris, où il avait fait profession en 1591. C'est pour le soustraire à l'empressement dont il était l'objet, qu'en 1602 ses supérieurs l'éloignèrent de Paris. Il remplit la charge de prieur à la Chartreuse de Cahors, où il mourut en 1610.

2. Pages 875, 899, 907.

3. M. Bremond, p. 109.

4. « N'usons d'aucune chose que conformément à la volonté divine reconnue, ou par nos directeurs ou par *notre* Institut », ch. II. A quel Institut appartenait donc Bérulle en 1597?...

cousin, il vivait depuis plusieurs années cette spiritualité aussi différente de la spiritualité ignatienne que Fénelon l'était de Bossuet et Mme Guyon de Marguerite-Marie ; spiritualité de « l'état oysif », suivant une expression qui revient souvent dans le *brief discours de l'abnégation*.

Elle porte l'âme « à un état passif, l'entrée duquel est cette soumission passive à Dieu et à tout ce qu'il veut et permet sans différence, et une retraite intérieure des sens des choses créées, au plus intime de son esprit, laquelle invite Dieu à opérer des actes bien plus sublimes et efficaces que ceux desquels il l'a dépouillée et appauvrie. Où il faut noter que l'élévation de l'entendement par lumière est de peu de personnes et est bien périlleuse et remplie de sujets de curiosité et propriété : au contraire celle de la volonté par abnégation est *générale pour toutes sortes de personnes* et est beaucoup plus sûre et plus parfaite » (p. 901).

Nous retrouvons cette spiritualité de l'abnégation *générale pour toutes sortes de personnes*, en étudiant le système *ascético-mystique* de Bérulle, dont l'aboutissement est « l'état passif de servitude totale ».

En attendant nous pouvons, semble-t-il, répéter en guise de ferme conclusion de tout ce chapitre ce que nous avancions avec quelque hésitation au début. C'est bien à la tradition ignatienne que le chef de l'École française doit le meilleur de sa spiritualité. En dehors des Jésuites de Paris et de

Et quelle autorité ce jeune homme de dix-huit ans avait-il pour donner des conseils aux religieux ?

Verdun, l'oraison, la Bible et les Pères furent-ils vraiment ses seuls maîtres? M. Bremond qui signale en outre « ses cahiers de Sorbonne » aurait pu, croyons-nous, reconnaître une influence plus marquée au Père Capucin[1] et au Père Chartreux avec lesquels « il se lia étroitement ». Tout cela n'empêche pas de recourir en dernière analyse, pour s'expliquer ce grand esprit, à « *son indépendance* foncière et à son personnalisme aigu ». (*École française*, pp. 14, 15.)

CHAPITRE II

LE CARDINAL DE BÉRULLE ET SA THÉOLOGIE MYSTIQUE. GENÈSE DU SYSTÈME. — VŒU DE SERVITUDE. OPPOSITIONS QU'IL SOULÈVE.

La vraie caractéristique d'une école de spiritualité, l'essentiel d'un système théologique, d'une méthode ascétique ne sont pas pure affaire de lexique. Sous l'écorce des mots il y a des choses... des plans tracés, des buts poursuivis, des moyens appliqués. A propos de la *Doctrine spirituelle* nous avons vu ce qu'il y a derrière les expressions

1. Le lexique du *brief discours* ressemble étonnamment au lexique de la *Reigle de perfection* de Benoit de Canfeld.

Ici et là, il est question des « intractions du Saint-Esprit », des « annihilations actives et passives », d' « introversion » et d' « extroversion ». L'introversion consiste à « s'enfuyr des choses vers l'intérieur ; il ne faut jamais s'extrovertir, mais vivre avec toute constance dans cet abyme de l'estre de Dieu et en la nihilité de toutes choses. » Canfeld, p. 387 et 393.

Mêmes conseils pour distinguer « la vraye oysiveté » de la fausse ; pour arriver à « la dénudation de l'esprit », etc., etc.

« faire le pas », « seconde conversion », « garde du cœur », « conduite du Saint-Esprit »; et nous avons constaté que Lallemant avait son plan, son but, ses moyens à lui, pour mener les âmes à l'union divine.

Voulons-nous savoir au vrai ce qu'est *le bérullisme*, ce qui le rend irréductible à la *Doctrine spirituelle*, ne nous contentons pas de l'écorce verbale, allons à la moelle, étudions la méthode...

On nous arrête et l'on nous dit : Une méthode !... demander à Bérulle sa méthode ! C'est se tromper de porte ! Demandez cela à Rodriguez, à Lallemant, à la bonne heure ! Tout bon ignatien a sa méthode. « Saint Ignace lui-même nous propose une méthode au sens technique du mot, une marche raisonnée, des exercices d'assouplissement et d'entraînement, enfin un art de prier. Pour lui la vie intérieure est avant tout une des formes de l'ascèse, au sens ancien de ce mot... Il forme des ascètes, Bérulle des adorateurs; sa vertu maîtresse, c'est la religion; or, cette vertu, il n'y a pas de méthode qui nous y façonne, etc. »[1].

Aussi bien, qui donc pourrait « retracer la genèse du bérullisme dans l'esprit de Bérulle lui-même ? Et du reste, à quoi bon ? »[2].

Admettons, puisque l'historien de l'*école française* y tient, admettons que Bérulle ne soit pas

1. *École française*, p. 114.

2. « M. Bremond est-il si certain qu'on ne peut retracer la genèse du bérullisme dans l'esprit de Bérulle, et que. du reste, il n'y a pas lieu de le faire ? » — C'est une des critiques discrètes osées par M. E. Bruneteau dans son article de la *Revue apologétique*. » L'école française de spiritualité ». 1er décembre 1922.

l'homme d'une méthode, d'un art de prier, d'une marche raisonnée vers l'union à Dieu... N'est-il pas au moins l'homme d'un système? Et ce système, ne pourrait-on essayer d'en retracer la genèse dans l'esprit de son auteur, non pas d'après des appréciations de seconde main, plus ou moins fantaisistes ou intéressées, mais d'après les écrits authentiques du Cardinal?

Un essai de ce genre, outre qu'il montrera l'rréductibilité foncière de la *Doctrine spirituelle* au bérullisme, me paraît indispensable, si l'on veut se retrouver dans le dédale des citations — citations de Bérulle, citations de ses disciples — où nous engage l'historien de l'*école française*.

Si souvent, au cours des 700 pages, intéressantes certes, mais touffues, où il essaye de nous la faire connaître, on a l'impression que les arbres cachent la forêt! Tant de détails, sans qu'on nous ait mis une seule fois sous les yeux la carte du pays, la vue d'ensemble, les grandes lignes du système, produisent un effet d'éblouissement, de confusion et de déroute.

Je dis les grandes lignes du *système;* car si déterminé que l'on soit à nier que le bérullisme soit une méthode au sens technique du mot, comment refuser d'y reconnaître un système?

J'ouvre le dictionnaire de l'Académie au mot « système » et je lis : « C'est un plan qu'on se fait, un moyen ou un ensemble de moyens que l'on se propose d'employer pour réussir à quelque chose. »

Vraiment, peut-on dénier cela au « grand esprit » qu'est Bérulle, « au plus grand génie religieux des temps modernes? »

En spiritualité, comme en négociations politiques et ecclésiastiques, « le très grand homme » a dû vouloir réussir à quelque chose ! Il a dû en conséquence se tracer un plan et se proposer des moyens pour arriver au but déterminé.

De fait, il appert de ses œuvres que le but auquel il veut arriver et faire arriver quiconque se met à son école, la chose où il faut réussir, ce n'est pas précisément la pratique de la vertu de religion, à un degré quelconque, — simple moyen, — c'est la *contemplation mystique* dans *l'état de servitude totale*.

I. — Ouvrez le gros volume de ses œuvres complètes, au Traité intitulé : *Œuvres de piété*, et voici ce que vous lirez :

« Les chrétiens — tous les chrétiens — sont dédiés et appelés par vocation *comme essentielle* à la contemplation, le Père leur donnant son Fils, qui est son Verbe, sa pensée, sa connaissance et sa contemplation produite, ou, si vous voulez, qui est la fleur et le fruit de sa contemplation... Il y a deux sortes de vocations, l'une par inspiration, l'autre par état ; et je dis que les chrétiens sont appelés à la contemplation, non seulement par inspiration, mais par l'état et la condition de la manière de vie et de grâce qu'ils ont reçue au baptême ; cette sorte de grâce les élevant et liant à Dieu par Jésus-Christ, son Fils, qui est sa parole, sa pensée, sa contemplation... »

Et suivant sa manière, amie des redondances, Bérulle insiste :

« Notre vocation est notre naissance ; c'est ce qui nous établit en l'être spirituel, qui est la vraie existence. Ce qu'est la procession aux personnes divines, la vocation l'est aux personnes humaines. Le principe de notre naissance, et comme la matrice où nous sommes formés, c'est le mystère de l'Incarnation, ainsi que le sein du Père

et sa fécondité est le lieu où sont produites les personnes divines. Or, dans ce mystère nous sommes *tous appelés*, comme par état et par essence, à la contemplation... » (*Œuvres de piété*, VIII.)

Au chapitre suivant, Bérulle nous montre dans la contemplation le terme de la théologie mystique :

« La théologie mystique, dit-il, tend à nous *tirer*[1], à nous *unir*, à nous *abîmer* en Dieu. Elle fait le premier (*l'attirance*) par la grandeur de Dieu, le second (*l'union*) par son unité, le troisième (*l'anéantissement*) par sa plénitude ; car la grandeur de Dieu nous sépare de nous-mêmes et des choses créées et nous *tire en Dieu*. Son unité nous reçoit et nous *unit* en lui ; et sa plénitude nous perd, nous *anéantit* et nous abîme dans l'océan immense de ses perfections, comme nous voyons que la mer perd et abîme une goutte d'eau. »

Ces lignes ne sont qu'un résumé très elliptique et assez obscur, sous sa forme imagée, des *Discours de l'Etat et des Grandeurs de Jésus-Christ*. La grandeur, qui nous sépare et nous élève, c'est la grandeur de ses mystères. L'unité, qui nous reçoit pour nous unir à Lui et à ses états, c'est l'unité de sa subsistence et l'union des deux natures dans son unique personne. L'océan de la plénitude qui nous anéantit, ce sont les infinies perfections de la divinité. Cette plénitude divine, Bérulle ne fait que la signaler brièvement ici, dans des paragraphes décousus et difficilement intelligibles, mais qui supposent tout le traité *des*

1. Nous *tirer*, nous *élever :* c'est ce dernier mot qu'emploie le P. Bourgoing (*Œuvres complètes* de Bérulle), quand il dit que la théologie mystique se sert des vérités de la foi pour élever l'âme à Dieu, p. 84.

Grandeurs de Jésus-Christ. Là il fait contempler (VII, 7 et 8 et II, *passim*) la plénitude de la divinité qui habite en Jésus : *in ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter* (Col. II. 9); plénitude où s'abîme dans la personne du Verbe, la sainte humanité, dépouillée de sa subsistence, du droit qu'elle a de subsister en soi; plénitude où nous avons à nous abîmer nous-mêmes, à nous anéantir « entre les mains de Jésus, de façon que chacun puisse dire : *il n'y a plus de moi en moi* ».

« Et comme le Fils de Dieu, par droit de subsistence est en possession de la nature humaine, qu'il a unie à sa personne, ainsi je veux que par le droit de puissance spéciale, Jésus daigne entrer en possession de mon esprit, de mon état et de ma vie, et que je ne sois plus qu'une pure capacité, et un pur vide en moi-même, rempli de Lui et non de moi pour jamais. Je me réfère donc tout à vous, ô Jésus, et à votre humanité sacrée par la plus humble et la plus assujettissante condition que je connaisse, qui est la condition et relation de servitude. » (*Discours*, II.)

Nous retrouverons, à propos de l'état de servitude, cette plénitude qui nous anéantit et qui nous abîme. Il s'agit de voir d'abord comment la *grandeur* du Verbe Incarné nous élève, et comment son *unité* nous unit[1].

1. Toute cette étude est pénible; moins à cause de la complication du système dont les grandes lignes sont assez saillantes pour se retrouver aisément, qu'à cause des termes abstraits, imprécis, équivoques dont sont farcies les thèses théologiques de Bérulle. Je dis *équivoques* au sens technique du mot. Les expressions et les formules ont beau être les mêmes que chez les autres spirituels, la pensée évolue vraiment dans un ordre différent. Les initiés savent qu'elles n'ont pas le même sens.

A combien de pages de Bérulle ne pourrait-on pas appliquer la comparaison employée par le P. Doncœur au sujet

I. — « Premièrement donc, nous dit le profond théologien, nous devons contempler la grandeur et l'unité de Dieu en cette œuvre de l'Incarnation, et y rendre fidèlement nos devoirs, entrant dans les usages que ces deux points requièrent de nous. Car en ce que la grandeur de Dieu s'abaisse jusqu'à nous, et que son unité s'établit parmi nous, unissant notre nature humaine avec sa nature divine, nous nous devons élever à lui, nous nous devons approcher de lui, nous nous devons appliquer à lui, et non plus à rien de sensible et de créé hors de lui et de sa grâce... »

Alors, insistant sur ce mot *appliquer*, Bérulle enseigne que

« Nous devons avoir une application singulière : 1° à la personne du Verbe ; 2° à la nature divine, qui est l'unique nature du Verbe, comme Verbe, et une des natures de l'Homme-Dieu ; 3° à la nature humaine, qui seule est unie à Dieu et au Verbe. » (*Ibid.*, n° 2.)

On dira peut-être que l'appel à la contemplation passive ne ressort pas avec évidence de ce qui est dit ici du devoir de *s'élever* et de *s'appliquer :* termes généraux qui pourraient désigner une occupation spirituelle commune et même rudimentaire autour du mystère de l'Incarnation !

Mais l'écrivain lui-même se charge de préciser ce qu'il faut entendre par l'occupation spirituelle en question — et nous y signale spécialement cette contemplation beaucoup plus passive qu'active à laquelle tout chrétien est appelé par état. « Nous n'honorons pas Dieu, absolument parlant, dit-il, par les pensées que nous formons de lui et de ses

d'un écrivain contemporain. « Cet usage du discours à deux clefs idéologiques constitue un véritable système à deux écritures » ? *Etudes*, 5 décembre 1927, p. 527.

mystères ; nos pensées sont trop basses et trop indignes de sa grandeur... » Alors ?

« Alors, qu'on se tienne en la présence de Dieu en qualité de très humble esclave, qui, attendant avec toute humilité et révérence de recevoir les commandements de son Seigneur, s'offre à lui de tout son cœur, pour tout ce qu'il voudra faire de lui, et pour tout ce qu'il voudra qu'il fasse... »

« Ainsi votre âme, dans ses dispositions intérieures de pauvreté et d'humilité qu'elle a vers Dieu et vers ses mystères, l'honore et le glorifie en quelque sorte parce qu'elle témoigne soumission, amour, estime, respect et révérence vers la grandeur et la majesté de Dieu, ce qu'elle peut faire à l'égard de ses plus hauts mystères... Manière d'oraison qui peut se faire aussi bien dans la maladie que dans la santé, puisque *l'esprit ne travaille point* et qu'il n'y ait guère *que le cœur qui y soit occupé.* »

« *Nous aimons trop à agir dans l'oraison*, par discours et imagination, ce qui nous empêche de la faire sur des choses relevées. Nous devons donc prendre une manière d'oraison que nous puissions pratiquer sur toutes sortes de sujets pour grands et élevés qu'ils soient.

« Cette manière d'oraison consiste en une disposition que l'on doit avoir de respect, d'honneur et de déférence vers les sujets qu'elle se propose, s'humiliant devant Dieu, confessant son indignité et son impuissance à les approfondir par ses pensées, se contentant de *les regarder* avec humilité... jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu *de regarder* notre bassesse et nous donner sa lumière, *sans essayer de former des pensées* sur eux, *si Dieu ne nous y applique* par son esprit... »

Et l'on attend que Dieu y applique en effet.

« On pourrra objecter à ceux qui se servent de cette manière d'oraison l'*inutilité de notre esprit*... On l'empêche en confessant sa pauvreté, en reconnaissant sa dépendance, en demandant la lumière pour entendre ces sujets, *sans cependant* entreprendre de les pénétrer, en patientant

jusqu'à ce qu'elle vienne, en récitant de temps en temps les actes intérieurs de notre âme...[1] »

Cette manière d'oraison conseillée et décrite par Bérulle dans « le Règlement de l'Oratoire », il y revient souvent dans ses directions aux Carmélites. Ainsi il écrit à une prieure : « Continuez dans les voies intérieures, en humilité, en simplicité, en adhérence à Jésus-Chrit Notre-Seigneur et à sa Sainte Mère. Persévérez en l'application de votre âme à la divine essence et à la Trinité Sainte, et ce, plus par révérence que par intelligence et par simplicité que par art et conduite. Car cet objet incréé est si distant et élevé par dessus tout être créé, que nous avons plus à nous perdre et abîmer en lui que non pas à le connaître, et nous avons *plus à lui appartenir par ses propres opérations secrètes* que par nos pensées et conceptions particulières. Désirez d'être et appartenir à cette divine essence si intime, si présente, si opérante par les voies qu'il lui plaira ordonner sur votre âme » (Lettre XXVI).

L'originalité de Bérulle n'est pas de proposer cette manière d'oraison à des âmes d'élite, élevées à des grâces d'oraison supérieures, comme pouvait être la carmélite en question, mais d'en faire un système général, de déclarer que c'est la vocation de tous les chrétiens — et que sauf les commençants, elle convient à l'ensemble des âmes qui s'adonnent à la spiritualité.

Sauf les commençants ! M. de Bérulle ne fit même pas toujours exception en leur faveur...

« Choisi par Mme Acarie pour diriger la cons-

1. *Œuvres complètes*. De l'oraison, pp. 1638, 1639.

cience des saintes prétendantes réunies par elle », à quel genre d'oraison les initie-t-il! La Mère Anne de Jésus, première supérieure du Carmel de Paris, va nous l'apprendre. « Dès le moment de leur prise d'habit, écrit des sept novices françaises la grande carmélite espagnole, leur esprit se trouve comme renouvelé en une manière d'oraison différente. J'ai soin qu'elles *considèrent* et *imitent* Notre-Seigneur Jésus-Christ, car ici on se souvient peu de lui. Tout se passe en une simple vue de Dieu : je ne sais comment cela se peut faire. Depuis le séjour du glorieux saint Denis, qui écrivit la théologie mystique, tout le monde a continué de s'appliquer à Dieu *par suspension, plutôt que par imitation*. C'est là une étrange manière de procéder; en vérité je ne l'entends point, non plus que leur façon de parler; on ne peut pas même la lire[1]. »

« Clairvoyance géniale! » remarque M. Bremond si sévère pourtant pour la Mère Anne de Jésus, — trop peu souple à son gré entre les mains de M. de Bérulle! « Comme elle a saisi ce danger quiétiste qu'a souvent fait courir à la spiritualité française, une dévotion trop littérale aux écrits du pseudo-Denis! Elle oppose la mystique latine et thérésienne, la nécessité des actes et d'un retour constant au Verbe Incarné, elle l'oppose à ce mysticisme, plus ou moins mêlé d'éléments néo-platoniciens, etc... »[2]. Fort bien, mais qui donc a fourvoyé dans ce mysticisme, si peu fait

1. *Mémoire* sur la fondation des Carmélites déchaussées, p. 705.

2. *L'invasion mystique*, p. 311.

pour des commençants, les sept premières novices françaises recrutées par Mme Acarie et M. de Bérulle, sinon M. de Bérulle lui-même, « choisi pour diriger leur conscience ? »

Voici déjà que l'éminente disciple de sainte Thérèse met à l'index autant qu'elle le peut, ces fameuses « applications par suspension » à qui Bérulle ne cessera de donner le pas sur « l'imitation ». Plus tard sans doute, à la « simple vue de Dieu », il substituera l'adoration du Verbe Incarné et ses états. Aura-t-il supprimé pour autant le péril des *applications* et des *suspensions* si suspectes à la Mère Anne de Jésus ?

Quoi qu'il en soit, on voit la tendance : substituer à l'ascèse laborieuse le repos mystique...

Ainsi allons-nous à la perfection — qui consiste à être remplacés par Jésus, identifiés avec lui, perdus en lui, abîmés en lui, comme la goutte d'eau dans la mer — ainsi allons nous à Jésus, non par nos industries multipliées, mais en nous exposant aux influences de Jésus, dont les mystères et les états ont par eux-mêmes des vertus opératives... : notre unique rôle actif c'est de nous soumettre aux influences du Verbe Incarné qui, du seul fait de notre union avec lui, détruira nos vices, en substituant ses états aux nôtres et sa personne à notre personne.

Cette *substitution* qui s'épanouit dans l'âme, comme la fleur et le fruit de *l'hommage aux grandeurs* et de *la liaison à l'unité*, c'est précisément « *l'état de servitude totale*, but suprême des directions bérulliennes », servitude totale sans retour possible à la libre disposition de soi, donc confirmée, assurée, éternisée par *un vœu*.

Demandons à Bérulle, et à Bourgoing son interprète le plus autorisé, de nous en expliquer la genèse, en nous montrant comment on passe du simple hommage à cette servitude — et au vœu qui la stabilise.

II. — « La grandeur de Dieu, enseigne le Maître, c'est-à-dire la contemplation de la grandeur de Dieu et de ses mystères, nous ayant séparés de nous-mêmes, et des créatures, pour nous tirer en lui, son unité nous reçoit et nous unit à lui... » (*Œuvres de piété*, VIII, 1). C'est *la liaison* et *l'appartenance*, ajoute Bourgoing ; et il explique les termes et la pensée de Bérulle, qui ici, comme en tant d'autres endroits, semblent si mystérieux aux non-initiés : « Quant à *la liaison* et *l'appartenance* à Jésus et à Marie et à leurs mystères, qui sont si souvent répétés en ces œuvres, ces termes marquent une puissance, une autorité et une souveraineté de la grâce et de l'esprit de Jésus sur nous, qui nous rend siens et nous approprie à lui par le droit qu'il a sur nous, et par notre soumission et abandonnement à son divin pouvoir. » Il s'agit donc bien de liaison d'appartenance et appropriation *passives !*

« Pour entendre ceci, ajoute l'interprète, il faut savoir qu'il y a deux sortes d'opérations employées à la sanctification de l'âme : l'opération de Dieu en l'âme, et l'opération de l'âme vers Dieu : la première qu'on appelle *grâce* et la seconde *vertu*..., la première que Dieu fait sans nous..., par laquelle il nous lie à lui, à Jésus, à la sainte Vierge ; et la créature n'y a point d'autre part que celle que la même grâce lui donne, qui est une adhérence volontaire à cette opération, suivie des désirs, des affections et des pratiques conformes... — Eh bien, de même qu'il y a deux sortes d'opérations, il y a deux

sortes d'appartenances et de liaisons à Jésus et à ses mystères ; l'une qui consiste *toute en l'opération* de Dieu, et qui prévient nos pensées, nos désirs et nos soins, bien qu'elle demande d'en être suivie ; l'autre qui consiste en nos pensées, en nos désirs et en nos dévotions dans l'usage de la grâce. C'est *principalement de la première* dont parle l'auteur (quand il parle de liaison, d'appartenance, etc.) ; et il veut que nous la cherchions par les voies de la seconde...[1] ».

Les prêtres de l'Oratoire, à qui s'adresse le P. Bourgoing dans sa savante *Préface*, avaient sans nul doute grâce pour l'entendre ! Ce que je crois saisir dans cette explication, c'est que toute notre opération dans le travail de l'union à Dieu consiste à suivre son opération à lui... et à *le laisser faire*. Ainsi serons-nous *appliqués à la plénitude* et anéantis, abîmés en Lui.

M. Bremond a-t-il saisi autre chose ? « Tout cela, écrit-il[2], dépasse infiniment ce que l'ascèse la plus énergique pourrait obtenir ; mais tout cela, le Verbe Incarné est prêt à l'accomplir en nous : il l'a déjà commencé dès l'heure de notre baptême ; pour qu'il le continue, qu'il l'achève, nous n'avons qu'à nous prêter, qu'à nous « rendre », qu'à nous « ouvrir » à lui. Il faut, mais il suffit que notre chétive humanité adhère à la sienne. »

Bérulle ne demande pas autre chose pour que se réalise « l'appartenance ». — « Ouvrez votre

1. *Préface* aux Prêtres de l'Oratoire, 86, 87.

2. Page 131. A propos du Mystère de l'Incarnation « efficace et opérant, liant Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, de façon que chaque homme soit désapproprié et anéanti, et approprié à Jésus, subsistant en Jésus, enté en Jésus, vivant en Jésus, opérant en Jésus, fructifiant en Jésus ». *Œuvres*, p. 914.

âme aux opérations de Jésus, et l'abandonnez toute à ses intentions, et *jugeant vos propres actions trop peu de chose pour l'honorer*, exposez-vous à la puissance et efficace de son esprit, afin qu'*il daigne vous disposer* à l'honorer par ses influences et opérations[1]. »

Par conséquent, à la place de l'ascèse, le laisser-faire Dieu, qui est seul opérant, pour l'hommage, la liaison, l'appartenance, le seul opérant surtout dans l'état de servitude, état passif par excellence. Écoutons de nouveau le P. Bourgoing :

« L'état de servitude est une manière spéciale d'appartenance, qui ne consiste *pas tant à vouloir*, à *désirer*, à *protester* cette servitude, qu'en une *qualité* et disposition permanente que *Notre-Seigneur imprime* et met en l'âme, afin de la rendre toute sienne par ce titre. Au moyen de quoi l'âme renonce à toute propriété, et au droit qu'elle a sur ses actions, même à sa propre liberté, pour se livrer à la puissance et à la souveraineté de Dieu, qui opère cela en elle, et se l'approprie en son être et en toutes ses opérations[2]. Il faut remarquer que par cette disposition, l'on ne donne pas seulement les fruits, mais le fonds... ; que ce n'est pas une oblation préparatoire, mais une donation parfaite et entière, qu'elle ne se fait pas par forme de prêt et pour un temps, mais pour toujours, comme étant perpétuelle et irrévocable; ... comme étant établie et confirmée par *une espèce de vœu*... qu'on fait à Jésus-Christ en la plus humble qualité qui puisse être, savoir de serviteur et d'esclave... — *vœu* ou *oblation votive de servitude* qui fait l'argument d'une

1. *Œuvres*, p. 1054. — Ce n'est donc pas l'âme qui *se dispose* par la purification active et la recherche de Dieu, ainsi que le demande Lallemant ; c'est Jésus qui la dispose. — Il n'y a qu'à s'*exposer* à son esprit.

2. Ne voilà-t-il pas le discours à deux clefs idéologiques... le système à deux écritures dont nous parlions ci-dessus et qui ne sont guère intelligibles qu'aux initiés ? *Norunt initiati !*

partie de ces œuvres (œuvres de Bérulle) et qui mérite d'être expliquée par celui-là même qui l'a proposée. C'est pourquoi je renvoie le lecteur au second discours du Livre des *Grandeurs*, et aux oblations qui suivent la *vie de Jésus*[1]. »

Pour achever de faire comprendre, autant que possible, *l'état de servitude* « but suprême des directions bérulliennes » et couronnement du système central de l'école française, je n'emprunterai aux susdites oblations que deux courts passages : l'un sur le motif déterminant de l'oblation en dépendance et servitude, à savoir « l'imitation d'*un certain anéantissement* de l'humanité sainte unie à la Personne de Verbe » ; l'autre sur le *vœu* de *ne jamais révoquer* la servitude promise.

1° « *Vœu* à Dieu pour s'offrir à Jésus, en l'état de servitude qui lui est due, en suite de l'union ineffable de la divinité avec l'humanité. « En l'honneur de la Très « Sainte Trinité et du très haut, très profond, très secret « et très sacré conseil qu'elle a tenu pour unir la nature « humaine à sa divine essence...

« En l'honneur du Père éternel..., du Fils..., du Saint- « Esprit..., etc., je m'offre, je me voue et me dédie à Jésus- « Christ en l'état de servitude perpétuelle, à lui, à son « humanité déifiée, à sa divinité humanisée...

« Je révère le *dénuement* que *l'humanité de Jésus* a *de* « *sa subsistence propre* et ordinaire, pour être revêtue « d'une autre subsistence étrangère et extraordinaire à sa

1. *Préface aux Pères de l'Oratoire.* D'après Bourgoing, cette « donation parfaite et entière » n'est donc pas simplement « une élévation » comme le dit M. Houssaye, c'est plus qu'un « mémorial », terme sur lequel se rabat Bérulle dans sa Défense ; c'est « une espèce de vœu », c'est « un vœu », c'est une « oblation votive de servitude », premier vœu, renforcé par un second : celui de ne jamais rétracter le premier !

Voir plus bas, p. 135.

« nature; d'où il vient que sa vie, son état, ses mouve-
« ments et ses actions ne sont plus d'elle ni à elle, à pro-
« prement parler, mais sont de celui qui la soutient,
« ainsi dénuée de sa propre subsistence. Et en l'honneur
« de ces choses je renonce à toute la puissance, autorité,
« propriété et liberté que j'ai de disposer de moi, de mon
« être, de toutes les conditions, circonstances et appar-
« tenances d'icelui, et de toutes mes actions, pour m'en
« démettre entièrement entre les mains de Jésus et de son
« humanité sacrée, pour l'accomplissement de tous ses
« vouloirs et pouvoirs sur moi...

« O grand et admirable Jésus, en l'honneur de l'état et
« forme de servitude que vous avez prise, je me rends
« votre esclave...; et je mets relation de servitude de ma
« vie au regard de vous et de votre humanité déifiée et
« humiliée tout ensemble....

2° « Je vous fais *vœu*, ô mon Seigneur Jésus-Christ, *de*
« *ne jamais révoquer*, c'est-à-dire de ne jamais faire un
« acte formel de désaveu de cette mienne oblation, do-
« nation et servitude envers vous et envers votre huma-
« nité sainte...[1] ».

Voilà donc le résumé de cette fameuse « oblation votive »[2] qui fut l'occasion d'une guerre de vingt ans !

Pendant une douzaine d'années, de 1610 à 1623, Bérulle garda le silence ; puis essaya de se justifier en publiant *L'état et les grandeurs de Jésus* et le *Récit des persécutions* que lui avait values la

1. *Œuvres complètes*, 626, 627, 628, 629.
Ce n'est pas une ou deux fois, c'est cent fois et davantage que dans ses Discours, ses œuvres spirituelles, ses lettres, Bérulle donne comme grand motif d'abnégation « le dénuement que l'humanité de Jésus a de sa subsistence propre » !

2. M. l'abbé Houssaye affecte, nous l'avons dit, de ne l'appeler jamais qu'une *élévation*, comme si l'essentiel de cet acte était dans les effusions révérentielles et admiratives qui accompagnent le vœu — les vœux, car il y en a deux — et non pas dans ces vœux eux-mêmes. La guerre théologique qui s'ensuivit fut déchaînée, non pas par l'*élévation*, mais par les vœux.

divulgation du vœu de servitude au Verbe Incarné et à sa Sainte Mère.

M. Bremond, à notre humble avis, se débarrasse bien lestement du récit qui pouvait être si intéressant de ces soi-disant « persécutions », sous prétexte que c'est plutôt un chapitre des guerres de religion : c'est bel et bien un chapitre de l'histoire du sentiment religieux, tout comme le récit des soi-disant « persécutions » dont les Quiétistes et les Jansénistes prétendront être les victimes. Que les passions humaines grandes et petites, que les jalousies de castes et les oppositions de chapelles, comme on l'a trop dit, aient joué leur partie dans cette querelle, soit. Elle est au fond une querelle théologique, et c'est « le sentiment religieux » qui y a tenu le premier rôle.

Tel est bien l'avis de M. l'abbé Houssaye; mais ce n'est pas celui de M. Leherpeur, historien de l'Oratoire de France. « Il faut, dit-il, découvrir le motif décisif de la querelle (entre Jésuites et Oratoriens) dans la naissance même de la congrégation nouvelle... L'ouverture des premiers collèges oratoriens avait paru aux Jésuites une menace pour les leurs; le P. Brucker le reconnaît (?) [1]. *Sous l'empire de cette crainte*, certains

1. Voici ce que dit le P. Brucker dans son histoire de la Compagnie de Jésus, p. 611 (Paris, Beauchesne, 1919) :

« En France, la Congrégation des Prêtres de l'Oratoire ouvrit son premier collège à Dieppe en 1616; elle en avait plus de 23 en 1645. Aucun de ces collèges oratoriens n'est fondé à côté ou en remplacement d'un collège de la Compagnie; mais plusieurs sont établis dans des villes importantes où les Jésuites souhaitaient d'avoir un collège, et où parfois la réalisation de ce vœu était commencée par la fondation d'une résidence.

« Les Oratoriens se sont plaints assez souvent des obstacles

d'entre eux... attaquèrent la spiritualité oratorienne, taxant de nouveauté la dévotion au Verbe Incarné, telle que la prêchait le Supérieur ; quelques-uns ne reculèrent même pas devant l'odieux de colporter jusqu'à Rome les plus atroces calomnies contre son honneur sacerdotal. Bérulle ne poursuivit pas les diffamateurs ; mais il ne put oublier les injures, puisque son (?) *discours* sur l'*état* et les *grandeurs de Jésus* renferme un véritable réquisitoire contre les adversaires de sa doctrine spirituelle. » (L'*Oratoire*. Éditions Spes, 1926)[1].

Voilà bien des affirmations ou insinuations qui restent à prouver... Ne dirait-on pas que la doctrine de Bérulle n'eut d'autres adversaires que quelques jésuites jaloux et qu'eux seuls sont visés dans le réquisitoire ? Houssaye (II, pp. 403-406) montre que les PP. Carmes jouèrent le principal rôle en cette petite guerre contre le Fondateur de l'Oratoire. Sont-ce bien des jésuites qui se firent à Rome les accusateurs du futur cardinal ?... L'opposition doctrinale que quelques-uns d'entre eux,

suscités à leurs établissements par les Pères de la Compagnie. Ce serait méconnaître la nature humaine que de ne pas admettre que cela s'est produit quelquefois, et pas exclusivement pour des motifs très nobles. Cependant, il faut bien le dire, les Jésuites de France ont eu presque constamment des rapports difficiles avec l'Oratoire, surtout parce qu'ils trouvaient que le jansénisme rencontrait trop de sympathies dans cette Congrégation. Et ce n'était pas là un jugement fondé sur la malveillance... Le Père Botterel, l'historiographe des Oratoriens, janséniste avoué lui-même, n'a sans doute pas tout à fait tort d'écrire que les Jésuites ont accepté tant de séminaires diocésains (surtout à partir de 1682), pour empêcher l'Oratoire de s'en emparer et d'introduire par lui le jansénisme dans le clergé. »

1. « Ces *Discours*, à mon avis d'autre étoffe et façons que leurs factums et leurs libelles, serviront à leur faire voir que l'on peut parler... » *Dédicace au Roi*. — Cf. *Appendice I*.

parmi lesquels Lessius, lui firent, n'eut-elle vraiment d'autre cause que le désir d'écraser un rival dont on redoutait les empiétements sur le terrain des collèges ? Avant la publication des fameux *Discours*, il n'est question que d'un seul collège dirigé par les Oratoriens, celui de Dieppe, dont le gouverneur leur offrit la direction quand le cardinal de Joyeuse les appela dans cette ville (1614) et leur en confia la cure. Vraiment, la rivalité n'apparaît pas bien redoutable : les jésuites qui alors faisaient autorité, le P. Coton, provincial de Paris, et le P. Suffren, étaient ouvertement les amis de M. de Bérulle, dont ils prirent plusieurs fois la défense. A M. Cospéan, évêque de Nantes, qui se plaindra à lui des dispositions peu bienveillantes de quelques Pères vis-à-vis *des Grandeurs de Jésus*, le P. Suffren répondra : « Et que saurait-on dire contre ce livre ? Je l'ai lu presque tout du long, il ne se peut rien faire de mieux. Pour Dieu, ne croyez pas que ce que l'on vous a dit des nôtres soit vrai. Je sais trop les sérieuses défenses faites à nos Pères. Le livre du P. de Bérulle est, du jugement de tous ceux qui l'entendent, tel que je le reconnais moi-même, excellent et aux choses et aux paroles : je n'ai vu personne en notre compagnie qui écrivit comme cela sur cette matière... »

Cette lettre est citée par Houssaye (p. 429) qui signale aussi les efforts du P. Coton pour faire régner la paix entre les deux compagnies (p. 462). Après cela, et malgré les bons sentiments du P. Coton et du P. Suffren, que quelques-uns de leurs confrères aient vu d'assez mauvais œil l'Ora-

toire se lancer vers l'éducation de la jeunesse et aient fait grise mine au Fondateur, la chose n'est pas impossible[1]. « Malheureusement, observe M. Redier, les hommes sont hommes, et vint un temps où Bérulle, le grand Bérulle, tira, il faut bien dire les choses comme elles sont, dans le dos du plus saint de ses disciples, Vincent de Paul, fondant alors, au collège des Bons-Enfants, sa compagnie des Prêtres de la mission. Bérulle eût-il voulu que Vincent entrât à l'Oratoire? Le dépit de n'avoir pas fait cette recrue le porta-t-il à juger vaine la création d'une nouvelle société de prêtres? Il se montra hostile aux projets de cet autre novateur. Et l'on a de lui une lettre au P. Bertin, à Rome, où, parlant de la mission il écrit : « Le dessein que vous mandez être en ceux qui sollicitent l'affaire des missions par voies diverses et, à mon avis, obliques, le doivent rendre suspect et nous obliger à sortir de la retenue et simplicité en laquelle j'estime à propos de demeurer dans la conduite des affaires de Dieu. »

« Laissons cela qui est inévitable. Quand Olier fondera le séminaire de Vaugirard en 1641, Vincent aura à son tour quelque souci de voir une maison s'élever aux côtés de la sienne. Parlant alors d'un « fort bon ecclésiastique » qui désirait entrer dans sa compagnie de la Mission, il écrit que « si nous ne le prenons, il s'en ira se mettre au Séminaire que commencent Messieurs les abbés Olier, de Foix, Brandon et quelques

1. Saint Jean Eudes, après la mort de Bérulle, se plaignit plus d'une fois que les collèges oratoriens prissent le pas sur les séminaires.

autres à Vaugirard »... (*Vraie vie de saint Vincent de Paul*, p. 136.)

Quoi qu'il en soit de ces petites misères, la querelle qui s'éleva au sujet du « vœu de servitude » paraît bien n'avoir pas été une querelle de clochers ou de chapelles, mais une querelle de pure théologie, où, comme nous le disions, le sentiment religieux tint le premier rôle.

Que vaut, au point de vue de la théologie dogmatique, l'oblation votive prise en elle-même et dans ses motifs ? Que vaut, au point de vue de la théologie ascétique et mystique, le vœu complémentaire, par où l'on prétend rendre l'oblation irrévocable ?

Telles furent les questions discutées entre Bérulle et ses antagonistes ; telles sont les questions à discuter encore et à résoudre, si l'on veut se rendre compte de la valeur du bérullisme, puisque « l'état de servitude est le but suprême de ses directions ».

Cette discussion, M. Bremond l'a évitée, se bornant à prendre parti pour le bien-fondé du vœu, et cela en mettant en avant des raisons assez curieuses !

« En vérité, écrit-il, nous ne comprenons même plus aujourd'hui que les adversaires de Bérulle aient osé porter la discussion sur ce point. »

Quel point ? Le point de *l'oblation* prise en elle-même ? ou le point *du double vœu subsidiaire ?* — Nous allons voir que ce second point appelait tout à fait et appelle toujours la discussion. — Tenir dans l'ombre le *vœu* en question et présenter comme cause unique de l'opposition faite à Bérulle, sa dévotion au Verbe Incarné — sous

forme d'hommage et de servitude —, c'est pour un historien abuser de la simplicité de ses lecteurs. M. Houssaye ne commet-il pas cet abus, quand il écrit : « La plus poignante des douleurs de M. de Bérulle était de voir contestée et livrée aux sarcasmes d'un public ignorant et profanateur la dévotion qu'il prêchait au Verbe Incarné... ; que l'on contestât le culte qu'il voulait rendre au Verbe Incarné ; qu'on traitât de nouveauté une dévotion qui lui paraissait la conséquence naturelle des promesses du saint baptême ; qu'on osât taxer d'hérésie une doctrine enseignée par tous les Pères et par tous les théologiens, voilà ce qui affligeait ce prêtre dont Jésus-Christ était l'unique amour... Or, tel était depuis bien des années le prétexte des persécutions soulevées contre le P. de Bérulle. » (II, 401.)

... Non, ce n'est pas la dévotion, le culte en général, ni même l'offrande en état d'esclave, c'est le point précis des vœux de servitude dans toute leur teneur !

M. Bremond ne suit-il pas de trop près l'abbé Houssaye, quand il écrit de son côté ?

« Si Bérulle se vit raillé comme un songe creux ou même dénoncé comme un dangereux novateur, c'est parce qu'il avait répété avec insistance que louer Dieu (l'adorer, l'honorer) était le premier et le plus urgent de tous les devoirs et parce qu'il avait fondé sa propre doctrine sur cet axiome. » (p. 121). En tout cas l'on peut dire que l'Eglise a pris soin de venger l'honneur de Bérulle. En effet, elle a béatifié — et non sans avoir examiné ligne à ligne tous leurs écrits — et le P. Eudes et Grignon de Montfort. Le premier de ces deux Bienheureux écrit dans la Préface du *Royaume de Jésus* : « Et ce même « jour vous m'avez accordé la grâce de faire le vœu de

« servitude perpétuelle à vous et à votre sainte Mère ». (Cf. Boulay. *Vie du vénérable Jean Eudes*, Paris, 1905, I, p. 123.) Le P. Boulay, dit en note, et le P. Bourgoing (*Œuvres de Bérulle*, p. 87) l'avait dit avant lui, que le premier de ces vœux (le vœu à Jesus) « n'est que la ratifi-« cation, ou mieux la confirmation, aussi efficace que « possible des promesses baptismales ».

« Quant au vœu par lequel on s'engage à vivre en esclave de la sainte Vierge[1], on ne pourrait guère le condamner, sans condamner du même coup Grignon de Montfort, puisqu'enfin ce Bienheureux a écrit tout un livre, pour répandre la dévotion de *l'esclavage*, qui, dit-il lui-même, « consiste à se donner tout entier à la sainte « Vierge, pour être tout entier à Jésus-Christ par elle ».

« La formalité du vœu n'ajoute aucun élément suspect à cette dévotion, car on peut toujours s'engager par vœu à ce qui est bon (cf. R. P. Lhoumeau : *La vie spirituelle à l'école du bienheureux L. M.-Grignon de Montfort* (1re partie, ch. IV).

« Le P. Lhoumeau fait observer fort justement que le *Suscipe* de saint Ignace est aussi une formule d'esclavage « Recevez Seigneur, toute ma liberté... » (*Ecole fr.*, p. 151).

Étonnerons-nous le lecteur, en observant que dans cette note touffue, il y a des affirmations risquées à relever, des confusions fâcheuses à démêler, des identifications injustifiées à écarter.

Affirmation risquée, celle-ci par exemple où l'on prétend que « l'Eglise a pris soin de venger l'honneur de Bérulle », en béatifiant Eudes et Montfort, qui ont fait des vœux de servitude et d'esclavage!

D'abord la « dévotion de l'esclavage à Marie » n'a absolument rien à faire dans la question : une dévotion n'est pas un vœu, alors même qu'elle

1. C'est un vœu similaire au vœu de vivre en esclave du Verbe Incarné, et éternisé comme lui par l'engagement votif de ne pas le rétracter.

induirait à s'offrir en esclave! Est-ce que toute offrande est une offrande votive, faite par vœu, obligeant sous peine de péché? Est-ce que je m'oblige sous peine de péché en récitant le *Suscipe* de saint Ignace, qui, admettons-le, est une *formule d'esclavage* à l'égard de Dieu?

Dans le cas de Bérulle il ne s'agit pas d'une simple formule ou d'une oblation quelconque... Il s'agit d'un double vœu : 1° vœu par où l'on se constitue en état de servitude — servitude active s'épanouissant, Dieu sait comment, en servitude passive! 2° Vœu subsidiaire de ne jamais rétracter le premier.

On riposte : du moment que saint Jean Eudes les a émis, ces deux vœux-là, et que l'Eglise l'a béatifié, sans en faire un grief contre l'héroïsme de ses vertus, c'est donc qu'ils n'ont rien de répréhensible.

La réponse est obvie : si Bérulle s'était borné à les faire personnellement et que par ailleurs sa vie eût été une vie de saint, ce n'est pas cela, certes, qui empêcherait sa béatification!

Autre chose est d'accomplir, sous l'influence d'une grâce spéciale et puissante, des actes héroïques, autre chose est de les imposer et de les proposer à tout venant comme étant simplement « la ratification ou mieux la confirmation des promesses baptismales », en y joignant un nouveau vœu, celui de ne pas révoquer le premier. Les théologiens qui attaquèrent Bérulle s'en prenaient beaucoup moins à la teneur même de l'oblation [1],

1. Quelques-uns, comme le P. Garasse, s'en prenaient, et sur un ton un peu trop badin peut-être, au fameux motif cent fois rappelé par Bérulle : « pratiquez le renoncement, le

où quelques-uns chicanaient simplement telle ou telle expression, à leur sens inexacte, qu'à la forme de vœu, de double vœu, où ils voyaient à bon droit un fardeau intolérable, même pour des âmes très généreuses, et une source toujours coulante d'embarras de conscience sans cesse renaissants. A supposer que « l'état de servitude » pût être théologiquement la matière d'un vœu, Bérulle avait-il le droit, sous prétexte d'honorer *la carence de subsistence*, dans l'humanité du Verbe, de jeter les âmes — voire les âmes religieuses — en de pareilles difficultés?

Les PP. Carmes, qui furent les premiers opposants et les plus irréductibles, pensèrent qu'il

dénuement de vous-même, pour honorer le dénuement que l'humanité de Jésus a de sa subsistence propre. » Se rappelant sans doute le passage de l'Imitation : *Satis suaviter equitat quem gratia Dei portat,* le jovial critique écrivait : « Quand la personnalité humaine a été comme entée ou mise à cheval sur la personnalité du Verbe, elle ne s'est pu plaindre, d'autant qu'on lui a fait plus d'honneur qu'elle ne méritait et qu'elle a perdu une obole pour gagner des pistoles. » Garasse. *Somme théologique des vérités capitales de la religion chrétienne*, 1625. Liv. III, Traité II, Section VI, p. 649.

Le P. Saint-Jure, d'un style très noble, à son habitude, exprime la même pensée que Garasse, quand il dit, en paraissant bien faire allusion à l'idée fixe de Bérulle : « Notre nature fit en Notre-Seigneur une perte d'une richesse inestimable, lorsqu'au mystère de l'Incarnation, elle fut privée de sa propre subsistence... »

Cette perte fut un gain ; en effet, « dès ce moment, le Verbe la soutint et l'appuya ; de sorte que, ne subsistant point en soi, elle subsiste en Dieu avec un avantage infini, et avec la gloire la plus éminente qui puisse être conférée à une créature ».

Conclusion : « Ne perdons point de vue l'idée de Notre-Seigneur qui est notre modèle... Ainsi, quand nous serons dépouillés de notre propre volonté et de la disposition de nous-mêmes, pour ne rien faire par notre mouvement, le Verbe Incarné nous gouvernera, et agira en nous avec un profit, un honneur et un contentement incomparablement plus grands que si nous disposions de nous-mêmes... » *L'homme spirituel*. Partie I, ch. II, vers la fin.

n'avait pas ce droit-là, et ils ne furent pas les seuls.

Ayant porté le litige à l'Université de Louvain, au cours de l'année 1620, ils provoquèrent une censure signée par le Recteur et quatre professeurs à la date du 12 janvier 1621.

Quelques mois plus tard, le P. Léonard Lessius qui venait de faire paraître son beau livre : *De perfectionibus divinis*, donnait au vœu de servitude une désapprobation motivée, que les réclamations des plus chauds amis de Bérulle ne lui firent point rétracter, quoi qu'en aient dit certains biographes.

« Que l'on se répute, à part soi, l'esclave de Dieu, écrivait Lessius, et qu'en sa présence, chaque jour, on fasse du fond du cœur, profession de l'être ; qu'en conséquence on s'offre à lui pour tout ce qu'il voudra envoyer ou permettre, je l'approuve bien volontiers, de même que j'approuve beaucoup d'autres considérations que contient la formule à moi présentée ; mais s'il s'agit d'imposer à une religieuse le lien d'un nouveau vœu par l'oblation en question (et c'est sur ce point qu'on m'a consulté), mon avis est qu'un supérieur n'a pas le droit de le faire, *surtout dans une matière obscure, susceptible de plusieurs sens et de plusieurs interprétations*... Il n'y a pas là matière de vœu...[1] »

Lessius ajoutait que si la formule qui avait motivé un jugement défavorable n'était pas une

1. Lessius dénonçait donc, lui aussi, à sa manière « le système à deux clefs idéologiques et à deux écritures ». Il ne désapprouvait d'aucune façon « la profession d'être l'esclave de Dieu, faite du fond du cœur en sa présence ». Si le « Mémorial pour s'offrir à Jésus » s'était borné à cela, tout le monde eût été de l'avis du P. Coton et du P. Suffren qui « l'approuvent tous deux, remarque Bérulle, et en plus forts termes que je ne voudrais ici rapporter ; l'un d'eux daigna même le copier de sa main... » *Récit des persécutions*, III.

formule authentique, et qu'on eût surpris sa bonne foi, il ne demandait pas mieux que d'examiner le cas à nouveau : « Qu'on me fasse donc tenir un exemplaire du vœu tel que l'a énoncé l'auteur, j'y joindrai volontiers mon avis ; dans ces sortes de formules, il faut en effet peser tous les mots... »

Cette lettre datée de Louvain, 26 septembre 1621[1], était adressée à M. Cospéan, évêque de Nantes, un des quatre évêques français qui avaient pris la défense du vœu de servitude. La désapprobation de Lessius l'avait plus peiné que la censure du Recteur et des quatre docteurs de Louvain. — Pour qu'il eût jugé si sévèrement l'oblation votive, approuvée par plusieurs évêques et des docteurs de Sorbonne, il fallait qu'on eût trompé méchamment l'illustre jésuite, en lui présentant un texte falsifié... Tout en se défendant d'avoir voulu désapprouver ce qu'avaient approuvé des évêques de France (il ignorait leur rôle dans cette affaire, dit-il, et avait jugé indépendamment de toute question de personnes), Lessius maintenait son avis, jusqu'à plus ample informé ! L'histoire ne dit pas si des informations plus complètes parvinrent à Louvain. On nous parle de la rétractation de Lessius[2] ! Il n'y en a pas d'autre que celle qu'on vient de lire ! Mais est-ce donc se rétracter sur le fond d'un litige que de dire : « Je regrette de m'être trouvé en opposition avec des personnes considérables qui ne pensent pas comme moi, et dont j'ignorais la pensée, en formulant la

1. *Archives nationales*, M. 234.

2. « Détrompé par M. Cospéan, Lessius *désavoua sa censure.* » Le P. Boulay. *Vie du Vénérable Jean Eudes*, Paris, Haton, 1902. Il l'expliqua ! La désavoua-t-il ?

mienne? Quant à regretter mon jugement je ne le puis, à moins que vous ne me démontriez la fausseté des documents d'après lesquels je l'ai porté. »

Une consolation vint pourtant de Louvain à M. de Bérulle et à ses amis. Pendant ce même été de 1621, une lettre très louangeuse pour le vœu en était partie le 27 août : « J'ai lu et relu attentivement ces deux oblations votives, disait le signataire; sous forme de prières, elles portent toutefois, dans la pensée de l'auteur, le caractère irrévocable d'un lien religieux et sont un témoignage irréfragable de piété.

« Je n'y ai rien trouvé qui puisse à bon droit déplaire à des oreilles vraiment catholiques et religieuses. — Que si mon avis choque quelques esprits chicaniers, il me sera facile de citer des passages des saints Pères et de leur Maître à tous, saint Augustin, où se trouvent exprimées et dans les mêmes termes, les idées dont s'offusquent certaines timidités. J'ajoute par-dessus le marché que les scolastiques sont d'accord avec les Pères, ce qui devrait mettre un frein aux criailleries des mécontents. »

Et c'était signé : *Cornelius Jansenius, sacræ theologiæ doctor, ac professor ordinarius in Universitate Lovaniensi.*

L'abbé de Saint-Cyran ne pouvait pas moins faire que de joindre son suffrage à celui de son trop fameux ami; ou plutôt il l'avait devancé, en envoyant à Bérulle dès le mois de novembre 1620, son adhésion en termes enthousiastes : « Deux vœux... deux témoignages de doctrine et de piété! Le sens de l'un est obvie et sans mystère; l'autre est mystérieux et plein d'arcanes sacrés : l'un

est tempéré, l'autre impétueux. Je les approuve l'un et l'autre autant qu'on peut les approuver... Pour les approuver, l'Eglise d'Orient s'unit à celle de l'Occident. » Pâle traduction d'un latin ampoulé et tortueux...

Propager de « *fausses dévotions*, où les directeurs veulent rendre ordinaires et communes à plusieurs les conduites rares et sublimes, ne prêchent rien tant comme de laisser faire Dieu, avoir une vertu sans vertu, un amour sans amour », tel était, d'après le P. Surin cité et loué par Bossuet[1], le tort des semi-quiétistes, auxquels Fénelon apporte l'appui de son nom et de son talent. L'orthodoxie du P. de Bérulle est certes au-dessus de tout soupçon : qui donc lui a rendu meilleur témoignage que ce même Bossuet, dans l'oraison funèbre du P. Bourgoing? Mais peut-on en dire autant de sa prudence et de son doigté dans la direction des âmes? Par la spiritualité qu'il propageait, en la synthétisant dans « le vœu de servitude totale », ne voulait-il pas ou ne semblait-il pas vouloir « rendre ordinaires et communes les conditions rares et sublimes? » De là pour nombre d'âmes un péril signalé ailleurs par le P. Surin avec une discrétion qui n'exclut pas la sévérité.

Sur ce texte de l'Imitation : *Qui quœrit habere privata amittit communia* (L. III, ch. XIII), Surin écrit cette glose :

« Les choses *particulières* sont les dévotions propres à chacun, les dons et faveurs de Dieu, les conceptions

1. *Œuvres*. Édition Lachat, t. XIX, p. 310. — *Préface sur l'instruction pastorale*, nos 139, 142.

relevées et autres grâces gratuites, qui sont véritablement de Dieu et qui lui plaisent, mais non pas à l'égal de celles qui sont communes, et qui sont la racine et le fondement des autres... Ce sont des friandises en matière de spiritualité, dont il faut se garder beaucoup... Ces âmes délicates ne peuvent lire que les *Grandeurs de Jésus*[1], ou d'autres livres fort élevés. Le saint évêque de

1. « Surin veut parler des *Discours de l'Etat et des Grandeurs de Jésus*, c'est-à-dire de l'ouvrage capital de Bérulle, publié en 1623... Ce passage de Surin est de grande importance pour connaître sa véritable attitude à l'égard de la spiritualité de Bérulle, car c'est le seul endroit de ses œuvres où il parle d'un livre spirituel de celui-ci, et du principal (*a*). C'était donc pour lui l'occasion ou jamais de se prononcer pour cette spiritualité, s'il y était vraiment rallié : or, il ne le fait pas. Sans doute il l'appelle « un livre fort élevé », un de « ces livres relevés qui contiennent du bien », peuvent être « goûtés sans reproche », mais pourvu qu'ils soient goûtés modérément « à la façon des confitures » et sans péril pour la santé. Surtout il ne veut pas que par amour du livre de Bérulle on en vienne à considérer saint François de Sales comme « trop bas » ou, sans aller jusque-là, à traiter de « nourriture grossière » un Louis de Grenade ou même seulement un Rodriguez, dont l'ascétisme, plus solide que brillant, n'a pas coutume d'enthousiasmer ces âmes délicates. — A notre avis, c'est différer de Bérulle très nettement et plus que par des nuances. » P. Steph. Harent, S. J. *Recherches* de *science religieuse*, mai-août 1924, pp. 297-298. L'éminent théologien a cité au début de son très court, mais très intéressant article, cette ligne du tome III de l'*Ecole française*, p. 32 : « Les PP. Lallemant, Rigoleuc, Surin,... se recommandent expressément de Bérulle. » C'est à bon droit qu'il ajoute que le « curieux passage du P. Surin cité ci-dessus s'oppose, en ce qui le concerne, à cette affirmation », qui, nous l'avons vu, ne se vérifie pas davantage pour Lallemant et Rigoleuc.

Bien que Bérulle y soit moins clairement désigné que dans les *Fondements*, n'est-ce pas lui encore qui serait visé au ch. III, V^e^ P., t. I, du *Catéchisme spirituel*, toujours à propos des *fausses dévotions*?

« Quelles sont les *fausses dévotions* qui pèchent en *excès de subtilité* ?

R. Ce sont celles qui sont fondées en certains *points délicats de théologie*, difficiles à comprendre, et dont les plus savants peuvent à peine former une idée bien nette ; ou en certains *termes d'abstraction*, qui représentent des choses très hautes, qui sont dans les mystères les plus élevés. Ces gens forment leur tendresse et leur dévotion sur tels *objets*

(*a*) Il a parlé aussi du *Traité des Energumènes*, « qu'il serait fort utile de lire. » *Catéch. spir.*, t. I, VI^e^ P., ch. v, p. 413.

Genève est trop bas, Grenade et Rodriguez sont, à leur goût, une nourriture grossière; il faut pour elles des viandes exquises. Ce n'est pas que des livres relevés ne contiennent du bien et ne puissent être goûtés sans reproche; mais quand l'âme est solidement spirituelle, elle trouve grand repos aux lectures communes, et le livre de l'Imitation de Jésus-Christ, quoique simple et vulgaire en son style, lui est un repas délicieux. Les âmes qui sont (ainsi) ressemblent aux bons estomacs qui profitent des viandes communes, les autres sont comme ces personnes qui ne vivent que de confitures et de dessert : quand on affecte trop les confitures, qui sont viandes singulières, on perd le goût du pain et de la viande ordinaire, et on met en danger sa santé. » (Surin. *Les fondements de la vie spirituelle*, tirés du livre de l'Imitation de Jésus-Christ. L. V, ch. v.)

Si l'abus des « friandises en matière de spiritualité » peut créer à l'âme plusieurs dangers, que dire de l'abus du « laisser faire Dieu » ? Emprun-

subtils ; ce qui est dangereux, parce qu'ordinairement l'esprit humain n'agit en vérité que par des sentiments naïfs et simples, comme nous voyons tous les saints qui nous ont précédés, qui ont eu des conceptions et tendresses spéciales vers Jésus-Christ et ses divins états, *dans la vue de son amour*, de *sa pauvreté* et *humilité*, qui sont des objets qui touchent sensiblement et *sans artifice*. Ils ont eu aussi grande tendresse, considérant sa Passion, son calice plein d'amertume, sa flagellation, son couronnement et sa croix, qui sont de vrais objets de dévotion et d'amour. Mais nous n'en voyons aucun qui ait fait ces *contemplations* et *exclamations par des choses métaphysiques, subtiles*, et qu'*on ne peut concevoir d'abord*. Et quoique nous ne puissions nier que *certaines âmes* élevées n'aient pénétré des choses très hautes et secrètes en Dieu et en Notre-Seigneur, cela néanmoins ne se peut *point trouver en une multitude de personnes ;* et quand on voit plusieurs tenir ce langage et ne parler de tous ces objets qu'avec *subtilité* et en *termes d'abstraction*, on peut aisément soupçonner que cette dévotion vient plutôt du cerveau et de l'esprit naturel, que du cœur et du fond élevé par la grâce, ce qui est la raison pour laquelle nous appelons telles *dévotions fausses*. »

Le *Cathéchisme spirituel* (1er vol.), parut en 1660.

Il y avait une quinzaine d'années que le P. Bourgoing avait donné au public les œuvres du Cardinal de Bérulle.

tant à Surin, dont il se flatte d'avoir approuvé le *Catéchisme spirituel*, une formule originale, Bossuet pense que ce dernier abus conduit à avoir « une vertu sans vertu, un amour sans amour »[1].

« Une vertu sans vertu »... puisque la vertu suppose, Bourgoing nous le rappelait il y a un instant, « l'opération de l'âme vers Dieu » et que le « laisser faire Dieu » n'admet que l'opération de Dieu vers l'âme, avec si peu d'activité de la part de celle-ci! Supposez absente ou rare cette opération spéciale de Dieu, l'âme ne sera-t-elle pas exposée, sous prétexte de laisser faire Dieu, à une pure paresse spirituelle?

Quant à « l'amour sans amour », entendez sans le solide amour de préférence effective qu'un saint du XVII[e] siècle, baptisé bérullien lui aussi, mais dont la spiritualité nous le verrons, est bien plus ignatienne que bérullienne, exaltait si pratiquement et si magnifiquement, dans ses exhortations aux premiers prêtres de Saint-Lazare : « Il y a plusieurs amours de Dieu, disait saint Vincent de Paul, l'un petit, faible, imparfait; un autre médiocre; un autre grand; un autre très grand. Et c'est à ce dernier que nous devons buter...[2] »

Le dernier c'est évidemment celui qu'il préconise dans un autre entretien :

« Aimons Dieu, mes Frères, aimons Dieu, mais que ce soit aux dépens de nos bras; que ce soit à la sueur de nos visages. Ne nous y trompons pas : *totum opus nostrum in operatione consistit*[3]. »

1. *Catéchisme spirituel*, t. I.
2. Citation de la *Revue des Deux Mondes*, 1[er] août 1919, p. 653.
3. Voir ci-après, p. 225.

SECTION III

LE VERBE INCARNÉ ET LE CŒUR DE JÉSUS DANS L'ÉCOLE IGNATIENNE FRANÇAISE ET DANS L'ÉCOLE FRANÇAISE DE L'ORATOIRE

CHAPITRE PREMIER

DEUX GENRES D'HOMMAGE AU VERBE INCARNÉ. HOMMAGE IGNATIEN : HOMMAGE D'AMOUR ET D'HONNEUR. HOMMAGE BÉRULLIEN : HOMMAGE DE STRICTE ADORATION.

Joseph de Maistre écrivait en juillet 1818 à M. de Bonald, qui venait de publier la *Théorie du pouvoir* : « Est-il possible, Monsieur le vicomte, que la nature se soit amusée à tendre deux cordes aussi parfaitement d'accord que votre esprit et le mien ? C'est l'unisson le plus rigoureux, c'est un phénomène unique. Si jamais on imprime certaines choses, vous retrouverez jusqu'aux expressions que vous avez employées, et certainement je n'y aurai rien changé ». « L'assertion, disait ensuite Bonald, si flatteuse pour moi, souffre pourtant de part et d'autre des exceptions. »

A ne prendre dans les œuvres de M. de Bérulle

et du P. Lallemant que ce qui concerne directement la dévotion au Verbe Incarné, on peut s'étonner aussi de l'unisson de leurs pensées sur l'hommage et l'honneur à lui rendre : les expressions employées sont souvent même identiques de part et d'autre. Grandes dissemblances pourtant à côté des curieuses ressemblances que nous avons relevées.

Chez Bérulle et à l'Oratoire l'hommage rendu au Verbe Incarné procède d'une sainte terreur de la majesté divine ; il reste un acte de la vertu de religion, acte de révérence, d'adoration, de « civilité » sacrée ; autant d'expressions bérulliennes !

Chez Lallemant et ses disciples cet hommage procède de l'admiration des grandeurs de l'Homme-Dieu, sans doute, mais surtout de la considération de sa bonté : c'est un acte d'amour en même temps qu'un acte d'honneur, acte de la vertu théologale de charité, dont la vertu de religion n'est que la servante.

L'auteur de la *Doctrine spirituelle* s'en est expliqué clairement : « La dévotion de Notre-Seigneur, dit-il, comprend une haute connaissance de ses grandeurs, un profond respect pour sa personne et pour tout ce qui le touche ; son amour et son imitation. »

Nous allons voir d'abord comment le Traité de Lallemant, *L'union avec Notre-Seigneur*, n'est que la mise en valeur de ce programme. Nous étudierons ensuite la théologie de l'adoration d'après Bérulle. Il nous sera facile de reconnaître laquelle des deux conceptions contient le plus logiquement en germe les éléments de la dévotion

au Sacré-Cœur, dévotion eudistique et dévotion paraysienne [1].

I. — La Section première du Traité de « l'Union avec Notre-Seigneur » est consacrée à la *connaissance* du Mystère de l'Homme-Dieu. Il semble donc qu'il serait vain d'y chercher la confirmation de notre thèse sur la primauté de l'amour dans l'hommage dû au Verbe Incarné : la matière n'y prête guère.

Cependant l'auteur est tellement pénétré de cette pensée qu'à plusieurs reprises il l'exprime, et en termes fort pathétiques. Après énumération des avantages et satisfactions d'ordre naturel dont Jésus-Christ s'est privé pour l'amour de nous :

« Et nous, poursuit-il, que faisons-nous pour l'amour de Lui? Nous ne l'aimons que pour notre intérêt. Nous ne cherchons la dévotion que pour contenter notre goût. Nous ne désirons dans la perfection que le motif de notre propre excellence, comme chacun cherche à exceller dans sa profession : un soldat dans les armes, un artisan dans son métier.

« ... Il faut sortir de cette misérable servitude et servir Notre-Seigneur purement pour l'amour de Lui. Comme il s'est donné à nous par la considération de la gloire de son Père et de l'amour qu'Il nous portait, nous devons nous donner à Lui purement, pour son amour, et Lui rendre un service désintéressé, par le seul désir de Lui plaire [2]. »

Et à la fin de l'article sur « la Royauté de Jésus-Christ » :

« Quel tribut payerons-nous à ce monarque souverain?

1. *École française*, 645.
2. *Les anéantissements de l'Homme-Dieu*, § 2.

Rendons-Lui l'hommage d'un cœur fidèle, d'un cœur pur et brûlant de charité, plein du zèle de sa gloire, et d'un désir ardent d'immoler à son amour et à son service mille vies, si nous les avions. »

II. — La section II du VI[e] principe a pour titre : « l'*amour* de Notre-Seigneur », et le chapitre I[er] de cette section : « les raisons d'*aimer* Notre-Seigneur en lui-même ». « Toutes les raisons imaginables nous portent à *aimer* et à honorer la sainte humanité de Jésus-Christ, autant que nous en sommes capables... » Tel est le début du premier paragraphe de ce chapitre.

Ce mot *aimer*, trois fois répété dans les trois premières lignes de cette section, nous donne assez à entendre que les actes d'honneur, d'hommage, de respect, dont il va être sans cesse question aux chapitres suivants, ne sont pas purement et *précisément* des actes de la *vertu de religion*, mais aussi, comme il convient à une âme *véritablement religieuse*, des actes de la vertu théologale de charité [1].

Donc, partout où nous verrons *honorer*, nous devrons lire, pour nous mettre dans l'esprit de

1. Deux sens au mot *religieux*. « Il y a le sens technique : qui concerne la vertu de religion, seul de mise, quand il s'agit de spiritualité bérullienne ; et le sens plus général : qui concerne la religion. Il est facile de passer inconsciemment du premier au second et d'attribuer ainsi au premier toute la fécondité spirituelle de l'autre. Or, si noble que puisse être une spiritualité fondée sur la vertu de religion, sa valeur religieuse, au sens plénier du mot, n'est pas nécessairement hors de pair, ni même la plus élevée Celle qui se réclame de l'amour de Dieu et du zèle de sa gloire ou de son service, de par l'évangile, n'intéresse pas moins les rapports de l'humanité avec Dieu, en quoi consiste la religion, et l'on ne saurait oublier le *major horum caritas*. M. Bremond ne s'en est pas suffisamment souvenu... » F. Cavallera. *R. A. M.*, octobre 1922.

l'auteur, « aimer et honorer ; rendre un culte d'honneur, d'admiration, d'adoration, tout pénétré d'amour. » Et quand il parle d'*imitation*, c'est d'une imitation par amour qu'il s'agit encore.

« Nous ne parviendrons jamais à une grande perfection, sans une grande dévotion à Notre-Seigneur, parce que Dieu a résolu par un décret éternel, que personne n'entrerait dans ses grandeurs que par Jésus-Christ qui en est la porte. Mais quand une âme s'est bien exercée dans l'*amour* et dans l'*imitation* du Verbe Incarné, Dieu l'attire aux degrés les plus éminents des vertus et des communications divines[1]. »

« Le Fils de Dieu rend à son Père un honneur éternel et infini... Voilà le modèle et la mesure de ce que nous devons faire pour Notre-Seigneur, nous le devons honorer à proportion comme Il honore Dieu[2]... »

Mais dans l'honneur que le Fils de Dieu rend à son Père, l'hommage n'est-il pas pénétré par l'amour[3] ?

— Nous faut-il des modèles pour nous guider dans ce culte d'honneur parfait rendu à Dieu ? Regardons les saints :

« Les apôtres et les premiers chrétiens étaient tous pleins de Jésus-Christ : son *amour* et son *imitation* étaient l'idée de perfection qu'ils se proposaient, comme l'on peut remarquer dans les épîtres de saint Paul[4]. »

« Dieu nous ayant prévenus par cet excès d'amour qu'Il nous témoigne dans l'incarnation, jusqu'à se rendre semblable à nous et à devenir notre frère, Il exige notre

1. *Les raisons d'aimer Notre-Seigneur en Lui-même*, § 6.

2. *Ibid.*, § 4.

3. Tel doit être notre hommage : *consistit interior cultus in hoc quod anima conjungatur Deo per intellectum et affectum.* S. Th. I, II, Q. 101, art. 2.

4. Section III. Th. I. *Les raisons d'imiter Notre-Seigneur*, § 3.

amour par toutes sortes de titres et nous avons toutes les obligations imaginables de l'*aimer*[1]. »

Ainsi le culte, l'honneur, la révérence, l'adoration, au sens ignatien, ont-ils une signification que Bérulle[2] ne leur attribue pas, du moins dans ses premiers écrits.

III. — Les historiens du Fondateur de l'Oratoire en conviennent sans difficulté. De quoi lui font-ils gloire? D'avoir remis en faveur une vertu plus essentielle que la dévotion, la vertu de religion[3]...

Voici l'idée que le P. Bourgoing se faisait du génie particulier et de la mission providentielle du P. de Bérulle :

« Ce que notre très honoré Père, écrit-il, a renouvelé en l'Eglise, autant que Dieu lui en a donné le moyen, c'est l'esprit de religion, le culte suprême d'adoration et de révérence dû à Dieu... C'est cet esprit qu'il a désiré fortement d'établir parmi nous, celui duquel il était possédé et tout transporté, celui qui paraît en tous ses écrits. Car il n'y parle que d'adorer, que d'honorer et que... des devoirs indispensables de l'homme vers la majesté divine... devoirs trop oubliés. Beaucoup, en effet, se portent à Dieu par le motif de sa bonté, peu par l'adoration profonde de sa grandeur et de sa sainteté. On élève plus les âmes tendres par les douceurs de la dévo-

1. *Ibid.*, Ch. VIII. Combien le mystère de l'Incarnation nous est utile pour la perfection.

2. Je ne parle pas de ses disciples, des Sulpiciens, surtout de saint Jean Eudes. *Ecole française*, p. 33.

3. Voilà bien la *vertu* de *religion*, opposée à la dévotion. Mais la dévotion, c'est l'amour de Dieu, en ce qu'il a de plus idéal! « Si l'amour de Dieu est un lait, la dévotion en est la crème. » (Saint François de Sales, *Introduction*). Peut-on dire que la vertu de religion est plus essentielle que cet amour de Dieu? (Voir Appendice V.)

tion[1], et dans une certaine liberté et familiarité avec Dieu que dans un abaissement et une SAINTE TERREUR devant Lui... Ici (à l'école de Bérulle) nous sommes enseignés à être vrais chrétiens, à être religieux de la primitive religion que nous professons au baptême; nous apprenons à adorer[2] les grandeurs et les perfections divines; les desseins, les jugements de Dieu et les mystères de son Fils; ce qui était moins en usage auparavant, et ne saurait trop y être[3]. »

Le P. Amelote, dans la vie du P. de Condren, est encore plus lyrique :

« Je ne sais si la joie de considérer la maison de mon Père — c'est ainsi que je nomme celui dont j'écris la vie, (Condren) — ne charme point ma mémoire. Je dis pourtant, avec réflexion sur mes paroles, que je n'ai point vu en tous les siècles, de famille plus profitable à l'Eglise que la Congrégation de l'Oratoire. Le respect singulier envers Dieu est le premier mouvement de l'esprit de ces lévites. C'est l'instinct que leur éminent fondateur leur a imprimé. C'est lui qui a suscité de nos jours cette vertu ensevelie, et qui a excité notre siècle à se ressouvenir du plus ancien de tous nos devoirs... Il est certain qu'en ce siècle, nous voyons dans les âmes plus de familiarité avec Dieu que de révérence, et il se trouve beaucoup de chrétiens qui aiment Dieu, mais il y en a peu qui le respectent... Rien de plus rare que la vertu de la religion: chacun se porte volontiers à la charité; le respect envers Dieu n'est guère connu. Ce n'est pas dans une profonde

1. Serait-ce une pierre jetée dans le jardin de saint François de Sales ?

2. Adorer est bien mis en opposition avec aimer. Assez de professeurs d'amour et de dévotion ! On avait besoin d'un professeur d'adoration : enfin Bérulle vint !

3. Bourgoing. *Préface* des Œuvres complètes de Bérulle, pp. 102-103. Cette préface est de 1644. La négligence dont se plaint le P. Bourgoing n'était pas du moins le fait de Lallemant, mais, lui, jugeait l'amour supérieur à l'adoration; et en prêchant celle-ci, il entendait qu'on se souciât avant tout d'aimer.

adoration de sa grandeur, mais dans la seule liberté avec Lui qu'on élève ses enfants ..

« Ce qui ne se lisait presque point, il y a vingt ans [1], qu'il fallût adorer les perfections de Dieu, ses desseins, ses jugements et les mystères de son Fils, est maintenant le premier précepte de tous les livres de dévotion.

« L'on sent maintenant que le baptême nous fait religieux, qu'il nous incorpore un sacerdoce royal.

« L'on reconnaît que, puisque Dieu est père, il faut lui rendre de l'honneur, et puisqu'il est maître, il faut le craindre... Tout ce grand fonds de l'esprit de religion tire son principe du fondateur de l'Oratoire. On ne saurait voir ses traités, sans se rendre respectueux envers Dieu et envers les mystères de son Fils [2]. »

Ainsi l'originalité de Bérulle, d'après ses disciples les plus éminents, a-t-elle été de s'être fait, par rapport au Verbe Incarné, un maître d'adoration, de respect, de sainte terreur, abstraction faite de l'amour — du moins de l'amour d'amitié — s'épanouissant en dévotion et en sainte familiarité. S'agit-il de fixer au mieux « l'attitude spirituelle de Bérulle et le principe fondamental d'où découle tout le système bérullien », on nous citera les lignes suivantes de Bourgoing [3] : « Ce serviteur de Dieu regardait et *adorait* principalement la personne divine de Jésus-Christ..., unie à notre nature, c'est-à-dire Lui-même considéré en son état personnel, en son être divinement humain... en tant qu'Homme-Dieu, en son état substantiel [4]...»

1. Le P. Amelote écrivait cela en 1643. C'est le cas de répéter avec le P. F. Cavallera qu'il y a bien un certain inconvénient à refuser d'ouvrir ses fenêtres et de regarder ce qui se passe autour de soi ! *R. A. M.*, juillet 1922.

2. Amelote. *Vie du P. de Condren*, p. 85.

3. *L'École française*, p. 51.

4. *Préface* des Œuvres, p. 98.

Si donc nous comparons cette attitude à l'attitude spirituelle du P. Lallemant, vis-à-vis de l'Homme-Dieu, et à la direction qu'il donne à ses disciples, nous constatons que la grande différence, entre lui et Bérulle, est bien dans l'accent qu'il met sur l'amour, même lorsqu'il prêche l'adoration et la révérence, je dis sur l'amour entendu sans les restrictions bérulliennes, amour effectif ou tendant à l'imitation et non pas simplement amour affectif d'admiration [1].

1. On pourra citer en effet quelques passages de Bérulle et de ses premiers disciples, où l'amour envers le Verbe Incarné est réclamé explicitement avec l'adoration. Mais qu'on y prenne garde, c'est l'amour d'admiration pour les grandeurs, et non point l'amour d'amitié qui tend à imiter et à répondre aux dons par les dons.

Ecoutons le Fondateur de l'Oratoire décrivant le premier sentiment de l'âme à la vue des grandeurs de Jésus. (*Discours*, II.)

« Ceux qui contemplent un rare et excellent objet se trouvent heureusement surpris d'étonnement et d'admiration à la première vue d'iceluy, avant même qu'ils reconnaissent par le menu les particularités du sujet qu'ils contemplent... Le même nous arrive en la première vue et pensée de l'excellence, rareté et singularité de Jésus-Christ Notre-Seigneur et du sacré mystère de l'Incarnation.

« En quoi nous sommes semblables à celui qui, sortant d'une caverne et obscurité profonde, posé sur une haute montagne, verrait le soleil, ne l'ayant jamais vu auparavant, et le verrait en la sérénité d'un beau jour, s'élevant en notre hémisphère, ornant et embellissant l'univers et le vivifiant de ses rayons et de sa lumière. Car touché de l'aspect d'un si bel objet, sans doute il serait ravi en cette vue et obligé d'honorer Dieu en ce sien œuvre, sans se donner loisir de mesurer la grandeur et les dimensions de ce grand astre, pour les régler par les règles et les principes de l'astronomie et sans s'arrêter curieusement à rechercher et observer les propriétés de sa lumière, l'efficace de son influence, les périodes de ses mouvements et les autres perfections de ce grand corps céleste.

« Ainsi nous, sortant de l'obscurité des choses terrestres, et venant à contempler le vrai soleil du monde, nous sommes comme surpris d'étonnement, et épris d'amour et d'admiration (amour de complaisance admirative) au premier éclat et à la première vue de cette splendeur ; recherchant beaucoup plus d'entrer par révérence et par amour en ses lu-

IV. — Ainsi fera plus tard saint Jean Eudes, dont la spiritualité, à la prendre dans son épanouissement spécifiquement *eudistique*, a plus de rapports avec celle du P. Lallemant qu'avec celle de M. de Bérulle.

« Dans ses vingt ans de séjour à l'Oratoire, dit le P. Bainvel, la piété du P. Eudes se nuança quelque peu d'après celle de Bérulle et de Condren. » Quelque peu seulement ! Les abstractions grandiloquentes des *Grandeurs de Jésus* allaient mal à ses tendances affectives. L'hommage d'adoration, qui chez les Pères de l'Oratoire primait tout, ne détrôna jamais chez lui l'hommage d'amour aux cœurs de Jésus et Marie : là est l'idée directrice de sa spiritualité[1].

mières, que par lumière en son amour, encore que nous désirions *recevoir* de lui l'une et l'autre... » ... Nous voilà à l'amour *passif* sans qu'il ait été question de l'amour actif au sens indiqué par saint Vincent de Paul, p 225, ou du moins sans qu'on ait vu le passage de l'un à l'autre.

1. Plus affectif et moins intellectuel que l'hommage strictement bérullien, l'hommage d'amour du P. Eudes multiplie aussi les élans, les élévations, les prières... « Je désire, ô mon Jésus, que toutes les puissances et perfections de votre divinité et humanité, tous vos états, mystères, qualités, vertus, pensées, paroles, actions et souffrances, toutes vos sacrées plaies, toutes les gouttes de votre précieux sang, tous les moments de votre éternité, s'il m'est permis de parler ainsi, et généralement toutes les choses qui ont été et sont en votre corps, en votre âme, en votre divinité soient autant de voix qui vous disent éternellement : je vous aime, ô très aimable Jésus, je vous aime, ô bonté infinie, je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces, et je veux vous aimer toujours de plus en plus... Bon Jésus, quand sera-ce qu'il n'y aura plus rien en moi qui m'empêche de vous aimer ? Hélas, je vois bien que ce ne sera point sur la terre, mais seulement dans le ciel. O ciel, que tu es désirable !... O terre, ô monde, ô corps, prison obscure de mon âme, que tu es insupportable ! Infortuné que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » P. Eudes. *Œuvres*, I, p. 402.

« L'*amour*, voilà le mot qui revient sans cesse sous la plume du Vénérable P. Eudes, écrit le P. Boulay[1], le sentiment qui jaillit de son cœur et anime tous ses discours. Quel que soit le sentiment qui pénètre son âme, il l'imprègne d'amour; il mêle l'amour à l'adoration, à l'humilité (bérullienne)... et voilà, à notre avis, ce qui fait le caractère propre du *Royaume de Jesus*[2], ce qui le distingue nettement des autres productions oratoriennes. Sans doute on y rencontre ce qui constitue le fond de la doctrine du cardinal de Bérulle et du P. de Condren : se pénétrer de l'esprit, des vertus, des puissances de Jésus et Marie; exprimer en soi leur vie et leurs mœurs; mourir à soi-même et ne vivre que par eux pour eux[3]. Mais ces deux saints personnages recommandaient principalement à leurs disciples et pratiquaient eux-mêmes envers Dieu et son Fils le culte d'adoration et de révérence, ne parlant guère dans leurs écrits que d'honorer, que d'adorer la majesté divine et la grandeur de Jésus, que de s'abaisser, que de s'anéantir en leur présence, et de même à proportion à l'égard de Marie qu'ils envisageaient surtout dans ses excellences et sa souveraineté... L'amour n'est point l'objet sur lequel se fixe de préférence leur regard... Le R. P. Eudes, au contraire, unit dans son culte l'amour au respect et à la vénération, il l'y fait même prédominer[4]. »

1. *Vie du Vénérable Jean Eudes*, I, 207-208.

2. Premier ouvrage du P. Eudes, publié en 1637, alors qu'il appartenait encore à l'Oratoire, et auquel il n'a fait aucune retouche dans les six ou sept éditions qu'il donna de 1637 à 1670.

3. Ce fond de doctrine, n'est-il pas le fond de la *Doctrine spirituelle*, des ouvrages de saint François de Sales et des *Exercices spirituels* de saint Ignace?

4. Boulay... *Vie*..., p. 210.

Dans cette citation, qu'on mette *Doctrine spirituelle* à la place de *Royaume de Jésus*, et Lallemant au lieu de Eudes, il n'y aura rien d'autre à changer. Saint Jean Eudes est beaucoup plus ignatien que bérullien, même — et surtout — quand il monte par la voie de l'amour jusqu'à la dévotion au Sacré-Cœur.

Quant à l'*adoration* de la majesté divine, objet sur lequel se fixe de préférence le regard des premiers oratoriens, elle

Cette page a visiblement embarrassé M. Bremond. « C'est bien à peu près cela, avoue-t-il ; mais au lieu d'amour pris absolument, nous mettrions plutôt amour affectif, tendresse pieuse... Nuances difficilement saisissables et sur lesquelles je ne voudrais pas appuyer... Le P. Eudes fait prédominer, non pas, encore une fois, « l'amour » mais la dévotion, sur le respect, la vénération, etc. Dans la pensée de Bérulle c'est l'amour, et non pas la crainte qui doit incliner l'homme à s'anéantir devant Dieu. »

La citation de Bérulle qu'on a lue à la page 152 nous porte à croire, en effet, qu'il n'excluait pas de l'adoration un certain amour d'admiration, se rattachant à l'amour de complaisance.

Il faut avouer pourtant que dans le *culte de revérence* préconisé par lui, si la charité n'était pas éliminée, le tout premier rang était laissé à la vertu de *religion*. Grâce à une pieuse équivoque, les disciples de M. Olier pourront écrire : « l'adoration est amour, et l'amour est adoration »[1].

Mais cette adoration, dont les maîtres de la spiritualité sulpicienne ont fait le premier point de l'oraison, est-elle bien « l'adoration telle que Bérulle la comprend? »

L'adoration sulpicienne n'est qu'un mot de con-

n'est guère, semble-t-il, qu'un acte de la vertu de religion, un devoir qui s'impose à tous les esprits « même aux démons et aux damnés », écrit le P. Hugues Quarré, « un des plus lucides » historiens de l'Oratoire. *Ecole française*, p. 119.

1. N'est-ce pas toujours le « discours à deux clefs idéologiques, qui constitue un véritable système à deux écritures » ?

vention, sous lequel Lantages et Tronson ont amalgamé commodément les actes de presque toutes les vertus, l'admiration et la joie y comprises!

« Le corps de l'oraison, explique M. Tronson, est composé de trois points. Le premier, que nous appelons adoration; le second, communion; le troisième, coopération... Il y a deux choses dans l'adoration: 1° regarder Jésus-Christ... ou regarder en Jésus-Christ le sujet que nous méditons; 2° Lui rendre nos devoirs; or, il y en a six principaux auxquels on peut ordinairement s'arrêter: adoration[1], admiration, louange, *amour*, joie, gratitude. »

... A propos du regard sur Jésus-Christ M. Tronson fait cette remarque, où nous retrouvons une idée chère au P. Lallemant : « Nous ne saurions prendre de voie pour avancer davantage, et faire plus de progrès dans la vertu, que de commencer toujours par cette pratique, adorer Notre-Seigneur rempli de cette vertu... »

Quant à *l'amour*, rangé par M. Tronson, au quatrième rang de ces devoirs principaux, c'est un amour de charité affective : « amour divin qui fait que l'âme désire que tout le monde connaisse les perfections de celui qu'elle aime; elle souhaite que tout le monde en reconnaisse le mérite, elle soupire après la gloire de son nom, et ne veut que l'accomplissement de sa divine volonté et de tous ses desseins; en un mot, comme elle l'aime, elle

1. Adoration spécifique au sens bérullien, comprise au même titre que les autres devoirs dans l'adoration générique, corps de l'oraison.

ne peut s'empêcher de lui souhaiter toutes sortes de biens : *amare est velle bonum* ». (*Œuvres*, p. 74.)

Nous sommes loin de la stricte adoration au sens de M. de Bérulle, « adoration, premier devoir de la créature, obligée d'honorer son Dieu, avec tant de nécessité que nous y pouvons même contraindre les démons et les damnés » (Quarré).

Pour suivre son attrait et obéir à sa grâce, le P. Eudes dut précisément se dégager des entraves où un culte trop froid glaçait et enchaînait les élans de son cœur. Qui pourra nier que sa dévotion à Jésus et à Marie se rapproche beaucoup plus de celle des ignatiens que de celle des bérulliens[1]? Dans les textes de Lallemant que nous avons cités, pas plus que dans les *Exercices spirituels* de saint Ignace, il n'y a aucune mention explicite du Sacré-Cœur. Mais ne peut-on pas dire de ceux-là ce que le P. Bainvel a dit de ceux-ci? « Ils y orientent les âmes par la façon humaine de présenter Jésus; qui appelle leur dévouement et leur amour; par l'étude attentive et amoureuse de Jésus dans sa vie et dans sa mort; par le ressort qui met tout en jeu, l'amour passionné pour Jésus, répondant à l'amour de Jésus pour nous.... La conformité amoureuse de vie et l'union de cœur avec Jésus, qui sont l'âme des *Exercices*, préparent l'âme à entrer en commerce intime avec le Sacré-Cœur, dès que ce Sacré-Cœur lui sera découvert... » (*La dévotion au S.-C.*, p. 386.)

1. Voir notre panégyrique de saint Jean Eudes, *Le protégé et l'apôtre de Marie*, Téqui, 1928.

CHAPITRE II

UN PENDANT DE *LA DOCTRINE SPIRITUELLE* : LA THÉOLOGIE MYSTIQUE DE SAINT-JURE. PLACE QU'IL Y DONNE AU CŒUR DE JÉSUS, INDÉPENDAMMENT DE TOUTE INFLUENCE BÉRULLIENNE

I. — S'il est un chapitre où l'historien de l'*école française* se soit montré dialecticien souple et disputeur subtil, c'est bien celui qu'il a intitulé : *la dévotion au Sacré-Cœur*, où il s'efforce de prouver que cette dévotion a pris naissance à l'Oratoire et qu'on en doit faire honneur à M. de Bérulle..., vu qu'elle n'est qu'un corrollaire de sa doctrine[1].

On a comparé la dévotion au cœur de Jésus, à un grand fleuve formé de deux courants principaux : le courant eudistique et le courant paray-

1. III[e] partie, ch. III. « Du bérullisme pur à la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, il n'y avait, si j'ose dire, qu'un pas », p. 644.

« La dévotion bérullienne contenait en germe tous les éléments de la dévotion eudistique au Sacré-Cœur. » « Alors même que le mot *cœur* ne se trouverait pas une seule fois dans les œuvres de Bérulle, nos conclusions resteraient les mêmes. Nous ne soutenons pas, en effet, que Bérulle ait connu et pratiqué la dévotion eudistique au Sacré-Cœur, mais simplement que la doctrine du P. Eudes sur cette dévotion est comme un corollaire de la doctrine bérullienne », p. 645.

sien. Si l'on arrivait à démontrer que non seulement le premier, mais aussi le second, descend des hauteurs de la théologie bérullienne, quel triomphe pour la thèse du *bérullisme universel*, si chère à M. Bremond! « Bérulle et toujours Bérulle! Il n'y a pas moyen de l'éviter, si l'on veut exposer les véritables origines de la dévotion au Sacré-Cœur » (p. 604).

C'est à organiser ce nouveau et suprême triomphe que l'historien a déployé toutes les ressources de sa dialectique.

A première vue, il ne semble pas trop difficile d'établir que le P. Eudes, fervent oratorien, au moment où il écrivit son *Royaume de Jésus* déjà tout imprégné de la dévotion envers le Sacré-Cœur[1], dut au fondateur de l'Oratoire le meilleur de son inspiration.

Mais quand on se flatte de prouver que sainte Marguerite-Marie elle-même est, au moins indirectement et par des intermédiaires bérulliens, tributaire de l'Oratoire de Jésus, la gageure est peut-être plus malaisée à tenir!

Le plus important des intermédiaires en question serait « le représentatif » P. Saint-Jure. Vraisemblablement il ne doit rien au *Royaume de Jésus*, « mais il a accepté le bérullisme vers 1640, au plustard, et a *plus qu'entrevu* la dévotion au Sacré-Cœur. Cependant, comme il n'a rien fait pour organiser cette dévotion nouvelle,

1. P. Lebrun : « Un lecteur attentif y découvre aisément les pensées, quelquefois même les expressions dont l'auteur se servira plus tard, pour chanter les louanges et pour exposer la théologie du Sacré-Cœur. » *Le bienheureux Jean Eudes et le culte public du Cœur de Jésus*, p. 16.

on peut maintenir la priorité du P. Eudes »[1].

Nous savons déjà ce qu'il faut penser de cette soi-disant acceptation du bérullisme par Saint-Jure. Sa théologie mystique est le pendant de la *Doctrine spirituelle*, et partant de source ignatienne, comme elle. Quant à ses pages sur la dévotion au Sacré-Cœur *plus qu'entrevue* par lui, il m'est impossible de leur découvrir aucun lien de parenté avec les quelques lignes subtiles[2] du cardinal de Bérulle sur le Cœur de Jésus ou avec le reste de son système[3]. Elles sont la fleur qui s'épanouit comme naturellement sur la belle et féconde

1. *Ecole française*, p. 640.
« Marguerite-Marie doit plus ou moins à la lecture du P. Saint-Jure, lequel dépend de Bérulle. »
Ainsi voyons-nous « la dévotion au Sacré-Cœur naître, grandir obscurément dans le jardin fermé de l'école française, jusqu'au jour où, transplantée sous d'autres cieux, arrosée par d'autres mains, elle promet d'étendre bientôt ses rameaux triomphants sur toute l'Église. » *Ibid.*, p. 514.

2. Le mot est du P. Bainvel. « Le cardinal de Bérulle, dit-il, a quelques réflexions subtiles, mais pénétrantes sur le Cœur de Jésus. » *La Dévotion au Sacré-Cœur*, 6e mille, p. 326.

3. Il n'entre pas dans mon plan de discuter à fond les raisonnements par lesquels M. Bremond tente d'établir que la dévotion eudistique au Sacré-Cœur n'est qu'un corollaire de la doctrine de Bérulle (p. 645), et que de la fête bérullienne de Jésus à la fête du Sacré-Cœur, « la distance est imperceptible, le passage facile, presque inévitable ». Qu'il me suffise de dire que le leitmotiv de la « fête de Jésus » est l'adoration des Grandeurs, et que celui de la « fête du Sacré-Cœur » chez saint Jean Eudes, comme chez sainte Marguerite-Marie, c'est l'amour à rendre au Dieu fait homme en reconnaissance de son amour pour les hommes. Sur ce point, le P. Lebrun est formel, et M. Bremond reconnaît lui-même — en le regrettant — qu'il assigne pour objet premier à la dévotion eudistique « l'amour de Jésus pour les hommes », *op. cit.*, p. 69.
« Ce que le P. Eudes envisage principalement dans le Cœur de Jésus, et ce qui, à ses yeux, constitue le cœur spirituel du Verbe Incarné, c'est son amour. » P. Lebrun, p. 66.
Au XIIe livre du *Cœur admirable* de Marie, « il ne fait guère que commenter cette belle pensée de saint Bernardin de Sienne que le cœur du Sauveur est une fournaise de

doctrine de l'union avec Notre-Seigneur, doctrine que Saint-Jure a rencontrée chez les plus grands spirituels de la Compagnie et qui se retrouve au fond de tous ses livres, du premier comme du dernier. Les citations vaudront mieux que les raisonnements pour montrer : 1° la magnifique unité de la théologie mystique de Saint-Jure; 2° le caractère personnel de ses vues sur le Cœur de Jésus; 3° l'influence qu'il a exercée sur certains auteurs du XVII[e] siècle, soi-disant bérulliens et qui, sans le nommer, n'ont fait que le copier, en le démarquant à peine.

II. — A travers tous les volumes du P. Saint-Jure — telle une chaîne d'or à travers les perles d'un collier — court une idée directrice, que l'on retrouve partout : l'*union* avec Dieu, l'*union* avec Notre-Seigneur, l'Homme-Dieu.

très ardente charité pour enflammer et embraser l'univers d'un amour réciproque », p. 67.

Vous chercherez en vain dans tout l'office de Jésus, composé par M. de Bérulle, un seul mot sur ce double amour. Ni les leçons des matines du jour, ni les leçons de l'octave, ni les répons, ni les antiennes, ne font même allusion soit *à l'amour de* Jésus, soit *à l'amour pour* Jésus.

L'oraison, où l'Eglise résume d'ordinaire tout l'esprit d'une fête, n'exprime ici qu'une pensée : la vie du Verbe dans l'humanité qu'il a assumée, et la vie de cette humanité dans le Verbe.

Voir ce qui a été dit plus haut de la place mesurée à l'*amour* dans l'*adoration* strictement bérullienne.

Si saint Jean Eudes quitta l'Oratoire, écrit le P. Le Doré, c'est que « les tendances de piété des Oratoriens allaient mal à l'esprit de confiance et d'amour qui l'animait ». P. Boulay. *Le V. P. Eudes*, I, 251.

Voulant résumer « le dessein de cette fête de *la solennité de Jésus* », le P. Bourgoing écrit qu'il est « premièrement de regarder, aimer et adorer le Fils de Dieu selon ce qu'il est en soi-même... *beaucoup plus qu'en ses bienfaits et en ses opérations*... Il est juste d'attribuer un jour solennel au Verbe fait chair considéré non pas en l'opération et l'accomplissement de son mystère, mais en état permanent et éternel d'Homme-Dieu ». *Préface*, p. 100.

Il finira par en faire le thème unique de l'un de ses ouvrages : l'*Union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ses principaux mystères, pour tout le temps de l'année*[1].

Mais avant de nous livrer dans ce livre au titre significatif ce qu'on pourrait appeler la clef de sa spiritualité, il a développé cette féconde idée d'union surnaturelle dans un tome presque entier de l'*Homme spirituel* (t. II), qui n'est lui-même que l'épanouissement d'un précieux chapitre de son tout premier ouvrage : *De la connaissance et de l'amour du Fils de Dieu.* » (Liv. III, ch. VI.)

C'est bien à cette idée que la *théologie mystique* de Saint-Jure doit son unité et sa richesse.

« La fin pour laquelle Dieu a créé l'homme, dit-il, a été d'être glorifié en lui et par lui; et afin qu'il fût en état d'exécuter son dessein selon son désir, il a résolu de le rendre heureux en cette vie et en l'autre, et pour ce sujet, de *s'unir intimement* à Lui... Car, comme il n'est pas possible qu'une chose qui n'est pas blanche de soi, le devienne si elle n'est unie à la blancheur, ni qu'un homme soit savant ou riche, s'il n'est pas doué de science et s'il ne possède pas de richesses; de même l'homme n'étant pas bienheureux en lui-même, puisque de soi il n'est rien, il ne peut le devenir qu'en s'unissant à sa béatitude qui est Dieu.

« Mais l'homme peut être uni à Dieu de deux manières : la première en cette vie par la grâce; et la seconde, en l'autre par la gloire. L'union avec Dieu par la grâce se fait en l'aimant et le servant; celle de la gloire en le voyant comme il est et le possédant. Ainsi, quand l'homme aime et sert Dieu, il s'unit à Lui... et Lui étant uni il le possède; le possédant, il est bienheureux; car il possède sa béatitude, comme il la peut avoir ici-bas...

« Il possède aussi sa perfection... possédant sa fin... Le

1. 1653.

nom de *fin* nous conduit là comme par la main, parce qu'il exprime en sa signification que c'est là que la chose finit, qu'elle s'achève, qu'elle se consomme, et qu'elle acquiert sa perfection dernière, que c'est là enfin le terme de son excellence... »

Après avoir énuméré les moyens et les effets de cette union avec Dieu, Saint-Jure en vient à l'union avec Notre-Seigneur — au lieu où elle se doit faire : son cœur sacré ! — et à la manière dont elle doit s'opérer : par « l'exercice de l'union ».

« Cet exercice consiste à employer tous nos soins et faire tous nos efforts pour nous unir intimement à Lui, sans nous inquiéter de tout le reste. Il saura bien Lui-même nous *appliquer* ensuite, quoique nous n'y pensions pas, à tout ce qui regarde le détail de notre salut, et particulièrement à quatre choses, auxquelles toutes les autres, toute l'économie d'une conduite spirituelle, se réduisent : premièrement aux mystères de sa vie et de sa mort ; secondement à ses vertus et à l'exercice des bonnes œuvres ; troisièmement à toutes choses selon qu'elles nous viendront ; quatrièmement enfin, à Dieu...

« Comme l'aiguille marine ne se tourne pas d'elle-même vers le pôle, mais seulement lorsqu'elle est frottée de la pierre d'aimant, après quoi elle se remue aussitôt et sans cesse jusques à ce qu'elle l'ait rencontrée : de même, notre volonté ne se portera jamais d'elle-même à l'humilité, aux choses basses, aux mépris et aux opprobres, si elle n'est premièrement touchée de l'humilité de Jésus-Christ, qui, lui communiquant son impression et sa vertu, fait qu'elle va gaiement à ce dont elle avait auparavant de l'horreur. »

M. Bremond, qui cite une partie de ce chapitre, fait remarquer que « Saint-Jure *depuis son ralliement au bérullisme* (!!) insiste beaucoup plus sur l'*union* au Verbe Incarné, que sur l'*imitation* du

Verbe Incarné... ce qui implique une philosophie particulière » (p. 268-269).

Mais, dès son premier ouvrage, publié en 1633, alors qu'il ignorait tout de Bérulle, le P. Saint-Jure avait les mêmes idées sur l'*union* et sur l'*imitation*, et mettait les mêmes expressions — soi-disant bérulliennes — au service de sa philosophie, ou plutôt de sa théologie mystique! Le très érudit historien de l'École française a reculé, dit-il, devant la lecture des œuvres du jésuite, qui « réunies formeraient trois in-folio »[1]. C'est dommage ! Au livre III, chapitre XVI, section IV de *La connaissance*, etc., voici l'intéressante page qu'il aurait lue :

« Il est une autre sorte de moyen pour rendre nos œuvres fort parfaites : Notre-Seigneur l'a enseignée souvent à sainte Gertrude... Elle consiste en ce que *nous unissions* toutes nos pensées, toutes nos paroles, toutes nos actions et toutes nos intentions, avec celles de Notre-Seigneur. Mais pour mieux concevoir la chose, il faut remarquer que toutes les bonnes œuvres des hommes sont, sans autre rapport, habituellement et virtuellement *unies* avec celles de Notre-Seigneur, parce qu'elles sont faites en vertu du secours et de la grâce qu'Il nous a mérités de Dieu son Père, par les actions de sa vie et par les douleurs de sa mort. Nous n'entendons point parler de cette *union* habituelle, mais d'une autre qui est *actuelle*, et qui se fait par le désir que l'âme a de *cette union* de ses œuvres avec celles de Notre-Seigneur, par l'acte de foi qu'elle forme de la force infinie que ces œuvres de Notre-Seigneur ont toutes jusqu'à la moindre, pour ennoblir les nôtres, par la très haute estime qu'elle conçoit de leur excellence, par l'amour dont elle est touchée pour Lui, et qui la porte à désirer ardemment cette union, par la demande qu'elle

1. Page 264 : « Une étude proprement critique m'aurait pris de longs mois... Il aurait fallu un lexique comparé de Saint-Jure avant et après son adhésion au bérullisme. »

Lui en fait et à son Père, et par l'espérance qu'elle a d'obtenir cette faveur de leur bonté.

« Par ces actes intérieurs et par d'autres semblables, comme l'âme *s'applique* spécialement les mérites de Notre-Seigneur, et *s'arrose* de son sang, aussi *unit*-elle d'une façon particulière ses actions aux siennes ; et dans cette union elles reçoivent un lustre merveilleux... C'est comme si quelqu'un trempait sa main dans l'or fondu, qu'il retirerait toute dorée ; ou comme quand un drap qui n'est pas d'une si belle couleur est remis dans la teinture d'un rouge cramoisi ; ainsi, plongeant nos actions dans l'or très pur et dans la très fine pourpre de celle de Notre-Seigneur, nous les rendons tout autrement éclatantes et précieuses. Cette *union actuelle* est comme la dernière couche d'un vernis délicat dont les peintres glacent leurs tableaux, et donnent un certain jour de gaieté et un trait de vivacité aux couleurs qui étaient sombres et languissantes [1].

« Notre-Seigneur apparut une fois à sainte Gertrude, accompagné de saint Jean l'Évangéliste, qui se mit à écrire devant elle, prenant tantôt de l'encre dans un cornet qu'il tenait en sa main, et dont il faisait des lettres

1. M. Bremond aurait-il rencontré dans les œuvres de Bérulle quelque passage dont Saint-Jure eût pu s'inspirer pour ces gracieuses comparaisons ? L'ouvrage parut en 1633, alors que le Jésuite n'avait rien lu du Fondateur de l'Oratoire, observe M. Bremond lui-même.

Mais s'il ne doit rien au bérullisme, la réciproque est-elle vraie ?

Parmi les œuvres de M. Tronson se trouvent des conseils sur l'oraison, où on lit ceci : « Lorsqu'on veut teindre une étoffe et lui donner une couleur qu'elle n'avait point auparavant, une étoffe blanche que l'on veut mettre en écarlate, on le peut faire de deux façons : ou en appliquant dessus cette couleur, et cela se ferait avec beaucoup de temps, de travail et de peine ; ou en la mettant dans la teinture, ce qui se ferait sans peine ; car après l'avoir laissée seulement tremper pendant quelques jours, on la retirerait toute teinte d'écarlate. Il en est de même des vertus : il est une teinture renfermée dans le Cœur de Jésus-Christ, et lorsque l'âme s'y plonge par amour, par adoration et par les autres devoirs de la religion (qui nous unissent à Notre-Seigneur), elle prend aisément cette teinture ; en sorte qu'elle est plus pleine de vertus que si elle en avait fait beaucoup d'actes. » *Manuel du séminariste*, VII. Du corps de l'oraison.

noires, tantôt trempant sa plume dans le côté de Notre-Seigneur ; alors il écrivait en caractères rouges. Notre-Seigneur fit connaître à la sainte que par les lettres noires étaient signifiées les actions que l'âme fait d'ordinaire, et par les rouges, celles qu'elle faisait en union de sa mort... Puisque ce moyen de perfection est si excellent, tâchons donc de nous en servir avec un grand soin.... unissant toutes nos actions et toutes nos intentions avec les siennes, afin que comme les nôtres sont basses, impures et imparfaites, elles s'ennoblissent, se purifient et se perfectionnent dans les siennes, ainsi qu'une petite goutte d'eau boueuse, froide et sans saveur, jetée dans un grand tonneau de vin, vient à s'éclaircir, à se rougir, à se fortifier et à prendre les qualités du vin [1]. »

Après avoir montré l'excellence et énuméré les avantages de l'union avec Notre-Seigneur, Saint-Jure en vient aux moyens par lesquels on peut l'acquérir : actes intérieurs de toutes les vertus ; sacrements, et surtout l'eucharistie, « le sacrement de l'amour » [2] ; oraisons mentales et vocales,

« particulièrement quelques-unes qui ont plus de force et d'efficacité pour cela, comme sont les litanies de Jésus, l'office de la Sagesse composé par Henri Suso, certaines oraisons jaculatoires enflammées, pensée ordinaire de Lui, entretien vocal et familier avec Lui-même, comme si on Le voyait près de soi, se comportant avec Lui comme un enfant avec son père, comme une épouse avec son époux, un ami avec son ami... [3] »

Enfin, l'écrivain se demande en quel lieu doit se faire cette union : et la réponse est une ébauche en dix pages d'un traité sur le Sacré-Cœur, qu'en vérité « il a plus qu'entrevu ! »

1. *De la Connaissance*, etc., t. IV, Liv. III, ch. xvi.

2. *Sacramentum amoris.* Saint Thomas, Opusc. 58 (25).

3. Voir saint Ignace. *Exercices spirituels*, Colloques. Nous sommes loin de la sainte terreur bérullienne !

« Pour le lieu, je dis que c'est dans le Cœur de Notre-Seigneur que nous devons très particulièrement nous unir à Lui. Déjà nous y sommes tous, puisque nous savons d'une manière certaine et infaillible qu'Il nous aime, et que l'amour loge toujours avec lui-même les personnes aimées, dans le cœur, comme dans son propre domicile. De plus, nous pouvons nous y placer et y demeurer par nos pensées, comme nous pouvons nous mettre en esprit auprès de quelqu'un et entrer dans son cœur. C'est là qu'il faut établir notre demeure. Il n'y a personne si pauvre qui n'ait quelque lieu pour se retirer. Les religieux font profession d'une pauvreté plus étroite et d'un dépouillement total, cependant ils ont encore leur cellule. Les ermites, les reclus ont leur chambrette où ils se tiennent, et où ils font leurs exercices. Notre-Seigneur nous loge dans son Cœur ; c'est donc là notre demeure, et nous ne pouvons pas en avoir de meilleure, de plus riche, de plus magnifique, de plus agréable, de plus sainte et de plus divine : tous les palais des rois et des plus puissants monarques, tous les cabinets des reines et des princesses n'en approchent pas. C'est pour cela que saint Bernard lui dit : « O mon Seigneur, vous avez voulu que votre côté fût « ouvert, afin de nous ouvrir une porte pour entrer chez « vous. Vous avez fait que l'amour plus que la lance a percé « votre Cœur, afin que nous pussions y demeurer et y être à « couvert de tous les embarras extérieurs. Allons donc avec « joie nous loger dans ce Cœur, pour n'en sortir jamais. « Oh ! qu'il est bon et qu'il y a de plaisir de demeurer et « d'*opérer* dans son Cœur[1] ! »

Oui, *d'opérer ;* c'est dans le Cœur de Notre-Seigneur que nous devons exercer toutes les fonctions de la vie purgative, de la vie illuminative et de la vie unitive. .

...Suivent de très touchantes considérations — que nous retrouverons plus loin — accompagnées d'exemples...

1. Saint Bernard. *Tract. de Passione,* ch. III.

« Les tribulations venant à nous par le Cœur de Jésus, s'y adoucissent extrêmement et y perdent toute leur amertume. Tandis que le très noble et très illustre martyr saint Palœmon était horriblement déchiré avec des ongles de fer, et brûlé avec des tisons allumés et des lampes ardentes, par l'ordre de l'empereur Maximien, il n'appliquait point son esprit à ses blessures et aux douleurs qu'on lui faisait endurer ; il pensait seulement à Jésus-Christ, il s'adressait à Lui, comme le pouvant seul secourir dans cette extrémité.

« Aussi Jésus-Christ ne lui manqua-t-il pas : car il fit que les bourreaux ne purent plus s'aider de leurs bras, ni le feu faire sentir sa chaleur. Et alors l'empereur saisi d'un grand étonnement lui dit : « De quels enchantements te sers-« tu, pour ôter ainsi tout pouvoir aux exécuteurs de ma « justice et la force au feu lui-même ? Ce sont là des traits « de ta magie. » Le saint lui répondit : « Mes enchante-« ments, mes sortilèges et ma magie sont Jésus-Christ qui « m'assiste et me fortifie pour me rendre victorieux de « tous vos supplices. »

Après des considérations analogues sur les actes de la vie illuminative et de la vie unitive, Saint-Jure conseille de « faire de cet exercice de l'union avec Notre-Seigneur dans son Cœur sacré le capital de nos dévotions, au lieu de partager notre esprit en beaucoup de petites pratiques ».

III. — Nous montrerons au chapitre suivant le rayonnement du P. Lallemant au point de vue de la dévotion au Sacré-Cœur.

— Le P. Saint-Jure lui aussi a rayonné, même en dehors de son ordre.

Tel auteur de la fin du XVII^e^ siècle, que M. Bremond nous présente comme une merveille d'originalité — du moins dans les pages que cet auteur consacre à la dévotion au Cœur de Jésus — démarque à peine les emprunts qu'il a faits, sans

donner la moindre référence, à l'*Homme spirituel* du jésuite.

L'historien, de l'école française est rarement solennel ! C'est avec une sorte de solennité amusante, qu'il nous présente l'honnête copiste de Saint-Jure : « un précurseur, dont s'honore l'école française, et qui aurait devancé même l'initiative du P. Eudes » ! ! !

— « En dehors de ses mérites particuliers qui ne semblent pas inférieurs à ceux de tant de spirituels moins oubliés que lui, l'auteur que je vais citer nous intéresse à un double titre : d'abord parce que dès 1662 — la circulaire du P. Eudes sur le culte public du Sacré-Cœur est de 1672 — il a traité du Cœur de Jésus *ex professo* et plus longuement que les autres précurseurs de Marguerite-Marie : six chapitres, quarante pages in-quarto, et tout d'une venue ; ensuite parce que, sans appartenir soit à l'Oratoire, soit à l'une quelconque des colonies oratoriennes, il s'inspire constamment de Bérulle. Il ne le nomme pas — *sic vos non vobis* — mais il le sait par cœur. C'est un religieux minime, le P. Timothée Brianson de Raynier, né à Aix-en-Provence en 1595, mort à Marseille en 1681, après avoir publié un certain nombre d'ouvrages spirituels, entre autres : *L'homme intérieur* ou l'idée du parfait chrétien (1662). »

Saint-Jure avait publié dès 1643, le *Livre des élus*, où se lisent déjà de très belles pages sur le Sacré-Cœur ; trois ans plus tard paraissait *L'homme spirituel* dont j'ai cité plus haut quelques passages remarquables entre tous.

Le P. Timothée les avait remarqués lui aussi,

ces passages ! De même qu'il a pris le titre du livre de Saint-Jure en remplaçant *spirituel* par *intérieur*, de même s'est-il approprié les idées et même les phrases du jésuite, y changeant quelques mots par-ci par-là. Pour nous en tenir aux citations faites par M. Bremond, voici un parallélisme significatif et assez savoureux.

Texte de Saint-Jure	Texte du P. Timothée
« La troisième chose qu'il faut considérer touchant l'union avec Notre-Seigneur, c'est le lieu où nous devons principalement la pratiquer ; et la quatrième est la pratique elle-même.	
« Pour le lieu, je dis que c'est dans le Cœur de Notre-Seigneur que nous devons très particulièrement nous unir à Lui. Déjà nous y sommes tous, puisque nous savons d'une manière certaine et infaillible qu'Il nous aime, et que l'amour loge toujours avec lui-même les personnes aimées dans le cœur comme dans son propre domicile. Notre-Seigneur nous loge dans son Cœur ; c'est donc là notre demeure, et nous ne pouvons pas en avoir de meilleure, de plus riche, de plus magnifique, de plus agréable, de plus sainte, de plus divine ; tous les palais des rois et des plus puissants monarques, tous les cabi-	« ... Nous sommes tous dans le Cœur de Jésus-Christ, puisqu'Il nous aime tous, et que l'amour a cette propriété de loger la personne aimée dans le cœur de la personne aimante. « Aussi le parfait chrétien se considère-t-il toujours comme dans le Cœur de Jésus-Christ ; il y fait sa demeure sans en sortir jamais. « Il y fait toutes ses œuvres, toutes ses actions et tous les actes de vertu, qu'il pratique même selon les dispositions de ce Cœur divin... « Ce Cœur n'est pas pour lui comme une tente de passage, mais il y vit comme dans son propre élément...

nets des reines et des princesses n'en approchent pas.

« ...C'est dans le Cœur de Notre Seigneur, que nous devons faire toutes nos opérations, comme un homme fait les siennes dans sa chambre ou dans son cabinet.

« Nous devrons y faire absolument tout ce que nous faisons, et y exercer toutes les fonctions de la vie purgative, de la vie illuminative et de la vie unitive ».

son propre domicile... comme dans le cabinet des merveilles de Dieu et le sanctuaire de ses secrets adorables.

« Il y fait son oraison, il y reçoit les sacrements ; il y confesse ses péchés, il y communie et y pratique toutes les vertus... »

Ainsi après la proposition générale — qui est la même dans les deux auteurs : le Cœur de Jésus est notre demeure, le lieu où nous accomplissons toutes nos actions; reste à détailler ces actions de l'Homme spirituel..., de l'Homme intérieur. Le jésuite renferme ce détail dans la division classique des trois vies. Le minime énumère les pratiques ordinaires du chrétien parfait : contemplation des mystères ; pratique du sacrement de pénitence et du sacrement d'eucharistie ; assistance à la messe... le tout dans le Cœur de Jésus.

Malgré la légère divergence des cadres, les idées et beaucoup d'expressions sont identiques.

Saint-Jure	Timothée Brianson
« Et d'abord pour la vie purgative. Considérez, examinez, pleurez vos péchés, demandez-en pardon à Dieu, dans ce Cœur qui, autrefois en a conçu un regret inex-	« Dans ce Cœur divin, l'homme intérieur confesse ses péchés. Le Cœur de Jésus est le véritable tribunal où il s'accuse ; et lorsqu'il est en celui de la confession,

primable, et qui en a été percé de douleur. Haïssez et fuyez les plus légères offenses dans ce Cœur infiniment saint, souverainement pur, et qui a en aversion et en horreur extrême le moindre péché véniel.

« Faites dans ce Cœur pénitent et affligé vos mortifications et vos pénitences...

« Faites-y vos oraisons mentales et vocales, votre action de grâces après la communion ; vous ne pouvez choisir un oratoire plus recueilli.

« Nous devons encore faire toutes nos actions intérieures et extérieures dans ce Cœur sacré avec la modération, la douceur, la suavité et les intentions mêmes de ce Cœur, c'est-à-dire dans une parfaite conformité à toutes ses inspirations.

« Enfin pour la vie unitive, ce Cœur divin a été continuellement uni à Dieu, non seulement par l'union hypostatique, mais encore par celle des actes de son amour et de toutes ses vertus ; ce Cœur brûlant de charité pour nous, ce Cœur divin en est le vrai sanctuaire et le propre domicile. »

il n'y a proprement que son corps qui y soit, son esprit est tout dans le Cœur de Jésus-Christ.

« Là, il s'unit à l'esprit de pénitence qui a animé Jésus-Christ... il s'unit à la haine qu'il a portée au péché, et à la contrition qu'il a eue des péchés de tout le monde...

« Pratique au regard des mystères. — Pratique pour le sacrement de l'Eucharistie. — Pratique pour la communion spirituelle, etc.

« L'homme intérieur y fait toutes ses œuvres et tous les actes de vertu selon les *dispositions* [1] de ce Cœur divin...

« Quel bonheur d'être uni à Jésus-Christ dans le Sacré-Cœur qui a été continuellement uni à Dieu non seulement par l'union hypostatique, mais encore par l'union des actes de son amour !.. »

1. C'est M. Bremond qui souligne. Ce mot est bérullien !

Voilà comment le P. Timothée Brianson de Raynier « s'inspire constamment de Bérulle qu'il ne nomme pas — *sic vos non vobis* — mais qu'il sait par cœur ! » [1]. « Bérulle et toujours Bérulle ! Il n'y a pas moyen de l'éviter, si l'on veut exposer les véritables origines de la dévotion au Sacré-Cœur... Nous l'avons assez prouvé [2] ! »

« Il suffisait donc pour arriver au Cœur de Jésus, pour le découvrir, si j'ose ainsi parler, pour organiser, d'après cette découverte, l'ensemble et le détail de la vie chrétienne, il suffisait (au génial P. Timothée !) de comprendre et de vivre la doctrine oratorienne sur l'intérieur de Jésus. Je répète que lorsque notre minime provençal écrivit son *Homme intérieur*, Marguerite-Marie venait à peine de naître. Parmi tant et tant de pages, dont la dévotion au Sacré-Cœur a fait l'objet *depuis* les révélations de Paray, en connaît-on beaucoup de plus suggestives, de plus ferventes, ajoutons de plus chrétiennes [3] ? »

Et j'ajoute : en connaît-on beaucoup qui ressemblent plus à un plagiat ? C'est vrai, Marguerite-Marie venait à peine de naître quand parut l'*Homme intérieur* du P. Timothée, mais il y avait vingt ans que l'*Homme spirituel* était né ! Le « clairvoyant provençal aux yeux d'aigle » [4] avait trouvé lui aussi que son auteur avait « plus qu'entrevu la dévotion au Sacré-Cœur ». Pourquoi ne pas faire bénéficier la Provence des

1. Page 659.
2. Page 604.
3. *Op. cit.*, *ibid.*, p. 663.
4. Page 660.

aperçus du jésuite, sans doute peu connu encore des gens du Midi ?

IV. — Mais c'est peut-être à quelque filon de la mine bérullienne que, sans le dire, — *sic vos non vobis* — le jésuite Saint-Jure, le minime Timothée Brianson de Raynier — tous deux sachant par cœur leur Bérulle ! — auront dérobé l'or de ces précieux cadres de dévotion au Cœur de Jésus !

On aurait beau savoir par cœur le savant in-quarto, on n'en tirerait sur 1.750 colonnes qu'une seule ayant trait au Sacré-Cœur ; la voici. Au lecteur de juger si l'honneur d'avoir inspiré Saint-Jure et tant d'autres docteurs de la grande dévotion peut lui être attribué.

« Saint Jean seul, comme bien-aimé disciple, fait mention de la blessure, dont le côté et le Cœur de Jésus ont été ouverts. D'autant que c'est une blessure d'amour, il était convenable qu'elle fût rapportée par le disciple du Cœur et de l'amour de Jésus.

« Remarquons que le Cœur vivant de Jésus est assez navré d'amour ; c'est pourquoi cette navrure de la lance est réservée à son Cœur mort, comme si, avant la mort, ce fer ne l'eût pu navrer davantage, tant il était navré d'amour. Son Cœur est éternellement ouvert, éternellement navré ; sa gloire n'ôte point cette plaie, car c'est une plaie d'amour ; cette navrure de la lance n'est qu'une marque de la vraie et intérieure navrure de son Cœur[1]. Cette

1. *Propterea vulneratum est, ut per vulnus visibile vulnus amoris invisibile videamus.* Saint Bonav. *De Passione*, serm. 5.
Bérulle ne cite pas saint Bonaventure, mais il ne fait guère que le traduire ici ; comme dans tout l'ensemble de ce passage, il ne fait guère que commenter une superbe élévation de saint Laurent Justinien : « O mon âme, ne cesse pas de penser à tout ce que tu dois au Seigneur pour tous les bienfaits dont il t'a comblée. L'ange tombé s'efforçait de te réduire sous le joug honteux de son esclavage. Alors Jésus-Christ a pris sur Lui le procès intenté contre toi ; et après

navrure du côté est propre à Jésus, non commune ni à son supplice ni aux autres crucifiés, navrure d'éternité. C'est un supplice ou une plaie de mort, mais qui durera dans la vie éternelle ; plaie commencée en la mort, mais pour durer en la vie; ce qui ne convient aux navrés, car leurs navrures ne passent point en la mort, et ne seront point permanentes en la résurrection. Rendons grâce au Père éternel, qui destinant le supplice de la croix pour l'humilier, lui a destiné cette plaie non commune à la croix, pour nous loger et nous loger en son Cœur dans l'éternité. »

Mais le Cœur de Jésus n'est pas seulement un logement réservé à la vie éternelle :

« Souvenez-vous, écrit Bérulle à une personne de piété, que le Fils de Dieu, par les douleurs et plaies de son Cœur, nous a préparé une retraite en iceluy, en nos peines

les différentes productions des textes de la loi, après l'audition des témoins, des oracles, des prophéties et des prodiges, il a enfin proposé le mérite de son sang, et cette offrande a valu ta mise en liberté.

Une *émeraude* a gravé les lettres de la réconciliation dans les membres sacrés du Crucifié, et elles sont devenues ineffaçables, par le concours réciproque de la miséricorde et de la vérité, de la paix et de la justice. Enfin, *le sceau a été posé (voici la navrure !) et la plaie du côté présente sans cesse aux yeux du Père éternel le prix de notre rançon et la satisfaction que peut exiger sa justice. Le titre gravé en mémoire d'un si ardent amour subsiste toujours.* » *De l'incendie du divin Amour*, ch. XIX.

Traduit par l'abbé ***., Paris, Bray, 1854.

Saint Laurent Justinien (1381-1455), s'il ne montre pas une dévotion explicite au Cœur de Jésus, a des mots qui l'expriment à merveille, quand il parle de la blessure du côté; et il en parle souvent. Le P. Bainvel, à qui j'emprunte cette remarque, cite entre autres le passage suivant: *De casto connubio*, ch. VIII et II. « Il y a, dit-on, une source en Epire, où, non seulement, comme ailleurs, s'éteignent les flambeaux allumés, mais où, à la différence des autres, s'allument les flambeaux éteints. Telles sont les sources du Sauveur, ses blessures: l'ardeur de la convoitise s'y éteint et le feu de la charité s'y allume...

« ... Si vous goûtez son amour ardent, l'ampleur de sa dilection, vous avez pénétré les secrets de son côté ! » *La dévotion au Cœur de Jésus*, 6e mille, p. 292.

et tentations : et lui rendez grâces de ce soin et amour sien vers vous et de ce refuge sacré qu'Il veut que nous ayons et trouvions en Lui. O quel refuge ! ô combien il est divin ! O combien doit-il être cher et précieux à l'âme ! O combien lui est-il assuré ! Mais vous êtes indigne d'y être logée, vous, étant ce que vous êtes, et Lui, étant ce qu'Il est ; et ce n'est pas à vous de vous y loger, ni vous ne le devez pas entreprendre.

« Souvenez-vous donc que Lui, étant ce qu'Il est, vous n'y oseriez penser ; mais aussi Lui, étant ce qu'Il vous est, par sa grâce et miséricorde, parce qu'Il a daigné être aux pécheurs, et parce qu'Il a voulu être navré en son Cœur de douleurs et de cette plaie ; pour cet effet, priez-le avec vraie humilité qu'Il lui plaise de vous loger Lui-même en cette sainte retraite, parmi l'orage qui vous porte au sujet que vous m'avez déclaré ; et durant iceluy, soyez toute retirée et de toute votre puissance dans ce saint Cœur du Fils de Dieu, navré de douleur pour votre salut. » (Lettre 233.)

Voilà donc les lignes que le P. Bainvel appelle « *subtiles* et *pénétrantes* ». Mais franchement sont-elles tellement transcendantes qu'elles aient dû *pénétrer* d'emblée en tout traité spirituel, parlant d'union avec Notre-Seigneur ? Bérulle présente le Cœur de Jésus, ainsi que Saint-Jure et Nouet, comme un lieu où on loge, mais il restreint le logement au temps de l'épreuve et à l'éternité ! Les deux spirituels ignatiens, Lallemant aussi du reste, en font le lieu de toute union avec Jésus, à tous les stades de la vie spirituelle.

On sent, à les entendre, qu'une spiritualité nouvelle est née ou va naître. A lire les quelques lignes de Bérulle on n'éprouve rien de plus qu'à lire les rapides allusions que font au Cœur de Jésus tels écrivains spirituels de son temps : on leur sait gré de rajeunir une composition de lieu, ou de

fournir matière à une bonne pensée passagère ; c'est tout.

IV. — Je parle des écrivains de son temps ; on ne prétendra pas peut-être qu'à cette aurore du grand siècle, Bérulle soit le seul spirituel qui ait pensé au Sacré-Cœur. Immédiatement avant la lettre où il conseille à une personne de piété d'y chercher un refuge, s'en trouve une adressée au P. Coton où il est question du P. Suffren.

Tous les deux sont amis de Bérulle, et tous les deux dévots au Cœur de Jésus.

Le P. Jean Suffren, de dix ans plus âgé que le Cardinal, avait fait sienne la pratique tant recommandée par Louis de Blois, et tous les jours après sa messe, il disait : « Bon Jésus, soyez miséricordieux pour moi, pauvre pécheur, je remets en votre très doux Cœur le sacrifice que je viens d'offrir avec tant de tiédeur et de distractions : daignez le corriger et le perfectionner, etc... »

Le P. Coton (1564-1626) avait-il adopté la même pratique? S'il ne faisait pas les invocations susdites au Cœur de Jésus, au moins devait-il réciter, après sa messe, la prière *anima Christi* si chère à saint Ignace. Dans une des élévations du livre déjà cité[1] il a commenté d'une façon touchante cet appel à l'âme de Jésus-Christ, qu'il semble identifier avec son Cœur, dont il évoque d'ailleurs le souvenir.

1° « Ame très sainte et très heureuse, Empérière du ciel et de la terre, je vous supplie, en reconnaissance de la grâce incomparable que vous reçûtes, quand, à l'instant de votre création, vous fûtes unie à la divinité, et soute-

1. *Intérieure occupation d'une âme dévote.*

nue par l'hypostase du Verbe, qu'il vous plaise de m'obtenir les vertus, dont vous avez laissé le commandement et l'exemple, et surtout la charité, l'humilité et la pureté.

2° « Par la béatitude dont vous jouîtes dès lors, voyant l'essence du Fils de Dieu, délivrez-moi de l'amour de moi-même et de l'extrême misère de mes imperfections.

3° « Votre Sainte Mère a été impeccable par grâce; vous l'étiez par nature!.. Je n'ose demander l'impeccabilité; mais bien la grâce de ne jamais pécher; et si la faculté de pécher me demeure, que du moins l'effet n'y soit point!

4° « Ame, siège de vertus, miroir sans macule, vous avez été douée de science divine, béatifique et infuse... Obtenez-moi que j'aie la connaissance des choses divines et humaines...

« O *votre cœur* fut toujours attentif à Dieu; faites que je vive en sa présence... Je demande le don de conformité et d'uniformité avec vous; en mémoire de toutes les éminentes actions de *votre intérieur*... par toutes les appartenances de votre incarnation!

« Vous seule, *fournaise de charité parfaite*, aimez plus la nature humaine que tous les anges et tous les hommes ensemble; à vous le soin de mon salut et de la perfection que votre Père me désire! »

Je répète que l' « *Intérieure occupation d'une âme dévote* » date des premières années du XVII^e^ siècle; la seconde édition est de 1609, quinze ans avant que M. de Bérulle se décidât à publier, en réponse aux adversaires du « vœu de servitude », les *Discours de l'état et des grandeurs de Jésus-Christ*...

Quand tout jeune prêtre, en 1600, il fit à Verdun la retraite dont il a été question au chapitre I^er^, II^me^ section, le Fondateur de l'Oratoire aurait pu apprendre du P. Laurent Maggio ce trait du P. Benoît Nigri, qui, mourant dans cette résí-

dence, vers 1590, disait à ses frères : « Je vous souhaite d'habiter dans le Cœur de Jésus-Christ, et je souhaite que vous formiez pour moi le même vœu...[1] »

Mais ce ne sont là que des bluettes. Dans des ouvrages de piété parus à la fin du XVI[e] siècle, des chapitres entiers étaient consacrés au Cœur de Jésus. A cette époque un jésuite italien, le P. Vincent Bruno, avait publié un recueil très original de méditations sur la Passion, traduit en français par Phil. du Sault, bachelier en théologie, et « enrichies d'observations notables, autant curieuses que nécessaires, par F.-N. Bernard, célestin de Paris ». Les méditations du P. Bruno parurent à Lyon chez Pierre Rigaud, rue Mercier, à l'enseigne de la Fortune, en l'année 1615[2] — Voici un extrait de la quarante-neuvième : « Du coup de lance donné à Notre-Seigneur Jésus-Christ après sa mort. »

« Pourquoi il a voulu que son cœur fut navré.

1° « Considère que cette cruelle lance perçant le costé du Sauveur, la croix trembla d'un si grand coup : et de cette large playe sortit sang et eau, dont les péchés du monde sont lavéz et nettoyéz. Semblablement de cette source profonde du cœur de Jésus-Christ sortirent les sacrements, veines d'eau vive en ceux qui les reçoivent dignement, et leurs conductrices à la vie éternelle.

« Vous ne fûtes pas content, ô bon Jésus, à cause de votre amour immense, des peines et tourmens infinis qu'aviez souffert, estant en vie, et du sang que vous aviez

1. Cité par le P. Fouqueray, t. II, p. 242. *Hist. de la Compagnie de Jésus.*

2. La première édition avec les Tables du P. Bernard est de 1606 (Paris). Une première traduction française (Ph. du Sault) avait été publiée à Douai en 1598.

espandu si abondamment de tous les membres de vostre corps précieux : ains encore voulustes après vostre mort, que ce fer émoulu de lance vous ouvrist le costé, et pénestrast jusques au centre de vostre cœur, afin que péniblement fust épandu ce tant soit peu de sang qui y restoit : et que par cela vous manifestassiez davantage vostre amour envers nous, et que nostre rédemption fust plus ample.

2. « Davantage vous avez voulu que vostre cœur fust nasvré, afin que, si de toutes les parties de notre corps extérieures et intérieures, nous avons offensé le Créateur, vous nostre Rédempteur, endurassiez en toutes les parties du vostre, et satisfissiez pour nous à la justice divine.

« Davantage vous voulustes que le costé vous fust ouvert, afin que par cette playe visible vous nous donnassiez à entendre la playe invisible d'amour dont vostre cœur étoit féru. Et comment auriez-vous pu montrer autrement cet amour, si vous n'eussiez permis que ceste lance offensive vous transperçast non seulement le corps, mais aussi le cœur...

« ... Fermez vos yeux, ô béniste Vierge, ne regardez ceste lance cruelle, qui va ouvrir le costé de vostre Fils bien aymé, mais plustost qui est couchée pour vous frapper, puisque ce coup ne le peut blesser, estant ja mort, ains percer de part en part vostre cœur, qui est toujours en luy.

3. « Considère que l'Escriture ne dit pas que le costé de Jésus fut navré, ains ouvert de la lance : afin que nous apprenions que notre Rédempteur nous a ouvert la porte de la vie, de laquelle sortit sang et eau, le sang pour le prix de nostre rédemption, et l'eau en figure du Baptesme...

« Hélas ! doux Jésus, que pouviez-vous davantage donner, ou faire en nostre endroit que vous n'ayez fait ? Vous nous avez donné le Trésor de vostre divinité par le mystère de vostre Incarnation ; vostre corps par vostre passion ; vostre sang par tant de playes ; vostre saincte âme par la mort : et finalement donné et ouvert vostre cœur, afin qu'en iceluy, comme en un lict nuptial, comme espouses esleuës, et de vous grandement aymées, nous y dormions et reposions doucement.

4. « Considère que nostre Sauveur voulut nous ouvrir son cœur, afin que ce nous fust un lieu de rafraichissement ès tentations, un soulas ès afflictions, une seureté ès adversité, une défense ès dangers, et à ses amateurs un doux et souef repos. O playe précieuse du costé sacré, faicte non avec le fer de la lance, ains avec le dard de l'amour que vous portiez à nos âmes. O porte du ciel, fontaine du Paradis, ô pertuis de ce mur divin où nichent ces pures et simples colombes, les âmes de vos Esleus, et se reposent doucement. O porte de la bergerie du Seigneur, par laquelle quiconque entre est sauvé, et trouve, entrant et sortant, des pasturages très fertiles et abondants. Ouvrez pareillement, ô doux Jésus, ceste saincte porte à mon âme, me donnant passage par icelle à ce celier vineux, aux entrailles de vostre amour, afin que je boive et reboive de ceste douce fontaine, et qu'enyvré de ceste précieuse liqueur, mon âme s'y endorme, disant avec le prophète : *hæc requies mea in sæculum sæculi, hic habitabo quoniam elegi eam.* Voicy mon repos pour tousjours : je feray là mon habitation, d'autant que je l'ay ainsi choisie.

Colloque.

« Tu prieras Jésus-Christ nostre Seigneur par ceste sienne ardente charité, par laquelle, afin de nous monstrer l'affection qu'il nous portait, il voulust que son cœur luy fust ouvert, et que d'iceluy sortist du sang pour le prix de nostre salut, qu'il lui plaise transpercer et enflammer ton cœur de son sainct amour, et te recevoir dans ce sien costé plein d'amour, afin qu'en iceluy tu puisses mieux éviter le déluge de ce monde périlleux, qu'en l'arche de Noé.

Enseignements.

1. « Nous estans morts au monde avec Jésus-Christ devons souhaiter d'avoir notre cœur navré de son amour divin, et d'une vraye charité envers le prochain, ainsi qu'il voulust estre navré pour nostre amour.

2. « Alors avec Longin nous faisons tort et injure au costé de Jésus-Christ, quand nous nous approchons indignement aux saincts sacrements qui prinrent leur origine du mesme costé.

3. « Ceux-là semblablement navrent le cœur de Jésus-Christ qui par leurs paroles ou mauvais exemples scandalisent ceux pour l'amour desquels Jésus-Christ a enduré la mort... »

Donc s'il est un domaine où M. de Bérulle a été dévancé, c'est bien ce domaine de la théologie du Sacré-Cœur : « Vers la fin du XVI[e] siècle, l'attention est de toute part attirée vers le Cœur de Jésus. On en parle partout, la dévotion existe, elle est même fort répandue...[1] »

Les dernières années du siècle sont comme le mois d'avril du printemps que sera pour elle le XVII[e] siècle[2]; printemps auquel, avant le P. Eudes, l'Oratoire n'a fourni qu'une fleur assez pâle et sans influence sur le reste de la floraison.

Quant à la part qu'y prit le saint Fondateur des Eudistes, à partir de 1641 surtout[3], à Dieu ne plaise que je veuille la minimiser! Mais lui-même a signalé de certaines sources où sa propre dévotion s'alimenta : parmi elles l'*Année sainte* du P. de Barry S. J. mérite d'arrêter quelques instants notre attention[4]. C'est précisément en

1. Bainvel. *l. c.*, p. 312.

2. Bainvel, *ibid.*, p. 314.

3. « La plupart des biographes du saint, écrit M. Dermenghem, reconnaissent que c'est en 1641 que Dieu lui-même est intervenu, au moment choisi par sa Providence, et qu'il s'est servi de la sœur Marie des Vallées pour manifester ou pour confirmer au P. Eudes la triple mission qui désormais occuperait sa vie : l'établissement du culte des Saints Cœurs de Jésus et de Marie, la fondation de la Congrégation de Jésus et Marie, l'institution de Notre-Dame-de-Charité. » *Vie de M. de V.*, p. 83.

4. « Dans le livre sur la *Dévotion au cœur de Marie*, le saint auteur traite des origines de sa chère dévotion. Il nous la montre en germe ou déjà existante dans l'Evangile de saint Luc, les homélies des Pères, les livres de Canisius, du P. de

l'année 1641 que dut paraître la première édition de cet ouvrage. L'*imprimatur* du Provincial de Lyon est de 1640.

Dans l'*Année sainte de Philagie*[1] la méditation pour le lundi de la seconde semaine de Carême est intitulée : Affection à la sacrée plaie du coté de Jésus-Christ crucifié, à l'imitation de saint Elzéar, comte d'Arian.

« Voici, Philagie, la sainte demeure, et la retraite ordinaire de saint Elzéar. Un jour, lui étant absent, son épouse sainte Delphine était en peine de savoir de ses nouvelles : pour toute réponse il lui écrivit qu'il séjournait dans le sacré côté de Jésus-Christ, que c'était dans cette plaie d'amour qu'elle le trouverait.

« Je désire bien aussi que ce soit là votre retraite, votre sacré cabinet et votre lieu de refuge, pour parler à Jésus, vous consoler avec lui, et apprendre à l'aimer ; cet aimable et très libéral Rédempteur voulut que le Cœur lui fut ouvert d'une lance, comme il était encore en la croix, pour montrer aux hommes par cette plaie extérieure qu'il avait le Cœur intérieurement outrepercé et blessé de leur amour, et pour les navrer mutuellement du sien. Il voulut recevoir cette blessure la dernière de toutes, et après sa mort, pour nous apprendre que tous les travaux de sa vie et tous les tourments de sa mort, tendaient à la plaie de l'amour, à faire voir le sien aux hommes, et acquérir le leur.

Barry et enfin dans les révélations de sainte Gertrude et de sainte Mechthilde ; mais dans ce chapitre on aurait pu chercher le nom de Marie des Vallées ou une allusion à ses révélations : il n'en est jamais question » (pas plus qu'il n'est question du cardinal de Bérulle). C. Lebrun. *Marie des Vallées et le culte public du cœur de Jésus*. Lethielleux, 1926. Sur Marie des Vallées, voir *Appendice IV*.

1. « Tout ce qui est contenu en ce livre ne s'adresse principalement qu'à Philagie, c'est-à-dire à la personne qui aime la sainteté et la perfection de son âme. Ainsi la gloire des Prélats de ce siècle, le grand François de Sales, en son *Introduction à la vie dévote* ne s'adresse qu'à Philothée, c'est-à-dire à la personne qui aime Dieu... » Dessein du Livre.

« Pour toutes ces raisons il prend plaisir que nous entrions par pensée dans cette amoureuse plaie de son côté ouvert, d'où sainte Métilde vit sortir des flammes du sacré amour, Jésus l'invitant cependant à entrer dedans, s'y promener ; et lui disant que l'espace y est large, par les désirs et les amours qu'il y a eu pour nous toute une Eternité, et long par l'immense durée de son infinie et éternelle bonté.

« Une autre fois le fils de Dieu lui donnant le choix en quelle des cinq plaies elle voulait reposer, pour donner quelque soulas à de très griefves douleurs de tête qu'elle ressentait, et elle, ne voulant rien choisir, remettant le tout à la divine charité, Notre-Seigneur lui montra la plaie de son Cœur, lui disant : entrez ici et reposez-y ; ce qu'elle fit avec tant de consolation, qu'elle ne ressentit point de mal de tête (Bern. *tr. de Pass.* cap. 4).

« Mais c'est bien ailleurs et plus authentiquement qu'il nous a marqué notre logis, et une sainte demeure dans la plaie de son Cœur; étant en croix et ne pouvant, avec les mains qui étaient attachées, montrer au doigt l'endroit de son sacré corps, où nous devions porter notre œil, nos pensées et nos saintes considérations, il baissa la tête de ce côté, comme nous faisant signe, et mourant, et après sa mort, de venir et de loger dans ce sacré brasier de dilection, pour y voir ce qu'il a fait et souffert pour nous et le peu que nous faisons et souffrons pour lui, qui est le plus noble fruit et le plus riche revenu qui se tire de toutes les appartenances de cette divine et sainte demeure des amours de la Passion de Jésus, et que je prise d'autant plus qu'il le nous a témoigné par les signalées faveurs, dont il les a souventes fois animés, remis et consolés...

« Croyez-moi, Philagie, outre ce que j'ai à vous dire plus bas de la dévotion au Cœur de Jésus-Christ, aux occasions de vos menus déplaisirs et sensibles douleurs, marquez toujours votre logis et votre demeure dans ce sacré côté, car il y fait bon...

« Philagie, nous n'avons point de pièce de plus grand prix dans ce corps que nous traînons et que nos âmes animent que le cœur; c'est la plus honorable de toutes, c'est pourquoi saint Lucien étant en prison, faute d'autel, se résolut de sacrifier et reposer l'adorable sacrement du

corps du Sauveur sur son cœur. C'est elle qui est le siège de l'amour et où l'amour rend ses oracles par les flammes qui en sortent... Il faut bien que nos cœurs soient quelque chose de bon, et des pièces d'élite et de grand prix, quand ce ne serait que Jésus les aime avec passion en toute façon. Il veut nos cœurs; c'est la première et principale de ses prétentions.

« Mais que nos cœurs soient tout ce que nous saurions nous figurer de beau, de grand et d'aimable; c'est fort peu que tout cela, comparé au Cœur du Fils de Dieu; son Cœur c'est le cœur des cœurs, le Roy des bons cœurs, et le parangon de la grande sainteté de tous les cœurs les plus précieux; c'est la maison royale de ses amans. Sainte Métilde vit un jour une belle petite maison de cèdre, couverte au dedans de lames d'argent, richement éclatantes. Notre-Seigneur était au milieu de ce logement; la porte de cette maison s'ouvrait et se fermait avec un verrou d'or; et on lui donna à entendre que cette maison si excellente était le Cœur de Notre-Seigneur. Son Cœur c'est la demeure de ses amis... Son Cœur est une maison de refuge; son Cœur est une place d'armes, un arsenal, une tour d'abondance, d'où se tirent toutes les plus belles grâces et faveurs; son Cœur c'est le livre des prédestinés; tous les noms de ses plus fidèles amans y sont burinés et imprimés bien avant.

« Sainte Métilde aperçut que son nom y était gravé en caractères d'or, tous enrichis de sept diverses pierreries excellentes à merveille, chacune signifiant ce que Dieu désirait d'elle, savoir est pureté de cœur, souvenir du ciel, humilité, imitation de Jésus, longanimité, désirs excellents et amour de Dieu tout parfait et tout éminent.

« Nos cœurs donc étant ce qu'ils sont, et le sien le cœur des cœurs, et méritant que tous les cœurs lui fassent hommage, que pourrons-nous faire de plus glorieux et cordial que, donnant cœur pour cœur, lui donner nos cœurs et aimer de cœur ce Cœur tant aimable et digne des plus grands et assidus services de toutes les créatures?

« Je rapporte ce grand amour que nous lui devons témoigner à quatre chefs, dont vous pouvez aujourd'hui faire l'essai pour le continuer plus à loisir.

« Je commence par le doux *souvenir* de cette *fournaise d'amour*[1] de ce béni Cœur. La dévote Ursuline, Anne de Beauvais, à la vue des cœurs se souvenait de celui de Jésus, et travaillant de l'aiguille, à quoi elle avait une savante main, son plaisir était à faire des cœurs, et contrefaire des flammes qui lui remettaient en mémoire le flambant amour de son bon Sauveur.

« C'est profiter encore de la dévotion et du souvenir de ce Cœur, de prier Notre-Seigneur par la bonté de son Cœur de nous accorder ce que nous désirons le plus à sa gloire, avec des protestations que nous n'aurons de cœur ni d'amour que pour lui, jusques là que, quand il ne nous aimerait point (ce qui ne se peut si nous l'aimons) nous ne laisserions point de l'aimer.

« C'est de la bienheureuse sainte Métilde que j'apprends en partie cette façon de prière. Elle avait aussi coutume de saluer souvent ce sacré Cœur, surtout pour ses négligences passées, selon le conseil que Notre-Seigneur lui en avait donné. Je ne sais point la façon dont elle le saluait, mais il est bien aisé de lui dresser des saluts honorables par des beaux éloges qui se peuvent donner à ce divin Cœur, soient qu'ils soient tirés de ce que j'en ai dit ici, soit que nous les prenions de l'estime que nous en faisons[2].

« Le dernier trait de dévotion à cet aimable Cœur de Jésus est de lui offrir les distractions de nos prières, les manquements survenus en nos bonnes œuvres, le temps inutilement employé et fautes semblables *pour en avoir pardon.*

« Ce Sauveur fit savoir à sainte Gertrude que son Cœur recevrait un joie indicible, quand on lui témoignerait le regret de telles offenses, qu'il suppléerait lui-même à toutes ses négligences, et que le coupable serait aussi

1. Fournaise d'amour : cette expression revient 7 ou 8 fois dans les titres des chapitres consacrés au Cœur de Jésus dans le grand ouvrage du P. Eudes : *Le cœur admirable de la Sainte Mère de Dieu.* Bainvel, *ibid.*, pp. 466-468.

2. Le P. Eudes a *dressé* deux saluts de cette sorte, devenus célèbres : *Ave cor sanctissimum... Ave cor amantissimum Jesu et Mariæ!...*

agréable à sa divine bonté que devant. Comme nous sommes toujours après nos récidives, voilà aussi de quoi toujours se relever et se remettre en ferveur de mieux faire; il ne faut que dire à la fin de nos oraisons et des autres actions : Mon doux Jésus je présente à votre Cœur et offre cette mienne action; ne suis-je pas misérable d'avoir si mal employé ce temps, d'avoir eu si peu d'attention et de bonne intention pour m'acquitter de mon devoir; obligez-moi d'y suppléer, comme aussi d'oublier toutes ces miennes froideurs. »

Ne trouvons-nous pas dans ces pages délicieuses l'essentiel des pratiques de dévotion envers le Sacré-Cœur, que saint Jean Eudes mit en honneur à partir de 1641?

Le P. de Barry, en les recommandant s'inspirait lui-même du P. Poiré S. J. qu'il nomme, sans doute aussi de saint Pierre Canisius et des saintes Gertrude et Mechtilde qu'il cite à différentes reprises.

Le P. Lallemant, mort prématurément quatre ans avant la publication de l'*Année sainte*, avait-il puisé aux mêmes courants que le P. de Barry pour alimenter sa dévotion personnelle au Cœur de Jésus? Nous l'ignorons; mais nous allons constater que plusieurs des noms et des titres qu'il donne au Sacré-Cœur sont identiques à ceux que suggèreront au P. de Barry et à saint Jean Eudes les écrits de sainte Gertrude, de sainte Mechtilde et de Louis de Blois.

CHAPITRE III

LE SACRÉ-CŒUR DANS LA *DOCTRINE SPIRITUELLE* DU P. LALLEMANT ET LES OUVRAGES DU P. JACQUES NOUET, SON DISCIPLE.

Pendant que le P. Louis Lallemant était recteur du collège de Bourges, le P. Jacques Nouet — un de ses anciens novices de Rouen, — et le P. Paul Ragueneau, qui devait être un des premiers missionnaires de la Nouvelle-France, et des plus grands, — y étaient régents des basses classes.

« Comme il reconnaissait en eux, écrit Champion, de grandes dispositions à la vertu, il prenait un soin particulier de leur avancement spirituel. La fête de saint Joseph approchant[1], il les appela tous deux et leur promit de leur faire obtenir, par l'intercession de ce grand saint, tout ce qu'ils demanderaient, s'ils voulaient exhorter leurs écoliers à lui être dévots, et à faire quelque chose d'extraordinaire le jour de sa fête. Les deux jeunes

1. Le P. Lallemant avait une grâce extraordinaire pour « inspirer à tout le monde la dévotion de saint Joseph, et il conseillait aux personnes qui voulaient entrer dans les voies spirituelles de se proposer ce grand saint pour un modèle de vie intérieure... Il pratiquait chaque jour en l'honneur de saint Joseph quatre exercices dont il tirait de merveilleux avantages... Il voulut porter jusqu'au tombeau des marques de sa dévotion envers lui ; et il pria qu'on mît dans son cercueil une image de son bien-aimé patron. — On a reconnu en plusieurs rencontres que saint Joseph ne lui refusait rien de ce qu'il lui demandait... » *Vie*, 20-21.

régents s'y engagèrent, et firent communier ce jour-là tous les écoliers.

« Ensuite ils allèrent proposer au P. Recteur, chacun ce qu'il souhaitait que saint Joseph leur obtînt. Le P. Ragueneau, qui a raconté tout ceci à M^me^ Marin, religieuse bénédictine de Montmartre, n'a point voulu dire la grâce qu'il avait fait demander à saint Joseph par le P. Recteur... Le P. Nouet demanda la grâce de *parler et d'écrire dignement de Notre-Seigneur* [1].

« Et le lendemain, étant allé trouver le P. Lallemant pour lui dire qu'après y avoir bien pensé, il avait envie de demander une autre grâce qu'il croyait plus utile pour sa perfection, le Père lui répondit qu'il n'était plus temps de demander une autre grâce, que la première lui avait déjà été accordée, et qu'il ne s'était engagé que pour celle-ci. Cette grâce a paru avec éclat dans tout le cours de la vie du P. Nouet. Ses prédications et ses livres en ont été des preuves, et surtout son grand ouvrage de Jésus-Christ, qui lui a coûté le travail de plusieurs années, et qu'il n'acheva qu'un peu avant sa mort... [2] »

1. Le P. Jacques Nouet, né à Mayenne, le 25 mars 1605, entra au noviciat de Rouen le 1^er^ septembre 1623. Il professa les humanités et la rhétorique à Paris (1636-1638), et se consacra ensuite à la prédication. Il gouverna les collèges d'Alençon et d'Arras, et mourut à Paris le 21 mai 1680. Le P. Labbe, qui avait été un de ses connovices au noviciat de Rouen, sous la direction du P. Lallemant, parle ainsi du P. Nouet dans sa *Bibliotheca anti-Jansenïana:* « *Concionator insignis, primus ex ambone adversus grassantes de infrequenti communione et pœnitentia publica errores, signum dedit fideles que Christianos admonuit, ut a toxico sub floribus latente et multos seorsim inficiente sibi caverent* », p. 23.

2. *Vie du P. Lallemant*, p. 22. Le « grand ouvrage de Jésus-Christ », *l'Homme d'oraison*, dont les premiers volumes parurent à Paris chez François Muguet, 1674, a été réédité

Les pages les plus remarquables, les plus pieuses et les plus originales de ce grand ouvrage sont sans contredit celles qui parlent du Cœur de Jésus. « Mieux que personne, au moins avant Crasset et Galliffet, dit le P. Bainvel, le P. Nouet a expliqué la *dévotion* et en a fait comme la théorie. Aux motifs d'honorer le Sacré-Cœur, il a joint des moyens et des exercices très pratiques. Deux traits paraissent mériter une remarque particulière. Tout d'abord, il a suffi au P. Nouet de pousser dans le sens de saint Ignace pour trouver le Sacré-Cœur. Nous avions déjà remarqué quelque chose de semblable dans Alvarez de Paz[1]. Ces deux exemples, mieux que beaucoup

bien des fois, avec des titres différents. Dans les éditions de 1837, 1850, 1860 (Lyon et Paris, Périsse frères), les œuvres complètes comprennent 27 volumes in-12 divisés comme suit : *Conduites dans les voies de Dieu*, 4 vol. *Méditations et entretiens pour tous les jours de l'année*, 11 vol., comprenant : *Vie cachée de Jésus* ; *Vie souffrante de Jésus ; Vie glorieuse de Jésus ; Vie mystique de Jésus* ; *Vie de Jésus conversant avec les hommes*, 8 vol. *Vie de Jésus dans les saints*, 2 vol. ; Méditations sur les indulgences et le jubilé, 1 vol. Lectures spirituelles, comprenant : *L'aimable Jésus*, 2 vol. ; *Jésus le saint des saints*, 2 vol. *Retraites*, 6 vol.

Le P. Henri Pottier S. J a publié, en les modifiant quelque peu, un certain nombre d'extraits de ces œuvres, sous les titres suivants : *Le chrétien à l'école du Tabernacle*, 12° 460 p. *Etude des titres consolants et glorieux de N.-S.-J.-C.*, 18°, 3 vol., 468, 439 et 492 p. *Retraite spirituelle de dix jours*, 18°, 380 p. *Le chrétien à l'école du cœur de Jésus* 12°, 691 p. Vie de N.-S.-J.-C. Nouveau cours de méditations d'après le P. Jacques Nouet. 4 vol. 12°. *Le chrétien à l'école du Calvaire... Emmanuel ou les saintes pensées de l'Avent... Tout en Jésus ; Jésus notre ami*, etc. Palmé (Paris) a donné de tous ces ouvrages, publiés d'abord à Nantes chez Mazeau, une deuxième édition en 1873 Hatton a édité la même année *La grandeur du chrétien dans ses rapports avec la Très Sainte Trinité*, d'après le P. Nouet, 18°, 466 p.

1. Il y a « continuité des belles pages d'Alvarez de Paz avec les principes et la manière du fondateur de la Compagnie de Jésus ». A propos d'une prière qui débute ainsi : « O Sauveur des hommes, dont la connaissance est le commen-

de discussions, peuvent nous aider à préciser au juste le rapport de la spiritualité de saint Ignace avec la dévotion qui nous occupe. En second lieu, il est remarquable que le P. Nouet a mis le traité[1] de la dévotion au Sacré-Cœur en tête de la partie qui regarde la vie glorieuse de Jésus, non de celle qui a pour objet sa vie souffrante. C'est un indice, entre beaucoup d'autres, que la dévotion au Sacré-Cœur se constitue de plus en plus en dévotion spéciale, distincte de la dévotion aux Cinq-Plaies et à la Passion ; c'est la dévotion à l'amour pour obtenir l'amour... [2] »

Il est à croire qu'entre saint Ignace et le P. Alvarez de Paz, dont le bel ouvrage *De inquisitione pacis* est de 1608, il n'y a pas d'intermédiaire... Il lui a suffi, Dieu aidant, de marcher dans les voies tracées par les *Exercices spirituels*, pour découvrir comme naturellement le Cœur de Jésus « modèle de notre cœur, porte et voie par où nous entrons dans la contemplation de la divinité... le plus saint, le plus pur de tous les cœurs... [3] » Le P. Nouet, lui, a eu pour l'introduire, comme par la main dans le sanctuaire du Cœur de Jésus, le P. Lallemant, son directeur au noviciat de Rouen et au collège de Bourges : ce n'est pas seulement par ses prières, mais par un enseignement formel, que le grand spirituel, si dévot lui-même au Cœur de Jésus — comme le

cement de notre salut, dont l'imitation est toute la perfection... » *La dévotion au Sacré-Cœur*, 6e mille, 399.

1. Une longue Préface..., qui est loin du reste de constituer tout l'apport du P. Nouet à la dévotion au Cœur de Jésus.

2. Bainvel, p. 434.

3. *Ibid.*, 395.

remarque son biographe, comme il résulte de sa *Doctrine* — dut ouvrir au jeune religieux les portes de l'école, où il apprit lui-même tant de sublimes leçons.

Je dis qu'il *dut ouvrir*, car il n'est pas vraisemblable que Lallemant ait regardé la dévotion au Cœur de Jésus comme un domaine réservé aux Pères du troisième an. Les aperçus qu'il en a donnés à ceux-ci convenaient tout aussi bien aux novices ou aux jeunes régents qu'il dirigeait dans les voies de la perfection.

Or, en réunissant les pages de la *Doctrine spirituelle*, résumé bien incomplet sans doute de ses leçons sur le Cœur de Jésus, nous trouvons des idées qui n'attendent que d'être fécondées par la science et la piété d'un P. Nouet, pour devenir un traité complet de la dévotion au Cœur de Jésus. Chacun des paragraphes, dispersés au cours de la *Doctrine* du maître, pourrait être mis comme *tête de chapitre*, au début des principales données du disciple, sur la dévotion qui leur est si chère à tous deux. Les pages ardentes de celui-ci ne sont que le rayonnement du foyer qu'avait allumé celui-là, avec l'étincelle prise au brasier des *Exercices* de saint Ignace, et avivé peut-être par le souffle d'Alvarez de Paz et de saint Pierre Canisius.

Pour faire toucher du doigt cette dépendance, rien ne vaudra le rapprochement des textes de nos deux grands spirituels.

— Je cite d'abord ceux de Lallemant, afin de donner l'idée de sa dévotion au Sacré-Cœur — abstraction faite du rayonnement qu'elle a pu exercer.

« Pour apprendre à porter les croix », l'auteur de la *Doctrine spirituelle* veut que nous les regardions dans les vues de l'amour de Dieu... « dans le Cœur de Jésus-Christ qui les a choisies pour nous et qui nous les présente, comme la matière des couronnes qu'Il nous prépare, comme une épreuve de notre vertu et de notre fidélité ».

Recommandant l'amour et le désir du mépris, il dit que « pour l'avoir, il faut l'aller puiser dans le Cœur de Jésus-Christ, y entrant souvent pour considérer le Verbe anéanti et la très sainte humanité anéantie en l'Eucharistie ». (II[e] Pr., Sect. II, ch. VI, art. 282.)

« Plusieurs se trompent dans le chemin de la vie spirituelle, prétendant arriver à l'union divine et aux plus sublimes oraisons sans s'attacher à Notre-Seigneur : Il est cependant la voie et c'est par Lui que nous devons aller à Dieu. Il faut se remplir de la connaissance de ses grandeurs et de ses mystères, de sa doctrine, de son esprit et de son amour, y joignant une exacte étude de *sa pureté de cœur ;* à mesure qu'on s'avance dans ce chemin, on s'approche de la divinité... d'abord avec une douce paix qui tient l'âme toujours tranquille ; en second lieu avec un secret sentiment de l'*approche* et de la *présence de Dieu,* qui fait que les puissances de l'âme se recueillent encore davantage et se serrent de plus près pour s'unir à Dieu ; de même que plusieurs aiguilles qui ont touché *l'aimant,* se tournent toutes du même côté et joignent ensemble leurs pointes pour s'unir à leur centre[1]. » (VII[e] Princ.,

1. ... « L'approche et la présence de Dieu, dont il est ques-

pp. 437-439.) « Il arrive parfois à des âmes *pures* que, se présentant devant Notre-Seigneur dans quelque visite du Saint-Sacrement, elles ressentent aussitôt un transport de leur esprit dans le Cœur de Jésus où elles demeureront ensuite les heures et les journées entières. » (VII[e] P., fin.)

Le Cœur de Jésus ce n'est pas seulement un asile, pas seulement un aimant sacré ; c'est une

tion dans ce passage, semblent être « la présence d'entrée en la contemplation surnaturelle ». VII[e] Princ., art. IV, ch. II.

La comparaison qui suit, et que Lallemant a évidemment empruntée à saint François de Sales, paraît l'indiquer : « faisant sentir sa très agréable présence, Notre Seigneur retire à soy toutes les facultés de nostre âme, lesquelles se ramassent autour de luy, comme en leur objet très désirable. Et comme qui mettrait un morceau d'aymant entre plusieurs éguilles, verrait que soudain toutes leurs pointes se retourneravent du côté de leur aymant bien aymé et se viendraient attacher à luy, aussi lhors que Nostre-Seigneur fait sentir au milieu de nostre âme sa très délicieuse présence, toutes nos facultés retournent leurs pointes de ce costé-là pour se venir joindre à cette incomparable douceur. » *Traité de l'amour de Dieu*, l. VI, ch. VII.

Or, le Saint prend soin d'avertir Théothime, au début du chapitre, qu'il ne s'agit pas ici du recueillement par lequel ceux qui veulent prier se mettent en la présence de Dieu, rentrent en eux-mêmes et retirent, par manière de dire, leur âme dedans leur cœur pour parler à Dieu ; car ce recueillement se fait par le commandement de l'amour, qui, nous provoquant à l'oraison, nous fait prendre ce moyen de la bien faire, de sorte que nous faisons nous mêmes ce retirement de notre esprit. Mais le recueillement duquel j'entends parler, ajoute le Saint, ne se fait pas par le commandement de l'amour, ains par l'amour mesme, c'est-à-dire nous ne le faisons pas nous-mesmes par élection, d'autant qu'il n'est pas en notre pouvoir de l'avoir quand nous voulons, il ne dépend pas de nostre soing, mais Dieu le fait en nous, quand il luy plaist par sa très sainte grâce — Et le saint Docteur en appelle au témoignage de sainte Thérèse : « Celui, dit la bienheureuse Mère Thérèse de Jésus, qui a laissé par écrit que l'oraison du recueillement se fait comme quand un hérisson ou une tortue se retire au-dedans de soi, l'entendait bien, hormis que ces bestes se retirent au-dedans d'elles-mesmes quand elles veulent; mais le recueillement ne gist pas en nostre volonté, ains il nous advient quand il plaist à Dieu de nous faire ceste grâce. »

pierre de touche aussi : « Nous devons consulter Notre-Seigneur sur toutes les choses qui se présentent à notre choix et considérer quel prix elles ont dans son Cœur ; car il faut bannir de notre cœur tout ce que nous trouvons qui n'a point de lieu dans le Cœur de Jésus. » (VI[e] Princ.)

— « Ces textes, remarque le P. Bainvel, montrent un homme en commerce intime avec le Cœur de Jésus et habitué à recommander ce commerce intime comme un puissant moyen de perfection. Sans pouvoir rien affirmer ni donner de détails précis, il semble, d'après une série d'indices convergents, que ce maître de la vie ascétique, dont l'action sur ses disciples a été si considérable, a eu une grande influence dans la diffusion de la dévotion durant la première moitié du XVII[e] siècle. Maître des novices, instructeur du troisième an de probation, il semble l'avoir soufflée à ses novices et à ses tertiaires, qui la répandirent eux-mêmes autour d'eux. Le P. Hayneufve, le P. Surin, le P. Rigoleuc furent de ce nombre. » Le P. Nouet aussi, et même, semble-t-il d'une façon plus évidente, à en juger par la similitude des aperçus, identiques chez le maître et le disciple, bien que beaucoup plus appuyés chez celui-ci ; ils prennent en effet la proportion d'un traité dont, comme je l'ai dit, les données de Lallemant seraient les têtes de chapitres. Essayons ce rapprochement.

*
* *

Pour avoir amour et désir du mépris, il faut, dit Lallemant, l'aller *puiser* dans le Cœur de Jésus, y *entrant* souvent, pour considérer le

Verbe anéanti et la très sainte humanité anéantie en l'Eucharistie.

Le Cœur de Jésus est donc présenté ici, comme un *lieu* où l'on entre, où l'on vit; un refuge, une école, un sanctuaire, un paradis, une source, un foyer, une fournaise, un arsenal...

Or, cet aspect est des plus fréquents chez le P. Nouet, comme aussi chez le P. Saint-Jure, ainsi que nous l'avons vu au chapitre précédent. — Nul doute du reste que tous les deux, après le P. Lallemant, ne voient dans le Sacré-Cœur, ainsi présenté, autre chose que « le cœur métaphorique, c'est-à-dire l'amour signifié, sans attention spéciale à l'organe qui a fourni le mot; — autre chose même que le cœur symbolique, emblème d'amour »; ils y voient « le cœur de chair lui-même, en tant que symbole de l'amour de Jésus, et le signe expressif de ce qu'il a été, de ce qu'il a fait et souffert pour notre amour »[1].

Voici en effet, comment Nouet s'exprime dans l'*Homme d'oraison*, au début de la troisième partie consacrée à la vie glorieuse de Jésus-Christ :

« ... Il a voulu que son côté demeurât ouvert après la résurrection, afin que nous y puissions *entrer*, pour aller *puiser*[2] le pur amour dans sa source, je veux dire dans ce saint Cœur, ce Cœur où saint Paul veut que tous les fidèles fassent leur séjour. *Dieu m'est témoin, dit-il, combien je souhaite que vous soyez tous dans les entrailles de Jésus-Christ.* Il ne pouvait nous enseigner un lieu plus propre pour apprendre à aimer Dieu. Entrons-y donc..., établissons-y notre demeure par une solide dévotion, fon-

1. Bainvel, *ibid.*
2. Ce sont les termes du P. Lallemant.

dée sur quatre motifs, dont le premier regarde sa noblesse et son excellence; le second sa richesse et ses trésors inépuisables; le troisième, ses plaies et ses souffrances; le quatrième, les vœux et les hommages de tous les saints qui en ont fait le lieu de leurs délices, pour y mener une vie sainte, une vie divine. *Et ingredietur, et egredietur, et pascua inveniet.* Joan. 10. »

Un grand secret pour l'exécution de tous nos bons propos est d'apprendre, à la manière des séraphins, à entrer dans le Cœur de Jésus, à sortir du Cœur de Jésus, à rentrer dans le Cœur de Jésus.

« *I^er point.* — Entrez dans le Cœur de Jésus par l'oraison. Faites état toute votre vie de l'oraison, et jamais n'y perdez Jésus. Souvenez-vous combien sainte Thérèse le recommande. Entrez-y, comme elle, par Jésus-Christ. Mais quand vous êtes à ses pieds, et que tout à coup vous êtes transporté en des sentiments de la grandeur de Dieu, ou de quelqu'une de ses perfections, ne pensez pas que ce soit vous éloigner de Jésus de suivre cet attrait.

« *II^e point.* — Sortez du Cœur de Jésus pour aller travailler pour Jésus. Sortez-en comme les Anges sortent du paradis avec le désir d'y rentrer. Demeurez en sa présence. Portez Jésus avec vous pour le mettre au cœur de ceux avec lesquels vous conversez. Sortez de Jésus comme le rayon sort du soleil, sans se détacher du soleil, et comme Jésus même est sorti du cœur de son Père sans s'en séparer.

« *III^e point.* — Rentrez au Cœur de Jésus le plus tôt que vous pourrez, en deux manières. La première par des élévations fréquentes d'esprit et de cœur... La seconde par l'examen et par la pénitence.

« Entrez, sortez, et rentrez ainsi dans le Cœur de Jésus. Établissez-y votre demeure, âme chrétienne..., attirez-y toutes celles que vous pourrez. » (2^e *Retraite*. Dernière méditation.)

Le P. Nouet détaille dans une longue suite de

méditations, de considérations et de lectures, les différents aspects sous lesquels peut être regardé par l'âme dévote le Cœur de Jésus, où il l'invite à entrer.

I. — C'est le lieu et comme le paradis de notre naissance surnaturelle.

« C'est dans ce divin Cœur que l'Église a été conçue, et par conséquent tous les fidèles le doivent aimer comme lieu de leur naissance, et n'en sortir jamais que comme les Saints sortent du Ciel, avec le désir d'y retourner. C'est ce que Dieu avait, par un rare mystère, figuré dans la création de l'homme, pour l'accomplir ensuite dans sa réparation. Adam étant endormi du sommeil extatique que Dieu lui envoya, Eve fut tirée de son côté et lui fut donnée pour épouse. De même Jésus étant endormi du sommeil de la mort qu'il avait embrassée par le commandement de son Père, l'Eglise fut tirée de son Cœur, et prit aussitôt la qualité d'épouse et de fille. Ève reçut une vie naturelle du premier homme, l'Eglise, une vie surnaturelle de Jésus-Christ. Le premier homme donna une de ses côtes pour former Ève; Jésus, pour former l'Eglise, donna la vie et le sang de son Cœur et voulut qu'il fût ouvert pour relever son extraction, et lui donner sujet de se glorifier d'être sortie du côté de sonSauveur. » (L'*Homme d'oraison*. III[e] Partie. Préface, § II, n° 2.)

II. — Le Cœur de Jésus *arsenal et trésor*.

« C'est dans cet adorable Cœur que nous trouvons toutes les armes propres pour notre défense; tous les remèdes nécessaires pour la guérison de nos maladies, tous les secours les plus puissants contre les assauts de nos ennemis, toutes les consolations les plus douces pour soulager nos souffrances, toutes les plus pures délices pour combler notre âme de joie. En un mot, toute la grâce, toute la justice, toute la lumière, toute la gloire, toute la félicité du paradis est dans ce Cœur, qui est la vie de notre mort, l'immortalité de notre corruption et la résurrection de notre mortalité. C'est pourquoi le car-

dinal Pierre Damien l'appelle le trésor de l'épargne du ciel[1]; et saint Thomas dit que de son temps on peignait aux pieds du crucifix une vierge qui recevait le sang de la plaie du côté dans une coupe, et une autre qui le répandait; l'une portait une riche couronne sur la tête, l'autre laissait tomber la sienne; l'une avait un visage saint et tout rayonnant de lumière, l'autre, triste et ténébreux. La première représentait l'âme fidèle qui, par la méditation, reçoit du Cœur de Jésus la joie, la lumière et la couronne de gloire; l'autre représentait l'âme infidèle qui, par son péché, perd ces trois biens incomparables, la lumière de la grâce, la joie d'une bonne conscience, et la couronne de gloire. Oh! que nous perdons de richesses, faute de savoir user de ce trésor[2]! » (*Ibid.*..., 3°.)

III. — Le Cœur de Jésus est une *école*, un *sanctuaire*, un *refuge*, un *asile*, etc.

« Approchez-vous en esprit de recueillement et d'oraison pour vous retirer de l'embarras des affaires, et vous reposer avec le bien-aimé Disciple en la poitrine de votre Maître. Oh! qu'il vous apprendra d'importantes vérités durant ce sommeil mystique, et que vous en recevrez de lumières!... Venez y apprendre la pratique de toutes les vertus, et surtout de l'amour divin... » (*Ibid.*, § 4.)

« Toutes les plaies du Sauveur sont autant de portes de salut ouvertes à tout le monde; mais celle du Cœur est

1. *Cœleste gazophylacium et ærarium.*

2. « Que ne devrais-je donner pour posséder un si grand trésor? O très doux Jésus, que vous cachez de richesses dans votre Cœur, que cette perle, qui est infinie dans la terre virginale de votre très sainte humanité, est précieuse! Qui serait si aveugle que de la mépriser? Ah! je ne veux rien épargner pour l'acquérir... Mais qu'est-il besoin de l'acheter, puisqu'il est effectivement à moi, et que tout mon soin doit être d'en faire un bon usage? Oui, je le dis avec assurance, le Cœur de Jésus est à moi, car il est à mon chef, et ce qui est à mon chef, n'appartient-il pas aussi à tous les membres?... Je m'en veux donc servir pour aimer mon Sauveur, pour le bénir et le remercier. J'en veux faire un temple pour l'adorer, une victime pour la lui sacrifier, un fonds pour acquitter toutes mes dettes, et satisfaire à tous mes devoirs. » *Ibid.*, 4, fin. — Saint Bernard, de Pass. Dom., ch. III.

la plus haute et la plus large. Toutes ses plaies sont des fontaines d'où découlent les grâces et les consolations célestes; mais celle du Cœur est la plus claire, la plus fraîche et la plus délicieuse. Toutes ses plaies sont autant de grands canaux de pourpre (*purpura Regis vincta canalibus*) dans lesquels nous plongeons toutes les puissances de notre âme, pour y donner une teinture d'amour à nos pensées, à nos paroles et à nos actions, et en rehausser le prix; mais celle du Cœur leur fait prendre une plus haute couleur, un éclat plus vif.

« Toutes ses plaies sont des lieux de refuge, mais celle du Cœur est la plus sûre... » (*Ibid.*, § 3.)

« La porte de l'arche, qui n'en était que la figure, fut ouverte à huit personnes et fermée à tout le reste : celle-là est ouverte à tout le monde...

« ... D'où vient donc qu'il y en entre si peu? Parce que cette porte est une plaie, et peu de personnes aiment les blessures. L'Eglise chante que les portes du Ciel sont faites de perles toutes blanches. Mais celle du Cœur de Jésus est faite d'un chrysolithe vermeil, qui nous apprend qu'avant d'être admis à la porte blanche, il faut passer par celle qui est toute teinte de sang... » (Médit. sur la Passion, 96e.)

Dans la 2e Retraite, au 8e Entretien, on trouve la même idée.

« ... Jésus tient son Cœur ouvert, afin de vous servir de refuge dans tous vos besoins, traverses, tentations, froideurs, passions et infirmités...

« Saint Bonaventure disait un jour qu'il voulait faire sa demeure dans le Cœur de Jésus-Christ, et là, travailler, prier, négocier, comme les hommes s'enferment dans leur cabinet. Si vous pouvez imiter ce grand saint et vous établir dans le Cœur de votre Époux, je vous conseille de n'en sortir jamais, ou si votre esprit s'en retire et se dérobe de vous, de le rappeler au plus tôt. »

A *l'école* de son Cœur, Jésus, maître d'amour, nous fait accepter et aimer les croix.

« Il ne faut pas considérer les croix... comme des maux qui nous font souffrir... mais nous devons les regarder dans les vues de l'amour de Dieu envers nous, dans le *Cœur de Jésus-Christ* qui les a choisies pour nous, et qui nous les présente comme la matière des couronnes qu'Il nous prépare, et comme une épreuve de notre vertu et de notre fidélité à son service. » (Lallemant. *De l'amour des croix.*)

Ici, le mot cœur éveille moins, comme première idée, celle de l'organe matériel que celle de l'amour... C'est en effet *l'amour* de Jésus, son double amour divin et humain, cet amour dont son cœur de chair est l'organe et l'emblème, qui a choisi pour nous les croix, et qui nous les présente[1].

Très souvent aussi le P. Nouet considère le Sacré-Cœur sous cet aspect de l'amour, amour ardent, parlant, victorieux.

1. « Représentez-vous par une foi vive les afflictions et les souffrances. . comme les livrées de Jésus crucifié, comme le caractère et les traits de sa ressemblance. »

« Considérez-les encore *dans le Cœur de cet aimable Sauveur*, d'où vous les verrez sortir et descendre sur vous par un écoulement du même amour qui l'obligea de mourir pour vous sur la croix : et dans cette vue, sans vous arrêter à goûter l'amertume de vos peines, et à vous en occuper, ni à écouter les plaintes de l'amour-propre et les tendresses de la nature, adorez les secrets de la Providence... » Rigoleuc. *Traité IV.* Abrégé de conduite spirituelle, ch. I, 9.

« On s'est demandé, écrit le P. Bainvel, où le P. Huby, — — un des plus grands dévots du Sacré-Cœur, avant sainte Marguerite-Marie. — aurait puisé cette dévotion... »

Est il vraiment besoin de supposer qu'il aurait été en rapports avec le bienheureux Eudes ou même avec la voyante de Paray ? Ne suffit-il pas de se rappeler qu'il fut l'élève du P. Rigoleuc au collège de Rennes et qu'il l'eut plus tard pour directeur dans sa vie spirituelle et pour guide dans ses missions ? Par le missionnaire breton l'influence du P. Lallemant aurait descendu jusqu'à lui. « On constate, dit le P. Bainvel, que plusieurs des pratiques du P. Huby répondent fort bien à ce que demandait l'auteur de la *Doctrine spirituelle* pour honorer le Cœur de Jésus. »

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, 6e mille. pp. 451, 452.

« Qui peut mieux parler au cœur que le cœur? ce Cœur, dis-je, qui nous a aimés jusqu'à la mort. On dit que le cœur est le premier vivant et le dernier mourant.

« Vous nous l'avez bien montré, ô *l'ami* du monde le plus fort et le plus doux, votre Cœur a été le premier vivant pour nous, et le dernier mourant; le premier blessé durant sa vie, le dernier blessé après sa mort. En même temps que la mort vous ferma la bouche, l'amour vous ouvrit le Cœur, pour nous témoigner l'excès où il vous avait porté. Les Juifs eussent souhaité de vous faire mille fois mourir, pour assouvir leur haine; et vous, au contraire, désirez de mourir encore mille fois pour satisfaire à votre amour. C'est pour cela que vous fîtes un miracle en la personne de celui qui vous blessa, et que vous lui rendîtes la vue, pour nous assurer que votre mort serait salutaire à ceux même qui en étaient les auteurs, s'ils s'en voulaient prévaloir. Voilà jusqu'où vous nous avez aimés; voilà le dernier sacrement de votre mort, le dernier sceau de votre miséricorde, le dernier effet de votre amour, savoir de rendre la vue aux aveugles et la vie aux morts.

«... O Cœur divin, Cœur amoureux, Cœur tout consacré, donné, livré, dévoué à l'amour des hommes, je ne veux plus avoir de cœur que pour vous rendre un amour réciproque, et me donner irrévocablement à vous... Mon Sauveur, vous ne méprisez pas un cœur contrit et humilié; je vous prie de briser le mien de douleur, afin de le faire entrer dans le vôtre, et que de deux cœurs il ne s'en fasse qu'un... Ah! je ne veux plus vous aimer qu'à l'égal de ce grand Cœur qui m'a aimé plus que sa vie. Je le dis en présence de la majesté divine..., en présence de la bienheureuse Vierge Marie, qui n'eut jamais de cœur que pour aimer le Cœur de son Fils; je le dis en présence de tous les saints, qui ne trouvent de délices et de plaisirs que dans ce grand Cœur. Je dédie et je consacre mon esprit, ma mémoire, ma volonté, mon corps, mon âme, et tout ce que je suis à son honneur, et je renonce à tout ce qui m'en peut empêcher...

« Cœur de Jésus,... je veux être éternellement tout à vous! Ainsi soit-il! » *L'Homme d'oraison*. Préface, § III, fin.)

IV. — Le Cœur de Jésus, le *modèle* et la *pierre de touche* des vertus ; l'*aimant des cœurs*.

« Entrez souvent dans le Cœur de Jésus, pour considérer le Verbe anéanti et la très sainte humanité anéantie » — double anéantissement d'amour, provoquant à l'amour, donc à l'imitation, donc à l'anéantissement.

Ainsi, pour arriver à cet anéantissement, qui est l'humilité, la marche à suivre est celle-ci, d'après le P. Lallemant : se mettre d'abord à l'école de Notre-Seigneur qui nous dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » — Si, par suite, on devient soi-même « doux et humble de cœur », « à l'exemple de Jésus », si on a l'humilité dans le cœur, on sait ce que c'est que l'humilité, ainsi que l'observe saint Laurent Justinien... Enfin on en pratiquera les actes extérieurs et intérieurs [1].

Or, durant tout ce travail de connaissance et d'amour, les puissances de l'âme touchées par le Cœur de Jésus, comme les aiguilles par l'aimant, se recueillent pour s'unir à Dieu, de même que ces aiguilles se tournent du même côté, pour s'unir à leur centre.

Sur ce thème le P. Nouet exécute des variations sans fin : il multiplie les considérations, il accumule les exemples.

1° Considérations :

« Jésus-Christ ne désire rien tant que l'union de nos cœurs avec le sien par une parfaite ressemblance.

« Il est tout amour ; Il est partout amour ; Il est éternellement amour ; Il est tout amour par lui-même et pour

1. *De l'humilité*, D. S., p. 80.

lui-même. Voilà le modèle sur lequel nous devons nous former, si nous voulons être selon son cœur... »

L'auteur développe ces belles pensées, tout le long du cinquième paragraphe de son traité — — cinq pages sur trente[1] — et il termine par cet appel :

« Regardez bien ce beau modèle, et tâchez d'en tirer (en méditant) une excellente copie. — Jéhu allant à la conquête du royaume d'Israël, demanda à Jonadab si son cœur était droit comme le sien. — Quand vous irez à l'oraison, persuadez-vous que vous allez à la conquête du ciel, que Jésus-Christ vous a ouvert; mais, qu'avant de se joindre à vous, Il vous demande si votre cœur est droit comme le sien, et il n'y a rien qui lui soit plus agréable que la correspondance et la sympathie de vos affections avec les siennes.

« Il vous appelle à Lui pour vous faire reposer sur le sein de son amoureuse Providence; ne troublez pas son repos par vos inquiétudes et par vos passions déréglées. Il vous présente son côté pour guérir les plaies de votre âme, pour animer votre foi et échauffer votre amour, ne résistez pas à ses attraits; enfin il est prêt à vous donner son Cœur... pourvu que vous lui donniez le vôtre... Donnez-le Lui sans partage et sans réserve; priez-le qu'Il le purifie, qu'Il l'éclaire, qu'Il le transforme et qu'Il le rende parfaitement semblable au sien, en sorte qu'Il le possède absolument et qu'Il en soit toujours le maître...

«... Faisons donc éclater l'image de sa grandeur, dans nos paroles, dans nos affections et dans nos œuvres; et s'il est possible, tirons sur nous un vif portrait de ses vertus, qui le représente parfaitement, car Il est le cachet de la sainteté incréée, que le Père éternel a gravé avec la pointe des clous, des épines et de la lance, pour marquer nos âmes du sceau de son humilité, de sa douceur, de sa patience, de son amour et de ses autres perfections. »

1. Sans compter nombre d'autres pages, disséminées dans les retraites et les méditations.

2° *Exemples.* — Je me borne à énumérer les noms des saints, cités dans le paragraphe III : « Dévotion de tous les saints envers le Cœur sacré de Jésus. »

Saint Bonaventure, portant envie au fer de la lance...

Saint Elzéar, écrivant que la plaie du côté de Jésus-Christ est le lieu de sa demeure.

Lansperge, pour qui cette plaie est un jardin semé de lis et de roses.

Sainte Catherine de Sienne et la bienheureuse Jeanne de France, à qui Jésus donne son Cœur, en prenant le leur.

Sainte Gertrude, dont le cœur fut blessé par une flèche sortie du Cœur de Jésus.

Saint Pantaléon[1] répondant à Maximien : *Præstigiæ meæ Christus.*

L'Évangile, les Chroniques de saint François, les actes des martyrs sont mis à contribution, et le paragraphe se termine par cette invitation, citée plus haut : « Venez au Cœur de Jésus, pour y apprendre la pratique de toutes les vertus, et surtout de l'amour divin, qui est le centre de la vie unitive, où tendent principalement tous les mystères de la vie glorieuse de Jésus-Christ. »

V. — Aux âmes qui sont plutôt aux stades de la vie purgative ou illuminative, Lallemant propose de joindre à la connaissance de l'esprit et de l'amour de Jésus « une connaissance exacte de *sa pureté de cœur* ».

Et l'on sait ce que signifie pour lui la *pureté*

1. Saint-Jure, citant le même trai , appelle ce martyr « saint Palémon ».

de cœur, dont il a fait le sujet du V^e^ Principe de la *Doctrine spirituelle*.

A propos de chacun des seize articles que comprend ce Principe, l'âme est donc invitée à se rendre un compte exact de la pureté du Cœur de Jésus. Dans ce Cœur divin, « rien de contraire à Dieu ; non seulement aucun péché, mais aucun de ces désirs et appétits déréglés d'honneur, de plaisir, de commodités, lesquels bouillonnent sans cesse dans notre cœur. Ni idées fausses, ni jugements erronés, ni aucune de ces faiblesses où notre néant nous entraîne. »

Quant aux passions, elles étaient plutôt en Notre-Seigneur des « propassions », c'est-à-dire « des mouvements qui ne s'excitaient que par les ordres de la raison et par l'impression de la grâce ».

Chez nous « la pureté d'intention a pour principaux ennemis la vanité, le plaisir, l'intérêt, l'aversion, les secrètes recherches de l'amour-propre.

« Dans le Cœur de Jésus, un seul motif, le constant désir de plaire à son Père », etc... Qui ne voit la fécondité de l'Évangile médité de ce point de vue? Le P. Lallemant connaissait-il les exercices si pieux et suggestifs du P. Alvarez du Paz sur les douze puretés du Cœur de Jésus[1] ?

« Vous vous efforcerez d'entrer dans le Cœur du Seigneur Jésus et de l'étudier pour former votre cœur sur ce modèle... Pour que vous puissiez monter jusqu'à la contemplation et l'amour de la divinité, vous aurez soin de

1. *De inquisitione pacis*. L. IV, P. II, Exercice II
L'ouvrage est de 1608. — J'emprunte au P. Bainvel les extraits que j'en donne ici. *La dévotion au Sacré-Cœur*, p. 396.

pénétrer, par une considération attentive, dans le Cœur du Maître, le plus saint et le plus pur de tous les cœurs, pour tâcher par vos aspirations dans la prière, par vos efforts dans l'action, d'avoir, vous aussi, un cœur semblable. En fixant ainsi les yeux de votre âme sur le Cœur même du Maître, vous le verrez tout pur de douze sortes de puretés.

« Il a été pur : 1° de tout amour des biens temporels; 2° de toute obliquité d'intention; 3° de tout attrait mondain; 4° de tout désir de plaire aux hommes; 5° de toute pensée inutile; 6° de tout soin superflu; 7° de toute amertume malfaisante; 8° de toute vaine complaisance; 9° de toute recherche de consolation humaine; 10° de tout scrupule ou crainte inquiète; 11° de toute agitation d'impatience; 12° de toute tache de volonté propre.

« De cette multiple pureté de son Cœur, vous louerez votre Seigneur Jésus; vous la désirerez pour vous-même, vous la demanderez par des inspirations enflammées, vous travaillerez avec entrain à l'atteindre, et ainsi vous réformerez votre cœur. »

Suivent douze élévations sur les douze puretés du Cœur de Jésus, toutes d'après les grandes lignes marquées dans l'avis précédent, admiration et louange; aspirations et désirs; demande et résolution.

Et l'exercice se termine par une prière enflammée :

« De la radieuse pureté de votre Cœur béni, j'ai recueilli ces douze ruisseaux que j'ai appelés les douze puretés de votre Cœur. Accordez-moi, je vous prie, de vous les demander toujours, d'en avoir toujours soif, d'agir toujours dans le sens de ma demande et de mes désirs... Imprimez votre Cœur sur mon cœur et rendez le mien semblable au vôtre (*istud tibi assimila*); ne permettrez pas que, faisant état d'être votre imitateur, j'aie un cœur qui ne se soucie pas de vous imiter. »

« On ne saurait exagérer, ajoute le P. Bainvel,

la portée ascétique d'un tel exercice, ni la grande part qu'il fait au Cœur de Jésus dans la poursuite de la perfection chrétienne ; Marguerite-Marie ne procédera pas autrement » (p. 399).

Si elle n'a pas emprunté directement à Alvarez de Paz des formules de prières, on peut croire qu'elle s'est inspirée plus d'une fois de Saint-Jure et de Nouet qu'elle lisait ; on a cru reconnaître çà et là dans ses écrits leurs propres expressions, les échos de leur pensée [1], donc de la pensée du P. Louis Lallemant, puisque, nous l'avons vu, la pensée du P. Nouet est si souvent l'écho de la sienne.

*
* *

Ne serait-elle pas aussi quelquefois l'écho de la pensée du P. Eudes et du P. Saint-Jure ? Si M. Bremond, qui avoue humblement n'avoir pas lu le P. Nouet, a simplement feuilleté les tables de son grand ouvrage *L'Homme d'oraison*, il a dû être frappé par les titres des entretiens pour la XXII[e] semaine après la Pentecôte : « Que le Cœur de Jésus-Christ est le trône de l'amour divin. » « Que le Cœur de Jésus est le chef-d'œuvre du Saint-Esprit qui n'est qu'amour. »

S'il avait ouvert le livre à la page indiquée après ce dernier titre, il aurait lu :

« Le Saint-Esprit est le *Cœur* du Père et du Fils. Il est le terme de l'amour réciproque qu'Ils se portent et de celui qu'Ils ont pour nous ; Il est le principe de l'amour que nous avons pour Dieu. Je dis le même du Cœur de Jésus-Christ... Toutes les prérogatives du Saint-Esprit conviennent au Cœur de Jésus : Il est la source de la

1. Bainvel, *l. c.*, p. 431.

dilection, le sceau de la pureté, le gage de la béatitude éternelle... On ne voit presque jamais l'un sans l'autre dans toute l'économie de nos mystères... Cette merveilleuse liaison est une marque de la sympathie *de ces deux Cœurs*, qui ne se donnent jamais l'un sans l'autre. C'est pourquoi il faut les demander tous deux ensemble. »

Je serais bien étonné si M. Bremond ne saluait en ces lignes le reflet d'une idée chère au P. Eudes, et que ce dernier a exprimée ainsi : « Que le Cœur de Jésus n'est qu'un avec le cœur du Père et du Saint-Esprit ; et que le Cœur adorable de ces trois divines personnes est une fournaise d'amour au regard de nous. » (Ch. XI du XII[e] Livre : *Le Cœur admirable de la très sainte Mère de Dieu.*)

Et encore : « Le mot cœur signifie le divin Esprit qui est le Cœur du Père et du Fils, qu'Ils nous veulent donner pour être notre esprit et notre cœur... » Le Fils de Dieu est appelé le Cœur du Père éternel, et *spiritus oris nostri*, c'est-à-dire l'âme de notre âme, le cœur de notre cœur [1].

Voilà bien les deux Cœurs dont parle le P. Nouet ! S'est-il inspiré du P. Eudes dans les quelques phrases plutôt compliquées, où il présente le parallèle entre le Cœur de Jésus et le Saint-Esprit, Cœur du Père et du Fils ? C'est possible.

Au moins ne dit-il jamais — et en cela il me semble digne d'approbation — que l'Esprit-Saint est le Cœur de Jésus ! Ainsi évite-t-il une équivoque bien propre vraiment à déconcerter quiconque n'est pas absolument familiarisé avec ce

1. Citation de M. Bremond, p. 649.

qu'il y a de plus profond dans les arcanes de la théologie. Oui, sans doute, « l'Esprit-Saint est l'amour substantiel du Père et du Fils » ; et que suit-il de là? que si vous prenez le mot cœur dans le sens purement métaphorique d'*amour*, vous pouvez dire que l'Esprit-Saint est le Cœur du Verbe, mais non pas précisément le Cœur de Jésus, le Cœur de chair de l'Homme-Dieu. Que d'explications et de distinctions il faut pour rendre viable l'expression !

Oui, l'on peut dire aussi que « l'Esprit-Saint, est le principe de toute la vie spirituelle du Verbe Incarné ». Et la conséquence ? C'est qu'un principe de vie méritant le nom de *Cœur*, on peut donc appeler l'Esprit-Saint le *Cœur* du Verbe Incarné. En rigueur de théologie, c'est vrai ; mais pourquoi compliquer ainsi la théologie du Sacré-Cœur déjà si délicate, si complexe, à s'en tenir à l'essentiel ? On répond que saint Thomas avait amorcé ces façons de dire avant saint Jean Eudes. On peut d'après lui appeler le Saint-Esprit, l'esprit et le cœur du chrétien, puisque dans l'épanouissement de la vie que nous tenons de Jésus, son rôle est analogue à celui du cœur dans l'organisme, et que, comme celle du cœur, son action est toujours secrète et cachée.

« Ces vues sont bien belles », je le dis, moi aussi ; mais je préfère de beaucoup, pour éviter toute équivoque et tout embarras, qu'on ne mêle point ce mot de cœur, appliqué à l'Esprit-Saint, au même mot appliqué à Jésus, encore qu'il soit vrai que le rôle de l'Esprit-Saint dans l'épanouissement de la vie chrétienne soit analogue au rôle du cœur dans l'organisme.

Le P. Lallemant le redit vingt fois et davantage dans le IV^e^ Principe : « La docilité à la conduite du Saint-Esprit », et dans le V^e^ Principe : « La vie intérieure » dont l'essence consiste avant tout « dans les opérations de Dieu en l'âme, dans les lumières qui éclairent l'entendement, dans les inspirations qui touchent la volonté... », dans l'action du Saint-Esprit, en un mot, principe (et cœur) divin de cette vie ! Mais, pas une fois, dans la *Doctrine*, vous ne trouverez ce mot *cœur* appliqué à la troisième personne de la Trinité.

Le passage de Saint-Jure, que M. Bremond se plaît à rapprocher de la façon de parler eudistique, rend bien le même son *doctrinal*, ce son qui est celui de la *Doctrine* de Lallemant, mais l'Esprit-Saint, qui y est appelé vie et principe de vie, en tant qu'esprit de Jésus, n'est pas appelé le Cœur de Jésus [1].

Revenons au P. Nouet, qui a pu, dans une page de ses entretiens sur le Sacré-Cœur, s'inspirer d'une vue chère à saint Jean Eudes. Il ne s'est pas interdit non plus d'emprunter au P. Saint-Jure une idée capitale sur le Sacré-Cœur, et jusqu'aux expressions par où elle est rendue dans l'*Homme spirituel*.

1. Pour appuyer saint Jean Eudes, on aurait pu citer, dit M. Bremond, les paroles d'un autre grand bérullien (?) le P. Saint Jure. « Le Saint-Esprit est particulièrement la vie de notre âme, et le principe de notre vie spirituelle, en tant qu'il est l'Esprit de Jésus-Christ, Dieu et homme... Comme donc le Saint-Esprit est l'esprit de Jésus-Christ, il communique aux âmes qu'il possède, la vie de Jésus-Christ... notre vie... De tout cela, nous pouvons conclure que l'homme spirituel est celui qui a le Saint Esprit, l'esprit de Jésus-Christ présent en lui, par une présence de grâce, et une union de sainteté... remuant les facultés spirituelles. » (*Ecole française*, p. 649.)

Au début du paragraphe IV de la Préface déjà longuement citée : « Dévotion de tous les saints envers le Cœur sacré de Jésus », Nouet s'exprime ainsi :

« Il n'y a personne si pauvre qu'il n'ait quelque lieu où il puisse faire sa retraite. Les oiseaux même ont leur nid, et les renards, leur tanière, comme dit Notre-Seigneur; il ne faut pas qu'un chrétien soit seul sans domicile, errant et vagabond dans le monde : il doit avoir un lieu de retraite où il se puisse établir, pour mener une vie paisible et réglée; mais, où qu'il cherche, il n'en trouvera point de plus avantageux que le Cœur sacré de Jésus qui est plus auguste, plus magnifique, plus saint que tous les palais des monarques. L'accès en est facile, parce qu'il est toujours ouvert, et même nous pouvons dire que nous y sommes tous, sans qu'il soit besoin de nous mettre en peine d'y entrer puisque nous sommes assurés d'un côté qu'Il nous aime, et de l'autre, que l'amour loge tout ce qu'il aime dans le cœur comme dans son propre domicile. Mais il est important de nous y établir par une fidèle correspondance de notre part, et de savoir ce qu'il faut y faire pour lui plaire. Nous l'apprendrons des Saints[1]. »

« Sans qu'il soit besoin d'y insister, conclurai-je avec le P. Bainvel, on voit avec quelle plénitude, quelle clarté, quelle précision, quelle profondeur la dévotion au Sacré-Cœur nous est ici présentée.

« ... Un trait paraît mériter une remarque particulière : il a suffi au P. Nouet de pousser dans le sens de saint Ignace pour trouver le Sacré-Cœur[2]. »

Mais ce qui n'est pas moins digne de remarque et ce qui achève de peindre la puissance d'éveil

1. Comparer avec Saint-Jure cité précédemment, p. 170.
2. *La dévotion au Sacré-Cœur*, 6e mille, p. 434.

et d'inspiration du P. Lallemant, c'est que l'instigateur de cette poussée, comme de tant d'autres mouvements ascétiques et mystiques, ce fut lui ! Son influence dans la diffusion de la dévotion ne se limite pas à ses novices. « Il y a lieu de croire, dit le P. Bainvel, que des hommes comme saint Jean Eudes, M. de Bernières-Louvigny, et par l'intermédiaire du P. Bagot, M. Boudon et d'autres la subirent[1]. »

Que dis-je ? cette influence ne se serait-elle pas étendue jusqu'à Paray ? « Dans les pratiques de dévotion envers le Sacré-Cœur, écrites de la main de sainte Marguerite-Marie, il en est qui sont empruntées aux livres du P. Nouet[2]... » Et l'on se rappelle en lisant cela tout ce que Nouet dut à son maître, et très spécialement cette grâce que Lallemant obtint pour lui, par l'entremise de saint Joseph : « la grâce de parler et d'écrire dignement de Notre-Seigneur, grâce qui parut avec éclat dans son grand ouvrage sur Jésus-Christ »[3], où, entre tant de pages admirables, les plus admirables sont celles qui glorifient le Cœur de Jésus.

1. *La dévotion au Sacré-Cœur*, p. 403.
2. *Vie.* Abbé Marcel.
3. *Vie de Lallemant*, p. 28.

SECTION IV

AU SOLEIL DE L'ORATOIRE.
INFLUENCE DE M. DE BÉRULLE
SUR SAINT VINCENT DE PAUL, MONSIEUR OLIER
ET LE P. GUILLORÉ

CHAPITRE PREMIER

SAINT VINCENT DE PAUL

I

Personne n'échappe à sa bienfaisante chaleur, dit le Psalmiste, en parlant du soleil, astre du jour. A entendre certains critiques contemporains, M. de Bérulle eût été un soleil dont « tous les grands écrivains (du XVII[e] siècle), religieux ou séculiers », auraient subi la chaude et lumineuse influence. Tous bérulliens ! Comment saint Vincent de Paul, qui dès son arrivée à Paris en 1610, entra en relations suivies avec le Fondateur des Oratoriens, aurait-il échappé au rayonnement de l'astre, autour duquel il ne cessa de graviter ?

Sans doute, s'il demande à être reçu « en la Maison des Pères de l'Oratoire, et s'il demeure environ deux ans en cette retraite » (1610-1612), ce n'est pas, dit Abelly, « pour être agrégé en leur sainte compagnie, ayant lui-même déclaré

depuis qu'il n'avait jamais eu cette intention, mais pour se mettre un peu à l'abri des engagements du monde » et trouver dans la personne de M. de Bérulle « un sage et vertueux directeur »[1].

Si porté qu'il soit à présenter le saint comme un des disciples les plus authentiques du célèbre Cardinal, M. Bremond se refuse pourtant à enregistrer comme un fait historique ce séjour de deux années à la maison de l'Oratoire : « Bien que dramatiquement racontée par Sainte-Beuve, dit-il, et par d'autres écrivains, la fameuse retraite de M. Vincent... chez Bérulle, qui se placerait vers 1611, n'est qu'une légende... De 1610 à 1612 M. Vincent est aumônier de la reine Marguerite. Il est curé de Clichy en 1611. Presque en même temps il entre chez les Gondi[2]. »

1. *Vie*, p. 31.

2. *L'École française*, p. 224. A cette époque, Vincent de Paul avait trente ans. Il naquit à Pouy, près de Dax, non pas en 1576, comme l'a écrit Abelly, mais en 1581, ainsi que l'a établi récemment (1927) M. Antoine Redier, dans *La vraie vie de saint Vincent de Paul*. Déjà, M. Coste, le savant éditeur des œuvres du Saint avait rectifié l'erreur enregistrée par l'ensemble des biographes, erreur dont on peut expliquer ainsi la genèse : Vincent de Paul fut ordonné prêtre en 1600. Impossible d'admettre qu'il n'eût alors que dix-neuf ans ! quelle dérogation ç'eût été aux prescriptions du Concile de Trente, que l'on estimait absolues ! Au lieu de le faire naître en 1581, on avança de cinq ans la date de sa naissance. — *La vraie vie de saint Vincent de Paul*, pp. 5-7.

Quant au séjour de Vincent à l'Oratoire, M. Redier écrit : « Abelly nous assure que Vincent, pressé de confier son âme à des mains sûres, non seulement choisit dès 1609 Bérulle comme directeur, mais devint peu après l'hôte de l'Oratoire en formation. Ce dernier détail est inexact, car des pièces authentiques témoignent que l'aumônier de la reine Margot ne cessa d'habiter la rue de Seine de 1610 à 1612. D'autres pièces authentiques et datées apportent une première certitude sur les relations de Vincent avec Bérulle », p. 54.

A Pâques de l'année 1612, M. Vincent prenait possession de la cure de Clichy, que le 13 octobre 1611 avait résignée en sa faveur M. Bourgoing sur le point d'entrer à l'Oratoire.

Il est vrai que si M. Vincent a accepté la cure de Clichy, c'est sur les instances de M. de Bérulle, qui intervint non moins efficacement pour faire agréer le jeune curé comme « précepteur des enfants de messire Emmanuel de Gondi, alors général des galères de France ».

Tous ces bons offices du Fondateur de l'Oratoire sont de nature sans doute à créer et à nouer fortement entre lui et Vincent des liens de sympathie, d'estime, d'admiration ; mais suffisent-ils à faire conclure que Vincent fut le disciple de Bérulle et façonné par lui à la vie intérieure [1] ?

Qui nous dira la part réelle qui revient à celui-ci dans l'initiation de celui-là à la théologie mystique et dans son ascension vers la sainteté ? Les témoignages d'admiration que le saint a rendus au Cardinal et que M. Bremond se plaît à énumérer seraient-ils donc décisifs en faveur du bérullisme de Vincent de Paul ? Ils attestent, avouons-le, que M. de Bérulle exerça sur lui une certaine influence d'autorité et d'exemple sacerdotal, mais ils ne prouvent pas pour autant qu' « en matière proprement religieuse » il fut le maître par excellence [2].

« C'est, de toute évidence le P. de Bérulle qui a conduit l'affaire. »

1. « En matière proprement religieuse, Vincent n'est que le disciple de François de Sales, et plus encore de Bérulle... Quelle gloire pour lui d'avoir façonné la vie intérieure d'un si grand homme, et pour l'école française de compter Vincent de Paul parmi ses représentants les plus authentiques ! » H. Bremond. *L'Ecole française*, pp. 245-246.

2. « On voudrait, dit M. Redier, avoir la preuve que c'est Bérulle qui convertit Vincent. Ceux qui l'ont dit sans le savoir n'ont pas réfléchi qu'à l'égard de celui qui l'aurait

On nous assure qu'à son arrivée à Paris Vincent, bien qu'il fût prêtre depuis dix ans, « avait tout à apprendre » ; on nous parle de son « entière docilité à se modeler sur l'âme d'autrui, de sa facilité étonnante à revêtir soit les manières, soit la doctrine, soit enfin les dispositions intérieures des modèles qu'il se choisissait... de sa curieuse puissance de mimétisme, de cette souplesse et exactitude d'assimilation qu'on retrouve aujourd'hui encore chez le paysan des Landes ».

N'est-ce pas minimiser plus que de raison et

vraiment pris par la main pour le ramener dans les voies de Dieu, le « grand affectif » que nous savons eût éprouvé une reconnaissance dont il nous resterait des témoignage. Ceux-ci manquent », *ibid.*, p. 132.

Ce n'est pas que Vincent n'ait témoigné à Bérulle, en maintes circonstances, gratitude et admiration, mais non point comme au Père de son âme.

« Un des plus saints hommes que j'ai connus, c'est M. le cardinal de Bérulle » (*Avis et Confir.*, p. 35).

« Aussitôt qu'il avait conçu une vérité, il se donnait à Dieu, ou pour pratiquer telle chose ou pour entrer dans tels sentiments... Et par ce moyen, il acquit une sainteté et une science si solides qu'à peine en pouvait-on trouver une semblable. »

Conclusion : « A la manière de M. le cardinal de Bérulle, il faut étudier en sorte que l'amour corresponde à la connaissance, particulièrement pour ceux qui étudient en théologie » (*ibid.*, p. 25).

« Il y a deux manières de connaître la vérité : 1° par simple élévation à Dieu ; 2° par raisonnement. Deux raisons ou trois font à la nature de la chose ; les autres embrouillent. M. de Bérulle, entre ses résolutions, avait (celle de chercher la lumière)... par élévation à Dieu. Autrement, on perd beaucoup de temps », *Confer.*, II, pp. 269-270.

Dans tous ces textes, il ne s'agit pas de doctrines, mais de méthodes pour s'avancer dans la science ou la perfection. Se déclarer admirateur de celles-ci ne signifie pas qu'on est partisan de celles-là.

Combien de jésuites, et non des moindres, les PP. Coton, Suffren, de la Croix, avouèrent très haut leur admiration pour M. de Bérulle, qui ne sont pas, pour autant, à ranger parmi ses disciples !

la science, et le caractère, et l'originalité de saint Vincent de Paul ? Pour ne parler que de la science *proprement religieuse* — et la théologie mystique rentre éminement dans cette science-là — n'est-il pas à croire qu'à l'âge de trente ans Vincent y était déjà passé maître ? C'est l'âge qu'il avait à son arrivée à Paris. « Il avait employé sept ans à ses études de théologie », note Abelly ; reçu bachelier en théologie à l'Université de Toulouse, il obtint licence d'expliquer et enseigner publiquement le second livre des *Sentences* dans la même Université. Bref « il se trouve de compte fait, sur les mémoires envoyés de son pays, qu'il a employé plus de seize ans continuels à étudier tant à la ville d'Acqs qu'en l'Université de Toulouse »[2]. Et que dire de la science pratique des choses sacrées qu'il avait acquise à l'école du Saint-Esprit, grâce à une vie intérieure intense, surtout pendant ses deux années de captivité à Tunis et durant son séjour à Rome ?

II

Quoi qu'il en soit, pour juger du bérullisme de M. Vincent, c'est à ses écrits ascétiques qu'il convient de demander un critérium, beaucoup plus qu'à des suppositions psychologiques et à des déductions historiques, où l'on peut toujours soupçonner une part de légende ou d'exagération. Or, dans ses entretiens comme dans ses lettres,

1. *L'École française*, pp. 249, 250.
2. Abelly. *Vie*, pp. 16, 17.

soit qu'il donne des conseils pour l'oraison ; soit qu'il recommande la pratique de l'amour de Dieu ; soit qu'il prêche la dévotion à Notre-Seigneur, son ascétisme se rapproche beaucoup moins de la manière de Bérulle que de celle de saint Ignace et de saint François de Sales.

« Les enseignements spirituels de Vincent de Paul sur l'oraison et les vertus chrétiennes, observe M. Pourrat [1], sont toujours très pratiques. Ce sont des conseils qu'il donne, et qui, dans sa pensée, doivent être suivis immédiatement. »

« Toute pratique aussi sa spiritualité, toujours orientée vers l'action [2]... »

Or ce caractère pratique, cet *activisme* est beaucoup plus ignatien que bérullien.

M. Bremond n'est-il pas le premier à en convenir ?

« La courte élévation que saint Ignace nous fait faire au début de chaque exercice implique une affirmation, une expansion du moi, volontaire et conquérante. » « Dans l'oraison préparatoire, dit-il, je demanderai à Dieu que, par sa grâce, toutes mes intentions, actions et opérations aillent droit au service et à la louange de sa divine Majesté... »

Voici maintenant, d'après la méthode bérullienne [3], l'élévation initiale de l'oraison : « Esprit divin qui régnez dans les anges et dans les saints du ciel, je vous adore de tout mon cœur. Je vous révère dans les louanges et dans les témoignages

1. Abelly. *Vie*, p. 579.
2. Page 578.
3. M. Olier. *La journée chrétienne.*

d'amour que vous rendez à Dieu dans leurs cœurs. J'adore l'immense religion et la multiplicité des sentiments amoureux dans lesquels ils se consomment en vous. Souffrez, Esprit divin, que je m'unisse à vous et que j'entre en la vie divine dont vous animez les saints ; que je me perde en vous, et que pour vous je me délecte dans tous les Bienheureux qui adorent et qui louent en vous la majesté de Dieu. » « Se délecter », mais « dans autrui », même en se perdant ;... principes bérulliens sur l'anéantissement du moi...

Autre différence, poursuit M. Bremond, et qui a son intérêt : les préludes ignatiens ne doivent durer que pendant quelques secondes (?) ; l'*exercitant* est pressé d'agir, de déployer ses « puissances ». Le bérullien a moins de hâte ; il peut s'attarder longuement au dépouillement de lui-même...

« Les torpeurs de la prière, les résistances de la chair et du sang, l'ignatien doit les combattre par un redoublement d'efforts : il gourmande, il secoue, il entraîne — *trahere* — ses facultés paresseuses ; coûte que coûte il veut discourir — *discurrendo*[1] — ; il veut se rappeler, comprendre, sentir — *volendo totum illud memorari et intelligere, ut magis erubescam ;* le bérullien trouve dans son infirmité elle-même un nouveau motif de joyeux oubli de soi : incapable de louer Dieu, il s'unira du moins à la louange des saints. Et sans

1. Oui, là où le discours est de mise, dans la méditation proprement dite ; la page des *Exercices* d'où M. Bremond tire ces citations est le premier exercice sur le péché : première semaine. L'heure viendra des oraisons affectives et des contemplations moins *exerçantes*.

doute cela non plus ne va pas sans effort; mais l'accent n'est pas placé sur l'effort... »

Or il semble bien que Vincent de Paul place lui aussi sur l'effort l'accent de l'oraison, depuis l'élévation initiale jusqu'au colloque final.

« Chacun, dit-il, sait l'ordre de la méthode de l'oraison; il faut s'y tenir.

« D'abord se mettre en la présence de Dieu, en le considérant soit comme il est dans les cieux, assis sur le trône de sa Majesté, d'où il a les yeux sur nous et contemple toutes choses; soit dans son immensité, présent partout;... soit dans sa présence au sacrement de l'autel : O Sauveur, me voici, chétif et misérable pécheur, me voici au pied des autels où vous reposez; O Sauveur, que je ne fasse rien d'indigne de cette sainte présence!... Il est très important de bien faire ce point, de se bien mettre en la présence de Dieu, car de là descend tout le corps de l'oraison... Prions Dieu de nous donner sa grâce... reconnaissant que de nous-mêmes nous ne pouvons rien.

« Le sujet est d'une chose sensible ou insensible : si elle est sensible, comme un mystère, il faut se la représenter et faire attention à toutes ses parties et circonstances. . » (T. XI, p. 405.)

« Et l'oraison? demande-t-il ailleurs. — C'est à cela qu'il ne faut jamais manquer, s'il y a moyen... Ce n'est pas qu'il faille employer tout le temps de notre oraison à prévoir les choses que nous avons à faire et les moyens de les bien faire. Mais il faut envisager le sujet à méditer, vous en entretenir avec le bon Dieu et pour son amour, lequel, je vous assure, vous garderez toujours plus fortement. Vous ferez porter vos résolutions sur les actions de la journée, principalement sur celles qui vous font tendre à la perfection et à l'accomplissement de votre règle, pour mieux honorer Dieu en votre vocation. » (T. IX. *Conf. sur la fidélité à l'oraison*. Edit. de 1923.)

« A la répétition de l'oraison, qui se faisait vers la fête du Très Saint-Sacrement de l'autel, un

frère clerc, répétant son oraison, vint à dire qu'il s'était un peu tenu coi pour écouter Dieu, qui lui parlait au cœur. M. Vincent le reprit et lui dit : « Mon frère, ce mot que vous venez de dire : « J'ai écouté Dieu », est un peu rude ; mais il faut dire plutôt : « Je me suis tenu en la présence de Dieu pour écouter s'il plaisait à Notre Seigneur m'inspirer quelque bonne pensée ou quelque bon mouvement. »

A la fin de la répétition il recommande à tous l'oraison affective :

« Vous ne vous affectionnez pas assez. Le raisonnement est quelque chose, mais il faut que la volonté agisse. Toutes nos raisons sont sans fruit, si nous ne venons aux affections. Par exemple, aujourd'hui, pour la fête du très Saint-Sacrement de l'autel, il fallait dire : « Or sus, pour- « quoi est-ce que cette fête a été instituée ? C'est pour « rendre grâces à Dieu... » ; et ensuite s'exciter à des actions de grâces... prier les anges de nous aider à l'en remercier, nous n'étant pas dignes de le faire comme il faut... Et ainsi s'entretenir en des actes fervents de la volonté vers son Dieu... » (T. XI, p. 183, 184.)

« Un frère coadjuteur disant qu'à l'oraison, il avait répété intérieurement quelques versets des psaumes de David qui portent à la confiance en Dieu, M. Vincent l'interrompit. La pratique est bonne, dit-il, repasser par mémoire quelque passage de l'Écriture Sainte, le tourner en toutes les façons pour en tirer un sens et en faire un précis. » (*Ibid.*, p. 196.)

C'est la seconde manière de prier de saint Ignace.

A propos de méthodes et de pratiques il ne se lasse pas d'entrer dans les détails.

« Il sera bon, pour vous donner plus de facilité, de lire votre point dès le soir et de le relire encore le lendemain matin, même jusqu'à deux fois. Nous faisons ainsi chez nous. Il serait encore à propos que vous eussiez à la main des portraits des mystères sur lesquels vous méditez. En les regardant vous pensez : « Que fait cela? que veut dire « cela ? » Et ainsi vous avez l'esprit ouvert.

« Une servante de Dieu apprit ainsi à faire l'oraison. En regardant une image de la Vierge, elle s'adressait aux yeux et elle disait : « O yeux de la sainte Vierge, que « faisiez-vous? » Et il lui était répondu intérieurement : « J'étais dans la modestie et me mortifiais des choses qui « m'eussent pu apporter de la délectation. » — « Que « faisiez-vous encore ? » — « Je regardais Dieu dans ses « créatures, et passais par là à l'admiration de sa bonté. » Et puis elle recommençait : « O yeux de la sainte Vierge, « que faisiez vous de plus? » — « Je prenais tant de plaisir « à regarder mon Fils; et en le regardant, j'étais élevée à « l'amour de Dieu. » — « Que faisiez-vous encore? » — « Je prenais tant de plaisir à regarder le prochain et prin- « cipalement les pauvres. »

« De là cette bonne âme tirait instruction de tout ce qu'elle devait faire, à l'imitation de la sainte Vierge; car, quand elle avait fini avec les yeux, elle allait à la bouche, de la bouche au nez, aux oreilles, au tact. Et ainsi elle apprit à si bien régler ses sens qu'elle atteignit à un haut degré d'oraison et de vertu[1].

« Un autre moyen encore est, je m'adresse à celles qui savent lire, de prendre chacune son livre. Il est bon que vous en ayez chacune un, ou que celle qui lira lise par période, s'arrête à la première période le temps nécessaire, puis passe à la seconde et s'y arrête encore, ainsi de suite... Si vous ne trouvez de quoi vous arrêter à la première, passez à la seconde, ou à une autre. La reine suit cette méthode : « Je ne saurais, dit-elle, faire d'orai-

1. C'est encore une des *manières de prier* de saint Ignace : « Celui qui se propose d'imiter Notre-Dame dans l'usage de ses sens, se recommandera à elle dans l'oraison préparatoire, pour qu'elle lui obtienne cette grâce de son Fils et Seigneur, et après avoir considéré chacun des sens, il dira l'Ave Maria. » *Primus orandi modus. Notandum.*

son. » Et elle fait lire auprès d'elle, puis elle médite sur ce que l'on a lu. Plusieurs grands personnages l'imitent et y font progrès. » (T. IX, pp. 426-427.)

« Dans la répétition d'oraison du 25 août 1655, M. Vincent a loué un prêtre et deux clercs séminaristes de ce qu'ils étaient descendus dans le particulier de leurs défauts, en leur oraison, et a prié M. le directeur du séminaire de les entretenir toujours dans cette pratique, parce que, disait-il, c'est ainsi qu'il faut faire oraison, et qu'en user autrement ce n'est pas une véritable oraison. » (T. IX, p. 301.)

Rarement M. Vincent parle de la contemplation. Dans une longue conférence sur l'oraison, du 31 mai 1648, il lui consacre pourtant quelques lignes.

« La contemplation est l'oraison où l'âme, présente à Dieu, ne fait autre chose que recevoir ce qu'il lui donne. Elle est sans action et Dieu lui inspire lui-même, sans qu'elle ait aucune peine, tout ce qu'elle pourrait rechercher et bien plus. N'avez-vous jamais, mes chères filles, expérimenté cette sorte d'oraison ? Je m'assure que oui ; bien souvent dans vos retraites, vous vous êtes étonnées que, sans avoir contribué du vôtre, Dieu par lui-même remplit votre esprit, et y imprima des connaissances que vous n'aviez jamais eues. » (T. IX, p. 420.)

III

Quand il s'agit de rappeler à ses missionnaires le grand commandement de l'amour de Dieu, c'est encore sur l'effort et le côté pratique que saint Vincent de Paul met l'accent.

« Une de ses maximes, dit Abelly, était de ne pas se contenter d'avoir un amour affectif envers Dieu et de concevoir de grands sentiments de sa bonté et de grands désirs de sa gloire, mais de rendre cet amour effectif, et, comme a dit saint Grégoire, en donner des preuves par les œuvres. »

Parlant un jour à ceux de sa communauté :

« Aimons Dieu, mes frères, aimons Dieu, leur disait-il; mais que ce soit aux dépens de nos bras, que ce soit à la sueur de nos visages... Car bien souvent tant d'actes d'amour de Dieu, de complaisance, de bienveillance et autres semblables affections, et pratiques intérieures d'un cœur tendre, quoique très bonnes et très désirables, sont néanmoins très suspectes, quand on n'en vient point à la pratique d'un amour effectif. En cela, dit Notre-Seigneur, mon Père est glorifié que vous rapportiez beaucoup de fruit. Et c'est à quoi nous devons bien prendre garde; car, il y en a plusieurs qui, pour avoir l'extérieur bien composé et l'intérieur rempli de grands sentiments de Dieu, s'arrêtent à cela; et quand ce vient au fait, et qu'ils se trouvent dans les occasions d'agir ils demeurent court. Ils se flattent de leur imagination échauffée; ils se contentent des doux entretiens qu'ils ont avec Dieu dans l'oraison; ils en parlent même comme des Anges. Mais, au sortir de là est-il question de travailler pour Dieu, de souffrir, de se mortifier, d'instruire les pauvres, d'aller chercher la brebis égarée, d'aimer qu'il leur manque quelque chose, d'agréer les maladies ou quelqu'autre disgrâce, hélas! il n'y a plus personne, le courage leur manque... Non, non, ne nous y trompons pas : *Totum opus nostrum in operatione consistit*[1]. »

Il répétait souvent ces paroles, ajoute le biographe, et disait les avoir apprises d'un grand serviteur de Dieu.

1. Abelly. *Vie de saint Vincent de Paul*, p. 83.

Ce grand serviteur était-il le P. de Bérulle ? Les discours du Fondateur de l'Oratoire auraient beau exposer la même doctrine, ils ont un autre ton et un autre tour : nous avons ici le ton et le tour du P. Rodriguez. Peut-être le P. Lallemant aurait-il mis quelque sourdine à l'absolu de certaines affirmations et aurait-il rappelé qu'en fait d'amour de Dieu et d'oraison, on est dans *la pratique* dès là qu'on s'affectionne à la charité, à la religion, à l'humilité, etc., « bien que cette affection demeure dans l'âme, et qu'on n'en vienne point à des actes extérieurs ». (*D. S.*, pp. 103 et 162.)

Le P. de Condren aurait été plus restrictif encore. Bref, cette prédication de l'amour de Dieu et ces méthodes d'oraison n'ont rien de bérullien.

IV

Malgré tout cela on nous affirme intrépidement que M. Vincent, s'il « doit quelque chose à saint François de Sales (et peut-être aussi à saint Ignace) fut assurément bérullien, *comme tous les saints personnages de ce temps*... et que sa spiritualité est bérullienne »[1].

Où est donc enfin la marque incontestable de son bérullisme ?

Si nous en croyons M. Pourrat, elle serait dans « la sainte habitude qu'il avait de considérer Notre-Seigneur en toute chose, et toute chose en

1. M. Pourrat. *Ibid.*, p. 576 et 578.

Notre-Seigneur ». Cette habitude, nous dit-on [1], est un des traits caractéristiques de la vie de saint Vincent de Paul. Aussi, comme l'Église nous le rappelle dans l'office qu'elle lui a consacré, en dehors de cet aimable Sauveur, rien n'était capable de captiver son cœur : « *Auditus dicere : rem nullam sibi placere, præterquam in Christo Jesu...* » « C'était là, dit son premier historien [Abelly], toute sa morale et toute sa politique... C'était son principe et le fondement sur lequel il s'appuyait uniquement pour y élever son édifice spirituel, comme sur une pierre ferme et assurée. La spiritualité de saint Vincent de Paul est *en effet* bérullienne [2] ».

Cet *en effet* est un peu osé, semble-t-il. Comme si Vincent pouvait être classé bérullien par le seul fait de sa dévotion à Notre-Seigneur [3] ! Cela ne paraît pas possible, remarque sagement le P. de Guibert, « d'autant que chez lui ce qui est au premier plan, ce n'est pas « l'adhérence « aux états du Verbe » mais « l'imitation des « actions » de Jésus, idée bien plus franciscaine et ignatienne que bérullienne. Malgré ses relations personnelles avec Bérulle, M. Vincent semble spirituellement beaucoup plus voisin de saint François de Sales ». (*R. A. M.*, oct. 1925, p. 413.)

1. E. Motte. *Saint Vincent de Paul et le Sacerdoce*, p. 9.

2. M. Pourrat. *Ibid.*, p. 578.

3. Voire à Notre-Seigneur *anéanti !* « Il avait une dévotion particulière à « Jésus-Christ anéanti », *Ecole française*, p. 253. Le P. Lallemant aussi ! « Merveilleux anéantissement !... anéantissement qui est la cause de toute la grandeur et de toute la gloire des anges et des hommes !... il a cinq principales qualités, etc. » *D. S.*, pp. 390-391.

Pourquoi ses filles devront-elles faire la retraite annuelle, c'est-à-dire, comme il l'explique, « les exercices spirituels »? « C'est pour reconnaître d'abord les chutes de l'année passée et se relever avec plus de courage. »

« Temps de moisson, continue-t-il, que ces huit jours de silence. Là, vous apprendrez à être vraies Filles de la charité... Vous repasserez dans votre esprit les *actions* de Notre-Seigneur sur terre, verrez qu'il a employé une bonne partie de son temps à servir le prochain, et *prendrez la résolution de l'imiter.* » (*Ibid.*, pp. 221-222.)

Dans le canevas d'une conférence sur l'amour de Dieu M. Vincent demande en quoi consiste l'amour de Notre-Seigneur.

« Aimer quelqu'un, à proprement parler, c'est lui vouloir du bien. Selon cela, aimer Notre-Seigneur, veut dire vouloir que son nom soit connu et manifesté à tout le monde, qu'il règne sur la terre, que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Or, il faut noter que l'amour se divise en amour affectif et effectif. L'amour affectif est un certain écoulement de la personne aimante en l'aimée, ou bien une complaisance et tendresse qu'on a pour la chose qu'on aime, comme le père pour son enfant, etc. Et l'amour effectif consiste à faire les choses que la personne qu'on aime commande ou désire, et c'est de cette sorte d'amour que parle Notre-Seigneur : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit.* (Jo. XIV, p. 23.)

« L'effet ou la marque de cet amour, c'est celui que dit Notre-Seigneur, que ceux qui l'aiment gardent sa parole. Or la parole de Dieu consiste en enseignements et conseils. Nous donnerons une marque de notre amour, si nous aimons sa doctrine et faisons profession de l'enseigner aux autres. Selon cela, l'état de la Mission est un état d'amour, puisque de soi il regarde la doctrine et les conseils de Jésus-Christ... » (*Ibid.*, pp. 43-44.)

Nous avons à prouver notre amour à Jésus-Christ en l'imitant :

« Ne sommes-nous pas bien heureux, mes frères, d'exprimer au naïf la vocation de Jésus-Christ? Car qui exprime mieux la manière de vie que Jésus-Christ a tenue sur la terre, que les missionnaires? Je ne dis pas seulement nous, mais les missionnaires de l'Oratoire, de la Doctrine chrétienne, les missionnaires capucins, les missionnaires jésuites. Voyez comme ils se transportent jusqu'aux Indes, au Japon, au Canada, pour achever l'œuvre que Jésus-Christ a commencée sur la terre et qu'il n'a point quittée depuis l'instant de sa vocation... » (*Ibid.*, p. 133.)

M. Vincent écrit à un supérieur :

« Une chose importante, à laquelle vous devez vous appliquer soigneusement, est d'avoir grande communication avec Notre-Seigneur dans l'oraison ; c'est là le réservoir où vous trouverez les instructions qui vous seront nécessaires pour vous acquitter de l'emploi que vous allez avoir... Il faut que Notre-Seigneur lui-même imprime en vous sa marque et son caractère. Car, de même que nous voyons un sauvageon, sur lequel on a enté un franc, porter des fruits de la nature de ce même franc ; ainsi nous, misérables créatures, quoique nous ne soyons que chair, que foin et qu'épines, toutefois Notre-Seigneur imprimant en nous son caractère, et nous donnant pour ainsi dire la sève de son esprit et de sa grâce, et étant unis à lui comme les pampres de la vigne aux ceps, nous faisons le même qu'il a fait sur la terre, je veux dire que nous opérons des actions divines, et enfantons, comme saint Paul, tout plein de cet esprit, des enfants à Notre-Seigneur. » (T. XI, p. 344.)

Un point par où M. Vincent se rapproche de saint François de Sales et s'éloigne des bérulliens, portés en général à ne voir que sujets de crainte sur la terre comme au ciel, c'est la joie spiri-

tuelle... Il y revient à chaque instant dans ses lettres à Louise de Marillac en lui montrant dans le Cœur de Jésus la source et le modèle de la sainte gaieté.

« Vous aurez soin, s'il vous plaît, de votre santé et d'honorer la gaieté du Cœur de Notre-Seigneur. » (Corr. I, p. 21.)

« Tenez-vous cependant toute gaie, Mademoiselle, je vous prie, et honorez à cet effet la sainte tranquillité de l'âme de Notre-Seigneur. » (*Ibid.*)

« Nous devons l'honorer dans le Cœur de Notre-Seigneur et nous efforcer de l'attirer en nous. » (*Ibid.*, p. 160.)

D'ailleurs, cette sainte gaieté est un stimulant précieux pour le bien, et Dieu veut que nous en usions : « Soyez gaie, Mademoiselle, je vous prie, puisqu'il plaît à Dieu que vous le soyez » (p. 107). « Soyez bien gaie, je vous en supplie. Oh ! que les personnes de bonne volonté en ont grand sujet » (p. 145).

Ne dirait-on pas que ce sont là autant d'extraits des lettres de l'évêque de Genève à M^me^ de Chantal, qui plus encore que Louise de Marillac avait besoin qu'on lui prêchât la joie ?

Mais dans le vocabulaire de Vincent de Paul se glissent des expressions qui trahissent leur origine bérullienne ! Il emploie les mots états de Jésus, intérieur, dévotion à Jésus-Christ anéanti, communication du Fils de Dieu avec la sainte Vierge, saint Joseph, etc. « D'où lui vient ce lexique très particulier, sinon de Bérulle ? » observe M. Bremond. — Disons une fois de plus, c'est le lexique de Lallemant et des autres spirituels d'alors !... A propos d'un texte qu'il appelle

un « beau texte subtil », M. Bremond dit encore : « Si nous ne le trouvions en toutes lettres dans les œuvres de Vincent de Paul, qui ne l'attribuerait au chef de l'École française ? Il s'agit d'un missionnaire qui s'ouvre avec peine à son supérieur : « Quant à la difficulté que vous faites de vous « communiquer à M. Watebled, il est à propos « que vous fassiez effort pour vous surmonter... », parce que votre supérieur doit vous représenter Dieu lui-même, dirait un jésuite. Oui, ajoute l'historien de l'École française, mais aussi, « en « vue de la *communication* que le Fils de Dieu « a eue avec la sainte Vierge et saint Joseph et, « depuis, avec les apôtres ». On ne saurait pousser le mimétisme plus loin, conclut l'auteur. « Si je ne m'abuse, il y a même dans ce dernier texte, une je ne sais quelle gaucherie qui trahit l'esprit disciple » (p. 254).

Mais n'est-ce pas aussi « en vue de la *communication* que le Fils de Dieu a eue avec la sainte Vierge, saint Joseph » et certains anges que le P. Lallemant a eu pour eux une spéciale dévotion ? Influence de Bérulle ? Mimétisme ?... Esprit disciple ?... Si le raisonnement de M. Bremond a quelque valeur, il faudrait dire oui ! Mais c'est non qu'il faut dire ; inutile de répéter pourquoi... Cette façon de sentir et de s'exprimer est tout aussi jésuite qu'oratorienne. Elle découle de la grâce faite au saint homme (avant que Bérulle eût rien écrit) d'avoir pour « grande dévotion le Verbe Incarné ! toutes les puissances de son âme, écrit Champion, étaient remplies de la personne adorable, de ses états et de ses mystères... Tout ce qui porte le caractère du Fils de Dieu, tout ce

qui a *liaison* avec lui et qui le touche, lui était infiniment cher ; et *par cette considération* il avait des tendresses inconcevables pour la sainte Vierge et pour saint Joseph, et il entretenait un commerce d'amour et de familiarité avec ceux d'entre les anges qui sont spécialement dévoués au Verbe Incarné et à sa sainte Mère » (p. 25).

Il en allait de même pour saint Vincent de Paul.

Il n'y a guère qu'un domaine — et il est d'importance — où saint Vincent de Paul se montre sans conteste l'imitateur et l'émule des Bérulle, des Condren, des Bourgoing, des Olier, des Eudes : c'est la glorification du sacerdoce catholique, écoulement et image du sacerdoce du Christ.

Avec tous ces grands hommes qui envisageaient la sanctification du clergé de France, comme l'œuvre des œuvres, M. Vincent étudia avec amour les grandeurs du prêtre, pour en pénétrer non seulement ses collaborateurs dans l'œuvre de la Mission, mais tous les aspirants au sacerdoce. « Qu'y a-t-il de si grand dans le monde que l'état ecclésiastique ? disait-il. Les principautés et les royaumes ne lui sont point comparables. Vous savez que les rois ne peuvent pas, comme les prêtres, changer le pain en corps de Notre-Seigneur, ni remettre les péchés. » (T. XI, p. 9.)

La veille d'une retraite d'ordinands il exhortait ainsi ses confrères :

« Or sus, Messieurs et mes Frères, nous voici donc à la veille de cette grande œuvre que Dieu nous a mise entre les mains : c'est demain, mon Dieu, que nous devons recevoir ceux que votre Providence a résolu de nous envoyer, afin de nous faire contribuer avec vous à les rendre

meilleurs. Ah! Messieurs, que voilà une grande parole : rendre meilleurs les ecclésiastiques! Qui pourra comprendre la hauteur de cet emploi? C'est le plus relevé qui soit. S'employer pour faire de bons prêtres et y concourir comme cause seconde efficiente, instrumentale, c'est faire l'office de Jésus-Christ, qui, pendant sa vie mortelle, semble avoir pris à tâche de faire douze bons prêtres, qui sont ses Apôtres, ayant voulu, pour cet effet, demeurer plusieurs années avec eux pour les instruire et pour les former à ce divin ministère. » (*Ibid.*, t. IX, p. 8-9.)

Nous retrouvons sous la plume de M. Olier, avec des variations infinies, ces grandes idées sur le prêtre, dont la dignité est « d'une étendue effroyable et d'une inconcevable obligation » (*Saints Ordres*, III, 6) ; dont les actes sont les actes mêmes du Christ, et dont les pouvoirs dépassent toute conception : « Les pouvoirs et les fonctions du prêtre consistent : à produire Jésus-Christ ; à donner le Saint-Esprit à l'Église et à sanctifier les fidèles ; à donner même le Père éternel, en donnant Jésus-Christ en communion aux fidèles. » (*Ibid.*, III, 2.)

Si extraordinaire est cette puissance du prêtre sur Jésus-Christ que M. Olier n'hésitera pas à le comparer à la Mère de Dieu : « Dieu a fait deux prodiges dans l'Église : le prêtre et la sainte Vierge. » (*Ibid.*, III, 6.)

Peut-être le futur fondateur du Séminaire de Saint-Sulpice puisa-t-il ces hautes pensées dans ses entretiens avec M. Vincent, qui fut longtemps le directeur de sa conscience et resta toujours son conseiller.

Peut-être aussi, et plus vraisemblablement, les dut-il surtout, ainsi que la substance de sa spiri-

tualité incontestablement bérullienne, à son long et plus intime commerce avec le P. de Condren, grâce auquel il fut enveloppé, inondé, pénétré des plus clairs et des plus chauds rayons du soleil de l'Oratoire.

« A qui me demanderait une somme de l'école française, je ne dirais pas : lisez Saint-Jure, le P. Eudes, Monfort, lesquels n'ont illustré que certains aspects du bérullisme, mais lisez M. Olier, lisez sa *Journée chrétienne* qui a pour objet d'appliquer les principes de l'école française à « tout ce qu'on peut faire de plus considérable dans la journée, et qu'on appellerait aussi bien le Génie du bérullisme ». (Bremond. *École française*, p. 460.)

CHAPITRE II

MONSIEUR OLIER

I

I. — Avec une rare conscience de la grâce que Dieu lui a faite et de l'esprit qu'il lui a communiqué, M. Olier a marqué lui-même sa place dans la lignée des Maîtres de l'école de l'Oratoire.

« Comme Jésus-Christ ne peut plus apparaître sensiblement pour réchauffer la piété, quand elle est refroidie, il suscite de siècle en siècle des hommes qu'il remplit plus singulièrement de la grâce des mystères qu'il veut répandre de nouveau par eux dans les cœurs. Tel fut saint François d'Assise, qui reçut si pleinement l'esprit de la

passion, que cet esprit rejaillissant sur sa chair et se faisant voir par ses sacrés stigmates, renouvela dans l'Église l'amour de la croix et apprit aux hommes charnels l'obligation qu'ils avaient de ressembler dans leurs mœurs à Jésus crucifié.

« Ainsi Notre-Seigneur m'a fait voir que, voulant renouveler de nos jours l'esprit primitif de l'Église, il avait suscité deux personnes pour commencer ce dessein, Monseigneur de Bérulle, pour se faire honorer dans son incarnation, le Père de Condren, dans toute sa vie, sa mort, et surtout sa résurrection; mais qu'il restait à le faire honorer après sa résurrection et son ascension, tel qu'il est au très auguste sacrement de l'eucharistie, et à renouveler par là les sentiments de sa vie divine dans les cœurs. Hélas! je ne le dis qu'à la gloire de Dieu, et de ses desseins sur la plus chétive et la plus misérable créature qui soit au monde : Il a voulu me donner à moi-même, comme succédant au P. de Condren, la grâce et l'esprit de ce mystère adorable, afin que j'apprenne aux âmes à vivre conformément à cet état.

« Est-il possible que Dieu doive faire de son esclave, d'un de ses ennemis, tel que je suis, une image de son Fils unique, de son Fils, hostie au Saint-Sacrement, en me faisant éprouver les sentiments de ce divin intérieur, pour les communiquer par moi sensiblement aux âmes[1] ? »

On sait que, dans la pensée de l'école oratorienne, l'esprit primitif de l'Église, que M. de Bérulle avait pour mission de renouveler, était l'esprit de religion. En conséquence, lui et les siens

1. Faillon. *Vie de M. Olier*. 4e éd., II, pp. 207-209.

devaient revivre et faire revivre par leur apostolat les anéantissements du Verbe Incarné, « le parfait religieux de son Père ».

De là cette doctrine de l'*adhérence* au Verbe Incarné, de l'*application* à ses états et à ses mystères avec, pour expression idéale, le double vœu de *servitude* à Jésus et à Marie.

Dans son « catéchisme chrétien pour la vie intérieure », M. Olier a résumé très clairement la pensée fondamentale de M. de Bérulle : « Quelle grâce opère en nous, demande-t-il, le mystère de l'incarnation ?

R. — La grâce d'anéantissement à tout propre intérêt et à tout amour-propre.

D. — Qu'est-ce à dire ?

R. — C'est-à-dire que, comme par le saint mystère de l'incarnation, l'Humanité sainte de Notre-Seigneur a été anéantie en sa propre personne ; de sorte qu'elle ne se cherchait plus, elle n'avait plus d'intérêt particulier ; — de même, nous devons être anéantis à tous propres desseins, et à tous intérêts, et n'avoir plus que ceux de Jésus-Christ qui est en nous, afin d'y vivre pour son Père...

Une seconde grâce du mystère de l'incarnation c'est d'opérer en nous un revêtement de Notre-Seigneur, par une consécration totale à Dieu[1].

1. J'observe une dernière fois que, le double vœu de servitude mis à part, à ne regarder que ce que M. Olier, après M. de Bérulle, appelle la participation à la grâce propre de l'incarnation, à savoir l'anéantissement de tout amour propre et le revêtement de Jésus-Christ, — la poursuite de cet idéal n'a rien de spécifiquement bérullien. C'est là le but assigné par saint Ignace à tous ses fils et vers lequel ils doivent tendre, du fait même de leur vocation à la Compagnie. Le document intitulé *Summa et Scopus Constitutionum* le leur

Ainsi qu'au jour de l'incarnation, Notre-Seigneur se dévoua et dédia tout à son Père, en soi et en tous ses membres... il continue encore cette même offrande : il est toujours vivant dans les mêmes dispositions. Notre-Seigneur en sa personne divine est un autel sur qui tous les hommes sont offerts à Dieu, avec toutes leurs actions et souffrances : c'est cet autel d'or, sur lequel se consomme tout parfait sacrifice ; la nature humaine de Jésus-Christ et celle de tous les fidèles en sont l'hostie ; son Esprit en est le feu, et Dieu le Père est celui à qui on l'offre et qui y est adoré en esprit et en vérité. »

Avec le P. de Condren, l'*adhérence* et la *servitude* avaient pris une nuance plus prononcée d'immolation en esprit d'holocauste. Des états du Verbe auxquels il s'agit de s'appliquer et d'adhérer il avait retenu de préférence l'état de victime, comme exprimant le mieux l'adoration parfaite[1].

rappelle : *Homines mundo crucifixos et quibus mundus ipse sit crucifixus vitæ nostræ ratio nos esse postulat; homines, inquam, novos, qui suis se affectibus exuerint, ut Christum induerent...* etc. »

Ce document est généralement attribué au P. Ribadeneyra, disciple de saint Ignace. Il parut en tête de la 1re édition des *Constitutions* (1559), à la fin d'une Lettre-Préface datée de Rome. Seulement, à la place de : *vitæ nostræ ratio postulat*, on lit : *Constitutiones nostræ nos esse volunt*. Autant dire : *Beatus Pater Ignatius nos esse vult*. Saint Ignace veut que nous nous dépouillions de tous nos amours propres, pour nous revêtir du Christ. Saint Paul l'avait dit ; Bérulle le redira.

1. Dès l'âge de douze ans, « l'esprit environné d'une admirable lumière », il avait vu « que la seule disposition d'offrande de soi-même et de toutes choses avec Jésus-hostie était digne de la grandeur de Dieu et que ce n'était pas assez l'aimer, si l'on ne voulait se perdre soi-même avec son fils pour son amour.

Cette lumière était si pure et si puissante qu'elle fit une impression de mort en son âme, qui ne s'est jamais effacée.

De même que d'après l'auteur de l'Imitation « *tota vita Christi fuit crux et martyrium*, toute la vie du Christ fut croix et martyre », de même d'après Condren tous les « états » du Christ furent des états de victime; états auxquels nous avons à nous unir par un dépouillement complet de nous-mêmes, un anéantissement qu'il doit opérer, comme étant notre prêtre.

C'est dans ce sens qu'il avait fait à son tour son vœu de servitude.

« Je vous adore, mon Dieu et mon Sauveur, Jésus, et j'adore tout ce qui s'est passé ou se passera en vous, depuis le moment de votre conception, jusques à toute éternité... J'adhère en toutes façons à vos desseins connus et inconnus... Je le fais dans l'esprit et selon la loi d'un esclave et *d'une hostie*...![1] »

Alors il connut que tout le monde devait être brûlé pour les péchés des hommes, que la divine pureté, sainteté et justice en avaient une extrême aversion, et qu'elles ne regardaient avec plaisir que Jésus-Christ et ce qui était dans son esprit... »
Amelote. *Vie de Condren*, I, p. 42.

A rapprocher de cette dernière pensée celle du P. Lallemant : « Dieu ne nous aime qu'en Jésus-Christ, et s'il nous regarde hors de son Fils, comme il ne voit en nous que des péchés, il ne nous prépare que des supplices ». *D. S. E. T.*, p. 356.

1. C'est au Saint autel surtout qu'il se faisait hostie avec Jésus-hostie, avec le chef, avec les membres. « Nous devons, disait-il, nous anéantir en cette action, et y être de *purs membres* de Jésus-Christ; offrant et faisant ce qu'il offre et ce qu'il fait, comme si nous n'étions pas nous-mêmes. Nous ne saurions nous oublier assez en ce saint ministère, ni dire assez simplement en Jésus-Christ : *Hoc est corpus meum*... Vous devez vous souvenir que le sacrifice que vous offrez n'est pas seulement le sacrifice du Fils de Dieu, mais du chef et des membres de Jésus-Christ *accompli*, qui contient son Eglise, à laquelle il communique sa prêtrise; et elle s'offre avec lui, et lui s'offre avec elle. Vous n'êtes donc pas à l'autel membre de Jésus-Christ seulement, mais aussi de la Sainte Vierge, de tous les saints et saintes qui sont au ciel et de

Cette idée d'adhérence à Dieu en esprit d'esclave et d'hostie, en union avec Jésus serviteur et hostie de son Père au Saint-Sacrement, pénètre et imprègne toute la spiritualité de M. Olier, comme il apert du vœu de servitude qu'à l'exemple de ces grands devanciers, Bérulle, Jean Eudes, Condren, il voulut faire lui-même. Ce qui le frappe dans l'état d'hostie auquel s'est réduit le Verbe Incarné c'est la dépendance universelle, la sujétion totale, l'abandon absolu. Voilà ce qu'il voue lui-même, sans se dissimuler l'étendue de l'immolation :

« Être serviteur d'un maître, explique-t-il, c'est faire tout selon sa volonté ; mais la servitude envers Jésus-Christ demande une dépendance de corps et d'esprit qui s'étend aux moindres choses. Depuis que j'ai fait ce vœu, je ne puis rien entreprendre, je ne puis parler ni même penser à Dieu, que dans la dépendance de l'esprit de mon Maître, qui me possède et applique mon âme à ce qu'il veut. Autrefois, je croyais cette sujétion presque impossible. C'est l'esprit de mon Maître seul qui me la fait pratiquer maintenant ; et quelque continuelle que soit cette dépendance universelle, elle est toutefois pleine de grâce et de douceur.

« C'est bien là le caractère de l'Esprit de Dieu, qui, tout grand qu'il est, s'accommode à des choses si basses, telle que la conduite d'une vile personne et d'un misérable pécheur. Le vœu de servitude à l'esprit de Jésus demande encore une confiance et un abandon sans retour entre les mains de ce béni et fidèle Maître, qui est tout sage, tout puissant, tout bon, et qui, par ses perfections, supplée à notre aveuglement, à notre impuissance et à notre amour-propre, qui sont trop souvent, hélas ! les directeurs que nous consultons.

tous les fidèles qui sont sur la terre. Vous devez *donc vous oublier vous-même*, pour être ce qu'ils sont, et offrir en leur nom et en leur personne, aussi bien qu'en leur intention et en esprit ; et être à l'autel en esprit ce qu'ils sont ; et cesser d'y être vous-mêmes. » *Lettres*, pp. 18, 19.

« Depuis que j'ai voué cette servitude, je suis trop heureux de prononcer les noms de *maître* et de *serviteur*, lui dire : O *mon amour*, je m'*abandonne* à vous... Faites-vous donc connaître et aimer, faites goûter combien vous êtes doux et aimable[1]. »

Le bérullisme de M. Olier est donc, si l'on peut dire, un bérullisme tout eucharistique, en ce sens qu'il fait du Saint-Sacrement et de l'union aux *occupations* de Jésus à l'autel le centre de sa théologie mystique. Aussi bien, répandre le culte de Jésus, hostie, n'était-ce pas sa vocation?

« Le P. de Condren, a-t-il écrit, me recommandait d'avoir une grande dévotion à cet ange de l'Apocalypse qui vers les derniers temps de l'Eglise, prend sur l'autel le feu du ciel avec son encensoir et le répand sur la terre. Il croyait voir en cet ange la figure d'un prêtre qui donnerait à l'Eglise l'amour du Très Saint-Sacrement, et il souhaitait beaucoup que je travaillasse à répandre cette dévotion...

« Une des raisons, ajoute-t-il, qui me porte à la fondation du Séminaire fut une lumière dont je fus éclairé dans l'oraison. Je voyais qu'il fallait former des maîtres pleins de zèle pour inspirer partout la dévotion au Saint-Sacrement... Je voyais un homme devant Dieu et des prêtres de feu grimpant sur les montagnes, et portant jusque dans les lieux les plus pauvres la piété envers la sainte Eucharistie[2]. »

Convaincu de l'efficacité de la propagande par l'image, M. Olier aurait voulu être le peintre de l'école bérullienne, de même qu'il en était le poète. Une estampe gravée par Claude Mellan, d'après le dessin qu'il avait lui-même inspiré à Le Brun,

1. *Mém. aut.* de M. Olier, t. I, p. 240-242.

2. Jean Olier. *Pensées choisies*, publiées par G. Letourneau, p. 89.

traduisit aux yeux des fidèles ce que je pourrais appeler son catéchisme de l'Eucharistie.

Quatre personnages : Jésus-Christ sous la figure de l'agneau consumé dans les flammes...

Le Père éternel contemplant son Fils.

La très sainte-Vierge, la plus parfaite adoratrice de Jésus-Christ...

Saint Jean représentant tous les fidèles.

Les flammes qui consument l'agneau symbolisent l'amour dont le Saint-Esprit l'embrase. Dans cet état il s'immole à Dieu son Père, et s'occupe à lui rendre les devoirs de la religion la plus parfaite, devoirs exprimés par des rayons qui s'échappent de toutes parts.

Tandis que le Père éternel met ses complaisances en son fils ainsi immolé à sa gloire, la très sainte Vierge à genoux s'unit à tous les devoirs que Jésus rend à Dieu pour toute l'Église.

Saint Jean exprime les mêmes sentiments au nom de tous les chrétiens qu'il représente : « à eux d'adorer aussi l'intérieur de Jésus-Christ et d'offrir à Dieu le Père pour toutes les créatures les hommages que son Fils lui offre sans cesse ».

Du reste, tout cela est exprimé en deux sixtains que M. Olier a fait écrire au bas de l'estampe :

Reconnaissez en ces rayons
Les saintes *occupations*
De Jésus-Christ, dans ce mystère
Qui veut vivre en ce sacrement
Comme l'insigne *supplément*
De nos *devoirs* envers son Père.

Unissez-vous à Jésus-Christ,
Et *donnez-vous* à cet Esprit

Qui le consomme dans ces flammes,
Et le rend *tout Religieux*
De *Dieu* son Père, *dans les cieux*,
Sur nos autels et dans nos âmes[1].

Jésus-Christ, unique supplément de nos devoirs envers son Père, veut aussi que nous soyons en quelque sorte ses suppléments, grâce à l'Eucharistie, pour travailler à la divine gloire. Voici comment M. Olier développe ailleurs cette pensée :

« Le premier dessein de Notre-Seigneur en la multiplication de son corps est d'avoir autant de corps, autant de bouches, autant de cœurs qu'il y a de sujets dans l'Eglise, pour s'immoler en eux à la gloire du Père, pour l'adorer, l'aimer et le glorifier en autant d'endroits qu'il y aura jamais de fidèles au monde, pour répandre ainsi son amour et sa religion en tous les cantons de la terre ; pour l'étendre autant que l'univers, pour ne faire de tout le monde qu'une église, de toutes les voix des hommes qu'une louange et de tous les cœurs qu'une victime en lui, qui est l'universel et l'insigne religieux de Dieu son Père...

« C'est en ce point admirable que consiste la grande merveille de la communion à Jésus-Christ ; c'est le grand trésor que notre âme y reçoit : il nous communie à son intérieur et à ses dispositions saintes.

« Quelle merveille que notre âme soit faite participante de la consécration que Notre-Seigneur Jésus-Christ a faite de soi à son Père ! Quelle merveille que nous entrions en communion de cette sainte et admirable opération ! Quelle donation serait la nôtre si elle était faite dans le même esprit et dans les mêmes dispositions de Notre-Seigneur !... Hélas ! Dieu le désire ; Dieu le veut ; Dieu nous donne son Fils pour ce sujet, Dieu nous communie à l'esprit de Jésus-Christ, à son intérieur, à sa disposition d'hostie. Et pourquoi ne le ferons-nous pas ? pourquoi ne nous laisserons-nous pas pénétrer à Jésus-Christ pour entrer en ses

1. Faillon, 4e édit., II, pp. 124, 125. Les mots soulignés sont les plus chargés de sens bérullien.

dispositions et en l'état intérieur dont il veut nous rendre participants[1]? »

Quant aux conséquences pratiques de la présence de Notre-Seigneur au Saint Sacrement, M. Olier les rappelle, sans se lasser, dans tous ses ouvrages : profond respect; visites au Saint-Sacrement en union avec les dispositions et occupations de Jésus; enfin et surtout communion plus fréquente.

Quand M. Olier arriva à Saint-Sulpice, la communion n'était point fréquentée et l'on ne connaissait plus la visite au Saint-Sacrement.

« Il rétablit l'une et l'autre par ses exhortations, qui n'étaient jamais si pathétiques que lorsqu'il traitait cette matière. L'assiduité du clergé au pied des saints autels lui parut, de tous les moyens, le plus efficace pour accréditer bientôt cette dévotion parmi les fidèles. Ce fut peut-être dans ce dessein qu'il ne sollicita jamais des supérieurs ecclésiastiques, la faculté de conserver le très Saint-Sacrement dans la chapelle du séminaire, où il ne commença à reposer qu'après plus de cinquante ans. Tous ses ecclésiastiques allaient, chacun à son rang, l'adorer à l'église de la paroisse; et ils continuèrent encore cette pratique, lorsqu'ils eurent obtenu la faculté de le posséder dans leur maison[2]. »

Le livre qu'Arnaud intitule de *La fréquente communion*, et qui n'avait qu'un but : la rendre plus rare, fournit à M. Olier l'occasion d'inviter les fidèles et de disposer les enfants à s'en appro-

1. *Explic. des cérém. de la grand'messe*, liv. VIII, ch. III.

2. Faillon. P. II, liv. III. Dévotion envers le Saint-Sacrement.

cher plus souvent. Il établit pour ceux-ci des communions générales, connues encore aujourd'hui sous le nom de *communions du mois*, et qui furent pour toute la paroisse, une source très abondante de grâces. Le soin avec lequel on a préparé, depuis ce temps, les enfants à la première communion, et aux communions de chaque mois, a été effectivement regardé comme une des principales sources des bénédictions répandues sur la paroisse de Saint-Sulpice; et c'est en y joignant la dévotion très particulière envers la sainte Vierge, la raison qu'on aime à donner ordinairement de la piété qui s'y est toujours soutenue depuis que M. Olier l'a gouvernée[1]. »

II. — L'ange de l'Apocalypse ne devait pas seulement agiter son encensoir d'or parmi la foule des fidèles pour les embraser du feu du ciel. Il avait à former « les prêtres de feu » qui « grimpant sur les montagnes porteront jusque dans les lieux les plus pauvres la piété envers la sainte Eucharistie. »

Comment les former, sinon en allumant dans leurs âmes la fournaise d'amour dont ils devaient répandre autour d'eux les ardeurs? La dévotion à l'*intérieur* de Jésus et de Marie devait être le grand moyen de formation des séminaristes de Saint-Sulpice.

Voici comment M. Olier l'entendait, d'après les lumières que lui avait communiquées le P. de Condren :

« Dieu, pour renouveler maintenant la piété primitive du christianisme, a résolu d'employer les mêmes moyens

1. Faillon. *Ibid.*

dont il se servit au commencement. Ce fut par Jésus-Christ qu'il se fit connaître aux hommes ; et comme le dessein du Père n'était pas de montrer son Fils visiblement à toute la terre, il le multiplia et le répandit dans les apôtres, qui, remplis de son esprit, de ses vertus et de sa puissance, le portèrent partout avec eux dans le monde, montrant extérieurement dans leurs personnes sa patience, son humilité, sa douceur, sa charité et toutes ses vertus. Il faut donc que, pour répondre au dessein de Dieu, nous inspirions à la jeunesse les sentiments et les vertus de Jésus-Christ et qu'il vive dans chacun aussi réellement que dans l'apôtre qui disait : Je vis, mais non pas moi ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Tel est, poursuit M. Faillon, à qui cette citation est empruntée[1], la dévotion essentielle et fondamentale du séminaire de Saint-Sulpice, dévotion consacrée par l'institution de la fête de *la vie intérieure de Notre-Seigneur*, que l'on y célèbre solennellement tous les ans, et de plus une fois chaque semaine pendant une grande partie de l'année. Cette fête a pour objet principal les dispositions intérieures dont Notre-Seigneur a accompagné ses mystères et toutes les actions de sa vie, comme sont ses sentiments de religion envers son Père, de charité envers le prochain, d'anéantissement à l'égard de soi-même, d'horreur pour le monde et le péché; et le fruit qu'on s'en propose est une participation abondante à ces mêmes dispositions, selon l'avertissement que saint Paul donne aux fidèles : *En vous-même ayez les sentiments de Jésus-Christ* (Philip. II, 6). »

Plus on participera à cette vie intérieure de Jésus, mieux on répondra à sa vocation de chré-

1. *Vie*. P. III, liv I. Esprit du Séminaire de Saint-Sulpice.

tien et de prêtre... Les élus du sacerdoce seront vraiment dignes de ce titre auguste, disait M. Olier, si l'on peut dire d'eux, par exemple quand ils parlent : c'était ainsi que Jésus-Christ parlait; quand ils agissent : c'était ainsi que Jésus-Christ agissait; quand ils souffrent : c'était ainsi qu'il souffrait.

Mais où donc séminaristes et prêtres iront-ils puiser et alimenter cette vie divine? D'abord et surtout au très Saint-Sacrement de l'autel.

« Tous croiront d'une foi ferme que le dessein de Jésus-Christ vivant dans l'Eucharistie est de nous communiquer sa vie et ses vertus, comme sont sa religion envers Dieu le Père, sa charité pour le prochain, son anéantissement de soi-même, son opposition perpétuelle au monde et au péché. Chacun demeurera convaincu qu'il ne peut recevoir plus abondamment ces vertus que par la communication que Jésus-Christ lui en fera au très Saint-Sacrement, et il aura recours à ce divin banquet, pour avancer dans la vie divine[1]. »

A la dévotion envers l'Eucharistie les futurs « prêtres de feu » devaient joindre pour entretenir la fournaise de la vie intérieure, l'oraison et l'étude assidue de Notre-Seigneur :

« L'oraison, disait M. Olier, est le supplément de la très sainte Eucharistie, Notre-Seigneur nous ayant donné l'une et l'autre pour nous unir à lui. Dans l'oraison nous recevons les mêmes biens que dans la sainte communion, quoique dans une proportion inégale : dans l'oraison comme dans l'Eucharistie, nous adorons Jésus-Christ présent, en sorte qu'il n'y aurait, ce semble, que comme un rideau à ôter pour le voir à découvert; dans l'oraison, Jésus-Christ nourrit l'âme et la fortifie, il s'unit étroitement

1. *Manuel du Séminariste*, II, p. 308.

à elle, il demeure en elle et elle en lui, et la rend semblable à lui-même, la dégoûte des choses grossières de la terre, la remplit d'amour pour celles du ciel, et la rend terrible au démon [1]. »

« Un autre moyen que M. Olier recommandait à ses disciples, pour vivre de la vie de Notre-Seigneur, c'était l'étude assidue des actions de ce divin maître, rapportées dans l'Évangile, et des sentiments intérieurs dont il les avait accompagnées. Il établit dans ce dessein, l'exercice connu depuis sous le nom d'*Examen particulier*, et qui n'est, à proprement parler, que l'étude de Notre-Seigneur. On écoute d'abord ses divins enseignements dans l'Évangile, dont on lit un chapitre à genoux; on considère ensuite quelqu'une de ses actions ou de ses vertus; et enfin, chacun rentrant en soi-même, examine quelles ont été ses propres dispositions, en faisant la même action, en pratiquant la même vertu [2]. »

Tous ces moyens de formation ecclésiastique avaient été empruntés par M. Olier à la spiritualité de l'Oratoire, excepté le dernier, peut-être, en tant qu'examen et examen particulier.

La dévotion, à l'*intérieur* de Jésus, était la dévotion essentielle des oratoriens. La *fête des grandeurs de Jésus*, instituée par le P. de Bérulle et dont ils faisaient mémoire tous les jours, avait pour but de l'entretenir. Chaque jour ils récitaient cette prière : *Fac nos, quæsumus, hanc ineffabilem et divinissimam vitam Verbi in humanitate, et humanitatis in Verbo vitæ, jugiter celebrare.*

1. *Esprit de M. Olier*, III, p. 31.
2. Faillon. *Ibid.*, P. III, liv. II.

Faites, nous vous en supplions, que nous ne cessions de célébrer cette vie ineffable et très divine du Verbe dans l'humanité et de l'humanité dans le Verbe de vie.

L'Oratoire faisait aussi profession d'honorer la vie intérieure de Marie, en la fête de ses *grandeurs*. « Dans cette solennité, écrivait le P. de Condren, nous honorons la sainte Vierge, en elle-même et en tous ses rapports; en toutes ses actions et en tout ce qui s'est passé en elle; en tout ce qu'elle a été en Jésus-Christ, dans les saints au ciel, dans les âmes en la terre, et en toutes les opérations qu'elle a encore à faire dans l'Église de Dieu; en toutes ses vertus et qualités, en toutes ses grandeurs et abaissements. »

M. Olier insistait souvent sur ces considérations pour implanter la dévotion à Marie, seconde dévotion fondamentale du séminaire de Saint-Sulpice.

J'ai dit plus haut que l'examen sulpicien n'était pas de provenance bérullienne. Le maître de M. Olier, le P. de Condren, n'aimait pas l'*examen particulier* « ... Nous ferons, dit-il, dans une de ses lettres, une revue sur les actions de la journée, *non tant au particulier qu'au général;* et porterons jugement de nos défauts, non tant selon notre sentiment, comme selon celui du Fils de Dieu, parce que les nôtres nous trompent... Fuyez comme un enfer la considération de vous-même, et de vos offenses. Personne n'y doit jamais penser que pour s'humilier, et aimer Notre-Seigneur... Il suffit en général de vous tenir pour pécheresse, ainsi qu'il y a bien des saintes au ciel qui l'ont aussi été. »

Condren admet pourtant qu'on s'examine sur

l'*usage* ou le *mésusage* qu'on aurait fait de Jésus-Christ : « sur le mésusage des dispositions des vertus qu'il nous a données, rejetant ses inspirations, et empêchant ses opérations et mouvements ; sur le mésusage que nous avons fait de ses mystères, ne les ayant pas honorés, comme nous devons, étant obligés de nous appliquer, pour en dériver en nous les grâces et imiter leurs vertus », — enfin sur les négligences dont nous nous serions rendus coupables « en ne faisant pas usage assez grand et assez digne de Jésus-Christ. Car nous devons vivre en lui et par lui, par-dessus notre nature et nos forces. » (*Lettres*, p. 334.)

Mais qui donc empêche de faire de cet *usage* et de ce *mésusage* — une fois bien compris et précisé — une matière d'examen particulier à la façon de saint Ignace? Et où a-t-on pris que pour être fidèle à la méthode ignatienne il faille se dire : « aide-toi, comme si tu étais seul », en oubliant que « l'Homme-Dieu a devancé, qu'il prolonge, multiplie, divinise et achève nos propres efforts? »

L'ignatien ne l'oublie pas, certes; il croira même que son exercice d'examen sera d'autant plus efficace qu'il sera plus pénétré de la pensée et de la grâce de Jésus-Christ.

Voici comment le vénérable P. Ginhac entendait qu'on appliquât et que l'on fécondât la méthode de saint Ignace. Aux questions que, pendant une retraite, je me permis de lui poser sur ce sujet, il voulut bien me répondre : « Plutôt que de prendre une vertu abstraite, mortification, humilité, en vous proposant d'en pratiquer les actes, proposez-vous de vivre dans une intime familiarité avec Notre-Seigneur, de penser à lui, de le voir, de

faire tout en union avec lui. Méthode vivante où le cœur trouve davantage sa part. Mais le vague est à craindre. Pour particulariser et préciser, ne prenez pas Notre-Seigneur en bloc, pour ainsi dire, mais choisissez, suivant vos besoins du moment, votre situation, vos dispositions, quelles qu'elles soient, un aspect particulier de sa vie (un état!) une vertu spéciale à réaliser, *en union avec lui* et pour l'imiter. Quand le but vous semblera atteint, vous passerez à une autre chose, mais en visant toujours à *ne pas agir à distance avec Notre-Seigneur, à ne pas vivre à distance, à ne pas prier à distance*.

« On peut se proposer aussi, comme idée directrice, de faire plaisir à Notre-Seigneur par *la délicatesse* de nos rapports avec lui. *Faciebat omnia bene!* Comme lui, pour lui, avec lui nous ferons *bien* tout ce que nous avons à faire.

« Là encore, inconvénient de confondre l'examen général avec l'examen particulier. Pour y obvier, et arriver à la précision, on pourrait s'examiner d'abord sur les exercices de piété. Quelques-uns s'examinent là-dessus pendant toute leur vie. Pour plus d'unité, ramener tout à l'oraison : préparation éloignée; préparation prochaine; l'heure d'oraison, etc. Pendant qu'on s'examine sur une matière, abandonner les autres à la grâce de l'examen général... », etc. (Note d'une retraite prêchée à Jersey par le P. Ginhac, septembre 1888.)

Je ne sais si Marc-Aurèle eût compris quelque chose à cette manière d'examen. Jésus-Christ en est le centre comme il est le centre de la manière bérullienne. Seulement, au lieu de poser devant le regard de l'âme quelques instants seulement et

chaque jour sous un aspect différent, comme dans l'examen de Saint-Sulpice, il pose sous le même aspect des journées, des semaines, des mois, jusqu'à ce qu'il se soit imprimé assez profondément pour faire vivre l'âme à son image, à l'image de sa patience... puis à l'image de son humilité, etc. — De plus, l'ignatien ne se borne pas à se dire : « Offre-toi au Christ patient, soumets-toi au rayonnement de sa patience, accepte qu'il fasse de toi une vive image de sa propre patience », en quoi il craindrait de glisser au quiétisme; tout en s'offrant, en se soumettant, en acceptant, il fait effort pour « *s'appliquer* à soi-même les vertus, les états de celui qui est tout ensemble notre raccourci vers le bien, notre vérité morale, notre vie morale. *Via, veritas et vita...*[1] »

III. — Un dernier point, car nous ne pouvons tout dire, où l'influence de l'esprit de l'Oratoire a été chez M. Olier, très sensible, trop sensible, c'est la tendance à exagérer les effets du péché originel et la corruption de la nature humaine.

« Il a poussé le système, dit le P. Faber, aussi loin qu'il lui était possible, sans dépasser les limites de l'orthodoxie. « J'ai cru », ajoute-t-il, «devoir blâmer les expressions dont M. Olier s'est servi, sans vouloir, en quoi que ce soit, manquer de déférence envers un homme dont j'ai dit ailleurs que de tous les serviteurs de Dieu non canonisés, dont j'ai lu la vie, il ressemble le plus à un saint canonisé »[2].

« Nous accepterions volontiers ce jugement de

1. *École française*, pp. 393, 394.
2. *Progrès de l'âme dans la vie spirit.*, ch. xx, note.

l'illustre oratorien, dit M. Icard. Il y a dans les écrits de M. Olier sur la corruption de la nature déchue, des expressions qui, si on les prenait dans la rigueur littérale, seraient trop absolues... »

« M. Olier avait conçu une grande horreur pour ce que saint Paul appelle la *chair*... Les épreuves auxquelles il plut à Dieu de le soumettre pendant près de deux ans, au début de sa vie sacerdotale, contribuèrent beaucoup à lui inspirer l'idée de l'impuissance de la nature pour opérer le bien, et de la corruption de l'homme déchu. Pendant ces épreuves, Dieu semblait lui avoir retiré la vertu naturelle qui soutient le corps; son âme était comme si elle n'avait pu gouverner les sens ; il se trouvait, par rapport aux puissances spirituelles, dans des langueurs et dans une sorte d'hébêtement qu'on ne saurait comprendre. Il ne se souvenait de rien, il ne pouvait rien apprendre ; s'il voulait parler, les mots lui manquaient. Une autre peine bien autrement grave, et qui fit alors le tourment de son cœur, était que, privé de tous les dons surnaturels sensibles, fatigué par toute sorte de tentations, il se considérait comme réprouvé de Dieu[1].

« Ces états amenèrent M. Olier à sentir très vivement ce qu'il y a dans l'homme de l'homme lui-même, et ce qu'il y a de Dieu, dans l'ordre de la nature comme dans celui de la grâce.

« Nous tenons toutefois à constater qu'au fond il ne parle pas un autre langage que celui qu'ont employé de son temps et dans les siècles antérieurs les hommes les plus attachés aux doctrines de l'Eglise. Sa doctrine sur la corruption de l'homme déchu n a rien de commun avec les erreurs condamnées dans Baïus. Le Jansénisme eut peu d'adversaires plus constants que lui... Il ne faudrait pas

1. Voir Tome II, pp. 26-29, ce que nous avons dit du P. Rigoleuc, en proie aux mêmes épreuves et porté lui-même au pessimisme augustinien.

« Je suis plongé, dehors et dedans, dans la croix », écrivait aussi en 1639 (?) le P. Surin qui pendant près de vingt ans subit le plus effroyable des martyres intérieurs. » Voir dans la *Science expérimentale*, liv. II, la description qu'il en a donnée.

soupçonner de baïanisme un écrivain pour cela seul que l'on surprendrait dans son livre une proposition qui, prise matériellement et en elle-même, abstraction faite du contexte et de la doctrine connue de cet écrivain, serait semblable à une des propositions condamnées dans Baïus. Tout le monde sait que ces propositions sont condamnées *in sensu auctoris*, dans le sens de l'auteur, et que quelques-unes fort innocentes, si on les prenait isolément, sont fausses ou perfides dans le sens de l'auteur : c'est le sens que le Saint-Siège avait en vue, quand il les a condamnées. » (*Doctrine de M. Olier expliquée*, pp. 52, 70, etc.)

N'est-ce pas la même règle d'interprétation que la sagesse nous conseille de suivre, en présence de certaines autres propositions, qui prises en elles-mêmes friseraient le quiétisme[1], ou telle autre erreur que M. Olier a d'ailleurs réprouvée, par exemple l'erreur qui consisterait à admettre une présence réelle de l'humanité de Jésus-Christ dans les âmes, autre que la présence eucharistique[2].

Dans une retraite qu'il fit aux environs de Paris

1. Voir *ibid.*, p. 273, ce que M. Icard dit de ces « sacrifices conditionnels, effets d'un grand amour de Dieu, et par lesquels on serait disposé à renoncer à la béatitude éternelle, s'il était possible que la perte de cette béatitude fût plus agréable à Dieu, sans renoncer jamais à l'amour divin ».

2. « Je veux encore vous apprendre un beau secret pour augmenter votre amour envers Dieu, c'est qu'il nous a donné son Fils pour habiter en nous, non seulement dans le temps que nous communions à son corps et à son sang, mais encore dans tous les moments de notre vie.

D. — Que dites-vous là ! Notre Seigneur habite-t-il en nous autrement que par la très sainte communion ?

R. — Oh oui... Ce n'est pas moi qui vous le dis, c'est saint Paul par ces paroles : *Christum habitare per fidem in cordibus vestris* (Éph. III, 17). Il n'habite pas seulement en nous comme Verbe par son immensité, pour opérer les œuvres de la nature, et pour nous donner la vie humaine ; mais il habite aussi en nous comme Christ par sa grâce, pour nous rendre participants de son onction et de sa vie divine... Mais le saint sacrement nous donne des grâces spéciales et plus abondantes. » *Catéchisme chrétien*, IIe partie. Leçon V.

au mois de mars ou d'avril 1636, M. Olier reçut des grâces insignes, qui le mirent sur la voie de la plus éminente perfection. Il venait de se placer sous la conduite du P. de Condren.

« Mon second directeur, dit-il, commençant à m'abandonner davantage à l'Esprit de Dieu, que le premier (saint Vincent de Paul), me laissa faire une retraite tout seul, sans m'indiquer des sujets pour les quatre oraisons d'une heure chacune que je faisais par jour, et ne me donna qu'une seule visite, à cause que sa charge ne lui permettait pas de venir souvent à la campagne. Or, je commençai à éprouver manifestement la conduite de ce divin Esprit et le grand soin qu'il a eu de moi par la suite. Je me souviens que j'appris alors, pour la première fois et à mon grand étonnement que *Jésus-Christ est réellement présent aux âmes*. Je fus bien aise, voyant mon directeur dans la visite qu'il me fit, d'être éclairé et instruit de cette vérité. Cela est vrai, me dit-il : Notre-Seigneur est présent réellement aux âmes. *Christum habitare per fidem in cordibus vestris. Per fidem*, c'est-à-dire la foi est le principe de sa demeure, et son divin Esprit le forme avec ses vertus, *donec formetur Christus in vobis*. Après quoi il me dit : Puisque cela est ainsi, il faudra dorénavant que vous unissiez toutes vos œuvres au Fils de Dieu, en l'une de ces trois manières : ou par sentiment, ou par disposition, ou seulement par la foi.

« Si vous avez le sentiment de Jésus-Christ présent, unissez-vous à lui par sentiment. Si vous n'avez aucun sentiment, unissez-vous par disposition, c'est-à-dire tâchez d'avoir en vous les mêmes pensées et les mêmes dispositions qu'il avait en faisant les mêmes œuvres ; et quand vous n'aurez point ces dispositions, ou que vous ne pourrez les former en votre âme, unissez-vous par la foi seulement, c'est-à-dire joignez par esprit vos œuvres à celles du Fils de Dieu, que vous offrirez ainsi avec les vôtres[1]. »

M. Faillon ajoute que « cette instruction, dont M. Olier retira les plus grands avantages pour lui-

1. *Mémoires aut. de M. Olier*, t. I, pp. 102-105.

même, fut la maxime fondamentale de perfection qu'il s'efforça d'inspirer dans la suite au séminaire de Saint-Sulpice, et, pour en faciliter la pratique, il laissa à cette communauté une formule de prière que l'on y récite encore matin et soir, à peu près la même qu'il avait reçue pour son propre usage, de la bouche du P. de Condren. Elle était conçue en ces termes : *Venez*, ô Seigneur Jésus, et vivez en votre serviteur dans la plénitude de votre force, dans la perfection de vos voies, dans la sainteté de votre Esprit, et dominez sur toute puissance ennemie dans la vertu de votre Esprit à la gloire de votre Père. » (*Mém. aut.* I, 28.)

Dans le commentaire que M. Olier donne de cette prière, rien n'autorise à conclure que la *présence réelle de Jésus-Christ dans les âmes*, dont il est question plus haut, soit une présence substantielle de son humanité.

« Aurait-on jamais soupçonné, écrit M. Icard[1], que ces paroles : *Jésus-Christ est réellement présent en nous* (et les explications qui les accompagnent), dussent donner à quelqu'un l'idée d'une présence de Notre-Seigneur dans l'âme, par son humanité, tandis qu'elles disent le contraire? Il est arrivé à M. Olier ce qui est arrivé à bien d'autres, ce qu'ont éprouvé probablement quelques-uns de ceux qui liront ces pages. Des vérités qui, au fond, ne nous étaient pas inconnues, mais sur lesquelles nous avions peu réfléchi, nous saisissent à certains moments, quand une personne éclairée de Dieu nous les explique et que le Saint-Esprit nous parle au cœur. Des lumières plus vives, une

1. *Doctrine de M. Olier*, 2e édit., p. 251.

impression plus forte, nous donnent alors une idée plus nette, plus élevée ; il nous semble que c'est comme une révélation pour nous, comme si nous les apprenions pour la première fois...

« On a dit, tout récemment[1], ajoute M. Icard, que Mgr de Ségur avait soutenu dans l'un de ses opuscules, la théorie de la présence réelle de la sainte humanité de Notre-Seigneur, par la foi, dans l'âme des justes, et qu'il avait puisé cette doctrine dans les écrits de M. Olier. Nous avouons n'avoir jamais lu cet opuscule, dont nous n'avions même pas entendu parler. Des confrères auxquels nous avons demandé s'ils l'avaient lu, ne le connaissent pas plus que nous. Nous ne pouvons donc pas juger des idées de ce pieux ecclésiastique, que nous avons estimé et aimé pour ses grandes vertus et son excellent cœur, mais nous tenons à dire que personne, parmi nous, ne l'a considéré comme l'interprète autorisé des doctrines de M. Olier et de la Compagnie de Saint-Sulpice. S'il a écrit ce qu'on lui attribue, il s'est trompé ; il n'a pas compris M. Olier[2] ».

CHAPITRE III

LE BÉRULLISME DU P. GUILLORÉ

Le P. François Guilloré, né au Croisic (Loire-Inférieure) le 25 décembre 1615, entra dans la

1. La deuxième édition de son ouvrage est de 1891.

2. *Ibid.*, p. 252. Voir ce que nous avons dit de la question. 1re partie, t. I, p. 159.

Compagnie de Jésus, le 22 octobre 1638. Il professa onze ans les humanités et la rhétorique, puis fut appliqué à la prédication où il se distingua. Après avoir été supérieur à Nantes et à Dieppe, il mourut à la maison professe de Paris le 29 juin 1684.

Les *Maximes spirituelles pour la conduite des âmes* — celui de ses livres auquel nous ferons le plus d'emprunts et d'allusions — furent imprimées pour la première fois à Nantes, chez Pierre Querro, 1668. Elles ont été rééditées huit fois de 1670 à 1860[1].

« On a cité, sans beaucoup de raison, écrit le P. Sommervogel[2], quelques passages de Guilloré qui semblent tendre au quiétisme[3]. — Nicole parle

1. Parmi ses autres ouvrages, les plus importants sont : *Les secrets de la vie spirituelle qui en découvrent les illusions*, Paris, chez Etienne Michallet, 1673. *Les progrès de la vie spirituelle selon les différents états de l'âme*, 1675, 1676, etc. *La manière de conduire les âmes dans la vie spirituelle, ibid.*, 1676 et 1679. Nouvelles éditions : Paris, Albanel, 1842. Lyon, 1853 et 1861.

Conférences spirituelles pour bien mourir à soi-même et bien aimer Jésus, 1683, 1689, 1697, 1841, 1844, 1850, 1860, 1863.

Retraites pour les Dames, 1684, etc.

2. *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus.*

3. Par exemple, l'éloge sans restriction, semble-t-il, qu'il fait du livre de Malaval : *Pratique facile pour élever l'âme à la contemplation.*

« Je vous renvoie, dit-il à Théonée (le lecteur idéal auquel il s'adresse, comme saint François de Sales à Philothée), je vous renvoie à ce livre dont on peut dire que l'auteur a reçu de Dieu pour ces sortes de matières des lumières encore plus grandes que ne le sont les ténèbres de ses yeux, où, après l'approbation que lui ont donnée les plus intelligents dans la vie intérieure, j'ose aussi avancer que, selon mon sens, on ne peut rien voir de mieux expliqué dans un sujet si infini, et rien de plus facile pour donner entrée dans un exercice qui semblait inabordable, sinon aux grandes âmes; je vous en conseille particulièrement la lecture, Théonée. » (*Les progrès de la vie spirituelle*, liv. III, Paris, Albanel, 1841, p. 317.)

Malaval est placé par le P. Poulain dans la liste des auteurs

de lui dans les deux derniers livres de son *Traité de l'oraison*, mais sans le nommer : ménagement auquel il fut, dit-il dans ses lettres, « invité par le censeur ». Mais, avec ses correspondants, « Nicole s'en donne à cœur joie. Les livres de Guilloré, œuvre délirante d'une imagination surchauffée, pense-t-il, présentent des dogmes affreux qu'il n'y

quiétistes. « Il a fait un mal immense », déclare l'auteur des *Grâces d'oraison*. Et M. Bremond de conclure : « si Malaval est quiétiste, le jésuite Guilloré ne l'est pas moins, lui qui approuve sans réserve la doctrine du Saint Aveugle ». *École de Port-Royal*, p. 497.

Alors que le P. Segneri travaillait à faire condamner la *Pratique facile* (1680, cf. Poulain, *ibid.*), on peut s'étonner que le jugement de Guilloré soit si favorable (1675), mais c'est à Théonée, *au point où il l'a conduit*, qu'il en conseille la lecture. *L'instruction* même où le conseil est donné ne met-elle pas le remède à côté du mal, ou plutôt ne fournit-elle pas l'antidote qui empêchera le poison, si poison il y a, de produire son effet? Qu'on pèse plutôt ces avis appropriés très particulièrement aux âmes appelées à la contemplation, comme l'auteur le dit expressément. « Ne pensez pas, Théonée, que je veuille vous donner une âme fainéante devant Dieu. Autant j'aime cet état sanctifiant de l'âme unie a Dieu par sa perte dans Dieu, autant ai-je de peine de souffrir cette oisiveté ou stupide et terrestre, ou affectée. — Ne vous imaginez pas aussi que je veuille vous faire entrer dans les égarements de certains spirituels, qui veulent absolument que tout cesse dans la présence de Dieu, et qu'on y apporte les puissances comme mortes, pour ne faire que recevoir et non pas pour agir... illusion où se jettent aujourd'hui bien des esprits écartés qui affectent l'élévation et qui prétendent entrer dans la contemplation, n'y étant point appelés, semblables à ce téméraire de l'Evangile, qui se mit au haut de la table, sans y avoir été invité par le maître, et qui fut aussitôt contraint de descendre avec confusion... Pour vous, je désire que de vous-même vous vous occupiez toujours en l'oraison de quelque chose... occupation douce et paisible, qui ne laisse pas de temps en temps de faire place à un pur et respectueux silence ! » (*Les progrès*, *ibid.*).

Ce n'est pas le seul endroit où Guilloré se soit élevé contre les quiétistes. « J'entreprendrais volontiers de réfuter derechef cette illusion, si je ne l'avais pas fait fort amplement dans le livre des secrets au traité de l'oraison. » Voir en particulier *Traité V.* Des *illusions de l'oraison*. Illusions de ceux qui prétendent qu'il faut interrompre tout discours pendant l'oraison.

a vraiment moyen pour un honnête homme ni de citer dans le texte, ni même de résumer. » (*Lettres*, III, p. 433.) « Ici, remarque M. H. Bremond, l'homme de parti montre le bout de l'oreille. Guilloré lui eut paru moins abominable s'il n'eut pas été jésuite; malgré ses défauts, il reste un des classiques de la littérature spirituelle. »[1]

« Malgré ses défauts!... », il en a certes! Et pourtant, quelque sympathique qu'il soit pour la victime de Nicole, M. Bremond n'en a-t-il pas allongé la liste à plaisir dans le portrait savoureux qu'il en trace?

« Nul ne goûte le P. Guilloré plus que moi, écrit-il, mais je n'en recommanderais la lecture qu'à des esprits bronzés et rassis. Bizarre, excentrique même, il a la manie d'ahurir ses lecteurs en donnant un air de paradoxe aux vérités les plus simples, de malice et de cruauté aux plus bienfaisantes. On n'y prendrait même pas garde s'il avait la main légère, mais c'est un vrai paysan du Danube, et ravi de l'être. Chose amusante, si on lui enlevait sa tunique de poils de chèvre, pour l'habiller plus à la mode, il ressemblerait comme un frère à Pierre Nicole, un frère qu'on aurait mis en nourrice et laissé grandir chez les Thraces. Ils excellent pareillement dans cette analyse impitoyable — lancinante pour les uns, mais que d'autres trouvent savoureuse — des derniers replis du cœur humain. Que l'on parcoure par exemple son livre sur les *illusions de la vie spirituelle*. C'est du Nicole barbare, mais c'est du Nicole et du meilleur. Chose plus amusante encore, Guilloré dans ce même livre[2], réfute les quiétistes avec plus de vigueur que Nicole ne fera jamais... Quoique le commerce de celui-ci soit plus agréable, je crois bien que celui-là mériterait le prix. Si du reste Guilloré a poussé plus loin que Nicole l'analyse de certaines illu-

1. *L'École de Port-Royal*, pp. 477-478.
2. Dans tous ses livres.

sions en matière de vie intérieure, il doit cet avantage à sa claire intelligence des choses mystiques. » (*Ibid.*, pp. 495, 496.)

Volontiers je m'inscrirais parmi ceux qui trouvent fatigantes sinon lancinantes les analyses du cœur humain poussées par Guilloré à perte de vue et impitoyablement. « Sa tunique de poils de chèvre » me choque moins : pour la rendre tout à fait présentable, ne suffisait-il pas de secouer la poussière des paradoxes et des concetti par où maladroitement il a affecté de la brillanter?

Mais ce n'est pas de critique littéraire qu'il s'agit dans ce chapitre. Comme son titre l'indique, il ne se propose que de répondre à une question unique et strictement délimitée : le P. Guilloré, quoi qu'il en soit de ses qualités ou de ses défauts d'écrivain, appartient-il à l'école oratorienne autant et plus qu'à l'école ignatienne du XVII^e^ siècle?

Aux yeux de M. Bremond aucun jésuite, pas même le représentatif P. Saint-Jure, n'aurait subi aussi complètement l'influence de Bérulle et des siens.

« Je dirais, sans crainte d'exagérer, écrit-il, que la langue de Guilloré est foncièrement oratorienne. Parmi les mystiques de la Compagnie, il en est un qui me semble particulièrement redevable à Bérulle, c'est le fameux P. Guilloré, tant maudit par les Jansénistes ». (*École française*, p. 65 et p. 275).

« Si Guilloré n'est pas bérullien, qui le fut jamais? Au reste, la liste des jésuites bérulliens serait longue » (p. 279). « Le jésuite François Guilloré me paraît avoir beaucoup médité les premiers écrivains de l'Oratoire » (p. 361).

« Saint-Jure se trouve avoir été, non pas le frère ou le cousin, mais le fils ou le petit-fils de Bérulle, comme j'ai essayé de le montrer (?). Ainsi après lui, le P. Guilloré, un des maîtres les plus populaires de son temps » (p 681, etc., etc.).

Aussi bien M. Bremond ne s'est-il pas borné à de vagues affirmations : sans consacrer autant de pages au bérullisme de Guilloré qu'à celui de Saint-Jure, il s'efforce, dans une longue note (pp. 275-279), d'en apporter « quelques preuves » qu'il semble croire irréfutables.

J'oserai, amicalement, une fois encore, présenter à l'encontre quelques observations, appuyées sur l'étude attentive et sans aucun parti pris de l'œuvre de Guilloré, comparée à celle de Bérulle et de tel ou tel spirituel ignatien des débuts du XVII[e] siècle.

D'après la règle indiquée à diverses reprises par M. Bremond[1], un auteur s'avouerait bérullien :

1° Quand le néant de l'homme et le tout de Dieu une fois reconnu, il regarde comme premier devoir l'adoration profonde de la grandeur et de la sainteté divines, dans l'esprit et la vertu de religion, « et non pas immédiatement par le motif de la divine bonté » (*Théocentrisme*).

2° Quand dans la théologie du Verbe Incarné vivant en nous, et nous rendant capables de toute justice, il montre explicitement la formule et la norme de la perfection (*Christocentrisme*).

3° Enfin quand il donne dans la pratique une direction particulière, une méthode si l'on veut,

1. *Histoire littéraire du sentiment religieux*, III, pp. 275-278. *R. A. M.*, 1922, pp. 420-425.

qui aide les âmes à s'approprier d'abord la religion, puis les autres vertus du Christ (*Appropriation, Adhérence*).

Or, conclut l'éminent historien, on retrouve dans l'œuvre ascétique de Guilloré ces trois éléments essentiels de la spiritualité bérullienne.

Donc, la conclusion s'impose : de même que « la langue de Guilloré est foncièrement oratorienne », ses théories ascétiques relèvent de l'Oratoire.

Je reconnais très volontiers que Guilloré est tributaire du lexique bérullien, dans nombre d'expressions qu'il emploie (application, adhérence, appropriation, liaison, etc.). Pourtant je reste persuadé et crois pouvoir établir que la ressemblance ou la dépendance verbale n'autorise nullement à affirmer la dépendance dans les théories et les méthodes ascétiques. C'est bien ici qu'il importe de distinguer « la paille des mots du grain des choses ». L'auteur des *Maximes spirituelles*, tout en gardant une manière qui n'est qu'à lui, et dont le portrait cité ci-dessus donne quelque idée, reste dans le courant de l'ascétisme ignatien par la nuance de son *théocentrisme* et de son *christocentrisme*, non moins que par la façon dont il entend l'*adhérence* à Jésus et l'*appropriation* de son esprit ou de ses mérites.

I. — La nuance du théocentrisme de Guilloré est ignatienne, beaucoup plus que bérullienne. Il faut, en effet, que M. Bremond en prenne son parti, et qu'il renonce, comme le P. Cavallera le lui a demandé avec une compétence hors ligne[1], « à

1. *R. A. M., ibid.*, pp. 429-430.

réclamer pour la spiritualité bérullienne l'usage exclusif du mot *théocentrisme* et le monopole du *christocentrisme*. Avec tout le respect dû à un maître de la langue comme à l'historien érudit et subtil du sentiment religieux, force est bien de déclarer que ces monopoles ne sont justifiés ni par l'étymologie, ni par l'histoire, ni par la théologie. Toute spiritualité pleine de Dieu et du Christ est théocentrique et christocentrique, mais il y a plusieurs théocentrismes et plusieurs christocentrismes. Le bérullisme en est un; il ne saurait prétendre être le seul. Autant vaudrait vouloir revendiquer le nom d'arbre pour le peuplier, à l'exclusion de l'ormeau, du chêne et du sapin. »

Donc, c'est entendu, le bérullisme n'est pas plus *le* théocentrisme que le peuplier n'est l'arbre, c'est *un* théocentrisme, avec une nuance très particulière, celle qui consiste à « remettre en honneur une vertu plus essentielle que la dévotion — restaurée par François de Sales — la vertu de religion. [Telle fut] la mission providentielle de Bérulle[1]. »

« Ce que notre très honoré Père, écrit Bourgoing, a renouvelé dans l'Église, c'est l'esprit de religion, le culte suprême d'adoration et de révérence dû à Dieu.

« Plusieurs se portent à Dieu pour le motif de sa bonté, peu pour l'adoration profonde due à sa grandeur et à sa sainteté. On élève plus les âmes tendres par les douceurs de la dévotion et dans une certaine liberté et familiarité avec Dieu, que dans un abaissement et une sainte terreur devant

1. *École française*, p. 33. G. Bourgoing. *Préface des œuvres complètes du Cardinal de B.*, p. 102.

lui. Ici, à l'école de M. de Bérulle, nous apprenons à adorer. »

Inutile de rappeler les citations que fait M. Bremond des autres écrivains de l'Oratoire. « Ils sont tous ainsi, dit-il, Condren, Olier, Eudes, et jusqu'au moins mystique d'entre eux; tous profondément et comme naturellement théocentriques[1]. »

Oui, sans aucun doute, mais avec cette nuance particulière qu'ils se portent à Dieu « par l'adoration profonde de sa grandeur » et non « par le motif de sa bonté » ni « par les douceurs de la dévotion dans une sainte liberté ou familiarité avec Dieu ».

Or, cette nuance du théocentrisme spécifiquement bérullien, n'est pas du tout la nuance du théocentrisme de Guilloré, pas plus qu'elle n'est la nuance du théocentrisme de saint Ignace.

Notre critique en effet veut bien le reconnaître : « Saint Ignace est théocentrique lui aussi, mais d'une façon moins directe et moins exclusive[2], disons moins restreinte; car s'il ne se désintéresse pas de la vertu de religion, servir domine chez lui, étendre le règne de Dieu ».

Et n'est-ce pas précisément ce qui assure à sa spiritualité un rang à part? « Si noble que puisse être une spiritualité fondée sur la vertu de religion, sa valeur religieuse, au sens plénier du mot, n'est pas nécessairement hors de pair ni même la plus élevée. Celle qui se réclame de l'amour de Dieu et du zèle de sa gloire ou de son service, de par l'Évangile, n'intéresse pas moins

1. *École française,* p. 43.
2. *R. A. M. ibid.*, p. 422.

les rapports de l'humanité avec Dieu, en quoi consiste la religion, et l'on ne saurait oublier le *major horum caritas*[1] ».

Or, dans tous les passages cités par M. Bremond pour prouver que le P. Guilloré s'inspire bien des principes de l'école française, le théocentrisme du jésuite gravite tout entier autour de la fameuse maxime de saint Ignace : « à la plus grande gloire de Dieu », sa spiritualité se réclame non pas restrictivement de la vertu de religion, mais de la gloire, du service et de l'amour de Dieu.

D'abord, quel est le but que se propose Guilloré dans ses « *Conférences spirituelles,* cet admirable ouvrage », presque le seul auquel nous renvoie l'historien? Le sous-titre et la préface nous l'indiquent : *Conférences spirituelles pour bien mourir à soi-même et pour bien aimer Jésus.* « Mon but, dit l'auteur, est d'instruire une personne à bien mourir à soi-même... Si je suis assez heureux de vous avoir conduit à la mort de vous-même dans les quatre premiers livres, vous n'aurez point de peine d'entrer dans la pratique des livres suivants qui ne traitent que de l'amour de Jésus, puisque la mort n'est que le passage à cet amour, et que l'on ne peut bien aimer Jésus, que l'on n'ait appris auparavant à bien mourir à soi-même. »

Du reste, les *Conférences spirituelles* ne sont pas un manuel pour les débutants : elles visent « les âmes qui ont déjà quelque attrait à l'amour de Notre-Seigneur... Il ne sera pas si malaisé de les

1. *R. A. M.*, *ibid.*, p. 430, où le P. Cavallera dissippe fort à propos « l'équivoque au sujet du mot *religieux*. Il y a le sens technique : *qui concerne la vertu de religion*, seul de mise quand il s'agit de spiritualité bérullienne, et le sens plus général : *qui concerne la religion.* »

satisfaire ; car il ne leur en faut guère pour allumer le feu de ce divin amour dans leur cœur, et j'en dis, ce me semble, assez pour les toucher, y étant si saintement disposées. »

Et dès la première conférence, où il demande aux âmes de se consumer tout entières pour la gloire de Dieu, il a soin de remarquer que « la noblesse et le bonheur de cette consomption parfaite n'est que pour les âmes choisies ; car ne s'opérant que par la peine, c'est elle aussi qui, comme un glaive, les sacrifie et les détruit pour en faire de continuelles et de vivantes victimes. *Gladius consumet electos ejus*. Osée 11, 6. Et en effet, tout autre que des âmes de choix est indigne d'être la parfaite victime d'un si digne objet, n'appartenant qu'à elles d'être consumées pour la gloire de celui qui veut encore en faire sa douce possession, [comme étant] ce qu'il y a de plus cher et de plus beau. O qu'une âme qui cherche Dieu en vérité est pleine et transportée de ces deux mots seulement : Gloire de Dieu et consomption de son être ! ces deux mots seuls, à un grand cœur tiennent lieu d'une infinité de motifs et de raisonnements. » (p. 3).

Est-ce Bérulle ou Bourgoing, ou n'est-ce pas plutôt Hayneufve ou Surin que l'on croit entendre dans ces phrases brûlantes, où l'abaissement sans doute et même l'anéantissement est demandé non point par « une sainte terreur », mais par le plus pur des amours, qui doit faire de l'âme et du corps de vivantes hosties immolées à la gloire de Dieu ? *La gloire de Dieu*, cette expression revient *soixante-trois fois* dans les quinze pages dont se compose la première conférence ! Et si nous avons non seule-

ment à adorer Dieu, dans l'esprit de la vertu de religion, mais à le glorifier, en esprit d'amour, c'est sur Jésus-Christ que nous devons nous modeler : « Il est le grand exemple qui nous est proposé, et dont nous devons imiter la consomption par la nôtre... nous consumant incessamment en holocauste, à son imitation pour la gloire de Dieu... »

Suit la description des « voies consumantes que Jésus a prises pendant sa vie, afin de se consumer tout entier incessamment pour la gloire de son Père... et nous apprendre la manière ».

Si des *Conférences spirituelles* nous passons à l'autre ouvrage auquel renvoie M. Bremond : *Les progrès de la vie spirituelle*, qu'est-ce que nous lisons au Livre III, *État de l'âme unie à Dieu* ? Nous lisons de fort belles pages « sur la présence de Dieu ». Elle est « le tombeau des passions », la majesté divine inspirant une sainte horreur et semblant par là « anéantir tous les mouvements de la nature déréglée, qui n'ose rien faire qui soit indigne de ces yeux divins... ».

Elle est « une source de pureté parce qu'elle met l'âme dans un état de n'oser et de ne pouvoir rien commettre de criminel ».

Elle est « une sainte chaîne ou plutôt un couteau qui l'égorge à tout moment comme une victime pour ne lui laisser pas même une opération purement naturelle ».

Et la conséquence de ces dispositions de respect et de pureté? C'est l'union à Dieu. La pureté de l'âme conduit d'elle-même au pur amour... qui fait qu'on aime Dieu pour Dieu.

« L'aimer n'est pas sentir qu'on l'aime ; l'aimer n'est pas comprendre son amour : l'aimer n'est pas être hors des extravagances de l'imagination ; l'aimer n'est pas être toujours en action de cœur et d'esprit ; l'aimer n'est pas voler vers lui avec des ardeurs incroyables. C'est en cela pourtant que les âmes sensuelles se persuadent vainement que consiste le pur amour. Mais l'aimer dans toute la pureté de l'amour, c'est être simplement content et en esprit d'humilité et de sacrifice parmi toutes les dispositions où l'on se trouve. Quand serons-nous comme des enfants entre les mains de cet aimable Epoux de nos âmes? » (p. 273.)

En vérité, comment voir en cette onctueuse théologie, le théocentrisme spécifiquement bérullien? Je ne sais si M. Bremond, pour nous amener à sa conclusion, aurait à nous citer d'autres pages plus convaincantes... Quoi qu'il en soit des expressions « amoureuses, *liaisons*, privautés aimables et *liantes* » employées par Guilloré, au sujet de la présence de Dieu, et qu'il a fort bien pu trouver chez d'autres spirituels que ceux de l'école de l'Oratoire, il nous paraît être, dans son théocentrisme, un ignatien des plus classiques, unissant aux ardeurs de Surin l'onction de saint François de Sales.

II. — Devrait-il davantage à Bérulle pour son christocentrisme? C'est la seconde question à étudier, en prenant pour point de départ la description que fait M. Bremond lui-même du christocentrisme bérullien. Des citations empruntées aux divers ouvrages de Guilloré et d'autres spirituels mettront ensuite les pièces du procès sous les yeux du lecteur et l'amèneront vraisemblablement à une conclusion assez différente de celle où s'est arrêté l'historien de l'*école française*.

« On savait distinctement, écrit-il, bien avant Bérulle que l'homme doit avoir pour fin suprême la gloire de Dieu, qu'il ne peut rien sans la grâce, et que le Christ est notre modèle... Auprès des bérulliens toutefois on ne possèdera pas la théorie parfaite de la perfection chrétienne, aussi longtemps que l'on n'ajoutera pas à la profession de ces trois vérités, la connaissance explicite, cordiale, réalisante d'un autre élément plus chrétien encore, à savoir le dogme du Christ vivant en nous. Assimilez-vous ce dogme, étudiez et réglez à sa lumière le fonctionnement normal de la vie chrétienne et vous verrez aussitôt l'ancienne morale se transformer. Le Christ ne sera plus seulement le modèle et la fin de mes actions, l'ami tout-puissant qui aide mes efforts dans la vertu; il sera — il était déjà, mais je n'y prenais pas assez garde — il sera ma vertu même, ma patience par exemple..... Vous manquez de patience ? appropriez-vous celle du Christ : elle est à vous, elle est en vous; dilatez les veines de votre âme à la sève divine qui ne demande qu'à les gonfler, et qui entraînera du coup avec elle patience, douceur, toutes les vertus[1]. »

Conclusion : ce faisant, vous êtes plus chrétien qu'en prenant simplement le Christ pour modèle et en vous efforçant avec la grâce de l'imiter; vous êtes tout chrétien, vous n'êtes que cela.

Ainsi procède Bérulle, ainsi procède Guilloré. Or en procédant ainsi, insinue M. Bremond, Guilloré n'a pu s'inspirer que de Bérulle; ce ne sont pas les *Exercices* qui lui ont appris à s'assimiler le dogme du Christ vivant en nous : saint Ignace ne parle jamais que d'imiter Jésus-Christ. Les spirituels ignatiens, avant Bérulle, n'en sont-ils pas tous restés à la méthode ascétique des *Exercices*, mettant toujours en avant l'imitation, jamais l'appropriation ?

1. *R. A. M.*, p. 424.

Avant de fournir les textes qui nous mettront sous les yeux cette appropriation telle que l'entend Guilloré, et donc la nuance de son christocentrisme, qu'on me permette une simple remarque sur la carence reprochée à saint Ignace, et une courte enquête chez les spirituels de la Compagnie, pour nous assurer si réellement aucun jésuite avant Bérulle n'a enseigné cette appropriation du Christ, dont le fidèle s'applique les états, les opérations, les mérites.

1° On veut bien reconnaître qu'Ignace pas plus qu'Ambroise ou Climaque n'ignorait ou ne niait le dogme du Christ vivant en nous, mais on lui reproche de n'en avoir pas fait le pivot de sa morale : en s'abstenant de l'expliciter il est moins chrétien, dit-on, que Bérulle et les tenants de l'école française. Vraiment, n'est-ce pas excès de rigueur envers l'auteur des *Exercices* que d'exiger de lui un exposé explicite du dogme fécond et enrichissant auquel les bérulliens ramènent leur spiritualité ? « Si important que soit le livret des *Exercices*, dirai-je avec le P. Cavallera, ce n'est pourtant qu'un livret, composé non comme un traité *ex professo* de vie spirituelle, mais comme un recueil de notations et de directions en vue de cette situation bien déterminée que nous appelons, en langage moderne, une retraite. On a beau jeu à lui opposer les extraits des mille pages des œuvres de Bérulle, sans compter les volumes de Condren, d'Olier et du P. Eudes[1]. »

La contemplation de Jésus vivant en nous — par sa grâce et son Saint-Esprit — eût-elle été plus

1. *R. A. M.*, p. 304.

efficace pour le but à atteindre que le rappel des états de Jésus « à connaître intimement, à aimer plus ardemment, à suivre de plus près »?

D'aucuns peuvent le penser, qui peut-être ne se font qu'une idée incomplète d'une retraite pour l'élection d'un état de vie ou pour une importante détermination à prendre. Telle n'a pas été la pensée de saint Ignace; et qui donc osera dire qu'il a fait fausse route? « Si grande a été la vertu de la méthode ignatienne, dit Sa Sainteté Pie XI, que l'utilité souveraine des *Exercices* a été démontrée par l'expérience de trois siècles et par le témoignage de tous les hommes qui, durant ce laps de temps, se sont le plus distingués par leur science de l'ascèse ou la sainteté de leur vie... Aussi à cet opuscule si humble par ses dimensions, mais qui n'en est pas moins un livre admirable, les Pontifes romains ont-ils donné, dès sa première apparition, leur approbation solennelle, l'appui de leurs louanges et la sanction de l'autorité apostolique... etc.[1] ».

Là n'est pas la question, dira-t-on; mais puisque la christologie bérullienne a fini par être adoptée par tant de spirituels de la Compagnie, n'est-il pas regrettable qu'un Guilloré par exemple ait dû emprunter à une tradition qui n'était pas celle de son ordre son bel enseignement christocentriste sur le revêtement de Jésus, et l'*appropriation* que doit s'en faire le chrétien?... Les écrivains jésuites, en dehors des commentaires des *Exercices* auraient eu si souvent l'occasion de dévelop-

1. *Constitution apostolique* proclamant saint Ignace patron des Exercices spirituels dans toute l'Eglise, 25 juillet 1922.

per à leur manière cette belle et féconde doctrine!

Et je réponds qu'ils n'y ont pas manqué[1].

2° Qu'on lise attentivement les pages suivantes tirées de l'ouvrage du P. Binet, la *Pratique solide du saint amour de Dieu*, et l'on verra si Guilloré était réduit à chercher hors de la Compagnie l'inspiration de son christocentrisme.

« Pacte très admirable entre Dieu et le cœur humain d'un mérite incomparable. » Tel est le titre du dernier chapitre du beau livre d'Étienne Binet dont nous avons donné l'analyse au t. II, sect. I, ch. II. En réalité, l'auteur ne parle pas d'un seul pacte mais de trois ou quatre, dont le premier pourrait être appelé : *pacte des yeux au ciel;* le second, *pacte de la respiration;* le troisième, *pacte de la substitution du cœur, des opérations et des mérites de Jésus aux nôtres;* le quatrième, *pacte eucharistique*[2]. Nous résumerons brièvement les pages consacrées aux deux premiers, et nous comparerons à loisir le troisième et le quatrième avec la fameuse théorie du P. Guilloré sur le revêtement de Jésus-Christ, théorie qu'on retrouve sans doute chez Bérulle et les principaux spirituels de l'École oratorienne, mais que les uns et les autres semblent bien avoir empruntée à une tradition assez lointaine, dont le P. Binet est le témoin.

N'oublions pas que la première édition de la *Pratique solide du saint amour de Dieu* a été

1. Voir ci-dessus III[e] s. ch. II, la page si remarquable de saint-Jure sur l'union *habituelle* et l'union *actuelle* avec les œuvres de Notre-Seigneur.

2. Nous y avons fait une rapide allusion dans l'Appendice III du tome II, à propos de l'offrande en victime d'holocauste de sainte Thérèse de Lisieux.

« achevée d'imprimer à Mons, chez François Wandré, le 27 janvier 1623 », avant que le *traité* de Bérulle sur *les Grandeurs de Jésus-Christ* fût édité.

I. — *Le pacte des yeux au Ciel.*

« Le propre de l'amour, c'est de vouloir tout faire, et de ne jamais être content de ce qu'on a fait. Voyant qu'un homme enfin n'est qu'un homme et que ce qu'il peut à lui seul est fort peu de chose, il faut trouver le moyen qu'un homme puisse aimer autant Dieu et le servir lui seul comme tous les hommes ensemble, vivre comme les hommes et les Anges, et tout à l'heure je dirai encore quelque chose de plus transcendant pour parvenir à cet acte... L'amour divin a inspiré diverses façons de pactiser[1] avec Dieu pour rehausser les mérites de notre charité.

« Voici le premier pacte... Mon Dieu, tout ce que je puis pour votre saint amour c'est en vérité fort peu de chose, mais accordons-nous ensemble : toutes les fois et autant de fois que je pourrai jeter mes deux yeux dans le Ciel et y envoyer deux regards pleins d'amour et de vraie dévotion, qu'il vous plaise les recevoir comme si je vous offrais tous les désirs des hommes et des anges; car s'ils étaient en mon pouvoir, indubitablement je vous les sacrifierais autant de fois que je lève mes yeux au Ciel. »

II. — *Le pacte de respiration.*

« Jésus-Christ l'a enseigné lui-même à plusieurs de ses grands serviteurs, et nommément à sainte Gertrude. Il consiste à capituler avec Dieu qu'il lui plaise nous permettre qu'à chaque aspiration, nous puissions attirer à nous les mérites des hommes et des Anges, les joindre à nos cœurs et quasi nous les incorporer ; et puis tout aus-

1. L'auteur a remarqué au début du chapitre que c'est Dieu qui veut absolument contracter,... faire des pactes avec les hommes, et que nous n'avons qu'à obéir sans crainte de présomption.

sitôt par la respiration les lui renvoyer, lui en faisant présent avec l'hommage de nos cœurs[1]. Mais pour ne point faire cela par pure coutume, il faut trois fois le jour, renouveler le pacte et l'intention... »

III. — *Le pacte de substitution.* — Il s'agit de la substitution des paroles de Jésus à nos paroles, et du cœur de Jésus à nos cœurs, en supplément à nos impuissances, de façon « que nous rendions la pareille à Dieu, en quelque manière ».

Les pages délicieuses où le P. E. Binet explique ce pacte ne peuvent guère se résumer, sans perdre beaucoup de leur saveur. Le lecteur me saura gré d'en citer au moins de larges extraits. L'explication débute par une comparaison entre le prêtre Aaron, constitué truchement de Moyse[2], et Jésus-Christ établi notre avocat en Paradis : *Advocatum habemus apud Patrem, Jesum ; et ipse assistit vultui Dei pro nobis.* Nous avons un avocat qui est toujours auprès du Père éternel, et il plaide toutes nos causes devant sa divine majesté; il parle pour nous; il est notre bouche, et il daigne prendre toutes nos affaires en main.....

« Cela étant, faisons un pacte avec le Père éternel afin qu'il daigne recevoir de la bouche de son Fils ce qu'il dira, comme si cela venait de la nôtre, et puis donnons à Jésus-Christ ce que nous désirons qu'il représente incessamment à son Père en notre faveur et en notre nom ».

1. « Je veux, ô mon bien-aimé, à chaque battement de mon cœur, vous renouveler cette offrande un nombre infini de fois. » Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. « Offrande à l'amour miséricordieux. » *Un pacte aussi!*

2. « Je vois bien, dit un jour Dieu à Moïse, que tu ne sais pas bien parler... Ton frère Aaron est plus éloquent que toi, je te le donne pour ton truchement. *Aaron frater tuus erit os tuum.* » Exode, XII.

A. La voix de Jésus est le supplément de notre impuissance à bien parler au père céleste.

Disons-lui à peu près ces paroles : « Seigneur, puisqu'il « vous plaît de plaider notre cause, vous direz à votre « Père que nous ne savons parler, que vous êtes notre « bouche et tout notre conseil. Vous lui direz qu'autant « que peut porter l'étendue de nos âmes et tous les pou- « voirs et les devoirs de toutes nos puissances, nous dési- « rons ardemment de lui complaire en tout et partout et « de la façon la plus éminente qui puisse être permise « à une pure créature. Vous lui direz que nous sommes « bien fâchés d'être si chétifs et de ne pouvoir pas l'aimer « à l'égal de son immensité : car il faudrait à une beauté « infinie un amour infini, à une bonté extrême un ser- « vice extrême; mais notre petitesse ne pouvant s'étendre « jusque-là, nous lui offrons tout ce qui est dans le res- « sort d'une pauvre créature et de sa capacité telle qu'il « l'a faite.

« Ajoutez, s'il vous plaît, que quand il nous donnera « plus de pouvoir, nous lui donnerons aussi plus d'amour, « et nous nous efforcerons de lui rendre plus de services.

« Demandez-lui la permission, pour que nous dérobions « tous les cœurs des hommes, toutes les perfections des « Anges, et si vous le jugez à propos, qu'il nous permette « de dérober le cœur de Notre-Dame. »

B. Le Cœur de Jésus est le supplément de nos impuissances à rendre à Dieu amour pour amour.

« Permettez vous-même que nous dérobions votre Cœur, « ô mon Seigneur, ou que nous l'empruntions, nous n'en « abuserons point, et nous le mettrons en bon lieu; et de « tous ces cœurs faisant un incendie admirable et un embra- « sement quasi infini, l'amour y mettra le feu, et nous en « ferons un holocauste au Père Eternel; et là-dessus, vous « qui êtes notre bouche et notre avocat, vous direz tout « ce que saurez bien dire[1]. Et nous, prosternés la face

1. « ... Tout ce qui peut se dire de plus cordial, de plus épuré, de plus enflammé, puisque je suis si misérable que je

« contre terre, nous ne dirons pas un mot, mais nous « avouerons tout ce que vous direz, Jésus, mon Seigneur, « nous ratifierons tout amplement et de toute la joie de « nos cœurs; et si on nous commande après de dire « quelque chose, nous ne dirons que ces mots : *Protector « noster aspice, Deus, et respice in faciem Christi tui.* (Ps. 83-10.)

« Souverain Seigneur, notre Protecteur et notre Dieu, « regardez la face de votre Christ, et de votre bon Fils, « nous n'avons rien à dire après lui : il est notre avocat, « notre bouche, notre cœur, notre amour, notre tout. »

C. Comment, grâce à Jésus notre bien et notre trésor, pouvons nous rendre à Dieu la pareille en fait d'amour?...

« Rendre à Dieu la pareille!... Une pauvre créature peut-elle monter à ce point d'insolence qu'elle croie pouvoir rendre en quelque sorte la pareille au Dieu tout-puissant?...

« Mais ce n'est de notre part ni insolence, ni présomption. Nous ne faisons qu'entrer dans les vues de Dieu qui est charité, étant montré que la charité est quasi toute-puissante. Or, le moyen que ce divin amour a excogité pour faire que le cœur humain rende à Dieu autant qu'il a reçu de lui, le voici. — Il est certain que Dieu nous a donné son Fils, *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum daret* (Joan, 3). Or, rien n'est à nous à meilleur titre que ce que Dieu nous a donné par une donation entre vifs et irrévocable.

« On peut donc dire que Jésus est à nous et en notre pleine disposition... Si donc nous rendons Jésus-Christ tout entier à Dieu le Père, et qu'avec Jésus-Christ nous lui rendions tout ce que nous prétendons en ce monde,

ne saurais rien dire qui revienne à l'excès de mes désirs et à ce que mérite Dieu le Père. J'oubliais de vous dire qu'il vous plaise de faire tous les jours ce discours au Père Eternel autant de fois que vous le jugerez à propos, car puisqu'incessamment il nous accable de ses bienfaits, il est bien juste que nous lui fassions sans cesse l'hommage que nous lui devons. »

n'est-il pas vrai que par les mains du Saint amour, nous rendons à Dieu la pareille, lui rendant Fils pour Fils, Jésus pour Jésus, Dieu pour Dieu, tout pour tout?

« Qu'est-ce que Dieu a donné à ce cœur que ce cœur ne lui rende? *Reddite quæ sunt Dei Deo*, dit Jésus-Christ.

« Nous le faisons, car tout ce qu'il lui a plu nous donner par son infinie bonté, nous le lui représentons et nous y ajoutons de surcroît tout notre tout, et nous voudrions avoir plus que tout pour l'immoler en holocauste au temple de sa gloire et dans les flammes de sa charité. Oui, nous voudrions pouvoir nous anéantir pour ajouter un grain de gloire à son service : mais ne pouvant pas le faire, nous avons au moins cette consolation que nous lui rendons autant, et les mêmes choses qu'il lui a plu nous départir par sa libéralité ineffable.

IV. — *Le pacte eucharistique.*

« Ne pouvant nous anéantir pour ajouter un grain de gloire au service de Dieu, au moins par la rencontre ineffable qu'est la communion, pouvons-nous rendre cœur pour cœur, tout pour tout, Jésus pour Jésus, Dieu pour Dieu.

« On dit en théologie que l'âme de Notre-Dame a eu plus de grâces à elle seule que tous les Anges ensemble, et partant, qu'elle a plus de mérites et de gloire que tous les autres ensemble. Saint Thomas ajoute que l'âme de Jésus-Christ a eu non seulement cela, mais une grâce qui va à l'infini, non pas qu'elle soit infinie, mais elle est si excessivement grande, quoiqu'elle soit finie, que l'esprit humain ne le saurait comprendre. »

L'amour fait profit de cette théologie, et comme il croit que tout lui est permis, et qu'il veut tout ce qui se peut, il entre dans ces « pensées », et voici un nouveau « pacte » que formule « le cœur transporté » :

« Hélas! toutes les fois et autant de fois que je reçois le corps précieux et l'âme de Jésus, mon bon Maître et

Seigneur, que ne m'est-il loisible d'avoir autant de degrés de grâce et d'amour que lui, pour les offrir à Dieu le Père ! Que ne puis-je au moins joindre mon amour au sien, et de ces deux flammes n'en faire qu'une pour les sacrifier à Dieu[1] ! Et qui m'empêchera, après la communion, de dire à Dieu : *benedic anima mea, Domino et omnia quæ intra me sunt nomini sancto ejus.* Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est dans moi bénisse son saint nom. Et qui est-ce qui est dans moi ? Le corps, l'âme, la divinité de Jésus-Christ sous l'espèce du pain : de façon que si cela se fait, je verrai que Jésus, qui est dans mon cœur, remerciera Jésus qui est dans le cœur de son Père ; que Dieu qui est dans mon sein, remerciera Dieu qui est dans le sein du Père ; et par une rencontre ineffable, nous rendrons Dieu à Dieu, l'infini à l'infini, le Fils égal au Père ; et les Séraphins seront bien étonnés de voir qu'ils ne rendent que de l'amour créé pour toute action de grâces, et que l'homme, tout plein de Dieu, a moyen de rendre cœur pour cœur, tout pour tout, Jésus pour Jésus, Dieu pour Dieu et à Dieu, faisant que le don, la donation et l'action de grâces faite de Dieu à Dieu, soient de pareille grandeur ; et que tout cela se passe au milieu d'un bon cœur qui est tout plein de Dieu, d'une manière ineffable... Et nous représentons un petit Paradis dans nos poitrines, semblable à ce grand Paradis qui est dans le cœur de Dieu le Père. »

V. — *Le pacte trinitaire.*

« Amour, mon Dieu que tu es entreprenant et que tu es insatiable ! N'est-ce pas assez d'avoir conduit un cœur à cette souveraineté si relevée, sans vouloir songer à quelque chose de plus grand ? Mais quoi !... L'Amour se souvient que Jésus-Christ a dit : Si quelqu'un m'aime, mon Père, moi et le Saint-Esprit, nous descendrons dans son cœur et nous y ferons notre demeure. Et encore : Qu'ils soient consommés et quasi concentrés et quasi identifiés en nous, comme vous êtes en moi et moi en vous

1. N'est-ce pas, au sens actif, l'adhérence, la participation, la communion, l'application bérulliennes ? Où trouver un meilleur « usage de Jésus-Christ » ?

(Jean XIV et XVII). Or, comme il faut que cela soit véritable, voici le discours que tient ce divin Amour : Le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont juré qu'ils se donneraient à un cœur qui aime Jésus-Christ, et qu'ils y demeureraient. Or, il est assuré que j'aime le Seigneur Jésus de toute ma puissance et que je désire l'aimer de plus en plus et ne jamais cesser; donc, par les lois du ciel, le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont à moi par une donation divine entre vifs, irrévocable. Je puis faire de tout ce qui est à moi tout ce qu'il me plaira ; je prétends donc, toutes les fois que je communierai, faire un présent à Dieu de tout cela, et de rendre le Père, le Fils et le Saint-Esprit au Père, au Fils et au Saint-Esprit, lui rendre tout ce qu'il m'a donné, et selon ma petite possibilité, lui rendre la pareille, avec l'étendue de tout mon pouvoir et de toute la portée de mon âme. Et quant à ce qu'il dit qu'il prétend que, comme lui et son Père ne sont qu'un, il désire que nous soyons consommés en un et comme identifiés avec eux, c'est une chose qui surpasse toutes les pensées humaines et il faut réserver cela pour le Paradis; mais sans savoir ce que c'est, j'y consens à la plus haute et sublime façon qui puisse être possible à un cœur humain. »

Encore que nous n'ayons pas rencontré une seule fois sous la plume du P. Binet les mots : revêtement, application, participation, adhérence, communion dans le sens de communication, comment se refuser à reconnaître dans son pacte et dans la christologie qu'il suppose toute la substance du christocentrisme de Guilloré, avec la nuance bien spéciale qui le caractérise ? Et cette nuance n'est pas la nuance bérullienne : dernière constatation qui nous reste à faire.

III. — *L'adhérence* au Christ au sens de Bérulle et le *revêtement* du Christ au sens de Guilloré :

« Comme je l'insinue vingt fois dans mon livre, écrit M. Bremond, *l'adhérence bérullienne* n'est après tout qu'un acheminement paisible à la con-

templation proprement dite, quand elle n'est pas déjà contemplation pure[1]... » « Équivalent de la connaissance mystique, elle tient tout entière dans une « passivité » de l'âme s'offrant au Christ, pour qu'il lui infuse sa vie et ses états[2] ». Or, précisément le *revêtement* du Christ d'après le P. Guilloré ne tient pas *tout entier* dans une pareille *passivité*. L'adhérence qu'il préconise est, comme celle du P. Binet, une adhérence surtout active, convenant surtout à des états d'âme particuliers, qu'il s'attache à mettre en évidence dès le titre de la Maxime XII, où il développe sa théorie.

A. Dans toutes les impuissances de l'âme, de quelque côté qu'elles soient, et dans toutes les privations, il faut se revêtir des opérations de Jésus-Christ.

« Les misères où les âmes se trouvent, et les pertes continuelles qu'elles font dans leurs exercices spirituels, m'obligent de leur suggérer ce qui est capable de changer leurs peines, de relever divinement toutes leurs impuissances et de faire ainsi que toutes leurs occupations intérieures ne soient point infructueuses.

« Il n'est rien qui soit commun comme ces plaintes : Je ne puis rien faire dans l'oraison, ni dans la communion, et universellement dans toutes mes retraites ; et autant de fois que je me veux occuper intérieurement, l'esprit ne me fournit rien, ou par incapacité, ou par stupidité, ou par un certain vide et pauvreté de toutes mes puissances ; cela fait que j'y perds tout mon temps qui ne m'est pas rendu moins désagréable qu'il est inutile.

« Je vous l'accorde qu'il ne vous doit pas être moins désagréable qu'il est inutile parce que vous n'allez pas au remède. Oh ! que Jésus est aimable et que ce souverain Médecin est peu connu, et que les âmes l'appellent rare-

1. *R. Á. M., ibid.*, p. 427.
2. *Ibid.*, p. 431.

ment au secours ! et pourtant *il est à nous*, mon cher Théonée, nous l'avons *comme à gage*, et à *nos services;* tout ce qui lui appartient *est à nous* en propre, et avec cela on ne s'en sert non plus que d'un bien étranger : c'est que l'aimable Jésus n'est pas connu [1]. « Je veux vous apprendre à ne pas laisser oisif ce bien divin *non plus que vous-même*, et connaissant ce que vous est Jésus, à connaître aussi le moyen de vous sanctifier intérieurement dans vos plus grandes misères.

« Il s'agit donc de savoir ce qu'il faut faire lorsqu'on ne peut méditer ni s'occuper d'aucune bonne pensée dans les plus saints services, par un certain vide, par un appesantissement, et par une impuissance où toute personne se trouve souvent, le capable comme l'ignorant ; j'estime que le capable, également avec celui qui ne l'est pas, doit suivre en ceci l'avis de saint Paul, et se *revêtir des opérations de Jésus-Christ* [2], pour ne point perdre le temps et pour rendre

1. Cf. p. 276, les mêmes affirmations chez le P. Binet.

2. Faire siennes, dit Binet, ou s'approprier ses paroles, ses pensées, sa charité, toutes les richesses de son cœur.

C'est une pratique que le P. Rigoleuc avait recommandée, lui aussi, dans ses lettres de direction et dans ses *Traités :* « Nous avons droit d'emprunter de notre Sauveur tout ce qui nous manque, et nous ne pouvons même suppléer à nos défauts, ni réparer nos péchés qu'en présentant à Dieu les vertus et les perfections de son Fils, contraires à nos vices. »

Il écrivait cela à une religieuse qui s'inquiétait de ses distractions. « Le remède, lui dit-il, est de vous retirer du tumulte des puissances dans le fond intérieur de l'âme, qui est notre citadelle quand les ennemis qui nous assiègent se sont emparés des dehors, et là offrir au Père Éternel les délaissements et les agonies de Jésus-Christ, en adorant cette adhérence perpétuelle et inviolable que l'âme sainte du Fils de Dieu a eue à la conduite, aux volontés et à l'essence de Dieu, son Père. » 2ᵉ *Lettre*, p. 474.

Dans son *Traité II* sur l'*homme d'oraison*, parlant « de l'application d'esprit à Jésus-Christ au Saint-Sacrement », Rigoleuc invite l'âme dévote à « s'unir à lui et à ses divines opérations dans la Sainte Eucharistie, où il ne cesse d'adorer, louer et aimer Dieu son Père, au nom de tous les hommes..., en état de victime. »

Une autre manière d'oraison, dit-il encore, consiste à paraître devant Dieu « tantôt pour l'adorer, le louer, l'aimer *par* Jésus-Christ, opérant en nous comme chef en ses membres, tantôt pour lui demander quelque faveur en vertu des mérites de son Fils. Et pour cet effet on lui représente les

sa disposition toute divine : *ce qui n'est pas si difficile et si mystique* que les personnes communes n'y puissent entrer aussi bien que les spirituelles. »

Quelques pages plus loin, il insiste de nouveau sur le revêtement des opérations de Jésus :

« Lorsque l'âme sent son esprit tout interdit et impuissant de rien faire, dans d'épaisses ténèbres et des obscurités, dans une certaine disposition terrestre et stupide, dans un vide de toute bonne pensée, quand elle ne sent où elle en est, ce qu'elle doit faire, ni où se tourner... dans cet état vous devez aussitôt vous approcher de Jésus, et prenant chez lui ce que vous n'avez pas chez vous, l'offrir à Dieu son Père pour supplément de vos impuissances : lui offrir l'amour, les adorations, les abjections, la patience de Jésus, pour de semblables opérations, où vous n'avez de capacité non plus qu'une brute. Et qu'en sera-t-il si vous n'en venez pas là, je veux dire à ce divin revêtement ? Il arrivera que dans cette disposition engourdie et terrestre, vous y serez sans fruit, sans élévation, l'esprit tout étouffé, et la nature abrutie, n'étant pas en votre pouvoir de sortir de cette bassesse, par aucune opération de votre part. »

B. Le revêtement de Jésus est-il donc limité à ces états d'impuissance spirituelle ?

Non pas, répond Guilloré.

« J'ajouterai, dit-il, que dans vos oraisons, et que toutes les fois que vous vous mettez en présence de Dieu, ce doit être encore votre manière d'agir la plus familière. Car ne savez-vous pas que Jésus tout entier est à vous ; que c'est votre bien et votre possession ? Oh ! le riche héritage ! Vous présentez à Dieu le Père le sang de son Fils, ses tourments et ses mérites, et vous le faites parce que vous pensez dire en vérité : ce divin sang est à moi ; ces tour-

services que ce Fils bien-aimé lui a rendus, sa vie, ses souffrances, sa mort..., dont la seule récompense nous appartient par le transport qu'il nous en a fait. »

ments et ces mérites sont à moi. Or, ces divines opérations d'amour, d'adoration, d'anéantissement, de recueillement, de patience ne sont pas moins à vous puisque ce sont les fruits d'un arbre et les écoulements d'une source qui vous appartient. Pourquoi donc ne vous les appropriez-vous pas et ne vous en revêtez-vous pas pour en faire à Dieu vos offrandes ?... »

C. D'autant que nos opérations à nous sont de médiocre valeur, basses et impures.

« Pensez que vous êtes redevables à la justice de Dieu, et que vous avez entre les mains deux sortes de monnaie pour la satisfaire : vous avez vos actes propres et vos opérations ; vous avez les opérations de Jésus dont la donation vous a été faite[1]. Répondez encore, laquelle des deux monnaies est de meilleur aloi, et la plus précieuse, si ce ne sont pas les opérations de Jésus.

« Et puis, dites-moi si pour payer Dieu dignement, il n'est pas juste que le plus précieux lui soit donné ? Pourquoi donc ne lui offrez-vous pas ce que vous avez de meilleur, vous revêtant de Jésus et de ses divines opérations, sans vous arrêter à la bassesse des vôtres ?...

« Un cœur persuadé de sa corruption a peine de parler devant Dieu[2], et d'offrir rien de son fonds, mais tout son refuge est aux opérations de Jésus... Il entre dans les recueillements de cette divine poitrine, dans les ardeurs de cet admirable Cœur, dans la révérence et les adorations de cette belle âme[3], dans les abîmes anéantissants de toute cette adorable humanité : c'est ainsi qu'il devient tout Jésus, s'oubliant soi-même, et qu'il ne craint point de paraître devant la majesté de Dieu avec assurance pour obtenir ce qu'il veut. »

D. Mais ne serait-il pas préférable de laisser

1. Toujours les idées du P. Binet.

2. Cf. p. 274, le pacte du P. Binet.

3. « Ame de Jésus-Christ, toutes vos actions étaient de mérite infini. Je demande au Sanctuaire de la divinité la participation d'une seule par application spéciale. » P. Coton. *Intérieure occupation...*, p. 56.

Jésus nous revêtir lui-même de ses opérations sans nous mêler d'y coopérer activement ?

« Vous saurez, répond notre auteur, que Jésus *quelquefois* revêt une âme de soi-même et de ses opérations sans qu'elle y mette fort peu du sien, sinon qu'elle reçoit librement ce qui s'opère en elle ; de même qu'une mère par son action propre revêt et habille son enfant qui, sans avoir fait autre chose que de laisser agir sa mère se trouve tout habillé : pareillement l'âme n'y contribuant que très peu se voit tellement revêtue, imbue, et remplie de Jésus et de ses divines opérations, que, sans retour sur elle-même, elle n'a plus de vue que de Jésus et de Dieu.

« Mais l'*ordinaire* est que l'âme elle-même par son action propre le revêt et se remplit de ses saintes opérations. »

Pour les bérulliens au contraire, au dire de l'historien de l'École française, *l'ordinaire* est que Jésus revêt les âmes de soi-même, « l'adhérence tenant tout entière dans une « passivité » de l'âme qui s'offre au Christ pour qu'il lui infuse sa vie et ses états : « tant moins la créature travaille, tant plus Dieu opère puisamment ».

Ce qui a fait dire fort justement au P. Cavallera : « Alors... la spiritualité bérullienne apparaît comme susceptible de soulever plus d'une appréhension justifiée. Si on ne la réserve pas à une élite déjà préparée à la voie mystique par une ascèse appropriée ; si on la présente comme un système complet et suffisant de vie spirituelle s'adressant à tous, il est à craindre que cette « passivité » ne soit mal comprise, et risque de favoriser trop souvent l'illusion et la paresse[1]. »

E. En quoi ce *revêtement actif*, qui pour

1. *R. A. M.*, *ibid.*, p. 431.

Guilloré est l'ordinaire, diffère-t-il de l'imitation de Notre-Seigneur ?

« Imiter Notre-Seigneur, répond-il, et s'en revêtir n'est pas une même chose. Nous imitons Notre-Seigneur quand nous faisons quelque action par ressemblance de celles qu'il a opérées, et quand par notre opération propre nous exprimons en nous ce qu'il a fait intérieurement ou extérieurement : de sorte que notre opération, pour en bien parler, soit une expression et une image de la sienne.

« Mais se revêtir de Jésus-Christ n'est autre chose qu'une appropriation et une application de ses actions ; de manière que ce n'est pas tant moi qui agis que *je m'applique* les opérations de Jésus : et alors il ne reste autre chose à l'âme que d'offrir au Père Eternel ces mêmes opérations adorables pour supplément des siennes.

« Par exemple : vous voudriez bien témoigner à Dieu votre amour et vous ne savez que lui dire ; offrez-lui tous les actes d'amour que le Cœur charitable de son Fils a produits autrefois et produit encore sur nos autels. Vous voulez vous anéantir devant cette haute et infinie Majesté et vous ne savez comment vous y prendre ? Présentez-lui les profonds anéantissements de Jésus humilié, souffrant et crucifié[1]. Si vous voulez vous recueillir en esprit de res-

1. « Pour avoir amour et désir du mépris, il faut l'aller puiser dans le Cœur de Jésus-Christ, y entrant souvent pour y considérer le Verbe anéanti, et la très sainte humanité anéantie en l'eucharistie. » P. L. Lallemant. *D. S.*, p. 119. — Voir aussi p. 450. Ajoutez à la considération « l'approbation et l'application » qui s'y épanouissent naturellement ; conservez le revêtement actif de Jésus-Christ anéanti. Guilloré a trois conférences sur les anéantissements extérieurs et intérieurs du Verbe Incarné (*Conférences*, livre VIII). « Approchez-vous avec un grand respect de ce divin intérieur pour comprendre d'un côté ce que c'est que la grandeur de Dieu, et de l'autre ce que c'est que l'âme de Jésus anéantie devant cette même grandeur, afin d'apprendre à son exemple comme vous devez rendre à Dieu vos hommages d'anéantissement (p. 473). Ne soyez donc plus en peine que faire pendant l'oraison, lorsque vous ne pouvez vous élever par aucune application, car vous avez à vous Jésus qui fait mieux que vous. Ne soyez pas non plus en peine pendant la communion, lorsque vous serez réduit à ne pouvoir rien opérer, car vous avez en vous Jésus qui fait tout pour vous, et si dans l'un et dans l'autre vous ne vous servez ainsi de

pect et d'adoration devant la grandeur de Dieu, lorsque de folles imaginations vous en ôtent le pouvoir, offrez-lui les divins recueillements de l'âme de Jésus toute respectueuse et adorante.

« C'est ainsi que voulant vous occuper intérieurement de quelques actes, et ayant l'impuissance et l'incapacité, vous devez recourir aux mêmes actes de Notre-Seigneur, et les offrir à Jésus, comme un bien qui vous est propre... Cela s'appelle se revêtir de Jésus-Christ, comme le dit saint Paul.

« L'on peut encore, ce me semble, concevoir assez bien ce revêtement de l'âme de la part de Jésus-Christ par comparaison de son humanité adorable à l'égard de son Père. Cette humanité était toute cachée et engloutie dans le Verbe, qui la revêtant, s'offrait en victime à son Père : en sorte que c'était le Verbe qui revêtant son humanité donnait un prix infini à ses opérations, et la rendait à Dieu le Père infiniment aimable : il en est de même à proportion d'une âme toute cachée et ensevelie sous les opérations de Jésus qui la rendent incessamment agréable aux yeux de Dieu. »

F. Dans un dernier paragraphe, Guilloré énumère les grands avantages de ce revêtement de Jésus :

1° L'âme se dépouille, se vide, s'anéantit pour faire place aux opérations de Jésus dont elle se revêt.

Jésus anéanti en vous anéantissant de vous-même, vous ne feriez peut-être que vous anéantir aussi vous-même superbement, un orgueil fin et secret s'insinuant très souvent dans nos plus profonds anéantissements ». p. 487.

« Vous avez en vous Jésus qui fait tout pour vous. » N'est-ce pas équivalemment ce que dit Lallemant (p. 449 de la *Doctrine*). « Après la Communion, s'efforcer de faire des actes pour s'entretenir avec Notre-Seigneur, ce n'est pas la meilleure manière d'action de grâce... C'est alors le temps de jouir et non pas de chercher. Que pouvons-nous avoir sans Dieu ? et *si nous l'avons, quelles vertus nous peuvent manquer ?* C'est les avoir toutes éminemment, d'une manière plus excellente que quand on les a formellement, puisqu'elles ne tendent toutes qu'à nous unir à Dieu. »

Que reste-t-il à faire ?... les *offrir* suivant la méthode du P. Binet qui paraît bien être celle du P. Lallemant, comme elle est celle du P. Guilloré !

2° Elle a ses assurances d'être toujours bienvenue auprès de Dieu.

3° Elle renouvelle la joie et l'honneur que Jésus procura à son Père par ces mêmes opérations lorsqu'il était sur la terre.

4° Elle réjouit Jésus lui-même. Tout le monde considérant assez ses actions extérieures, son sang, sa mort, il y en a peu qui passent jusqu'à la contemplation des mystères cachés de son âme ; bien moins encore qui se revêtent des opérations adorables de son Cœur.

5° Elle fait ce qu'on fait en paradis où les Anges louent Dieu des louanges de Jésus ; les Dominations l'adorent des adorations de Jésus.

« Donc, rendons nos hommages avec tout le Ciel aux admirables opérations de ce divin Cœur de Jésus, nous les appropriant, et ne paraissant point devant le Trône de Dieu que sous cette divine posture. »

Appropriation des opérations de Jésus-Christ, application ou adhérence à ses états, d'où, en retour, application de ses mérites : on voit que sur ce domaine il existait avant Bérulle une tradition ascétique qui, pour n'avoir pas à son service un vocabulaire identique au sien, uniformément établi, n'en était pas moins une des idées directrices de la spiritualité catholique. — *Natura non facit saltus*, disaient les anciens ; c'est à pas mesurés que progresse aussi le surnaturel. Il est rare qu'une théorie ou une méthode bien orthodoxe apparaisse en ascèse ou en mystique, qui n'ait pas existé, au moins à l'état embryonnaire, à l'âge précédent : Dieu donne à des maîtres nouveaux des lumières spéciales pour exploiter et organiser au bénéfice

du peuple catholique, ce qui était jusque-là implicite et confus ; ce fut vrai, même pour saint Ignace qui emprunta à de si nombreuses sources les éléments dont il composa ses *Exercices* en leur infusant un *Spiraculum vitæ* bien à lui[1] ; à plus forte raison fut-ce vrai de Lallemant, de François de Sales et de Bérulle : *unicuique suum !*

ÉPILOGUE

Naguères, devant une élite sacerdotale, M. le chanoine Letourneau, curé de Saint-Sulpice, faisait une conférence érudite et nuancée sur « l'école française au XVII^e^ siècle »[2].

« Je viens, disait-il, vous faire l'éloge de notre école du XVII^e^ siècle, tout en concédant qu'elle doit être souvent complétée par les éléments excellents que l'on trouve dans les autres écoles... école de saint Benoit ou de saint Dominique, de saint Ignace ou de sainte Thérèse, de saint François de Sales ou de saint Alphonse. »

Après une juste part de louange, décernée à la spiritualité de l'Oratoire, « sel très actif, qui aromatise utilement la nourriture préparée à nos âmes par les autres spiritualités », l'éminent conférencier reconnaissait loyalement les défauts de

1. Cf. *Monumenta ignatiana.*

2. Conférence donnée le 7 novembre 1912 à la fraternité sacerdotale du T. O. de Saint-François de Notre-Dame des Victoires ; reproduite par le *Recrutement sacerdotal* de septembre 1913 ; rééditée dans le *Bulletin trimestriel des anciens élèves de Saint-Sulpice*, 15 novembre 1922.

l'école oratorienne — baptisée *école française* par excellence.

Elle a eu trois malheurs !

1° « Malheur d'être interprétée par de mauvais apologistes qui ont présenté sa doctrine d'une manière incomplète, desséchée et outrée... »

2° « Malheur d'avoir été souvent servie par des écrivains au style abstrait et compassé... »

3° « Malheur d'avoir été influencée, dès l'origine, par le *pessimisme augustinien* des partisans de Baïus et de Jansénius : d'où tendance rigoriste dans la morale et dans l'ascétisme... »

Triple malheur qui a empêché l'école oratorienne de rallier tous les suffrages. « Ne savons-nous pas, par exemple, que Mgr d'Hulst l'a quittée, pour se rattacher à celle de saint Ignace ? »

Pour arrêter la désertion, ajoute M. Letourneau, il y aurait trois choses à faire :

1° « *Garder* précieusement ce que M. de Bérulle, M. Olier et leurs disciples du XVII° siècle ont dit d'excellent sur les mystères de Jésus, sur la vie de la grâce, le Saint-Sacrement, le Sacerdoce...

2° « *Dégager* leur doctrine des défauts et des excès signalés...

3° « La *vivifier*, par un grand esprit d'amour et de confiance ; l'*imprégner* de cordialité ; la rendre plus sympathique à tout ce qui est bon et honnête dans la science, l'art, les diverses préoccupations de nos contemporains. »

De cet émondage et de cette inoculation salutaires, résultera — c'est l'espoir du conférencier — une *heureuse synthèse*... grâce à laquelle « nous entrerons dans une belle époque de spiritualité qui, à son sens, n'est point lointaine ! »

Deus exaudiat omen!

En attendant, me permettra-t-on de recommander au clergé la *Doctrine spirituelle* du P. Lallemant comme réalisant déjà, en partie du moins, l'*heureuse synthèse* que le vénérable curé appelait de ses vœux?

Aucun besoin de la solidifier par les substantiels enseignements de l'Oratoire ; elle est d'une solidité qui défie toute épreuve.

Son style, au dire des juges compétents, s'il a la noblesse des meilleurs écrits du grand siècle, n'a rien de la manière sèche, abstraite et compassée tant reprochée aux écrivains de l'école de Bérulle.

Si, comme l'a dit Louis Veuillot,

« Le beau c'est le bon sens qui parle bon français »,

il faut conclure que Lallemant et ses disciples ont atteint le beau dans leurs ouvrages d'ascétique et de mystique. M. Bremond n'a pas été le dernier à leur rendre justice : « Surin, écrit-il, n'a pas plus de goût que le commun de ses frères pour cette phraséologie excessive, équivoque et bizarre, qu'affectionnent d'autres spirituels et qui a si fâcheusement contribué à discréditer la mystique. Tout se tient. Comme leur doctrine spirituelle, la littérature moyenne des jésuites fuit l'outrance, adore le raisonnable, le sensé, le positif. Trop de sublime lui fait peur. A tout prendre, ils préféreraient l'atticisme sans doute, mais tout le monde n'étant pas allé à Corinthe, du moins un *prosaïsme* élégant et lucide. C'est là, du reste, une des causes principales de leur succès... Sagesse..., équilibre..., calme ! Ces hommes savent exacte-

ment ce qu'ils veulent dire et savent le dire ! Il y a chez eux moins de génie peut-être que chez tel autre de leurs rivaux, mais aussi moins de brouillamini et de phébus. Leurs mystiques se sont formés sur les lettres de Cicéron et sur Térence. Ils parlent la langue des honnêtes gens. » (*Histoire du S. R.*, V, p. 283.)

Rien d'ailleurs dans le ferme ascétisme et la sage mystique de Lallemant et de son groupe qui sente l'approche de Saint-Cyran ou de M^me^ Guyon ; moins d'optimisme que chez saint François de Sales, peut-être ; mais point, ou si peu ! de « pessimisme augustinien », ni de rigorisme outré, ni de crainte déprimante.

Il s'y trouve une lacune, pourtant ! Au cours de ses sept Principes, Lallemant n'a pas trouvé le moyen d'insérer ne fût-ce que quelques articles sur le Sacerdoce et les Saints Ordres ! C'est vrai, mais qu'on veuille bien se rappeler qu'il n'avait pas affaire à des ordinands. Prêtres depuis plusieurs années, ses auditeurs n'attendaient pas de lui l'équivalent du beau traité de M. Olier. Tout au plus auraient-ils pu désirer — et nous le désirons nous-mêmes — qu'à l'occasion des mystères de Jésus-Christ, il insistât sur son sacerdoce, comme il l'a si bien fait sur sa royauté. Cette lacune facile à combler par la lecture et la méditation de tant de solides ouvrages, dus surtout aux écrivains de l'Oratoire et de Saint-Sulpice, n'empêchera pas, croyons-nous, les lecteurs de la *Doctrine spirituelle* de faire écho à la parole de M^gr^ d'Hulst : « C'est le plus divin des livres spirituels qu'il m'ait été donné de lire après l'Écriture Sainte ».

APPENDICES

APPENDICE I

LES VŒUX DE SERVITUDE A JÉSUS ET A MARIE PLAIDOYERS EN LEUR FAVEUR

La défense la plus curieuse de ces vœux est celle que présente Bérulle lui-même dans le « récit des persécutions qu'ils ont excitées ».

Comment se fait-il que M. Bremond, l'ami de l'anecdote et du pittoresque, ait glissé si légèrement sur ce pittoresque récit, dans lequel ou à propos duquel l'anecdote fleurit à chaque page ? Je dis l'anecdote qui jette un jour nouveau sur les doctrines.

I. — Un des premiers *persécuteurs* de Bérulle en cette circonstance, le Dr Duval, une lumière de la Sorbonne, nous apprend que le cardinal Bellarmin avait été mêlé à l'affaire, par l'intermédiaire d'un de ses amis. « Le vœu dont on m'a confié l'examen, avait répondu l'illustre Cardinal, n'est pas valide, et *étant solennel*, ne peut se faire que par l'autorisation du Saint-Siège. » Il s'agissait du vœu à la Sainte Vierge — et Duval, qui le croyait *solennel* en effet, — l'avait hautement désapprouvé... Il se rétracta quand il s'aperçut que les carmélites, qui lui avaient confié leurs scrupules, en le lui présentant comme tel, avaient manqué de *simplicité* et de *sincérité* « couleur de parvenir à ce qu'elles ont fait depuis », c'est-à-dire à secouer le joug de Bérulle !

« On a divulgué de mauvaise foi mes lettres, ajoutait Duval, pour essayer de mettre division entre le P. de Bérulle et moi, ou faire croire qu'il y en eut, ce qui n'a point été et n'est point, Dieu merci, et sommes demeurés bien unis ensemble ; et mes lettres mêmes font voir que j'ai toujours approuvé son authorité de visite, comme aussi sa grande piété et rare doctrine, et ne puis excuser de grief péché ceulx

qui ont ainsi publié mes dites lettres sans au préalable m'en avoir adverti, etc. »

Dans la pensée de l'auteur des vœux à Jésus-Christ et à la Sainte Vierge, ces vœux n'étaient donc pas solennels. C'est un point que dans « le récit des persécutions » il s'attache à mettre en lumière.

II. — Mais s'ils ne sont que vœux particuliers, qui donc a le droit de les blâmer? Croyant savoir que plusieurs Jésuites se reconnaissaient ce droit-là, Bérulle leur adresse — sans les nommer — un double argument *ad hominem*. 1° Les plus *représentatifs* de la Compagnie sont pour moi, insinue-t-il d'abord : « Dressant ce mémorial, je le communiquai au R. P. Coton et au R. P. Suffren, personnes assez connues et assez recommandables en France, et pour leur doctrine, et pour leur piété signalée; l'un d'entre eux daigna même le copier de sa main, et, voyant depuis ces orages, m'écrivit comme il s'en étonnait bien fort, et qu'à son avis, on ne le pouvait impugner sans impiété ou sans un grand défaut de connaissance... »

Et comme on pouvait répondre que les PP. Coton et Suffren avaient sans doute, comme Lessius, loué « l'offrande en état de servitude » sans approuver qu'on en fît la matière d'un vœu appuyé d'un autre vœu, à savoir de ne pas révoquer le premier, Bérulle avançait un second argument *ad hominem*, à savoir la consécration faite à Marie par les congréganistes...

2° « En effet, il me suffit de dire qu'il y a en France et hors de France une Congrégation dévote, approuvée du Saint-Siège, qui s'offre à Marie en ces termes : *Te in Dominam, patronam et advocatam eligo*. Si quelqu'un, voulant persévérer en cette élection, se voulait obliger par un vœu secret et particulier à ne jamais désavouer par un acte formel cette élection, serait-ce un crime contre la foi et les bonnes mœurs? Serait-ce erreur ou impiété? Serait-ce matière de censure? Serait-ce nouveauté préjudiciable aux âmes et au public? Serait-ce sujet digne de factums, de libelles et d' « Avis salutaires [1] » ? serait-ce être antipape, Génevois ou Huguenot couvert?... N'est-il pas *libre à un chacun* de le promettre, s'il le veut, et de s'imposer à soi-même cette loi particulière?... »

III. — Aux antagonistes qui lui reprochaient, sinon d'*imposer*, au moins de proposer avec instance à de pauvres filles sans théologie des pratiques dont le sens devait leur échapper, Bérulle répondait encore : « Entre les âmes simples, il

1. Titre d'un libelle.

y en a qui, n'ayant pas la lumière des termes, ont la lumière des choses, et sont capables d'en faire un aussi bon usage que plusieurs qui sont plus versés dans les livres. »

Que si la formule, occasion de tant de tempêtes, a franchi les grilles des Carmels, et a été présentée comme convenant à toute âme vraiment chrétienne, la responsabilité en revient « peut-être à certaines religieuses, certaines prieures, qui, consolées et fortifiées par cette dévotion, mirent à la propager un zèle que la prudence ne tempérait pas suffisamment »[1].

Reste qu'à le prendre en lui-même, le double vœu de chaque formule (à Jésus-Christ et à la Sainte Vierge), peut être facilement pour bien des âmes, même très généreuses, un véritable nid à scrupules, suivant la pensée du P. Léonard Lessius.

IV. — Sainte Thérèse parlait elle aussi à ses filles de se faire les esclaves de Jésus. Mais elle n'en parle qu'à la fin du Château intérieur; V^e^ demeure, chap. II. « Vous souvenez-vous de cette parole de l'Épouse; le Seigneur m'a introduite dans son cellier, il a ordonné en moi la charité (*Cant.*, II, 4). Eh bien, voilà l'explication. L'abandon que cette âme a fait d'elle-même entre les mains de Dieu et le grand amour qu'elle lui porte la rendent *si soumise* (*si esclave!*) qu'elle ne sait et ne veut plus qu'une chose : qu'il fasse d'elle ce qu'il lui plaira. Mais, à mon avis, c'est une grâce que Dieu n'accorde qu'à une âme qu'il regarde comme *toute à lui*. Sa volonté est qu'elle sorte de là, marquée de son sceau, sans qu'elle sache comment cela s'est fait. Et réellement, l'âme n'a ici d'autre rôle que celui de la cire sur laquelle un autre imprime un cachet. La cire ne se marque pas elle-même ; elle est seulement disposée par sa mollesse à recevoir cette impression; et même ce n'est pas elle qui s'amollit : elle ne fait que rester immobile, sans opposer de résistance! O Dieu de bonté! ici encore, c'est vous qui faites tous les frais! Vous ne demandez qu'une chose : que nous vous abandonnions notre volonté : en d'autres termes, que la cire n'apporte point de résistance. »

Et dans la VII^e^ demeure, chap. IV : « Savez-vous bien ce que c'est qu'être vraiment spirituel ?

« C'est se *faire l'esclave* de Dieu, et comme tel porter sa marque, qui est celle de la Croix ; c'est lui abandonner tellement notre liberté qu'il puisse nous vendre comme il a été vendu lui-même, pour le salut du monde. »

Sainte Thérèse aurait-elle admis que ses filles, élevées ou

1. *L'abbé Houssaye*, II, p. 402.

non à l'oraison d'union, se fussent engagées par un premier vœu à être ainsi les esclaves de Dieu, et par un second à ne pas révoquer le premier ?

Qui le croira ? Je m'assure que ce n'est pas M. Bremond, bien qu'il hasarde cette réflexion, véritablement surprenante sous la plume d'un théologien : « la formalité du vœu n'ajoute aucun élément suspect; car on peut *toujours* s'engager par vœu *à ce qui est bon.* » Note de la page 151.

V. — Tous les traités de théologie morale, et même les plus simples catéchismes, nous apprennent au contraire qu'on ne peut jamais s'engager par vœu qu'à ce qui est *meilleur !*

Le mariage est bon ; mais on ne peut vouer que la virginité !

Est-il même vrai qu'on puisse TOUJOURS s'engager par vœu à ce qui est meilleur en soi ?... Par conséquent à « l'état de servitude totale » meilleur en soi que l'état de liberté vis-à-vis de Dieu ?

Quel souci des nuances doit avoir un directeur de conscience, quelle participation à la grâce du don du conseil, quel coup d'œil, quel doigté... pour conseiller, pour proposer à une âme de se lier de la sorte à jamais, sous peine de péché grave ! Quelle droiture de vues, quelle sûreté dans sa marche, quelle maîtrise d'elle-même, une âme si généreuse que vous la supposiez, doit avoir constatées pour se vouer à l'héroïsme !...

Quand on pense que sainte Thérèse, qui avait attendu ses quarante-cinq ans bien sonnés avant de faire le vœu du plus parfait, dut demander qu'on le lui restreignît ! parce que, malgré ses grandes lumières, il en résultait pour elle des scrupules ! [1]

Mais le vœu de servitude totale, quoiqu'il en soit des expressions, n'est-il pas le vœu du plus parfait ? et que lui manque-t-il pour être ce *vœu de victime* à propos duquel le P. Poulain écrivait les lignes suivantes, qui sont la sagesse même :

« Il y a deux manières de comprendre l'expiation et la vie de victime. La première consiste à accepter courageusement et même joyeusement toutes les souffrances inévitables en union avec Jésus crucifié, etc. Toutes les personnes pieuses peuvent prétendre à ce degré. C'est ce qu'on peut désigner par vivre en esprit de victime.

« La seconde manière va jusqu'à demander des souffrances, à ne rien faire pour se préserver de celles qui ont des incon-

1. Vie par la Carmélite de Caen, ch. XI.

vénients sérieux ; *à offrir même sa vie.* Degré très exceptionnel. Généralement, il ne faut pas faire ces demandes ; elles prêtent à l'illusion et supposent souvent de l'orgueil. C'est une faute surtout de les prêcher indistinctement à tout le monde, comme le font certains tracts qui exaltent beaucoup de têtes. Au lieu de s'appliquer à porter les croix de tous les jours, ce qui est très dur, on en rêve d'imaginaires, pour un avenir éloigné... On offre sa vie, comme la chose la plus simple du monde.

« Le vœu de victime imaginé par le P. Giraud, de la Salette, (un des disciples les plus authentiques du cardinal de Bérulle au XIX[e] siècle !) [1], donne lieu à des critiques graves. Il est propre par exemple à jeter dans les scrupules. De plus, l'auteur a l'idée singulière de le compléter par un second vœu : on s'engage sous peine de péché, parfois mortel, à ne pas regretter le premier. Or, de la sorte, on ne peut plus demander à être dispensé de celui-ci, même pour de bonnes raisons, comme les scrupules. Car demander la dispense d'un engagement, c'est le regretter. Voilà un raffinement auquel les fondateurs d'ordre n'avaient pas songé... [2] »

Pardon ! le P. de Bérulle y avait songé, en adjoignant au vœu de servitude totale le vœu de ne jamais le révoquer !

Et l'on ne nie pas que parmi les premières Carmélites françaises et les premiers Pères de l'Oratoire, plusieurs n'aient été capables de porter vaillamment cette double « marque de l'esclavage de Dieu, qui est celle de la croix. »

On pourra citer de grandes âmes, qui de là ont pris leur essor, pour s'envoler aux cimes de la sainteté — telle l'âme de saint Jean Eudes qui remerciait Dieu comme d'une grâce insigne d'avoir fait le vœu de servitude [3].

Il était homme à en porter le poids, étant donnés sa robustesse morale et le parfait équilibre de ses facultés. D'autres âmes d'aussi bonne volonté peut-être et de générosité indéniable, mais d'une trempe moins robuste et plus ou moins à la merci d'un tempérament nerveux, étaient-elles qualifiées pour le faire ou même pour en comprendre la complexité ?

A cette objection, le P. de Bérulle répondait que les vœux à Jésus et à Marie ne devaient être proposés qu'aux « esprits tranquilles, sincères et raisonnables ».

A la fin du « récit des persécutions qu'ils ont excitées », il écrit ces lignes touchantes ; « Il vaut mieux finir et oublier

1. *De l'union à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans sa vie de victime*, 4[e] édition, ch. XIX, p. 286.

2. P. Poulain. *Grâces d'oraison*, XII.

3. *Vie et royaume de Jésus*. Dédicace, p. 3. Ce livre fut édité en 1636.

toutes ces contradictions; il vaut mieux prier Dieu que leurs auteurs les oublient et les effacent eux-mêmes; il vaut mieux prier Dieu qu'il leur donne son esprit de paix, de mansuétude et de révérence à son nom, à ses paroles et à ses mystères... Il vaut mieux que tous nous pratiquions ces documents saints et salutaires de saint Paul : *Quæ pacis sunt sectemur, quæ ædificationis sunt invicem custodiamus* (Rom., XIV, 19). C'est l'esprit de Jésus, c'est la paix de Jésus. »

APPENDICE II

LE LEXIQUE BÉRULLIEN

« De tous nos spirituels, écrit M. Bremond, Bérulle est peut-être celui qui a le plus enrichi la langue de la dévotion. Il a un lexique très particulier, très intéressant, très révélateur. »

A-t-il donc « forgé beaucoup de néologismes » ? « Non pas... mais il a *dématérialisé, délaïcisé, spiritualisé, idéalisé* nombre de mots, que ses disciples ont employé à leur tour, *dans le sens que leur avait donné Bérulle* »... Et parmi ces mots, auxquels Bérulle a donné un sens nouveau (nous savons ou nous verrons lequel) on nous cite « élévation », « état », « adhérence », « application », « liaison », « servitude », « appartenance »..., etc. » [1]

Je ne vois pas très bien pour ma part, en quoi et pourquoi ces mots-là, couramment employés par les auteurs spirituels de toutes les écoles, avant et après Bérulle, auraient eu « besoin d'être nettoyés de je ne sais quelle crasse de matérialisme et de laïcisme ! »

Un des premiers mots qu'aurait « spiritualisé, idéalisé » le chef de l'École française est le mot « élévation ». — « Ainsi, nous dit encore M. Bremond, « élévation » devenu synonyme de prière est, je crois, de lui. Il l'aura du moins consacré chez nous » [2].

O bonas gentes ! Mais depuis longtemps, depuis toujours peut-on dire, ce mot-là est entré dans la définition de la prière, qui n'est autre chose, disent tous les catéchismes, qu'une *élévation* de l'âme vers Dieu pour l'adorer, le remercier, lui demander pardon des péchés et implorer sa grâce !

Le Bienheureux Bellarmin n'était pas, j'imagine, un jésuite bérullien. Or, un de ses ouvrages est intitulé : *De ascensu mentis ad Deum*. C'est un ouvrage sur la prière ; et le titre avait pu lui être suggéré par plusieurs Pères de

1. *L'École française*, 64, 127.
2. *Ibid.*, p. 65.

l'Eglise : *Quid autem est oratio nisi ascensio animæ de terrestribus ad cœlestia ?* (saint Augustin, Serm., 130). — *Oratio est ascensio mentis ad Deum* (saint Jean Damascène, Lib. 3 *de Fide*)[1].

Contemplatio est mentis in Deum suspensæ élevatio (Dom Guigues, *Scala Claustralium*).

Pierre de Bérulle n'avait qu'à ouvrir les traités de saint Thomas ou de Suarez sur la prière, et à traduire comme saint François de Sales traduisait saint Augustin et saint Jean Damascène, qui enseignent, dit-il, « que l'oraison est une montée ou élèvement de l'esprit en Dieu. » *Amour de Dieu*, liv. IV, chap. I).

Nous avons analysé le charmant petit volume du P. Coton, intitulé : *Intérieure occupation d'une âme dévote*. Or, il y a toute une partie de ce livre, curieux à tant d'égards, qui a pour titre : « *Elévations* d'esprit à toute occasion » et où l'on trouve à foison des exclamations dévotes comme celles-ci : « Mon doux Jésus ! — Mon Créateur ! — Amour du Ciel ! — Mon tout ! — Père de Miséricorde ! — Dieu de ma vie ! — Bonté infinie ! — Dieu d'amour ! » M. Bremond connaît bien cet ouvrage, qu'il cite, II, *Invasion mystique*, p. 103.

Les autres mots « révélateurs » dont le Fondateur de l'Oratoire aurait enrichi la langue de la dévotion, ne sont-ils pas de simples traductions des mots latins similaires, trouvés dans les livres spirituels et très particulièrement dans les *Exercices* ?

Combien de fois a-t-il pu lire le mot « status » *état*, dans le petit livre de saint Ignace, durant la quinzaine passée à Verdun ? Quant à l'expression « adhérer, adhérence » qui paraît si caractéristique à M. Bremond, on la trouve dans les fameuses notes de la retraite de Verdun, et à des endroits où elle répond textuellement aux mots latins des *Exercices* ou du *Directoire*[2].

« Les premiers jours de cette retraite, en laquelle je me trouvais éloigné du lieu de ma naissance, j'ai ressenti une séparation du monde et une grande conversion et *adhérence* à Dieu... J'ai travaillé particulièrement à *me réunir* tout à cette affaire, me retirant même des bonnes pensées éloignées de ce sujet. » *Œuvres complètes*, art. XII, p. 1295.

1. Bérulle connaissait et estimait Bellarmin ; à une supérieure de Carmélites il écrivait : « Il faut que vos religieuses soient bien instruites des mystères de la foi ; et celles sur lesquelles vous avez doute, il serait bon leur faire avoir et lire le catéchisme de Bellarmin, qui est à mon avis, le meilleur, étant fort clair et solide. » Lettre XLV.

2. Cassien avait écrit bien des siècles avant saint Ignace : « Le but de tous les exercices de la vie solitaire ou ascétique est que l'âme *adhère* constamment à Dieu et aux chose divines. » Coll. I. cap. VIII.

En écrivant ces lignes, n'avait-il pas sous les yeux la vingtième annotation : *Ab œdibus pristinis migret in domum aliquam secretiorem... Collecta omni cogitatione ad rem unam, ad attingendum creatorem et Dominum suum. Atteindre* le Seigneur ! l'union et l'adhérence à Dieu ne sont-elles pas là ?

Et le *Directoire* des *Exercices* ne prêche-t-il pas, lui aussi, l'adhérence à Dieu, quand il recommande la générosité ? *Debet animi sinum dilatare, ut quam maxime possit sese cum Deo conjungere, et quam maxime ab eo ditari.* Caput II, 5. « Que le retraitant ouvre largement son âme pour se joindre à Dieu dans toute la mesure possible et participer le plus possible aux richesses de sa grâce. »

— Au moins avons-nous ici la chose, à défaut du mot, puisque adhérer soit à Dieu lui-même, soit à l'Homme-Dieu, c'est, d'après le sens obvie, se joindre activement à Dieu ou à l'Homme-Dieu, présent, agissant en nous ; « se présenter, s'ouvrir, se rendre — mot tout à fait bérullien[1] —, se donner, s'assujettir à cette présence et à cette action divine »[2]. « Par l'adhérence, nous essayons de nous unir à Dieu »[3].

D'ailleurs, pas plus que Bérulle, saint Ignace ou les spirituels de son Ecole n'ont inventé ce mot, qui d'un verset des Psaumes a passé en tant d'écrits patristiques ou scolastiques !

Quel bonheur pour moi d'adhérer à Dieu !

chantait David ! Et saint Augustin lui faisant écho dans son commentaire du Psaume XLVIII et du Psaume IV : « Oui, vraiment, dit-il, celui-là possède tout qui adhère au créateur de toutes choses ! *Vere omnia possidet qui omnium creatori adhæret !* » Si nous désirons adhérer à Dieu seul, Notre-Seigneur, nous devons être des amateurs de l'éternité et de l'unité. *Amatores æternitatis et unitatis esse debemus, si uni Deo et Domino nostro cupimus inhærere.*

Saint Bernard fait de l'adhérence au Verbe un des signes auxquels on reconnaît la véritable épouse du Fils de Dieu : « Voici une âme qui adhère au Verbe de toute la force de ses désirs : concluez qu'elle est son épouse. *Quam videris animam... Verbo votis omnibus adhærere, puta conjugem* (*In cantic.*, LXXXV, 12).

Et qu'est-ce qu'adhérer au Verbe et s'attacher à l'Époux, demande Dom Colomba Marmion ? « C'est, répond-il, le suivre

1. « Se rendre » est un mot souvent employé par Lallemant : « se rendre parfait », par exemple.

2. *L'École française*, p. 127.

3. *Ibid.*, p. 129.

en tout et partout, faire siennes ses pensées, entrer dans ses intérêts, partager ses labeurs, s'associer à ses destinées. Un seul mot résume et condense tous ces devoirs : la fidélité. » *Sponsa Verbi*, p. 37.

C'est dans le même sens que saint Thomas emploie le mot *adhérence* quand il écrit : *In hoc perfectio hominis consistit, quod totaliter Deo inhœreat.* La perfection de l'homme consiste dans sa totale adhérence à Dieu. » IIª IIæ Q. CLXXXV, a. I.

« Personne ne saurait être fils de Dieu par adoption s'il n'est uni et s'il n'adhère à Celui qui est son Fils par nature. *Nullus est filius Dei adoptivus, nisi uniatur et adhœreat Filio Dei naturali.* In Epist, ad. Gal. L. IX.

J'entends bien qu'on m'arrête pour insinuer que l'adhérence de Bérulle, a, souvent du moins, un sens tout autre et neuf : il a mis sous ce mot un million de choses auxquelles personne n'avait jamais pensé. A supposer qu'il en soit ainsi — et il semble bien — ne faudrait-il pas lui en faire un grief plutôt qu'un honneur ? Prendre des mots qui ont cours — avec un sens reçu, dans la langue de l'ascétisme — et, sans crier gare, substituer à ce sens bien net, un sens approchant, puis un sens contraire, c'est un procédé pour le moins fâcheux [1]. Or, n'est-ce pas, — inconsciemment sans doute — le procédé de Bérulle, quand il restreint à une signification purement passive certaines expressions, comme adhérence, application, liaison, servitude, service, qui jusque-là, s'employaient aussi et surtout très activement. Au moins, pour écarter le péril d'équivoque, attendrait-on des explications comme celles que le P. Surin a bien soin de donner quand il veut faire comprendre que les douleurs de Notre-Seigneur nous sont appliquées. Application passive qui présuppose de notre part une application active. Voici comment le Père

1. Le P. Poulain rappelle que ce fut le procédé de plusieurs écrivains quiétistes, de Mme Guyon en particulier. « Elle ne justifiait ses idées qu'en se servant des mots les plus en honneur dans l'Eglise : l'*abnégation* et tous ses synonymes : *renoncement, détachement, destruction de l'amour-propre*, etc. Elle a composé un dictionnaire en deux volumes, où elle explique les termes des auteurs ascétiques et mystiques. Mais tous sont entendus à la manière quiétiste.

« Les initiés avaient la clef de ce changement de signification. Ainsi *abnégation* et ses synonymes ne signifiaient plus seulement destruction des vices, mais de toutes sortes d'actes, y compris ceux des vertus. C'était la renonciation non seulement aux actions mauvaises, mais à toute opération. Le mot *amour-propre* ne désignait plus seulement l'amour *déréglé* de soi-même, mais *tout* amour de soi-même, y compris celui qui nous fait désirer le bonheur éternel. *Laisser faire* Dieu voulait dire laisser *tout* faire à Dieu. La plupart des lecteurs n'y voyaient pas si loin... » *Grâces d'oraison*, 10e édition, p. 519.

explique à sa mère cette double application, dans une lettre du 28 mai 1632.

« Il nous faut... mener une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu. On est caché en Dieu quand on est tellement plein du respect, de l'estime et de l'amour de Dieu qu'on devient absorbé en lui et qu'on oublie tout le reste ; et on l'est avec Jésus-Christ, quand cette estime et ce respect de Dieu nous font *imiter les vertus* de Notre Seigneur et porter ses mêmes couleurs d'humilité, simplicité, débonnaireté, patience, et surtout quand nous sommes crucifiés avec lui, portant généreusement et aimant l'angoisse, la douleur, les pertes, le délaissement et tous les maux de cette vie, qui sont des choses qui nous cachent au monde, et qui, étant prises avec un bon esprit, nous enfoncent bien avant en Dieu.

Mais c'est la dernière leçon que nous apprenons que d'aimer de souffrir, d'être mal à notre aise. Je voudrais bien que les personnes qui ont à souffrir, connussent le grand trésor qu'elles possèdent, car si elles le savent connaître, elles sont aussi heureuses que si elles avaient dans leur sein Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié, et les propres douleurs du fils de Dieu, qui ont été si précieuses à la divine majesté, leur sont *appliquées* et *comme imprimées*. Cela se fait et expérimente, quand, parmi les douleurs et les travaux, se détournant de la vie et de la réflexion sur les causes secondes, *on porte son regard sur Jésus-Christ* affligé, triste, dolent, calomnié, délaissé et tourmenté et que voyant qu'il est en cet état pour notre amour, *on tâche* de l'aimer, et par le respect qu'on lui porte, *on se conforme* à ses peines, embrassant de bon cœur celles que nous ressentons, tout ainsi que si nous ressentions et tenions embrassé le même Jésus-Christ souffrant... Cette pratique vous étant familière apportera un fruit non pareil à votre âme. »

Voilà donc une pratique d'*application active*, avant que ne soit cueilli un fruit d'*application passive*[1].

Eh bien ! pour Bérulle, l'*actif* disparaît, ou peu s'en faut. Qu'il s'agisse d'*application* ou d'*adhérence* ou de *liaison* ou de *service*[2], tous ces mots qui rendent un si beau son d'acti-

1. Voir la citation de Bossuet, p. 57.

2. *Service* : encore un mot que saint Ignace ne se lasse pas d'écrire dans les *Exercices* mais dans un sens d'*activité chevaleresque*, mise à la disposition du Roi éternel ! : « L'homme est créé pour louer et *servir* Dieu » non pas seulement par son anéantissement mais par son action sur lui-même et sur le créé mis à son usage, A. M. D. G. C'est le premier mot des *Exercices*, et le dernier est une formule de service actif, *suscipe... trado gubernandum*. Dans la contemplation de la Nativité, on s'offre à être le petit esclave du Verbe incarné et de sa sainte Mère... etc.

Lier, *liaison*, dans la *Doctrine spirituelle*, expriment quelque chose de

vité, sont dépouillés de cet apanage pour n'exprimer plus ou pour n'exprimer surtout, dans la langue bérullienne, que la passivité de l'état mystique.

Si le lecteur hésite à m'en croire, qu'il en croie le P. Bourgoing l'interprète le plus authentique du chef de l'*école française*.

« Il y a deux sortes d'appartenances et de liaisons à Jésus et à ses mystères : l'une qui consiste *toute en l'opération de Dieu*, et qui prévient nos pensées, nos désirs et nos soins... ; l'autre qui consiste en nos pensées, en nos désirs. C'est *principalement* de *la première* dont parle l'auteur...

« La servitude est une manière spéciale d'appartenance, qui ne consiste pas tant à vouloir, à désirer, à protester cette servitude (et c'est ce que fait saint Ignace) qu'en une *qualité* et disposition *permanente* que *Notre-Seigneur imprime et met dans l'âme...* » C'est la passivité, à la place ou à côté de l'activité, sans qu'une claire explication soit donnée, comme ci-dessus dans la lettre de Surin, sans qu'on voie bien — du moins en plus d'un cas — de laquelle des deux il s'agit. Equivoque !

...Pas d'équivoque à craindre dans le lexique des *Exercices*, mis à contribution, on l'a vu, mais démarqué assez malencontreusement par Bérulle, qui depuis que les Jésuites avaient dû s'éloigner de Paris, était devenu le disciple du capucin Benoit de Canfeld et du chartreux Beaucousin — disciple dont les états d'âme, du commencement à la fin de sa retraite à Verdun, révèlent, avec une bonne volonté indéniable, une curieuse tendance à ce qu'on appela plus tard le sémi-quiétisme.

très actif. « Que nos emplois ne nous empêchent point de nous unir à Dieu ; mais plutôt qu'ils servent à nous *lier* plus étroitement et plus amoureusement avec lui », p. 231. « Tâchons sans cesse d'approcher de Dieu, de nous *lier* à lui par nos pensées », p. 465.

« Saint Ignace a voulu *lier* la Compagnie par un vœu exprès au Souverain Pontife », p. 469. « L'amour *lie* les pensées, les ramenant de leur égarement pour les attacher à Dieu », etc., p. 433.

Le P. Saint-Jure qui emploie si souvent les mêmes mots, surtout dans l'*Homme spirituel*, a bien soin d'en expliquer la portée : « Tous les actes de bienveillance et d'amour qu'un ami produit envers son ami, sont des ligaments et des moyens d'union avec lesquels il va se serrant de plus en plus, et s'unissant plus intimement à lui .. Par les pensées, par les affections, par les actes intérieurs et extérieurs des vertus que l'humanité de Notre-Seigneur a exercés envers la divinité, elle s'est prise et unie à elle comme avec autant de liens. » L'*Homme spirituel*, 1, section IV.

APPENDICE III

BENOÎT DE CANFELD
« LA REIGLE DE PERFECTION »

La mise à l'index de cet ouvrage, comme entaché de quiétisme, n'est-elle qu'un malentendu ?

I. — La première ébauche de la *Reigle de perfection* date des environs de 1592. Le P. Benoit la rapportait en France d'Italie, où il avait fait ses études de théologie. Il en communiqua le manuscrit à diverses personnes qui le copièrent et firent à leur tour circuler les copies, le tout à l'insu de l'auteur.

Pressé de publier son traité, il le soumit à la censure en 1596, mais en remit l'impression à plus tard. L'extrait du privilège du Roi porte la date du 12 septembre 1608. La première édition est de 1609 ; encore ne renfermait-elle pas la troisième partie, bien que le titre l'annonçât[1]. Le voici.

« *Reigle de perfection* comprenant un abrégé de toute la vié spirituelle réduite à ce seul point de la volonté de Dieu, divisée en trois parties :

« La Ire, traitant de la volonté extérieure de Dieu, comprenant la vie active ;

La IIe, de la volonté intérieure, contenant la vie contemplative ;

La IIIe, de la volonté essentielle, parlant de la vie supereminente.

Composée par le P. Benoist Anglois, de Canfeld en Essex. Prédicateur Capucin. »

Le Dr André Duval, lecteur du Roy et sept autres docteurs en théologie de la Faculté de Paris approuvèrent « cet œuvre plein d'énergie et instruction. »

L'ancien sous-prieur de la Chartreuse de Paris s'en déclara

1. Il ne se résoudra « à la mettre en lumière » que lorsque « quelque autre l'ayant faicte imprimer pleine de fautes et sur une copie imparfaite » il faudra donner l'œuvre authentique.

l'admirateur enthousiaste : « J'ai soubs-signé Prieur indigne des Chartreux de Cahors, leu avec la plus grande attention cet abrégé de toute la vie spirituelle... J'admirais certes de voir les saints secrets de la perfection, assemblez et expliquez par un admirable ordre et facilité. » A. Beaucousin.

Malgré ces approbations et de nombreuses rééditions, la *Reigle de perfection* fut comprise dans les condamnations portées par l'Inquisition romaine contre les ouvrages entachés de quiétisme ou suspects, comme pouvant favoriser la fausse oraison de quiétude.

La sentence du Saint-Office, en date du 26 avril 1689, fut publiée par l'Index le 29 novembre suivant.

« Le P. Benoit, observe le P. Edouard d'Alençon [1], semblerait avoir prévu cette condamnation; il avait longtemps hésité à publier son livre, surtout la troisième partie; et en la livrant à l'impression, il déclarait « que personne ne l'en« treprit, que premièrement elle n'en fut estimée capable, non « par son propre jugement, mais par celuy de son supérieur, « confesseur ou directeur... Ceux qui rejetteront cet avis en « pourront peut-être faire pénitence par le dommage qu'ils « expérimenteront. »

Dans la crainte de ce dommage, saint François de Sales, en permettant à ses filles de la Visitation la lecture des deux premiers livres, exceptait le troisième, « qui n'estant pas assez intelligible, pourrait estre entendu mal à propos par l'imagination des lectrices, lesquelles, désirant ces unions, s'imagineraient aysément les avoir, ne sachant seulement pas ce que c'est. »

II. — La *Reigle de perfection* est-elle vraiment « entachée de quiétisme? »

M. Bremond est pour la négative et dit assez durement son fait au P. Poulain qui place Benoit de Canfeld en tête de sa « liste d'auteurs quiétistes. » *Grâces d'oraison*, 10e éd., p. 655.

« Très certainement, dit-il, le R. P. Poulain n'avait pas lu Canfeld... Qui le taxerait de quiétisme manquerait aux règles les plus élémentaires, je ne dis pas seulement de la justice et de la décence, mais de la critique. Tout le livre de Canfeld respire contre Molinos, si l'on peut ainsi parler. » *L'invasion mystique*, p. 158.

« L'accusation de quiétisme paraît exagérée », dit de son côté M. Pourrat (*op. cit.*, p. 485.)

Et M. Emile Dermenghem : « M. l'abbé Bremond a réfuté(?) les accusations de quiétisme dont ce livre avait été l'objet..

1. *Dictionn. de théologie catholique.* Article Benoît de Canfeld.

Le malentendu est évident » (?) *La Vie admirable de Marie des Vallées*, p. III. Plon, 1926.

Je suppose que ces Messieurs ont lu la *Reigle de perfection*, et ne se sont pas engagés à la légère sur les pas de M. Bremond, contre la condamnation de l'index.

Pour permettre aux lecteurs de se faire une idée personnelle et de prendre parti en connaissance de cause, quelques citations et comparaisons avec plusieurs auteurs, notoirement quiétistes, ne seront pas inutiles.

A. Si, comme le dit M. Bremond, « tout le livre de Benoît de Canfeld respire contre Molinos[1], il n'en est pas moins vrai que la troisième partie semble apparentée de fort près à la doctrine de Mme Guyon.

Les principales erreurs que Bossuet remarqua dans les livres de cette dernière peuvent se rapporter, d'après M. Gosselin, aux quatre suivantes, auxquelles il sera facile de comparer les principaux points de la *Reigle de perfection*.

I. — La perfection de l'homme, même dès cette vie, dit Mme Guyon, consiste dans un acte continuel de contemplation et d'amour qui renferme en lui seul tous les actes de religion et qui, une fois produit, subsiste toujours, à moins qu'on ne le révoque expressément...

Quand une fois on s'est mis entre les mains de Notre-Seigneur par un amoureux aban-

I. — La règle de la perfection est la volonté essentielle de Dieu.

« Pour estre uni à ceste volonté essentielle, il la faut toujours voir ; pour la toujours voir, il ne faut rien voir qu'icelle ; pour ne rien voir qu'icelle, il faut sçavoir qu'il n'y a rien qu'icelle, et vivre selon ce sçavoir.

« La raison nous dit que nous ne pouvons estre que rien,

1. Personne n'a accusé Benoît de Canfeld d'aller aussi loin que Molinos dans l'erreur quiétiste. « L'homme prétendu parfait de Molinos est un homme qui ne raisonne pas ; qui ne réfléchit ni sur Dieu, ni sur lui-même, qui ne désire rien, pas même son salut ; qui ne craint rien, pas même l'enfer ; à qui les pensées les plus impures, comme les bonnes œuvres, deviennent absolument étrangères et indifférentes. » Le P. d'Avrigny.

On peut réduire aux trois chefs suivants la doctrine enseignée par Molinos dans *Le guide spirituel*, publié en 1675, condamné en 1687.

1° La contemplation parfaite est un état dans lequel l'âme ne raisonne pas ; elle ne réfléchit ni sur Dieu ni sur elle-même ; mais elle reçoit passivement l'impression de la lumière céleste, sans exercer aucun acte, et dans une inaction entière.

2° Dans cet état l'âme ne désire rien, pas même son propre salut, elle ne craint rien, pas même l'enfer.

3° Alors l'usage des sacrements et la pratique des bonnes œuvres deviennent indifférents ; les représentations et les impressions les plus criminelles qui se produisent dans la partie sensitive de l'âme ne sont pas des péchés. G. Migne, *Dictionnaire d'ascétisme*, article *Quiétisme*.

don, on n'a qu'à demeurer là.

II. — Il suit de ce principe qu'une âme arrivée à la perfection n'est plus tenue aux actes explicites, distingués de la charité ; qu'elle doit supprimer généralement et sans exception tous les actes de sa propre industrie, comme contraires au parfait repos en Dieu. — Il faut seconder le dessein de Dieu, qui est de dépouiller l'âme de ses propres opérations, pour substituer les siennes en leur place. Laissez-le donc faire et ne vous liez à rien par vous-même... Il faut que tout ce qui est de l'homme et de sa propre industrie, si noble et relevé qu'il puisse être, il faut que tout cela meure.

Dans l'état de contemplation parfaite, l'âme doit rejeter toutes les idées distinctes, et par conséquent la pensée même des attributs de Dieu et des mystères de Jésus-Christ. « Dès que l'âme commence à recouler à son Dieu, comme un fleuve dans son origine, elle doit être toute perdue et abîmée en lui; il faut même qu'elle perde la vue aperçue de Dieu, et toute connaissance distincte, toute petite qu'elle soit; alors une âme, sans avoir pensé à aucun état de Jésus-Christ, depuis dix ou vingt ans, conpuisque Dieu est infiny : car si nous estions quelque chose, Dieu ne serait pas infiny, car là son estre aurait fin où le nostre commencerait... », p. 343.

II. — Cette volonté de Dieu étant Dieu même et son essence, « j'admoneste le Lecteur qu'il n'ait à la chercher ny contempler souz quelque image, formes ou similitudes, tant spirituelles ou subtiles puissent-elles être », p. 284.

« Tenez pour tout asseuré que nul acte, méditation, pensée, aspiration ou opération, profitent icy, nul discours, exercice ou enseignement, ny nul moyen doit icy moyenner entre l'âme et ceste volonté essentielle ou essence de Dieu, mais ceste seule fin, sans aucun moyen, doit nous attirer à elle et nous eslever à l'heureuse vision et contemplation d'icelle.

« La dénudation de toute image se fait par le feu d'amour, qui est opération divine, et en laquelle l'âme est plus passive qu'active.

« ... Ayant parfaitement cogneu que Dieu est tout et qu'elle n'est rien, il suit qu'elle est toute en Dieu, toute à Dieu, toute pour Dieu, et toute Dieu... », p. 337.

Il faut donc laisser la considération et amour des choses sensibles et la contemplation des intellectuelles, et que la volonté s'eslève purement, sans mélange de l'intellect, en celuy qu'elle cognoit estre le repos de son désir,

serve toute la force de cette pensée imprimée en elle-même par état »[1].

« Dans ce même état de perfection, l'âme doit être indifférente à tout... soit pour le corps, soit pour l'âme, pour les biens éternels comme pour les temporels[2] »...

afin qu'elle luy soit plus intimement unie.

Ceste esssence n'est comprise sinon quand on est le patient, mais quand l'âme produit quelque acte, elle est l'agente : elle est dessus nous, mais tous nos actes sont dessous.

Elle n'est comprise sinon quand elle nous comprend et possède ; mais elle ne peut ainsy nous posséder, quand nous sommes ainsy remplis de pensées ou empêchés d'actes et opérations propres..., p. 286.

B. Parmi les 68 propositions de Molinos condamnées en 1687 par le Pape Innocent XI, il en est plusieurs contre lesquelles ne semblent guère « respirer » certains principes de Benoit de Canfeld. Le lecteur en jugera.

PROPOSITIONS DE MOLINOS	PRINCIPES DE BENOIT DE CANFELD
1. Il faut que l'homme anéantisse ses puissances : c'est la voie intérieure.	« Une imperfection en ceste vie est d'attacher son esprit à quelque exercice particu-

1. « Il faut que l'homme anéantisse ses puissances : c'est la voie intérieure.
« Vouloir faire une action, c'est offenser Dieu, qui veut être seul agent.
« L'activité naturelle est ennemie de la grâce, etc. » Propositions (I, II, IV) de Molinos condamnés par Innocent XI.

2. Nous ne prétendons pas que M^me^ Guyon a voulu le plein sens de ses expressions souvent imprécises, maladroites, exagérées. On peut la croire quand elle dit : « Que s'il y a quelque chose de trop fort dans les expressions, si je me suis mal expliquée, si je me suis servie de termes outrés, je suis toujours prête d'expliquer sincèrement la vérité de ce que j'ai pensé. Qui connaît mon cœur mieux que moi? qui veut juger de ma foi? Lorsque je dis : j'entends cela de cette sorte, pourquoi dire : vous l'entendez autrement? » (*Œuvres de Bossuet*, édition Lachat, XXVIII, p. 614).

« L'Eglise, remarque justement M. Bremond, ne se reconnaît pas le droit de dire à qui que ce soit : vous l'entendez autrement. Elle juge et condamne le sens naturel d'un livre, elle dit par exemple que telle erreur se trouve dans l'*Augustinus*. Mais, j'abhorre cette erreur, dit Jansénius. — Tant mieux pour vous, répondra l'Eglise. Que Dieu prononce, au dernier jour, sur vos propres intentions, dont le secret, fatalement nous échappe. » *Apologie pour Fénelon*, p. 96.

2. Vouloir faire une action, c'est offenser Dieu, qui veut être seul agent.

4. L'activité naturelle est ennemie de la grâce, c'est un obstacle aux opérations de Dieu et à la vraie perfection; parce que Dieu veut agir en nous sans nous.

5. L'âme s'anéantit par l'inaction, retourne à son principe et à son origine, qui est l'essence divine, dans laquelle elle demeure transformée et déifiée.

15. L'âme ne doit faire à Dieu aucune demande...

« Bien qu'il n'y a moyen humain de voir cette essence, il y en a toutefois un divin, un passif où l'homme ne faict rien, mais est le patient — moyen tout divin, pour ce que l'esprit divin y faict tout, et l'âme ne faict que souffrir, et est immédiatement unie à Dieu sans aucun moyen », p. 295.

lier. La raison est pource qu'ainsy on est propriétaire de soy-même et de son exercice, tellement qu'on n'est pas libre pour s'abandonner totalement à l'Espoux et suivre son traict, ny se desnuer comme est nécessaire pour le contempler et pour le recevoir pleinement et à toute heure en soy. Bref, on est ainsi quelque chose, ce qui est contraire à l'annihilation, sans laquelle ne se peut avoir la transformation.

« Donc il faut être libre, sans telle particularité d'exercices, afin que sans aucun empêchement ce grand tout nous puisse attraire, absorber et annihiler, et ainsi nous transformer en luy. » *Ibid.*, III[e] partie, p. 358.

« En ceste vie essentielle c'est une imperfection d'eslever son esprit, comme voulant trouver Dieu ailleurs et plus haut que dans nous-mesmes pour ce qu'il y a un aveuglement qui ignore que desja l'esprit est là où il demande, à sçavoir en Dieu et Dieu en luy. Il ne faut donc pas faire tel acte d'eslèvement d'esprit mais demeurer en son rien et en ce tout; et comme ayant desja ce qu'on demande, on le doit contempler et continuellement embrasser.

« Est icy imperfection de désirer Dieu comme s'il était absent. En ce désir est aussi un acte empeschant la totale annihilation », p. 365.

C. Cette doctrine de l'annihilation se retrouve presque mot à mot dans un ouvrage de Thomas Deschamps, prêtre,

publié à Paris en 1605 : *Le Jardin des contemplatifs parsemé des fleurs d'amour divin.*

« Il ne faut s'approprier aucun exercice particulier : car, en ce faisant, l'on est quelque chose, et par ce moyen on est contraire à l'annihilation. Il faut donc être libre, dénué et vide de toutes choses, afin que ce grand tout nous transforme en luy. O belle annihilation ! » p. 889.

« C'est une imperfection en ceste vie de lever son esprit, en tant que c'est se remuer et opérer... Pareillement c'est faiblir de le désirer, pour autant que ce qu'on désire est absent, mais Dieu nous est plus présent que nous-mêmes. Désirer donc est faire action, et par conséquent n'est pas. Une imperfection aussi de jeter un regard en Dieu, en tant qu'il y a action. Il faut être si parfaitement uny en ceste essence que notre regard soit toujours continuel et ininterrompu, tellement qu'il n'aura pas besoin d'acte particulier. Le regard de l'âme doit être le patient du regard de Dieu, afin d'être du tout éloigné de propre mouvement », p. 891.

Et quand on est ainsi éloigné de tout propre mouvement, que se passe-t-il ?

« Après que l'homme, rentré dans soy-mesme, a appris à se plonger librement, purement de tout, et avec efficace, dans le divin amour immense, afin qu'il soit absorbé par iceluy : alors de la face de l'amour divin vient à jaillir et à estinceller une certaine lumière intellectuelle sur l'esprit qui s'est ouvert et espanouy bien au large...

« Pour l'instruction des simples, il sera bon de mettre un exemple grossier par quelque similitude : prenez-moi un miroir et le présentez au soleil, quand il est en sa pleine splendeur et luyt bien clair ; puis prenez du papier trempé de soulphre, et le tenez loing du miroir, deux fois la largeur de vostre main, à la pointe de la réflexion qui en vient, et après que vous l'aurez tenu sans bouger vis-à-vis du dict miroir, l'espace d'un *miserere*, le papier ne faudra de s'allumer.

« Ainsi se fait-il spirituellement, quand nous nous introvertissons[1], et que nous soutenons notre âme bien nette de tout péché avec un grand désir, un ardent amour et dévote révérence à Dieu ; alors, dis-je, la clarté de la grâce de Dieu luyt sur le miroir de l'âme et y opère par amour éternel et avec tant d'efficace que l'esprit ou bien la pointe de l'esprit, ce qui excelle en l'âme, s'enflamme d'amour et vient à être illuminé par certaine simple et claire connaissance, par dessus toutes les forces intellectuelles, et l'esprit tombe plongé

1. S'introvertir, c'est se replier sur soi, sans faire aucun acte, sinon le désir d'union.

en l'amour éternel, mourant à soy-même et vivant à Dieu, tellement qu'étant fait un même amour avec l'amour éternel, il ne sent rien du tout autre qu'amour, parce qu'il est affranchi et exempt de tous exercices et de tous actes d'amour, souffrant et recevant tant seulement le simple amour divin qui consomme son esprit, comme étant fondu en amour, de sorte qu'il ne se cognoit ny ne se sent soi-même ny Dieu, ny créature quelconque, sinon ce seul amour qu'il goûte et sent, duquel il est possédé et régenté heureusement en une vacation une et simple. »

Deschamps, on le voit, s'adresse à tout le monde : à l'entendre, l'*introversion* est à la portée de chacun, même des plus *simples ;* pour arriver à de si mirifiques résultats, que faut-il? Une âme nette de péchés, sans doute, et désireuse de s'unir à Dieu qu'elle révère et qu'elle aime, mais surtout l'absence d' « acte particulier » et l'éloignement de « tout propre mouvement ».

N'est-ce pas déjà tout le fond du quiétisme?

« Le quiétisme, dit le P. Poulain (du mot *quies,* repos), est l'erreur de ceux qui se guident par cette maxime : Tout notre travail pour arriver à la perfection, consiste à supprimer *le plus possible* nos actes, sauf le cas d'une intervention manifeste de Dieu. Le *minimum d'action personnelle* devient ainsi l'idéal de la sainteté. Voilà le fond du quiétisme... On pourrait résumer ainsi le principe de l'erreur. « Par le seul « fait que vous videz un verre, l'air ambiant le remplit. De « même *cessez d'agir : tout de suite* Dieu agira. C'est vous qui « arrêtez son action, par votre activité ridicule. Vous remplissez le verre, au lieu de le vider : Faites place à Dieu ! » — Non, les choses se passent autrement. Dieu n'entend pas nous remplacer, comme l'air remplace l'eau du verre. Il veut que nous travaillions avec lui. La comparaison n'est vraie que pour les péchés et les vices »[1].

1. *Grâces d'oraison*, 10e édition, pp. 516 et 521.

C'est là « le quiétisme des dictionnaires », dirait sans doute M. Bremond... « Malsain, puisqu'il conduit les fidèles à une oisiveté débilitante, il peut avoir aussi des conséquences plus graves. Enseignez qu'il est mauvais, par exemple, de résister à la tentation, prenez ce principe et vous commettrez, d'un cœur tranquille, tous les péchés... Toutefois le quiétisme, à le prendre, non pas dans l'abstrait, mais tel que le conçoivent ceux qui l'enseignent ou semblent l'enseigner, n'implique pas chez ceux-ci la volonté arrêtée de « s'abandonner » aux pires désordres, en acceptant, les yeux fermés, les conséquences qui découlent rigoureusement de ces principes. L'Eglise, lorsqu'elle condamne les quiétistes, n'entend pas du tout leur imputer les turpitudes qu'autoriserait, en toute rigueur, la logique du système. On compte des hommes d'une sainteté éprouvée, parmi les quiétistes censurés. La plupart n'ont commis d'autre crime que de manquer de précision et que d'outrer, en la formulant, une pensée juste et pieuse... On peut dire qu'en bien des cas l'Eglise n'aurait pas censuré certains quiétistes apparents

D. Un autre point sur lequel Deschamps se montre non moins fâcheusement le précurseur des quiétistes, c'est le principe de l'indifférence vis-à-vis du salut éternel.

Dans son *Pater de l'abandon,* imitation ironique des exagérations des quiétistes, La Bruyère leur fait dire à Dieu : « Si vous me pardonnez mes crimes, tant mieux. Si vous me punissez au contraire par la damnation, tant mieux encore, puisque c'est votre bon plaisir ! »

« Qui pourrait croire qu'on fût jamais venu à cet excès d'aveuglement? demande le P. Massoulié O. P. Ces nouveaux spirituels veulent que l'*indifférence* soit *générale,* et *pour les choses mêmes qui regardent le salut éternel...* parce que, disent-ils, on ne doit regarder en tout que la gloire de Dieu et l'accomplissement de sa volonté, qui se trouve également au salut et à la perte des âmes. — Erreur ! Cette gloire ne se peut trouver que dans la connaissance de ses perfections et dans les louanges qui accompagnent cette connaissance. Donc le désir que nous devons concevoir de donner à Dieu toute la gloire dont nous sommes capables, nous oblige nécessairement à désirer de le voir et de le posséder, et en le voyant de l'aimer, et en l'aimant de le louer. » *Traité de la véritable Oraison,* I P., C. 18.

Il n'y a pas d'abnégation et d'humilité qui y fassent ! l'indifférence au sujet de la damnation est inadmissible. Que dire de l'offrande de soi au bon plaisir divin pour la peine éternelle? C'est cependant cette offrande que Thomas Deschamps présente déjà comme l'idéal de l'abnégation chrétienne dans son *Jardin des contemplatifs,* jardin dont Benoit de Canfeld a pillé plus d'une fois les parterres, et dont Marie des Vallées a trop souvent respiré les fleurs au parfum capiteux !

Qu'il me suffise de citer l'histoire de la recluse.

« Le débonnaire est iceluy qui en toute adversité, sans aucun regret de cœur se soubmet au bon playsir de Dieu : mais l'humble, c'est celuy qui en prospérité se soubmet vrayment et sans fiction au dessous de toute créature.

« On lit à ce propos d'une certaine recluse qu'estant une fois eslevée par-dessus soy, elle mérita de veoir Dieu et la benoiste Vierge Marie et la compagnie de tous les saints, de l'amiable société desquels elle se veid par trop eslongnée, tellement qu'elle conçeut un grand regret, gémissement et

dont elle n'ignorait pas la haute vertu, si elle n'avait pas vu cette doctrine indignement exploitée, pervertie, réalisée dans ses dernières conséquences par de véritables imposteurs. » *Apologie pour Fénelon,* pp. 16-17.

Cette distinction entre l'abstrait et le concret a sa raison d'être. Ce ne sont pas les intentions de Benoit de Canfeld par exemple qui ont été condamnées par l'Eglise, mais ses enseignements, quelles qu'aient pu être sa bonne foi et sa vertu.

angoisse d'esprit, qu'on pourrait égaler à la peine de l'enfer : en laquelle détresse elle se tourna et s'adressa à la Sainte Vierge et aux saints, afin que par leurs prières elle méritât d'estre de cette heureuse Compagnie. Enfin, comme ils lui semblèrent ne donner aucune audience, ny avoir aucun égard à ses prières, à cause de la gloire ineffable dont ils sont tous enyvrés, elle se tourne aux playes de Notre-Seigneur pour les implorer plus instamment, comme celles qui sont reçeues en faveur de nous, pour appaiser journellement l'indignation paternelle... O très aymable Seigneur ! d'aultant que je ne doibts attendre aucun ayde d'ailleurs, recevez-moy votre pauvre créature par vostre bonté et libéralité infinie. Voicy je m'offre librement à vostre divine volonté et bon playsir. *Que si c'est vostre playsir que je sois jetée et bannie pour estre en ceste peine éternelle pour l'amour de votre doux-coulante volonté, je l'accepte gayement et m'offre totalement à ceste fin.*

« Et icelle demeura ainsi abjecte par une entière abnégation de soy-même, Alors elle fut tirée par la main divine et absorbée en l'abîme de la divinité, et mérita souvent depuis cela d'entrer par ceste voye au *Sancta Sanctorum*, à cause de ceste très humble abnégation, mépris, dédaing et résignation de soy-même », p. 876.

* * *

M. Bremond pardonne difficilement aux Capucins de « n'avoir pas défendu leur incomparable mystique, Benoit de Canfeld, contre des suspicions pires que l'oubli », p. 142.

Hélas ! il est des suspicions contre lesquelles la défense est bien difficile ! Malgré sa prodigieuse puissance d'affirmation et son désir de voir en Benoit de Canfeld « le maître de toute une génération », voire « de deux ou trois générations de mystiques », pp. 154, 156. M. Bremond lui-même n'est pas arrivé à nous convaincre que la mise à l'index de la *Reigle de perfection* est le fait d'une erreur ou d'un malentendu. L'analyse et les comparaisons que nous venons d'esquisser n'en montrent-elles pas trop le bien-fondé ?

Est-ce à dire que les deux premiers livres, ou même toutes les pages du troisième soient entachés de quiétisme ou de faux mysticisme ? Nullement. Mais Canfeld était le premier à demander qu'on ne lût pas ce troisième livre sans de grandes précautions.

Rigoleuc a soin, quand il y renvoie la sœur Catherine de Saint-Bernard [1] (avant la condamnation de l'index), de bien

1. « C'était une fille d'une vertu extraordinaire, et fort chérie du ciel.

indiquer les pages qu'il lui conseille de lire. A ce compte, le chartreux Beaucousin avait raison de dire que l'ouvrage — dans sa majeure partie et non en totalité — était « accommodé à la capacité des âmes pieuses et religieuses, tant commençantes que profitantes et parfaites, moyennant qu'elles entrent, comme Hester devant Hassuérus, par chacune porte, par ordre ».

Plus rapprochée des conseils de saint François de Sales fut la direction restrictive donnée par Dom Augustin Baker, Bénédictin anglais, contemporain de Lallemant et de Saint-Jure[1]. Faisant allusion au troisième livre de la *Reigle de la Perfection* et spécialement aux passages ou Benoit de Canfeld parle de la dénudation, de l'annihilation active et passive : « Sans doute, dit-il, l'auteur avance ces choses d'après l'expérience qu'il avait des opérations de Dieu dans son âme, et en visant sa manière de prier personnelle. On conçoit dès lors que ce qu'il dit ne doit pas être regardé comme convenant à tout le monde. Il serait donc hors de propos de nous livrer à ce sujet à de subtiles analyses. Les âmes fortunées à qui Dieu fera la haute faveur de les élever aux cimes de la vision et de la contemplation n'auront besoin d'être éclairées par qui que ce soit. Dieu les conduira lui-même par des chemins secrets et divins. Quant à ceux qui n'ont pas expérimenté ces choses ils tireront un bien maigre profit de l'étude qu'ils en feraient pour satisfaire leur curiosité. » (*Sancta Sophia*. New-York, 1857, p. 383.)

Par humilité elle ne voulut être que sœur converse. » En l'instruisant de « l'oraison de foi nue » le Père lui dit que cette oraison n'est pas dans les sens, qu'il ne faut marcher que dans une parfaite nudité d'esprit, dans le vide de toutes les choses créées. « Afin que désormais, ajoute-t-il vous soïez mieux instruite sur cette matière, et que vous ne vous y trompiez plus, lisez la *Règle de la volonté de Dieu*, p. 413 et 414; et de là vous jugerez si vous estes dans la bonne ou la mauvaise oysiveté. » Lettre VI.

1. Sa doctrine spirituelle restée longtemps manuscrite, elle aussi, fut publiée en anglais à Douai, l'an 1657, par le P. Serenus Cressy. O. S. B., sous le titre de *Sancta Sophia*, or *Directions for the prayer of contemplation*. « C'est certainement, dit l'éditeur de 1857, dans sa Préface, le meilleur livre sur l'oraison que nous ayons en anglais. Rien de plus clair, de plus simple, de plus solide, de plus profond ». Pas trace d'influence bérullienne, mais par contre parenté mystique incontestable avec Saint-Jure et Lallemant. Comme les deux jésuites français, Dom Baker s'est inspiré, non seulement de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, mais d'Alvarez de Paz et de Balthazar Alvarès qu'il cite largement, avec une sympathie marquée et sans faire à leur sujet les restrictions qu'il se permet vis-à-vis de Benoist de Canfeld, d'Harphius, de Barbanson, etc. Quelques lignes du chapitre I, Traité III, Sect. IV. *De la contemplation* montreront la parenté mystique que je signalais toute à l'heure, bien que le vocabulaire soit un peu différent. « Il y a deux sortes de contemplation ou d'union mystique :

« I. La contemplation active et ordinaire, qui est en réalité un état habituel des âmes parfaites, par suite duquel elles sont capables, toutes les fois

qu'une occasion favorable se présente, de s'unir elles-mêmes activement et actuellement à Dieu par des élévations d'esprit efficaces, ferventes, amoureuses, constantes, encore que silencieuses et reposées.

« II. La contemplation passive et extraordinaire, qui n'est pas un état, mais une grâce actuelle, une faveur que Dieu, à de certains moments, selon son bon plaisir, accorde à ses serviteurs, leur communiquant un rayon de sa majesté d'une manière mystérieuse et merveilleuse. On l'appelle passive, parce que l'âme alors ne contemple pas Dieu activement; elle ne peut ni se disposer à cette contemplation quand cela lui plaît, ni s'y refuser quand Dieu trouve bon d'opérer en elle, en se faisant voir sous une image divine particulière, surnaturellement infuse et à la formation de laquelle l'âme ne concourt pas. Cette grâce est accordée rarement, si toutefois elle l'est, et seulement aux âmes qui ont atteint le dernier degré de perfection de l'union active », pp. 378, 379.

APPENDICE IV

MARIE DES VALLÉES

Ses épreuves et ses vertus. — Ses directeurs et ses livres de chevet. — L'échange de sa volonté avec la volonté de Dieu. — Ses extravagances sont-elles « ces extravagances sublimes » qui, d'après Lacordaire, font la sainteté ?

Née le 15 février 1590 d'une famille de cultivateurs à Saint-Sauveur-Lendelin, diocèse de Coutances, Marie des Vallées mourut en 1656. A la suite d'un charme qui lui aurait été jeté par un jeune homme dont elle avait refusé la main, elle fut saisie d'un mal étrange qui la « travailla furieusement » depuis l'année 1609 jusqu'à l'année qui précéda sa mort. Était-ce maladie nerveuse[1] ? Était-ce ensorcellement ? Était-ce possession diabolique ?... Conduite à Coutances au bout de trois ans, elle fut exorcisée par l'évêque et plusieurs ecclésiastiques. La possession, si possession il y avait, résista à tous les rites. Dénoncée comme sorcière au Parlement de Rouen, elle fut déclarée innocente, renvoyée à Coutances, et soumise pendant des années à des exorcismes sans résultat[2].

« Elle se résignait de bon cœur à cet état de souffrance et d'humiliation, comme ayant été choisi et lui ayant été donné par Dieu, comme le moyen le plus propre pour son salut. » Mss. Renty, I, p. 286.

« Si j'avais choisi une condition, disait-elle, je n'aurais pas

1. De nos jours, à la suite de M. Bremond, le P. de Sinéty, S. J., penche pour l'affirmative : « état psychique anormal et pathologique », écrit celui-là. Celui-ci justifie par quelques traits précis le diagnostic psychopathique du « cas » de Marie des Vallées, ». puis il ajoute : « Il est théoriquement possible qu'au milieu de ses illusions et hallucinations morbides, sainte comme elle l'était, elle ait reçu telle ou telle communication divine et qu'elle ait été parfois élevée à de réels états mystiques... ». p. 153.

2. Sous l'épiscopat de Mgr de Briroy, les exorcismes se répètent chaque jour pendant deux ans dans la chapelle épiscopale, souvent devant le Saint Sacrement exposé.

pris celle d'une possédée, mais Dieu a mieux choisi que moi, je ne donnerais pas ma condition pour celle de la reine de France. »

A côté d'incontestables vertus qui lui valurent le nom de « Sainte de Coutances », il y a dans sa vie tant d'épisodes étranges, et dans sa mentalité des aspects si bizarres que M. Bremond, pour qui « elle reste une vraie sainte », a osé dire : « Je crois que si elle vivait de nos jours, la moitié au moins des juges officiels qu'on lui donnerait éprouveraient à son endroit plus de pitié que d'admiration. » *Ibid.*, p. 604.

Marie des Vallées avait passé la cinquantaine quand elle fit la connaissance du P. Eudes, qui devint son directeur et son conseiller le plus fidèle. Le saint était venu à Coutances pour y prêcher une mission en 1641.

« En cette année, écrit-il dans son *Mémorial* au mois d'août, Dieu me fit une des plus grandes faveurs que j'aie jamais reçues de son infinie bonté ; car ce fut en ce temps que j'eus le bonheur de commencer à connaître Marie des Vallées, par laquelle Sa Divine Majesté m'a fait un très grand nombre de grâces très signalées. » (*Œuvres complètes*, III, p. 112.)

« Dieu se servit en effet de la sœur Marie des Vallées, écrit le P. Le Doré, pour manifester ou pour confirmer au P. Eudes la triple mission qui désormais occuperait sa vie : l'établissement du culte des Saints Cœurs de Jésus et de Marie, la fondation de la Congrégation de Jésus et de Marie, l'institution de l'ordre de Notre-Dame de Charité[1]... »

1. *Naissance du culte liturgique des Sacrés-Cœurs.* Paris 1915.

Tous les Pères Eudistes n'emboîtent pas ici le pas du P. Le Doré, que M. E. Dermenghem suit au contraire de très près.

Dans sa *Réponse à M. Emile Dermenghem*, le P. Charles Lebrun écrit : « Le P. Le Doré avait quatre vingt un ans lorsqu'il composa son ouvrage : *Naissance du culte liturgique des Sacrés-Cœurs*, sur lequel s'appuie surtout [l'historien de Marie des Vallées], et naturellement le livre se ressent de l'âge de l'auteur. Quand on veut l'utiliser, il faut en contrôler de très près les assertions et même les citations, et c'est ce que M. Dermenghem a négligé de faire », p. 6. *Marie des Vallées et le culte public du cœur de Jésus.* Lethielleux, 1926.

« ... Depuis la découverte du manuscrit de Québec, nous possédons les Révélations de Marie des Vallées, auxquelles se référaient les ennemis du P. Eudes... Loin de confirmer la thèse du P. Le Doré, elles suffisent, croyons-nous, à l'infirmer complètement » (*ibid.*, p. 19)... « Si saint Jean Eudes avait reçu du ciel par l'entremise de la sainte de Coutances des grâces signalées dont il ne perdit jamais le souvenir, il ne lui était nullement redevable de l'apostolat qui est, aux yeux de l'Eglise, un de ses plus beaux titres de gloire » *ibid.*, p. 32.

« Que dès 1641 le saint ait eu l'intention de dédier aux Sacrés-Cœurs la Congrégation qu'il projetait, ce n'est pas impossible, mais nous n'en avons aucune preuve » *ibid.*, p. 30.

« Si saint Jean Eudes avait vraiment reçu du ciel, en 1641, par l'entremise de Marie des Vallées, la mission d'établir le culte public des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, on aurait peine à comprendre qu'il ait attendu jusqu'en 1672 pour instituer la fête du Cœur de Jésus » *ibid.*, p. 14.

Le Saint missionnaire ne vit donc dans les états extraordinaires de la voyante de Coutances, voire dans sa longue possession diabolique qu'une série d'événements voulus de Dieu pour cacher aux yeux du monde l'œuvre admirable de sainteté qui s'accomplit en elle. Il faut juger l'arbre à ses fruits. Or, « nous ne voyons, dit-il, aucun *mauvais fruit* dans cet arbre. Au contraire, nous y voyons toutes sortes de bons. Nous y voyons une haine du péché au plus haut degré qui se puisse penser, un amour vers Dieu le plus pur qui se puisse imaginer, une soumission non pareille à sa très adorable volonté, une dévotion vers Notre-Seigneur Jésus-Christ et vers sa très sainte Mère qui n'est point commune, etc...[1] »

De même, dans le long et beau mémoire par où le P. Eudes justifie théologiquement l'attitude et les révélations de sa pénitente, il n'élève aucun doute sur le caractère divin de son inspiration [2].

« Ne pourrait-on pas, dirai-je avec M. E. Dermenghem, faire certaines distinctions et soutenir que la voyante a pu parfois confondre l'inspiration divine proprement dite et les voix de son propre subconscient, sans mettre le moins du monde en cause sa sainteté ou l'authenticité de ses états mystiques?[3] »

Sans parler de tant d'affirmations, pour le moins bizarres et dont le caractère divin est loin de s'imposer, descendaient-elles du ciel ou montaient-elles de son *subconscient* les voix qui lui conseillaient de faire des ouvrages de Benoit de Canfeld et de Thomas Deschamps ses livres de chevet?

Nous avons rappelé que saint François de Sales ne permettait à aucune de ses visitandines la lecture du troisième livre de la *Reigle de perfection*. Pareille défense, nous dit-on, « ne pouvait (?) s'appliquer à une âme aussi avancée que Marie des Vallées ; c'est Notre-Seigneur lui-même qui lui donna ce livre à lire, *au commencement* et à la fin de sa vie. Quand il le lui donna, il lui recommanda de passer les deux

1. Cité par E. Dermenghem. *La vie admirable et les révélations de Marie des Vallées*. Plon, 1926, p. 83.

2. « Il y aurait de l'impertinence et même quelque peu de sottise à ne pas tenir le plus grand compte de l'opinion d'un tel témoin... Les ennemis du saint ont souvent insisté sur la trop grande crédulité qui lui aurait fait accepter sans critique les communications de Marie des Vallées. Le culte que nous lui devons ne nous permet pas de le traiter de visionnaire, même s'il s'est plus ou moins mépris en attribuant à des influences d'ordre extranaturel certains effets que la maladie explique d'une manière fort satisfaisante. *Errare humanum est !* Une erreur de ce genre ne nuit en rien ni a l'excellence des œuvres fondées par le saint ni à celle des dévotions dont il a été le providentiel propagateur ». P. de Sinéty, *ibid.*, p. 149. Voir notre *Panégyrique de saint Jean Eudes*. Téqui, 1928.

3. *Ibid.*, p. 57.

premières parties, inutiles pour elle, et de s'en tenir à la troisième, la plus importante, comme correspondant à son état propre. » *Vie admirable*, par E. D., p. 112.

Prétendre que la *Reigle de perfection*, même en sa troisième partie, est toute condamnable et ne peut inspirer que d'extravagantes rêveries, ce serait, nous l'avons déjà dit, une exagération insupportable. On peut douter certes que ce soit Benoit de Canfeld qui ait « donné à la renaissance religieuse du XVII^e^ siècle son caractère nettement mystique »[1], mais il n'est pas douteux qu'il ait marqué de son empreinte la spiritualité de la sainte de Coutances : Ne retrouvons-nous pas l'influence de la *Reigle de perfection*, — heureuse influence — dans les formules de son culte envers la divine volonté, dans l'expression qu'elle donne à tant d'élévations, d'offrandes, d'affirmations, où respire le plus pur amour?

« La nuance spéciale de son pur amour, dit E. Dermenghem, c'est un *théocentrisme* très marqué, une soumission vraiment parfaite à la volonté de Dieu, et le sentiment brûlant de sa justice », p. 248.

— « Je sais bien, dit-elle, que Dieu me veut donner sa gloire ; mais si je savais qu'il y eût un petit point davantage de gloire pour lui à ce que j'allume un enfer pour y servir les diables et y souffrir les peines éternelles[2], je choisirais plutôt d'y aller et laisserais là toutes les gloires et les couronnes du Paradis. »

— « Je vous aime uniquement et tout seul, proteste-t-elle en parlant à Notre-Seigneur, et non point pour vos richesses. Car, quand vous n'eussiez que les peines d'enfer à me donner, je vous aimerais mieux seul avec les peines d'enfer que cent mille paradis sans vous. — Je vous aime bien, mais pourtant si vous m'ouvriez maintenant votre paradis et que vous me commandassiez d'y entrer pour être éternellement avec vous et pour y joindre toutes les gloires et félicités que vous y possédez, et que la *divine volonté* dit que j'allasse en enfer, je vous assure que je vous quitterais, vous et votre paradis, et que je me jetterais tout à l'heure au milieu des flammes de l'enfer. »

Elle assurait Notre-Seigneur qu'elle le crucifierait, « frappant à grands coups de marteau sur les clous », qu'elle le mettrait même en enfer, si la divine volonté le lui ordonnait.

Jésus lui demanda un jour — dans les derniers mois de sa vie — si elle consentirait à agir contre la volonté divine pour

1. M. Bremond, *ibid.*, p. 156.

2. Évidemment sans la haine de Dieu !

sauver tous les hommes. — « Non, dit-elle. » — Si j'étais moi-même parmi les damnés ? — « Je vous y laisserais. » — Si c'était pour empêcher mon humanité d'être anéantie ? — « Non, encore moins. » — S'il y allait de l'anéantissement de Dieu ? — « Non, cela m'est impossible ! » — « Ah ! dit alors le Fils de Dieu, il ne vous reste plus que l'*expiravit* à accomplir, car voilà le *clamans voce magnâ*, et la voix (la parole) la plus haute qu'on puisse prononcer contre le péché. » E. D., p. 248-250.

Magnifiques élans ! nul n'en disconviendra ; mais à côté de cela, n'y a-t-il pas en nombre d'affirmations, d'attitudes et d'états de la célèbre voyante, un je ne sais quoi d'excessif, de peu mesuré, de risqué, d'outrancier, d'extravagant qui, malgré qu'on en ait, met en défiance[1] ? N'est-ce pas elle qui trouvait insupportable que sainte Thérèse et sainte Gertrude demandassent parfois des consolations ? « Sainte Thérèse va trop doucement, disait-elle, tandis que moi je vais en précipitée, *à la désespérade*, témoin ce désir si ardent que j'ai de souffrir en ce monde les peines de l'enfer. » *Ibid.*, p. 114.

Sous le couvert de « Notre-Seigneur », ou de « la divine volonté », ou de « l'amour divin », dont l'inspiration est affirmée par elle, mais reste à prouver[2], Marie des Vallées se précipite à *la désespérade*, comme elle dit, en d'effrayantes extrémités.

« Les sorciers, réfléchissait-elle, ont mérité la colère divine ; je la porterai bien aussi, et mille enfers, s'il est besoin. » — « Tu ne sais ce que tu demandes », dit Notre-Seigneur. — « Pardonnez-moi, répond-elle, je demande mes frères qui se perdent. Je sais certainement et vois l'Amour divin qui cherche quelqu'un qui veuille souffrir les peines d'enfer et l'ire de Dieu dans le temps, afin de les en délivrer pour l'éternité. Me voilà ; prenez-moi. » Notre-Seigneur la rebutait, et tant plus elle s'offrait. « Je crains que vous n'ayez assez de tourments à me donner. »

Sublime ! c'est sublime ! s'écrie M. Dermenghem, p. 29. —

1. Dans son article de la *R. A. M.*, avril 1927, le P. de Sinéty va peut-être un peu fort, en considérant comme suspect le mysticisme de Marie des Vallées à raison du voisinage, pour lui indubitable, de la névrose compliquée de délires. C'est une question que pour bien des motifs nous ne pouvons discuter ici. Voir *Revue apologétique*, février 1928, la réponse de M. Lévesque.

2. A l'en croire « Notre-Seigneur lui a donné aussi un autre livre, composé par Thomas Deschamps, *les Fleurs de l'amour divin*, qui comprend quelque chose de l'état où elle est. C'est pourquoi elle dit que si elle s'est trompée, elle brûlera ce livre comme trompeur, vu qu'il décrit une partie de l'état de son âme : »

Curieux ! Voir ci-dessus ce que nous avons dit des *Fleurs de l'amour divin*.

A moins que ce ne soit extravagant, murmurent certains lecteurs, déconcertés par l'outrance et la bizarrerie de ces offrandes comme victime[1].

De fait, malgré tout ce qu'on a pu dire, et avec beaucoup de raison, des viriles vertus de la sainte de Coutances, en présence de pratiques si extraordinaires, on ne peut s'empêcher de penser à certaines fausses dévotions dont parle le P. Surin et qui, d'après lui, « consistent en extravagances ».

« Quelles sont les fausses dévotions ? » demande-t-il.

Il répond : « ce sont celles qui contiennent des pratiques contraires au sens commun de l'Eglise, et à celui des hommes saints et pieux ; comme, par exemple, certains exercices qui consistent à dire à Dieu qu'il se retire de nous, qu'il se tienne dans sa grandeur et nous laisse dans la petitesse, et *autres façons de parler*.

« Et quoique cela se puisse dire en passant, en esprit d'humilité, comme saint Pierre disait : *Recede a me, quia homo peccator sum* ; néanmoins faire de longues pratiques pour dire à Dieu qu'il se retire de nous, cela est contraire au sens de l'Eglise qui, en toutes ses oraisons, demande à Dieu qu'il s'approche et qu'il vienne à nous. Aussi, dit saint Augustin : Qu'est-ce qu'invoquer Dieu sinon l'appeler à soi ? *Quid est invocare Dominum, nisi in se vocare ?* » *Catéch. spir.*, t. I, V^e^ P., ch. III, p. 356.

S'offrir à la justice divine, pour endurer la possession diabolique et même pour souffrir les peines de l'enfer, n'est-ce pas, ou peu s'en faut, dire à Dieu qu'il se retire de nous, et ne serait-ce pas une pratique contraire au sens commun de l'Eglise et à celui des Saints ?

Les saints, — je me bornerai à en citer quelques-uns, contemporains de Marie des Vallées, — s'accordent à détourner les âmes de demander à Dieu des souffrances, surtout des souffrances spirituelles. Voici ce qu'on lit dans la *Vie* de la Bienheureuse Marie de l'Incarnation, carmélite : « Une religieuse lui ayant dit qu'il lui était venu en pensée de *demander* à Dieu *de faire son purgatoire* en ce monde, elle lui répartit : « Gardez-vous en bien ; que savons-nous si nous aurons la patience de tant endurer ? Il faut laisser cela en la disposition de Dieu. » Elle ajouta qu'elle avait vu une âme qui en sa vie avait demandé la même chose ; et se trouvant

1. Quand elle fut dénoncée comme sorcière au parlement de Rouen, elle se jugeait elle-même « en butte aux persécutions de tous les sorciers du pays ligués contre elle ; au reste avait-elle provoqué ces sortilèges en demandant à Dieu qu'il détournât sur elle seule tout le mal de tous les charmes jetés par les magiciens. Loin de leur en vouloir, elle réclamait sans cesse de nouvelles souffrances pour mériter du ciel leur pardon. » *Vie*, E. D., p. 18.

proche de mourir, elle endura des douleurs et des tourments si étranges qu'elle eut grande crainte de perdre patience. Cette personne lui dit alors : « Oh ! qu'il faut bien se garder « de demander à Dieu ce que j'ai fait ! Je vois bien maintenant « que je ne savais pas ce que je demandais ; Dieu connaît la « mesure de nos forces, et ce qu'il leur faut, afin de les élever « à lui. » Elle dit que cette âme était fort vertueuse et mourut bien ; mais que Dieu voulait montrer par là combien nous devons nous humilier et dépendre de lui en tout ; et que, s'il détrempe l'amertume de nos afflictions avec l'huile de quelques consolations sensibles, il ne le faut pas refuser, mais au contraire l'accepter, en le rapportant entièrement à lui. » (*Vie*, par André Duval, l. II, ch. XII.)

« Il arriva un jour à une jeune religieuse de lui dire qu'*elle désirait ne ressentir aucune consolation en ses exercices*, mais plutôt marcher au milieu des épines et des désolations, parce que cette voie était royale, divine et grandement méritoire. Cette bienheureuse la reprit, lui fit connaître sa faiblesse, qui n'avait pas encore besoin d'un si fort hiver, et lui montra qu'il est bon d'avoir des consolations et des ferveurs sensibles pour nous faire chercher Dieu plus ardemment. » (*Ibid.*),

Saint François de Sales donne les mêmes conseils. « Si la divine Providence permet qu'il vous arrive des afflictions ou mortifications, ne les refusez pas ; mais acceptez-les de bon cœur, amoureusement et tranquillement. Que si elle ne vous en envoie point, ou qu'elle ne permette pas qu'il vous en arrive, *ne les désirez point, ne les demandez point.* » (*Entretiens spirituels*, VI).

C'était aussi la direction de sainte Thérèse. Le 15 juin 1578, elle écrivait à Marie de Saint-Joseph : « Pour arriver à jouir, un jour, de notre divin Crucifié, il faut, vous le savez, porter la croix après lui. Il n'est pas néanmoins nécessaire, comme le prétend le P. Grégoire, de *demander à Dieu des souffrances ;* car il ne manque jamais d'en envoyer à ceux qu'il aime. »

Le 21 avril 1579, elle disait dans une lettre au P. Gratien : « J'ai souri quand vous me dites que vous désirez déjà de nouvelles tribulations. Pour l'amour de Dieu, laissez-là ce désir, puisque vous ne pouvez pas les supporter tout seul...[1] »

On dira peut-être que les tribulations désirées par Marie des Vallées étaient de telle nature qu'elle pouvait les supporter toute seule, avec la grâce de Dieu ; et que d'ailleurs,

1. Citations empruntées au P. Poulain. *Grâces d'oraison*, ch. XII.

d'après le P. Surin, et quoiqu'il ait dit des « dévotions qui consistent en extravagances », il y a « certaines voies et conduites fort hautes, où Dieu tient quelques âmes, *se les appropriant.* »

Sœur Marie n'aurait-elle pas été de ces âmes dont l'extravagance, au dire de Lacordaire, est « l'extravagance sublime qui fait la sainteté ? »

L'appropriation que Dieu se serait faite de la sainte de Coutances n'aurait-elle pas été la suite logique de grâces extraordinaires et particulièrement du fameux échange de sa volonté avec la volonté de Dieu[1] ?

La question vaut la peine d'être examinée.

* * *

Depuis sa grande épreuve — ensorcellement?... possession diabolique ?... maladie nerveuse? — Marie des Vallées ne cessait de prier Dieu qu'il l'acceptât en victime expiatoire... Un jour, l'ouvrage du P. Coton, intitulé *Intérieure occupation d'une âme dévote*, lui tomba entre les mains. Presque à l'ouverture du livre, elle y lut une prière qui lui sembla coïncider merveilleusement avec ses aspirations les plus intimes, et que bientôt elle récita tous les jours :

« Je sais à mes dépens et à mon grand dommage combien je suis préjudiciable à moi-même, et combien grande est ma fragilité : d'où j'ai toutes les occasions de craindre qu'à partir d'ici je ne fasse le contraire de ce que je viens de promettre. O Dieu tout-puissant et immuable, ayez pitié de votre frêle ouvrage ; étendez votre main forte et votre bras invincible pour secourir l'œuvre de vos doigts... Si ma volonté est requise, la voilà entre vos mains, je vous la donne et redonne irrévocablement. Et puisqu'il n'y a rien de mieux acquis que ce qui est donné, ô Dieu de mon cœur, commandez que le don qu'il vous a plu me faire de vous-même autorise celui que je vous fais de moi-même, et que cette donation soit tellement insinuée et insérée et registrée..., que, quand je le voudrais, elle ne puisse être révoquée, car telle est par votre grâce, la disposition de ma dernière volonté[2]. »

1. La vraie cause de sa possession, dit le P. Eudes, fut « la gloire de Dieu manifestée d'une manière extraordinaire par les souffrances et agonies de cette fille... et le dessein de Dieu sur elle pour la faire sa croix vivante et cacher par sa possession l'œuvre admirable qu'il opérait en elle... »

Toujours, pendant les exorcismes, les diables déclaraient qu'ils souhaiteraient fort sortir de son corps, y endurant de grandes souffrances, et que c'était Dieu qui les obligeait à rester. Dermenghem, p. 27.

2. C'est le *suscipe* de saint Ignace, avec insistance sur le don de la Volonté : « Sume et suscipe *voluntatem omnem...* »

« Fort belle prière et de grand style, remarque M. Bremond ; d'ailleurs une de ces prières à double sens, également propres aux simples chrétiens et aux mystiques[1], mais que Dieu n'exauce pleinement que pour ces derniers ! »

La sœur Marie, qui avait franchi rapidement les premières étapes de l'initiation mystique, en comprit-elle d'abord la mystérieuse portée ?

Pendant deux ans, elle la fit sienne, aspirant à l'idéal de perfection qui y est marqué, jusqu'à ce que la divine Bonté, dans une vision intellectuelle, lui déclarât que pour y arriver, il fallait « un échange total de sa volonté avec celle de Dieu ».

Echange total ! — se demande-t-elle. « Mais si d'aventure la divine volonté, qui désormais disposera de moi, s'avisait de m'interdire l'unique joie que je connaisse, la réception de l'Eucharistie ?... »

Et elle se répond : « la sainte Communion est Dieu ; la sainte volonté est Dieu aussi[2]. Quand je communierais tous les jours, je puis encore pécher ; si ma propre volonté est anéantie et que celle de Dieu soit mise en la place, je ne l'offenserai plus... C'est pourquoi je renonce de tout mon cœur à ma propre volonté... » Comme elle persévérait en cette résolution, dans le but d'éviter toute sorte de péché, la divine volonté ...s'empara tellement de la sienne, que pendant près de quarante ans, elle ne se porta à rien, et ne fit rien que

1 Il n'est pas probable que le P. Coton ait eu en vue les mystiques : son livre, comme l'*Introduction à la vie dévote*, est pour l'ensemble des chrétiens, cf. t. II, pp. 94-98

2. Benoît de Canfeld, insiste longuement sur cette identification au début de la troisième partie de sa *Reigle de perfection*. « La volonté essentielle de Dieu est Dieu même et son essence. Car cette volonté étant en Dieu, il s'ensuit qu'elle soit Dieu, puisqu'en Dieu il n'y a que Dieu. Car s'il y avait autre chose que luy, il y aurait quelque imperfection en luy, toutes choses étant imparfaites qui ne sont luy... Il ne serait *purus actus*, etc. » Suivent cinq pages de démonstrations et de comparaisons, 279-284.

La divine volonté, Dieu lui-même est-il véritablement à la base de cette impuissance à communier ? « D'où vint à Marie des Vallées cette idée, qui semblait en contradiction avec la loi commune des chrétiens ? Etait-ce un raisonnement inconscient ne venant que d'elle-même, ou réellement Dieu voulait-il l'*excommunier* à la lettre, en tant que victime émissaire symboliquement identifiée au péché, que l'expiation détruisait en elle ; de même que le Christ, *fait péché* rachète le monde par sa Passion ? Dans les deux cas d'ailleurs sa bonne foi est incontestable, et la réalité de son échange, l'authenticité de son état mystique, de son accession à l'union transformante, restent entières. Les mystiques les plus hauts peuvent se tromper, comme tous les autres hommes, et ne pas toujours discerner nettement ce qui vient de Dieu et ce qui vient de leur propre inconscient. Nous ne sommes pas obligés d'accepter en bloc et rigoureusement tout ce qu'ils rapportent de leurs expériences, si difficiles à exprimer ; mais cela n'empêche en rien la vérité essentielle, l'efficacité merveilleuse de leur *esprit*. » É. Dermenghem, p. 42.

par l'impulsion de cette volonté supérieure. Il en fut de même de la sainte communion dont elle fut privée pendant de très longues années. Elle faisait tout ce que son évêque et ses directeurs lui prescrivaient pour se mettre en état de jouir de cette grâce, mais les démons l'en empêchaient, ainsi qu'ils furent forcés de l'avouer dans les exorcismes, au cours desquels ils confessèrent qu'ils ne pouvaient obéir et qu'il y avait ordre exprès de Dieu[1]. »

... « Nous avons de la peine, dirai-je avec M. Bremond, à voir Dieu si désireux d'enlever à une chrétienne le moyen de remplir le devoir pascal; plus de peine encore à comprendre que, pour obtenir ce pauvre trophée d'une trop facile victoire, il eût recours aux offices du démon. »

... Et nous nous demandons avec lui, « si dans toute cette histoire étrange et triste, il n'y eût pas beaucoup plus de neurasthénie et d'illusion, que d'intervention diabolique?[2] »

Marie des Vallées, malgré sa grande vertu, que seuls les jansénistes ont mise en question, n'avait-elle pas trop d'appétit pour « ces viandes singulières » qui, au dire de Surin, « mettent en danger la santé » ?...

Viande singulière vraiment son désir maladif de l'enfer, si apostolique qu'en fût le motif: viande singulière, ce pacte où elle échange sa volonté avec la volonté divine, et qui fut

1. L'abbé Adam, historien de Marie des Vallées, p. 73.

On nous assure que « la biographie de Marie des Vallées par le défunt abbé Adam est à refaire ». Il ne suffirait pas non plus « pour s'en faire une idée convenable, de lire le chapitre qui lui est consacré dans le tome III de l'*Histoire littéraire du sentiment religieux*, ou l'esquisse gracieuse et sympathique de M. Dermenghem... Les documents sont si nombreux, si divergents qu'il y faut apporter un puissant esprit de critique. »

Tous ceux pui s'intéressent à la sainte de Coutances espèrent que M. Lévesque de qui sont ces remarques ne tardera pas à faire preuve de ce « puissant esprit ». La réfutation qu'il a essayée dans la *Revue apologétique* de février 1828, de l'article du P. de Sinéty laisse toujours sans réponse bien des points d'interrogation. Je dirai la même chose des articles signés D. B. dans *Les Saints Cœurs de Jésus et Marie*, revue mensuelle destinée aux amis de saint Jean Eudes, novembre 1927 et février 1928.

De vigoureuses affirmations s'y joignent à des indignations généreuses... Mais je ne crois pas qu'on puisse dire : *Facit indignatio lucem* ! La lumière viendra-t-elle de la publication partielle du fameux manuscrit de Québec, que ces MM. opposent sans cesse aux critiques qui ne partagent pas leur sentiment ?

2. « État passif, nous disent ses avocats (état passif de trente-cinq années!) et je le dis avec eux, ajoute M. Bremond. Mais l'état passif entraîne-t-il d'ordinaire cette dépossession absolue, définitive, cet échange « total » comme disait Marie des Vallées, et qui, bon gré mal gré, ressemble d'assez près à la passivité, à l'impeccabilité des faux mystiques? Sommes-nous téméraires d'entrevoir dans la théologie informulée de cette femme une tendance confuse soit à l'illuminisme soit au quiétisme? » (*École française*, p. 615).

Mais encore une fois n'avait-elle pas été à trop bonne (?) école en faisant de la *Reigle de perfection* son livre de chevet?

pour elle l'occasion de si rudes et si longues épreuves !

Toujours est-il que « lorsqu'elle eut renoncé à cet échange, par ordre de ses directeurs. et qu'elle fut persuadée que recevoir ou non la communion dépendait uniquement d'elle-même, elle put communier avec autant de facilité qu'avant ses crises. N'aurait-il pas mieux valu commencer par là »?[1]

L'échange de volonté dont il est question dans toute cette histoire a été ainsi expliqué par saint Jean Eudes : « Cet échange n'est pas physique ou naturel, mais moral ou spirituel; je veux dire que la volonté de Sœur Marie n'a pas été détruite en sa nature et en son essence, mais qu'elle est comme morte en son usage, en ses fonctions et en sa conduite ; c'est-à-dire que la Sœur Marie n'agit point et ne se conduit point par son propre esprit et par sa volonté, mais qu'elle est possédée, animée et dirigée par la divine volonté. » *Vie du Bienheureux*, appendice, note VIII.

A propos de l'impeccabilité de Sœur Marie, après son échange, le P. Eudes n'assure pas qu'elle n'ait point péché, au moins véniellement... Il dit que quand elle aurait été impeccable, elle n'aurait pas laissé de mériter, de même que le Sauveur a mérité, étant impeccable; et qu'elle aurait du moins mérité dans la libre acceptation qu'elle avait faite, au moment de son échange, de tout ce qui lui devait arriver.

Quant aux membres de la Compagnie de Jésus qui sont signalés comme ayant parlé avantageusement de la mystique coutançaise au XVII^e^ siècle, on aimerait à voir fournir une critique nuancée de leurs témoignages.

Le P. Coton, assure Boudon, « conçut d'elle une si grande estime, qu'il résolut de faire tous les ans un voyage en Basse-Normandie, pour avoir l'occasion de la voir ».

Voilà bien l'histoire à la façon de Boudon ! cf. tome I, p. 373.

A quoi se résument en somme les relations du P. Coton avec Marie des Vallées ?

Il ne la vit qu'une seule fois, en passant, en 1625, dix-sept ans avant qu'elle connût le P. Eudes, presqu'au début de ses voies extraordinaires. Il l'encouragea et l'invita à se montrer prudente. « Craignez toujours d'être trompée, mais ne

1. *École française*, p. 619. « Si personne n'avait pris au sérieux ni la possession de Marie des Vallées, ni ses visions symboliques, il est assez à croire que sa docilité vertueuse et son bon sens naturel l'auraient remise dans la voie commune. Elle avait des prédispositions à ces délires : ses directeurs, les autorités ecclésiastiques, aussi abusées qu'elle, les ont entretenues à leur insçient. Personne n'est coupable que d'une excessive crédulité, et voilà qui ne doit scandaliser ni chagriner personne. L'Eglise a toujours eu la suprême sagesse de ne garantir aucune révélation particulière, et seule une singulière ignorance de la théologie a pu quelquefois le faire oublier ». P. de Sinéty, *ibid.*, p. 153.

dites pas de parti-pris que vous l'êtes. » Il quitta Coutances, promettant de revenir, mais mourut quelques mois après... D'Alençon où il passait, il écrivit à sa « très chère et honorée sœur », la priant de demander « au Cœur de Jésus-Christ, fournaise de toute dilection, l'accomplissement de ses saints désirs ». « Priez, conclut-il, pour celui qui est tout vôtre en votre Tout. »

Pendant un carême qu'il prêcha à Coutances, le P. Saint-Jure admira, lui aussi, les vertus de sœur Marie. Il ne s'ensuit pas qu'il ait admiré ou approuvé toutes ses pratiques. Bien que Marie des Vallées fût encore de ce monde quand il écrivit la vie de M. de Renty, il aurait pu, semble-t-il, y faire allusion dans le chapitre où il parle de la grâce de ce saint homme « pour aider en particulier quelques âmes choisies ». Il n'en dit rien[1].

Le P. de Lezeau, qui, comme Saint-Jure, fut recteur du collège d'Alençon « confessait ingénuement que le doigt de Dieu avait beaucoup de part [en la vie de sœur Marie], et assurait qu'elle était fille de grande et héroïque vertu[2]. »

1. L'auteur des articles D. B. de la Revue « destinée aux amis de saint Jean Eudes » écrit (nov. 1927, p. 326) qu'à l'époque où Marie des Vallées fit l'échange de sa volonté avec la volonté divine, « elle suivait simplement la direction du P. Saint-Jure et du P. Coton, lesquels l'approuvent pleinement et la maintiennent dans sa voie, si extraordinaire qu'elle puisse être, 1623-1625 ».

Il semble que la direction des PP. Coton et Saint-Jure, si l'on peut appeler direction un avis donné en passant, vint longtemps après « l'échange des volontés ». Suivant M. Dermenghem, cet échange se fit vers 1616 (p. 38) ; et c'est seulement en 1625, nous l'avons dit, que le P. Coton rencontra à Coutances Marie des Vallées.

La rencontre avec le P. Saint-Jure avait eu lieu un peu plus tôt. « Mgr Bourgoing la lui confia pour l'examiner, quelques mois avant (qu'elle ne vit le P. Coton). Tous les deux affirment « qu'il n'y a aucune illusion »... que Marie des Vallées est une fille de Dieu, une fille de haute vertu ». D. B., *ibid.*, février 1928, p. 42.

Affirment-ils pour autant que « la possession est réelle » ? Dans le manuscrit 11944 de la Bibliothèque nationale, il n'y a pas un mot de cela. Le P. Coton rassure Marie sur l'état de sa conscience, en lui disant que les « tromperies » dont elle se dit affligée sont « de bonnes tromperies. » « Il a recours à ses prières ainsi que le P. Saint-Jure, qui ayant constaté leur efficacité, a dit plusieurs années après qu'il ne voulait point d'autres marques de la sainteté de la sœur »... C'est tout. Le manuscrit de Québec dit-il autre chose ?

2. Le manuscrit 11944 dit simplement que le « Révérend Père avait grande estime pour elle », estime pour sa vertu sans doute, mais aussi pour ses qualités naturelles, et c'est cela surtout qui ressort de la page 309 du manuscrit. « Un docteur l'ayant priée de savoir de Notre-Seigneur ce qu'il fallait faire pour étudier chrétiennement, Il lui commanda de lui dire ce qui suit : L'étude est très bonne et sainte d'elle-même, mais pour contenir cette lumière que Dieu donne par le moyen de la science, il faut la mettre comme un flambeau qu'on voudrait garantir du vent, dans la lanterne de la vraie humilité, etc... »

Et saint Jean Eudes ajoute, d'après le manuscrit qui résume son récit :

Seuls les jansénistes et les adversaires du P. Eudes prétendirent le contraire!

Fut-il plus explicite le témoignage que, d'après M. Lévesque, rendirent à Marie des Vallées, les Pères Le Boucher, Hayneufve, Pintereau, Dinet, Brisacier, Niquet, Collet et Regneaut?...

Sur quelle période de sa vie, ou sur quels faits particuliers ce témoignage a-t-il porté?...

Le cas de la sainte de Coutances est complexe comme celui du P. Surin, très sainte âme lui aussi. Chez lui, durant la possession et l'obsession diabolique qui le tourmenta pendant plus de vingt-cinq ans, tout ne fut pas exagération maladive ou folie. Au plus fort de ses crises, il fut « défendu devant tous et contre tous par le Supérieur de Saintes, qui soutenait que son état n'était qu'une épreuve de Dieu par les opérations des démons, que ce mal passerait, etc. » *Hist. des Urs.*, liv. II, ch. I.

Toutefois, en attendant que le mal passât, le pauvre Père, ainsi qu'il l'avouait lui-même, fut trop souvent le jouet d'imaginations étranges, tenant plus ou moins à l'obsession et donnant l'impression d'un esprit lamentablement déséquilibré, « Le démon me portait, dit-il, à ne prendre aucune mesure. » *Ibid.*, liv. IV, ch. XI.

Malgré son admirable humilité et sa joie héroïque de passer pour insensé et de porter ainsi les livrées de Jésus-Christ, on se figure assez difficilement que sa cause de béatification puisse jamais être introduite[1].

Si, comme d'aucuns semblent l'espérer, celle de Marie des Vallées venait à l'être, on peut prédire, sans être prophète, que l'avocat du diable aurait beau jeu!

« Cette narration m'a été faite par le R. P. de Lezeau, l'an 1656, proche d'Alençon où il était pour lors recteur... Il était encore ravi, car il assure qu'elle disait cela de si naturelle façon, avec tant de grâce et avec des gestes de la main si agréables que l'impression lui était restée fort dans l'esprit. Le Révérend Père avait grande estime pour elle ».

1. Le P. Marcel Bouix n'est pas de cet avis. « En présence d'une si sainte vie, a-t-il écrit, et de ces paroles de l'archidiacre d'Evreux, M. Boudon : « Ah! Dieu! quel saint! et quelle merveille et quel miracle parmi les saints! » n'est-on pas autorisé à se demander s'il n'entrerait pas dans les desseins de Dieu de glorifier un homme qui l'a tant glorifié sur la terre, et dont les écrits ne cesseront de le glorifier jusqu'à la fin des siècles? » Préface du *Traité inédit de l'amour de Dieu*, XII.

APPENDICE V

DE LA PLACE A DONNER A LA CHARITÉ DANS NOTRE VIE SPIRITUELLE

Ces pages sont empruntées à un remarquable article du P. Guy de Broglie, professeur de théologie à l'Institut Catholique de Paris [1]. Sans viser directement la théorie bérullienne de l'adoration prenant le pas sur la charité, il en fait une critique très nuancée et apodictique.

Après avoir réfuté une première conception inexacte de l'idéal chrétien : « donner le pas au souci (négatif) de ne pas offenser Dieu sur le souci (positif) de lui plaire » [2], il en vient à « une autre erreur, bien répandue aussi, et peut-être moins aisée à démasquer : elle consiste à se définir la vie chrétienne par une caractéristique, positive cette fois, mais tout à fait insuffisante. On se la représente uniquement comme un hommage continuel de respect et d'obéissance rendu à la divine Majesté. — Certes, cette attestation constante de notre dépendance, inspirée par un esprit de haute et souveraine justice, est chose excellente en elle-même ; mais envisager toute la vie chrétienne premièrement et principalement sous cet aspect, c'est en somme, donner à la vertu morale de *reli-*

1. Bulletin de l'*Union apostolique*, octobre 1924.

2. « Au fond, écrit le distingué professeur, les bonnes âmes qui pensent concevoir ainsi la tendance fondamentale de la vie chrétienne ressemblent à des gens qui voudraient définir l'alpinisme comme « l'art d'éviter les accidents de montagnes ». Définition inepte : car s'il est certain qu'éviter les accidents est une *condition indispensable* que le bon alpiniste doit remplir, il ne suit pas du tout que ce soit là le *but propre* de son art. Si l'alpiniste ne se proposait que cela, le meilleur moyen d'être alpiniste serait encore de se tenir prudemment au coin du feu. Mais le but, l'unique but, visé par l'alpiniste est tout autre : c'est de gravir les sommets.

« Il faut raisonner de même sur la vie chrétienne. Si vraiment elle devait viser comme son but *l'absence de péché*, on serait logique en concluant qu'il suffit au bon chrétien de passer ses journées entières à dormir et à jouer au loto... Mais en réalité dans la vie chrétienne comme dans l'alpinisme, éviter la chute n'est pas un but ; c'est seulement une condition à remplir. Le but à poursuivre est positif : il s'agit de conquérir ce sommet qui s'appelle *l'union de cœur avec Dieu*. »

gion la place qui reviendrait en droit à la vertu théologale de *charité*. Or, il faut se souvenir que, si ces vertus sont toutes deux indispensables, et ne peuvent même exister l'une sans l'autre, leurs objets sont cependant distincts, et diffèrent en excellence.

A quoi nous pousse la vertu de religion ? — A exprimer à Dieu par nos actes que nous reconnaissons notre dépendance de créatures, à nous maintenir en face de Lui à l'humble place qui nous revient, et, pour tout dire en un mot, à *marquer les distances* entre Lui et nous. Le bien que cette vertu veut et poursuit, c'est donc, en somme, une certaine splendeur d'ordre à réaliser dans la création par l'attestation du domaine de Dieu. Cet ordre à réaliser ainsi est sans doute un grand bien ; mais, en fin de compte, c'est un bien fini et créé.

Si, par contre, nous demandons à la vertu de charité de nous dire ce qu'elle veut, elle nous répondra, d'un mot : « Je veux le Bien divin, le Bien qui est Dieu-même. Je le veux à Dieu d'abord : et c'est pourquoi je me réjouis sans mesure de sa perfection infinie. Je me le veux à moi-même ; et c'est pourquoi je soupire vers la béatitude éternelle. Je le veux à mes frères ; et c'est pourquoi je brûle du zèle des âmes.

On le voit, la charité ouvre notre cœur au vouloir du souverain Bien, tandis que la religion ne nous fait vouloir qu'un bien limité. C'est pourquoi la vertu de charité l'emporte sur la vertu de religion, autant que Dieu l'emporte sur la créature ; et par suite il appartient à la charité de commander, de régner en nous, tandis que la religion doit rester son humble servante. Non pas qu'il ne faille mettre et soutenir en tous nos actes cet ordre, cette juste soumission au Créateur que nous impose notre condition de créatures. Mais il faut nous souvenir, en le faisant, qu'au delà de ce bien même notre cœur en désire un autre ; et que si nous nous plions ainsi aux préceptes du Maître, comme d'ailleurs à toutes les autres formes de bien que notre nature nous prescrit, c'est pour que, nous conformant toujours davantage au Bien suprême par tant de vertus particulières, nous finissions par nous y unir tout à fait dans cette possession de Dieu qui est la consommation de toutes les vertus.

Au contraire, laisser comme au second plan cet élan spontané vers le Bien divin, ce simple ravissement où nous jette le spectacle de la Bonté infinie, vouloir motiver premièrement tous nos actes — et peut-être notre amour lui-même par l'hommage et l'obéissance qu'une créature doit, en toute justice, à Celui qui *l'a faite*, ce serait intervertir de la plus déplorable manière la vraie hiérarchie des vertus.

« Il ne peut pas s'agir de décrier le moins du monde ce respect de Dieu, ce souci de lui obéir et de lui rendre hommage, auquel la vertu de religion nous incline, — comme si notre amour de Dieu devait mieux s'accommoder de je ne sais quel inconvenant sans-gêne dans nos rapports avec Lui. Il importe au contraire (surtout à une époque comme la nôtre où la notion même du respect tend à s'obnubiler partout), d'inculquer fortement aux âmes le respect de Dieu. Jamais ce respect ne sera assez grand ; et même il est sûr que nous n'aimerons Dieu que dans la mesure exacte où nous le respecterons. Mais, s'il ne faut jamais *limiter* dans une âme le respect de Dieu, il faut par contre toujours *ordonner en elle ce respect à l'amour*. Il faut lui faire entendre que, si elle doit marquer ainsi, avec un saint tremblement, la distance qui la sépare de son Seigneur, c'est afin que, soulignant pour ainsi dire par ce tremblement même la grandeur divine, elle comprenne d'autant mieux l'immensité du bienfait que ce Dieu lui prépare en se promettant à elle ; et qu'ainsi elle s'élance vers ce Bien suprême dans un plus puissant mouvement de charité, suivant la pente la plus intime et la plus spontanée de son cœur... Comme le travail de notre sanctification serait plus sûr et plus doux si... Dieu nous apparaissait toujours, non pas seulement comme le Maître devant qui nous nous prosternons, mais aussi et d'abord, comme le Dieu qui nous séduit !... »

APPENDICE VI

COURTE RÉPONSE A TROIS ATTAQUES DE M. BREMOND

DANS SA BROCHURE

Le R. P. F. Cavallera et la philosophie de la prière.

(Bloud et Gay, juillet 1928[1].)

Je me suis, paraît-il, « crevé les yeux », en essayant de « *minimiser* le conflit trois fois séculaire » entre l'école Lallemant et les *ascéticistes* de la Compagnie !... « C'est un fait incontestable, dit M. Bremond, que la doctrine spirituelle de cette école a toujours été combattue par eux, et, parfois, avec assez de violence... Unanimité foncière, a-t-on dit, à quelques nuances près[2]. Autant nier la rivalité de la Couronne et du Parlement. Oui ou non, la doctrine d'Alvarez (Balthazar), *qui est celle de Lallemant*, a-t-elle été solennellement condamnée par le général Mercurian ? Oui ou non, le P. Surin a-t-il été rappelé par le général Vitelleschi à la « voie « royale » de l'oraison pratique ? « Chez nous, disait en 1900 à M. le chanoine Saudreau, un grave et savant théologien de la Compagnie, chez nous, les Pères Lallemant et Surin sont disqualifiés. »

1. Au moment où s'achève l'impression de ce tome III, on me communique cette brochure où M. Bremond me prend à partie : j'y réponds hâtivement pour ce qui me concerne.

2. R. P. Pottier, le *P. L. Lallemant et les grands spirituels de son temps*, I, Paris, 1927. Ce renvoi est de M. Bremond. Voilà les lecteurs bien renseignés ! Le critique aurait au moins pu leur signaler le chapitre consacré à Rodriguez et spécialement les pages 292 et 293, où j'écris : « Après cela, qu'entre Rodriguez et Lallemant, il y ait des divergences de détail, je l'accorde volontiers — divergences de tendances et de méthodes, plus que divergences d'écoles ou de doctrines. Dans les *Etudes* (20 janvier 1921) le P. L. de Grandmaison explique fort bien comment deux tendances,

Comment M. Bremond a-t-il pu poser ces *oui ou non*, sans se rappeler qu'il y avait lui-même répondu, et dans le même sens que nous, il y a huit ans à peine ? A la page 32 de sa brochure, il parle mélancoliquement de sa « vieillesse, hélas ! pervertie ! » — Pour continuer d'être « gentil » et ne pas renoncer à « ma manière aimable », biffons ce vilain dernier mot et mettons « fatiguée » à la place. — Monsieur l'Académicien, on perd la mémoire à notre âge ! Permettez-moi de vous la rafraîchir, et de vous citer deux pages de l'*École du P. Lallemant*.

I. — Sa doctrine, prétendez-vous en juillet 1928, a été solennellement condamnée par Mercurian, avec celle d'Alvarez (p. 55). Or, voici ce que vous imprimiez en 1920 : « *La doctrine spirituelle* de Lallemant défie la critique. On ne l'a jamais suspectée... Jésuite, et plus fidèle que personne aux leçons de saint Ignace, Lallemant a toujours gardé une autorité devant laquelle tout le monde s'incline...[1] » — Oui, tout le monde, même les Supérieurs de la Compagnie, « qui ont soumis le livre édité par Champion à une censure plus que rigoureuse »[2]. « Ils ont bien connu l'exceptionnelle valeur du P. Lallemant. Les hautes charges qui lui furent confiées le montrent assez[3]. » « S'ils refusent de s'identifier avec lui et son école, ce n'est pas qu'ils les désavouent, de beaucoup s'en faut ; sans les encourager très activement, ils n'ont pas essayé de les disputer à la grâce, et ils les ont approuvés[4]. »

Oui ou non, la *doctrine spirituelle* a-t-elle été « condamnée solennellement » ? Qui a raison, du Bremond de 1920 ou du Bremond de 1928 ?

II. — C'est toujours le Bremond de 1920 qui remet à sa place, avec sévérité, comme il convient, le jésuite angevin qualifié par lui en 1928 de « grave et savant théologien »,

notablement distinctes ont pu diviser les auteurs de la Compagnie de Jésus. Pas de contradiction, mais enseignement à deux degrés. Le degré supérieur étant réservé aux élus de la grâce, l'autre se contente de former aux vertus solides ces âmes, très méritantes parfois, qui, pour diverses raisons, ne peuvent s'élever à la contemplation. Ici et là les principes, les règles pratiques s'accordent, car ils sont puisés à la même source, dans les mêmes *Exercices*...

M. Bremond ne s'est-il pas rangé lui-même à cette explication ? « J'ai eu tort, avoue-t-il, si j'ai trop opposé ces deux méthodes : il suffit de les distinguer. » *Ibid.* p., 266.

Est-ce que je ne les aurais pas distinguées ? C'est à se demander si M. Bremond a pris la peine de lire les théories qu'il attaque.

1. L'*École du P. Lallemant*, p. 64.

2. *Ibid.*, p. 4.

3. *Ibid.*, p. 9.

4. *Ibid.*, p. 11.

parce que, en 1928, il a besoin, pour en gonfler sa thèse, d'un de ses propos jugé jadis « indécent ». Voici tout le passage : n'est-il pas la réponse la plus piquante et la plus topique aux procédés *antiascétistes* du docte Académicien ? « Sur l'attitude des jésuites modernes à l'endroit des PP. Lallemant et Surin, M. le chanoine Saudreau rapporte ce curieux témoignage : « Je possède, écrit-il, une note qui me fut donnée en 1900 par un savant théologien, le R. P. Ory, jésuite[1], dans laquelle il me disait qu'un directeur qui encouragerait le désir de la contemplation « engagerait certainement sa conscience »... Il ajoutait cette affirmation qui, je le crois bien, était alors exagérée et qui, en tout cas, ne serait plus exacte aujourd'hui : « Chez nous, les PP. Lallemant et Surin sont disqualifiés. » A. Saudreau. *Revue du Clergé français*. 1er août 1917.

« Je dois ajouter, poursuit M. Bremond, que, pour ma part, ayant rencontré beaucoup de jésuites, je n'ai jamais rien entendu de leur bouche qui ressemblât, même de loin, à cette boutade indécente. J'ai connu, entre autres, un jésuite éminent à qui les Supérieurs de l'Ordre avaient confié la direction des jeunes religieux de sa province. Or, celui-ci ne parlait des PP. Lallemant et Surin qu'avec la plus grande vénération[2]. »

Oui ou non, le Bremond de 1920 se serait-il « crevé les yeux » en essayant alors de « *minimiser* un conflit trois fois séculaire » ? Et devant ces contradictions flagrantes, le Bremond de 1928 va-t-il murmurer de nouveau : « Qu'y a-t-il là dont puisse rougir ma vieillesse, hélas ! pervertie ? »

III. — Je dois à ce dernier une troisième réponse au sujet de l'approbation — je dis mal, « de l'admiration, de la reconnaissance éperdues » que j'aurais témoignées à M. Francis Vincent pour « son maître ouvrage », *Saint François de Sales, directeur d'âmes*.

A l'expression loyale de mes sentiments je n'ai rien à retrancher. Pourquoi donc M. Bremond a-t-il supprimé, lui, pour leur substituer une vague et fade formule de son cru, les paroles les plus significatives de mes humbles félicitations ? « Non, Monsieur, je n'ai pas dit que je regrettais de n'être pas « qualifié pour remercier » M. l'abbé Vincent, « au

1. Le P. Ory entra dans la Compagnie à l'âge de quarante ans. Docteur en théologie, il ne fut aucunement initié à la vie des scolasticats ; n'ayant jamais été en charge, il était l'homme du monde le moins qualifié pour exprimer un jugement au nom de la Compagnie, sur telle ou telle spiritualité. Comment des prêtres sérieux ont-ils pu faire état d'une des boutades dont il était coutumier et la monter en épingle ?

2. *Ibid.*, p. 158.

nom de la Compagnie de Jésus ». Comme vous le faites souvent, vous avez coupé la citation à l'endroit où elle n'a pas son sens vrai et complet. Il ne s'agit pas de remerciements, visant, comme vous voulez le faire croire, ce que vous appelez « le dogme central de la philosophie singulière d'*Asceticus*, le microbe peint en rouge de l'*ascéticisme* » ; — ils visent, ces remerciements, « la sympathie que M. Vincent ne cesse de témoigner à la Compagnie de Jésus ».

« Son maître ouvrage, ai-je ajouté, est une des meilleures réponses qui puisse être faite », non pas, comme vous vous plaisez à me le faire dire, « à ceux qui méconnaissent le vrai visage des jésuites », mais « aux calomnies haineuses des Recalde de tous les temps ».

Là où il s'agit de sympathie et de cordialité, vous insinuez une approbation sans réticence donnée à une doctrine, à toute une doctrine. Est-ce de bonne guerre ?

Je suppose que M. Vincent vienne me dire : « Dans les Préfaces de vos volumes vous avez été prodigue d'encens à l'égard de M. Bremond bien plus qu'avec moi : pour moi quelques grains, pour lui de pleines cassolettes (pp. VI, VII, etc., t. II).

« Alors, quoique vous disiez, vous faites vôtres toutes ses thèses ! Il y a un microbe surtout qu'on retrouve en tous ses livres, pétulant, étincelant, peint en rouge, en vert, en violet, en indigo, le microbe du quiétisme. Donc vous êtes, comme lui, un disciple de Mme Guyon ! un *quiéticiste !* »

— A ce raisonnement, que répondrait M. Bremond ? Sophisme ! *ignorantia elenchi ! Non causa pro causâ ?*

— C'est précisément la sophistication où il est tombé en me prêtant une reconnaissance éperdue pour toutes les thèses de M. Vincent !

« Vous avez appelé son livre « un maître ouvrage », me crie-t-il ! Donc vous n'avez pas vu qu'entre la spiritualité de Lallemant et celle de M. Vincent il y a un abîme ! Donc tout votre volume, ayant pour objet de prouver que j'ai mal compris cette grande école mystique, n'a aucune valeur ! Donc me voici du coup rassuré [1]. »

Quel optimisme ! et quelle logique !!... En tout cas, pour que la discussion se poursuive entre nous, non seulement « de manière aimable » mais de manière sérieuse, que M. l'Académicien daigne au moins lire les écrits qu'il prétend réfuter. Ainsi, dans mon tome II, il trouvera non seulement un appendice de 25 pages consacré à la critique de « l'*agendo contra* de saint Ignace et de l'*agendo supra* de saint Fran-

1. P. 66.

çois de Sales », mais plus de dix endroits où je croise courtoisement le fer avec M. Vincent ; il verra si j'ai pour « le microbe peint en rouge » une reconnaissance éperdue !

Quant aux microbes bremondiens que j'ai essayé de faire voir à l'œil nu dans mon IIIe tome, il faudra sans nul doute pour les réhabiliter une nouvelle brochure bleue, à laquelle je promets toute ma sympathique attention.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES

A

Abelly, 214, 215, 218, 225, 227.
Acarie (Mme), 120, 122.
Adam (Abbé), 325.
Alençon (Edouard d'), O. M., 305.
Alphonse de Liguori (St), 288.
Alvarès (Balthazar), S. J., 314.
Alvarez de Paz, S. J., 25, 34 à 46, 54, 190, 191, 192, 206, 314.
Ambroise (St), 270.
Amelote, Orat., 76, 150, 237.
Anne de Beauvais, 186.
Anne de Jésus, 121, 122.
Arnaud, 243.
Augustin (St), 229.
Avrigny (P. d'), 306.

B

Bagot (S. J.), 213.
Bainvel (J.-V.), S. J., 153, 157, 160, 175, 176, 190, 195, 201, 206, 207, 212.
Baïus, 252, 289.
Baker (Dom A.), 314.
Barbanson, 314.
Barry (P. de), S. J., 182, 187.
Beaucousin (Dom), 105, 107, 110, 303, 305, 314.
Bellarmin (Robert), 292, 299.
Benoît (St), 228.
Benoît de Canfeld, O. M., 58, 105, 107, 109, 112, 303, 304 à 315, 318, 319, 324.
Bernard (St), 167, 199.
Bernard (F.-N.), 179.
Bernardin de Sienne (St), 160.
Bernières-Louvigny (Mr de), 213.
Bertin, 131.
Bérulle (Cal de), très souvent.
Binet (Etienne), S. J., 80, 272, 274, 279, 280, 281, 283, 286.
Bonald (Vte de), 144.
Bonaventure (St), 174, 175, 205.
Bossuet, 4, 6, 7, 8, 57, 140, 143, 302, 306, 308.
Botterel Orat., 129.
Boudon (Mr), 6, 213, 326, 328.
Bouix (Marcel), S. J., 328.
Boulay (D.), Éud., 134, 138, 154, 161.
Bourgoing, Orat., 5, 7, 8, 56, 60, 76, 104, 106, 121, 126, 134, 140, 149, 154, 161, 215, 232, 263, 266, 303.
Bremond (Abbé H.), très souvent.
Briroy (Msr de), 316.
Brisacier, S. J., 328.
Broglie (Guy de), S. J., Append. V, 329-331.
Brou (A.), S. J., 17.
Brucker (J.), S. J., 128.
Bruneteau (E.), 113.
Bruno (V.), S. J., 24, 179.

C

Canisius (St Pierre), 182, 187.
Caraccioli, 84.
Cassien, 41, 299.
Catherine de Sienne (Ste), 205.
Catherine de St Bernard, 313. 313.
Cavallera (F.), S. J., 18, 31, 147, 262, 265, 270, 284.
Chantal (Ste J. de), 230.
Champion, S. J., 63, 68, 231.
Climaque (St Jean), 270.
Collet, S. J., 328.
Condren, Orat., 21, 56, 73, 76, 150, 154, 226, 232, 234, 235, 237, 239, 240, 244, 248, 254, 255, 264, 270.
Cospéan (Mr), 130, 138.
Coste, 215.
Coton, S. J., 78, 80, 130, 137, 177, 217, 283, 293, 299, 323, 324, 326, 327.
Crasset, S. J., 190.
Cressy (Serenus), O. S. B., 314.
Croix (de la), S. J., 217.
Cyrille (St), 41.

D

Damascène (St Jean), 299.
Damien (St Pierre), 199.
Daniel (Antoine), S. J., 79.
Dermenghem (E.), 305, 317, 318, 319, 320, 323, 324, 325.
Deschamps (Thomas), 309, 312, 318, 320.
Dominique (St), 288.
Doncœur (Paul), S. J., 117.
Duval (André), 106, 292, 304, 322.

E

Elzéar (St), 205.
Eudes (St Jean), 4, 73, 131, 133, 153, 154, 155, 157, 160, 169, 182, 186, 208, 211, 213, 232, 234, 239, 264, 270, 296, 317, 323, 325, 326, 327, 328.
Eusèbe de Césarée, 41.

F

Faber (P.), Orat., 251.
Faillon, S. S., 242, 243, 245, 247, 254.
Fénelon, 6, 17, 140, 308, 312.
Fouqueray (H.), S. J., 179.
François d'Assise (St), 205, 234.
François de Borgia (St), 26.
François de Sales (St), 17, 107, 141, 149, 194, 219, 226, 227, 229, 257, 263, 268, 288, 291, 299, 305, 314, 318, 322.

G

Galliffet, S. J., 190.
Garasse, S. J., 135.
Gard (Martin du), 13.
Gaudier ou Le Gaudier, S. J., 14, 25, 26 à 34, 46, 48, 54, 80.
Gertrude (Ste), 183, 186, 205, 320.
Ginhac (Vable P.), S. J., 249.
Giraud (P. de la Salette), 296.
Gondi (Emmanuel de), 215, 216.
Gosselin, S. S., 306.
Gratien, O. P., 322.
Grégoire (St), 225.
Grenade (Louis de), O. P., 142.
Grignon de Montfort (Bx), 133, 234.
Guibert (P. de), S. J., 227.
Guigues (Dom), 299.
Guilloré, S. J., 19. *256 à 288.*
Guyon (Mme), 107, 109, 291, 301, 306, 308.

H

Harent (Steph.), S. J., 141.
Harphius, 314.
Hayneufve, S. J., 20, 80, 195, 266, 328.
Houssaye (Abbé), 5, 6, 7, 9, 10, 53, 85, 103, 106, 126, 127, 128, 129, 133
Huby, S. J., 201.

Hulst (Mgr d'), 289, 291.
Huyben (Dom J.), O. S. B., 9.

I

Icard, S. S., 108, 252, 253, 255, 256.
Ignace de Loyola (St), 11, 14, 17, 23, 59, 67, 85, 90, 95, 113, 135, 157, 166, 177, 191, 212, 219, 222, 226, 236, 237, 249, 269, 270, 271, 288, 289, 299, 300, 303, 323.
Innocent XI, 308.

J

Jansénius, 139, 289.
Jean (Évangile selon St), 276, 279.
Jean de la Croix (St), 314.
Jeanne de France (Bse), 265.
Jogues (Bx Isaac), S. J., 79.

L

Labbe (Ph.). S. J., 79.
La Bruyère, 312.
Lallemant (Louis), S. J., très souvent ; surtout *48 à 82.*
Lancicius, S. J., 171.
Lansperge, 205.
Lantages, S. S., 156.
Laurent Justinien (St), 174, 203.
Le Boucher, S. J., 328.
Lebrun (Ch.), Eud., 159, 160, 183, 317.
Le Doré, Eud., 161, 317.
Leherpeur, Orat., 128.
Lessius, S. J., 137, 138, 294.
Letourneau (G.), S. S., 240, 288, 289.
Lévesque, Eud., 320, 325, 328.
Lezeau (R. P. de), S. J., 372, 328.
Louis de Blois, 187.
Lhoumeau (R. P.), 134.

M

Macquey (Dom), 106.
Maggio (Laurent), S. J., 89, 94, 102, 178.
Maistre (Joseph de), 16, 144.
Malaval, 257.
Maldonat, S. J., 14.
Marc-Aurèle, 250.
Marguerite-Marie (Ste), 169, 173, 208, 213.
Marie des Vallées, 183, 306, 312, *316 à 328.*
Marie de St Joseph, 322.
Marillac (Louise de), 230.
Marmion (Dom Colomba), 300.
Massoulié, O. P., 312.
Mecktilde ou Métilde (Ste), 183 à 187.
Molinos, 303, 306, 308.
Motte (É.), 227.

N

Nadal, S. J., 24.
Nicole, 257, 258, 259.
Nigri (Benoît), S. J., 178.
Niquet, S. J., 328.
Nouet (Jacques), S. J., 79, *189 à 213.*

O

Olier, S. S., 4, 6, 108, 131, 155, 219, 232, 233, *234 à 256*, 264, 270, 289, 291.

P

Pantaléon (St), 205.
Pascal, 75.
Paul (St), 21, 245, 297.
Pazzi (Ste Madeleine de), 14.
Pie XI (Sa Sainteté), 271.
Pintereau, S. J., 328.
Plus (Raoul), S. J., 32.
Poiré, S. J., 187.
Pottier (Henri), S. J., 190.
Poulain (A.), S. J., 257, 258, 296, 301, 305, 311, 322.
Pourrat, S. S., 4, 5, 9, 106, 219, 226, 227, 305.

Q

Quarré (Hugues), Orat., 155.

R

Ragueneau (S. J.), 80, 188.
Redier (A.), 31, 215, 216.
Regneault, S. J., 328.
Régnier-Desmarais, 16, 53.
Renaudin (Paul), 18.
Renty (Mr de), 327.
Ribadeneyra, S. J., 237.
Richelieu (Cal de), 5.
Rigoleuc, S. J., 15, 19, 80, 141, 195, 201, 252, 281, 313.
Rodriguez (Alphonse), S. J., 16, 49, 53, 142.
Roothaan, S. J., 103.

S

Saint-Cyran (Abbé de), 139, 291.
Sainte-Beuve, 215.
Saint-Jure, S. J., 8, 10, 14, 15, 19, 21, 22, 23, 33, 49, 56, 59, 73, 136, *158 à 187*, 196, 208, 211, 234, 260, 261, 303, 314, 327.
Salmeron (Alph.), S. J., 98.
Segneri, S. J., 258.
Séguiran (Gaspar), S. J., 79.
Ségur (Msr de) 256).
Sinéty (R. de), S. J., 316, 318, 320, 325, 326.
Sommervogel, S. J., 257.
Suarez, S. J., 299.
Suffren, S. J., 78, 80, 130, 137, 177, 217, 293.
Surin, S. J., 15, 19, 49, 58, 80, 140, 141, 143, 195, 252, 266, 268, 289, 301, 303, 321, 323, 328.
Suso (Bx Henri), O. P., 97, 166.

T

Thérèse (Ste), 194, 197, 294, 314, 320, 322.
Thérèse de l'Enfant Jésus (Ste), 272, 274.
Thomas d'Aquin (St), 166, 199, 299, 301.
Timothée Brianson, Minime, 169 à 174.
Tronson, S. S., 156, 165.

U

Urbain VIII, 83.

V

Veuillot (Louis), 289.
Vincent de Paul, 4, 6, 131, 143, *214 à 234*, 254.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue. Variations des historiens sur l'influence de la théologie mystique du cardinal de Bérulle. — Autrefois. — Aujourd'hui. 3

TROISIÈME PARTIE

PREMIÈRE SECTION

LE BÉRULLISME AVANT LA LETTRE

CHAPITRE PREMIER

DE SAINT IGNACE A BÉRULLE.

ALVAREZ DE PAZ. — LE GAUDIER. — SAINT-JURE.

I. — Point délicat de la question à résoudre : Pierre de Bérulle s'est-il mis à l'école des Jésuites, ou les Jésuites se sont-ils mis à son école ? Pour M. Bremond « les plus grands spirituels de la Compagnie de Jésus au XVII^e^ siècle se sont ralliés à Bérulle ». Il pense que l'histoire du P. Jean-Baptiste Saint-Jure, représentatif entre tous, lui donnera raison. — A la manière de Joseph de Maistre : « Je ne puis rien vous refuser, pas même des paradoxes !... » Guilloré mis à part, aucun des Jésuites soi-disant bérulliens ne relève vraiment de l'*Oratoire*. — Les idées et les expressions qui leur sont communes avec les Oratoriens ont été puisées à une source plus lointaine où Bérulle lui-même s'est abreuvé.

II. — Examen du certificat de bérullisme décerné à Saint-Jure. — La philosophie de l'union au Christ et la philosophie de l'imitation du Christ. — Loin d'être spécifiquement bérullienne, la philosophie de l'union a été proposée par

de nombreux spirituels ignatiens avant Bérulle; et même par Saint-Jure avant ce qu'on appelle son ralliement à l'Oratoire.

L'imitation et l'union dans les *Exercices* et chez les premiers disciples de saint Ignace. — Mouvement accéléré en faveur de l'union, au début du XVII^e siècle. *Spiritus ubi vult spirat.*

L'union de présence d'après Le Gaudier; l'union de conversation mutuelle et l'union d'amour d'après Alvarez de Paz. Le *Christus vicinus* de Le Gaudier et le *Dieu en nous* des modernes. Comment l'imitation conduit à l'union, d'après les méditations d'Alvarez sur la passion. Les O du jésuite péruvien.

On retrouve dans Saint-Jure les idées et les expressions des deux grands spirituels : « application », « adhérence », « liaison ». Bérulle, qui leur est postérieur, ne leur devrait-il pas lui-même quelque chose de son vocabulaire et de sa philosophie de l'union ?

III. — Lyrisme et poésie chez Alvarez et chez Bérulle. — Jésus-Christ soleil. — « O soleil de Justice ! O lumière sans déclin ! O soleil splendide ! O soleil d'amour ! » Même comparaison chez Bérulle ; mêmes idées générales, mais avec un tour très personnel « nous laisser embraser par Jésus-soleil, comme une glace... pour lui renvoyer son image. » C'est l'union passive : « Jésus opère lui-même et imprime à l'âme son esprit et sa ressemblance. » Comme Alvarez de Paz, Le Gaudier et Saint-Jure insistent sur l'union active. Caractère pratique de leur ascèse. 13-48

CHAPITRE II

LE P. LOUIS LALLEMANT SERAIT-IL UN JÉSUITE BÉRULLIEN ?

I. — Les raisons qui ont fait délivrer à Saint-Jure un certificat de bérullisme se retrouvent plus nombreuses et plus impérieuses chez Lallemant, son contemporain.

Exemples. — L'auteur de la *Doctrine spirituelle* s'est-il donc mis, lui aussi, à l'école de Bérulle ? M. Bremond ne répond nulle part affirmativement. Il se borne à dire que « son école est toute voisine de l'école du cardinal ». Comment s'expliquent les ressemblances.

II. — Nul doute que les ressemblances existent. Comme Bérulle, Lallemant est un *Christocentriste* résolu.

Le VI^e principe de la doctrine roule tout entier sur les sujets traités par Saint-Jure et par Bérulle : « l'union avec

Notre-Seigneur » ; « l'âme s'unit à Notre-Seigneur en trois manières : par connaissance, par amour et par imitation » ; « l'amour et l'imitation de Jésus-Christ sont l'idée de la perfection », etc.

La devise : *Tout droit à Jésus-Christ* caractérise aussi bien Lallemant et les siens que Bérulle et l'Oratoire. — Chez les bérulliens, plus de laisser-faire Dieu ; chez les ignatiens, plus d'activité personnelle ; mais les uns et les autres prêchent « l'application des esprits à Jésus-Christ ». Si Bérulle est l'apôtre du Verbe incarné, Lallemant en est le fervent disciple et le champion éloquent. — C'est une des caractéristiques de la *Doctrine* qui paraît avoir échappé à M. Bremond. Historien fervent de l'école de Lallemant, il semble n'avoir rien lu du VI[e] principe de la *Doctrine*. Raison de plus pour le mettre en relief, afin de mieux situer Lallemant dans la pléiade des grands spirituels.

III. — Curieux parallèle entre la *Doctrine spirituelle* et le *Discours de l'état et des grandeurs de Jésus*. — Le Verbe incarné et ses mystères. — Le culte de l'Homme-Dieu. — « Dieu ne nous aime qu'en Jésus-Christ ». — Le Verbe incarné et les saints. — Le lexique de Lallemant comparé à celui de Bérulle. « États », « liaison ». « application », « l'extérieur et l'intérieur », « les états et les actions ». — A ne consulter que les règles de la critique interne, ne devrait-on pas conclure que Lallemant est un disciple de Bérulle ? Pourquoi la critique externe nous le défend. — Si, en 1633, d'après M. Bremond, Saint-Jure ne savait rien de l'école française, Lallemant son contemporain devait-il en savoir davantage? Or, en 1633, les conférences de Rouen, qui sont devenues la *Doctrine spirituelle*, avaient toutes été données. Aucune raison de croire que Lallemant eût connu plus que Saint-Jure « le livre agressif, mal composé, plus spéculatif que vraiment dévot ». Non, la spiritualité si claire, si ferme, si personnelle de la *Doctrine* n'a pas attendu, pour se former et mûrir, le soleil de l'Oratoire.

Comment donc s'expliquent les ressemblances? — Lallemant et Bérulle ont-ils reçu la même vocation, la même inspiration ? N'ont-ils pas puisé à la même source?... Le bérullisme *avant la lettre* et le bérullisme strictement oratorien. Le meilleur de Bérulle ne lui viendrait-il pas de la source où Saint-Jure, Lallemant et leurs prédécesseurs ont puisé? — Nécessité d'étudier les relations du fondateur de l'Oratoire avec saint Ignace. Ce qu'il doit aux *Exercices*. 48-83

DEUXIÈME SECTION

PIERRE DE BÉRULLE
LA GENÈSE ET LES CARACTÈRES DU BÉRULLISME

CHAPITRE PREMIER

PIERRE DE BÉRULLE A L'ÉCOLE DE SAINT IGNACE. — QUE DOIT-IL AUX *EXERCICES* ? — AUTRES SOURCES DE SA SPIRITUALITÉ.

I. — Chez les Jésuites. Pierre suit les cours de philosophie au collège de Clermont à Paris. — Sentiment profond de « la souveraineté de Dieu et de la dépendance des créatures ». Son règlement de vie. — Spiritualité toute d'action, à nuance nettement ignatienne. — Les Jésuites ayant dû quitter Paris à l'avènement de Henri IV, l'abbé de Bérulle étudie la théologie en Sorbonne et confie sa conscience au chartreux Beaucousin. — Quinze jours de retraite au Noviciat de Verdun, sous la direction du P. Laurent Maggio, ancien novice de saint Ignace. Ses notes sur les *Exercices*. — Les fameuses expressions soi-disant bérulliennes s'y trouvent déjà : elles traduisent les textes latins sur lesquels il médite.

Mais le retraitant est rebelle aux règles de l'élection ; il ne veut tenir compte que des « avertissements intérieurs » et « des mouvements intérieurs ». Il ne consulte le P. Maggio qu'avec le parti pris de s'en tenir aux inspirations du Saint-Esprit : « J'ai vu que je n'étais pas appelé à l'état religieux, comme si je l'eusse lu sur un papier. »

II. — Semi-illuminisme et semi-quiétisme. Traces qu'on en relève dans le premier ouvrage qu'on lui attribue, *l'abnégation intérieure*, ouvrage publié sous l'inspiration de Dom Beaucousin et de Benoit de Canfeld. Nous y trouvons la clef de l'état d'âme de Verdun et de tout le système bérullien qui, en tant que *spécifiquement tel*, est aux antipodes de la *Doctrine spirituelle* comme des *Exercices*. — Outre ces influences, il faut reconnaître, pour s'expliquer le grand esprit que fut Bérulle, « son indépendance foncière et son personnalisme aigu ». 83-112

CHAPITRE II

LE CARDINAL DE BÉRULLE ET SA THÉOLOGIE MYSTIQUE. — GENÈSE DU SYSTÈME. — VŒU DE SERVITUDE. — OPPOSITION QU'IL SOULÈVE.

I. — La caractéristique essentielle d'une école de spiritualité n'est pas dans les mots qu'elle emploie ; elle est dans sa méthode ascétique. Ainsi la *Doctrine spirituelle* a-t-elle son ascèse bien à elle. — Est-il vrai qu'il n'y ait pas d'ascèse ni de méthode bérullienne? Le bérullisme est au moins un système. — Utilité qu'il y a à reconnaître ses lignes maîtresses. Axiome fondamental : tous les chrétiens, du fait de leur baptême, sont appelés à la contemplation. — « La contemplation (passive) est le terme de la théologie mystique. » — Cette théologie tend à nous *élever* à Dieu, à nous *unir* à Dieu, à nous *abîmer* en Dieu. — Élévation, union, anéantissement, trois stades de perfection, que fait atteindre « une manière d'oraison, où l'esprit ne travaille point, où il n'y a guères que le cœur qui soit occupé. » — A la place de l'ascèse laborieuse, le laisser faire Dieu, seul opérant, surtout dans « l'état de servitude totale. »

II. — Nature de l'état et du vœu de servitude. Son motif et son modèle : « un certain anéantissement de l'humanité sainte unie à la personne du Verbe. » Sa durée : sans fin. Vœu de ne jamais révoquer la servitude vouée. Citation textuelle de la formulle de Bérulle. « C'est le but suprême des directions bérulliennes. »

III. — Cette formule fut l'occasion d'une guerre de vingt ans. — Guerre qui appartient à l'histoire du sentiment religieux. Elle fut déchaînée, non par des jalousies de chapelles, ni par la dévotion de Bérulle au Verbe incarné, mais par cette pratique très spéciale du double vœu de servitude totale. — La servitude totale comparée à la « dévotion de l'esclavage à Marie « du Bienheureux Grignon de Montfort, au *Suscipe* de saint Ignace, à la « seconde conversion » de Lallemant. — La formule du vœu en elle-même. — Prudence qu'il fallait mettre à la propager. — La désapprobation de Lessius et de la Faculté de Louvain. — La Sorbonne, les évêques et les docteurs amis de Bérulle. — La défense de Bérulle par lui-même : *Discours de l'État et des Grandeurs de Jésus-Christ*. La spiritualité bérullienne peut-elle être, sans restrictions, proposée à tout le monde? Jugement du

P. Surin sur les *Grandeurs de Jésus* et les « fausses dévotions en excès de subtilité. ». 112-144

TROISIÈME SECTION

LE VERBE INCARNÉ ET LE CŒUR DE JÉSUS DANS L'ÉCOLE IGNATIENNE FRANÇAISE ET DANS L'ÉCOLE FRANÇAISE DE L'ORATOIRE

CHAPITRE PREMIER

HOMMAGE D'AMOUR ET D'HONNEUR (HOMMAGE IGNATIEN). HOMMAGE D'ADORATION STRICTE (HOMMAGE BÉRULLIEN).

I. — Entre Bérulle et Lallemant, unisson de pensées sur l'hommage à rendre au Verbe Incarné. Malgré des ressemblances verbales, différences dans la façon de l'entendre. L'hommage bérullien procède d'une « sainte terreur » de la Majesté divine : acte de « civilité sacrée » commandé par la vertu de religion.

L'hommage ignatien de Lallemant procède surtout de la considération de la divine Bonté : acte d'amour en même temps qu'acte d'honneur.

1° Le VI^e^ *Principe de la Doctrine spirituelle* sur l'union avec Notre-Seigneur. Primauté de l'amour affirmée dès le début : « Connaissance du mystère de l'Homme-Dieu. »

2° Affirmation répétée de la Section II « l'Amour de Notre-Seigneur ». La dévotion au Verbe incarné comprend amour et imitation, amour de reconnaissance exigé par l'amour de Dieu.

II. — Comment Bérulle, Bourgoing, etc., entendent l'hommage à rendre au Verbe incarné. — Vertu de religion à remettre en honneur. — Si l'on n'écarte pas l'amour, on en fait presque toujours abstraction.

III. — Réaction du P. Eudes « qui unit l'amour au respect et à la vénération, et le fait même prédominer ». « Embarras, hésitations et réticences » d'un critique contemporain, qui aimerait à faire de Bérulle le père de la dévotion au Sacré-Cœur 144-158

CHAPITRE II

UN PENDANT DE LA *DOCTRINE SPIRITUELLE* : LA THÉOLOGIE MYSTIQUE DE SAINT-JURE. — PLACE QU'IL Y DONNE AU CŒUR DE JÉSUS INDÉPENDAMMENT DE TOUTE INFLUENCE BÉRULLIENNE.

I. — La dévotion au Sacré-Cœur, sous la forme *eudistique* et même sous la forme *paraysienne*, aurait-elle pris naissance à l'Oratoire? « La fête de la solennité de Jésus » contient-elle en germe la fête du Sacré-Cœur? — Pas plus que le P. Eudes, le P. Saint-Jure ne s'est inspiré du Cardinal. La dévotion au Sacré-Cœur, plus qu'entrevue par Saint-Jure, s'épanouit naturellement sur sa théologie mystique. — La doctrine de l'Union avec Notre-Seigneur est tout ignatienne. — Moyens et effets de cette union. Le Cœur de Jésus est le lieu où elle doit se faire.

II. — Ébauche d'un traité sur le Sacré-Cœur, « demeure, asile, refuge, laboratoire du Chrétien ». C'est là que le chrétien doit habiter et opérer les fonctions de la vie purgative, illuminative et unitive. — « Exercice de l'union à Jésus dans son Cœur sacré, le capital de nos dévotions. »

III. — Rayonnement de cette belle théologie. — *Sic vos non vobis!* — Le P. Timothée Brianson de Raynier s'est-il inspiré de Bérulle dans ses vues sur le Sacré-Cœur? Il ne fait que *démarquer* Saint-Jure. — Comparaison des textes. — La page « pénétrante et subtile » que Bérulle consacre au Cœur de Jésus n'est pas non plus une mine nouvelle. D'ailleurs elle ne paraît pas avoir été très exploitée.

IV. — La dévotion au Sacré-Cœur chez quelques spirituels de la Compagnie de Jésus, contemporains de Bérulle et de Saint-Jure. Le P. Coton. Le P. Suffren. Le P. Vincent Bruno dont les *Méditations sur la Passion* sont traduites en français dès 1598. — Le P. de Barry donne dans son *Année Sainte* (1640) les grandes lignes d'un traité sur le Cœur de Jésus. Saint Jean Eudes le cite parmi les auteurs dont il s'est inspiré 158-188

CHAPITRE III

LE SACRÉ-CŒUR DANS LES ÉCRITS DU P. LALLEMANT ET DU P. JACQUES NOUET, SON DISCIPLE.

Directeur spirituel de Jacques Nouet au novicitat de Rouen et au collège de Bourges, Lallemant a initié le jeune

Jésuite à ses dévotions les plus chères. Grâce qu'il lui a obtenue « de parler et d'écrire dignement de Notre-Seigneur ».

De fait, nul n'a parlé plus dignement de Jésus-Christ et de son Sacré-Cœur, au moins avant Croiset et Gallifet. Il n'a eu qu'à marcher sur les traces de Lallemant et à développer ses vues.

I. — Pureté du Cœur de Jésus. Lallemant et Alvarez de Paz?

II. — Le Cœur de Jésus, « un aimant, un modèle, une pierre de touche, un trésor, un sanctuaire ».

III. — Le Cœur de Jésus, « école où l'on apprend à porter les croix ».

IV. — Le Cœur de Jésus, « école où l'on apprend l'amour et le désir du mépris ».

V. — Le Cœur de Jésus « lieu de refuge, source, foyer, fournaise d'amour ».

Longs développements du P. Nouet sur chacun de ces aspects du Sacré-Cœur — aspects au moins indiqués dans la *Doctrine spirituelle*.

Le P. Nouet ne doit-il rien au P. Saint-Jure ou à saint Jean Eudes ? — Reflet de quelques idées chères à ce dernier.

Lallemant n'a jamais dit que l'Esprit-Saint fût « le Cœur de Jésus », Lallemant, Nouet et Paray-le-Monial . . 188-214

QUATRIÈME SECTION

AU SOLEIL DE L'ORATOIRE
INFLUENCE DE BÉRULLE
SUR SAINT VINCENT DE PAUL, MONSIEUR OLIER ET LE P. GUILLORÉ

CHAPITRE PREMIER

SAINT VINCENT DE PAUL.

I. — Ses relations avec le fondateur de l'Oratoire. — La retraite de M. Vincent chez M. de Bérulle de 1610 à 1612 n'est qu'une légende. — Les témoignages d'estime et d'admiration que le Saint lui a rendus sont-ils décisifs en faveur de son bérullisme ? — Rien ne prouve qu'« en matière proprement religieuse » Vincent ait été le disciple du Cardinal.

II. — Ses écrits ascétiques nous le montrent beaucoup plus près de saint Ignace et de saint François de Sales. — Sa spiritualité est orientée vers l'action. — Dans l'oraison, l'accent est placé sur l'effort. Il y veut de l'ordre et de la méthode, tout en recommandant les affections. Il insiste sur la préparation et la répétition. Rares sont les allusions à l'oraison mystique.

III. — Quand il parle du premier commandement, il donne la préférence à l'amour effectif et met en garde contre les piperies de l'amour purement sensible : *totum opus nostrum in operatione consistit.* — Comparaison avec le P. Lallemant et le P. de Condren.

IV. — Les critiques qui tiennent à faire de saint Vincent de Paul un bérullien sont très embarrassés pour donner une marque incontestable de son bérullisme. Ni sa dévotion à Notre-Seigneur dont il recommande surtout l'imitation ; ni son insistance à prêcher la joie spirituelle, ne portent le cachet de l'Oratoire. — Son lexique est celui des spirituels de son temps. — Le seul domaine où il se montre l'émule des grands disciples de Bérulle, c'est la glorification du sacerdoce catholique, écoulement et image du sacerdoce de Jésus-Christ. — Ils parlent tous des grandeurs du prêtre avec un accent qu'ils n'ont emprunté ni à saint François de Sales ni à aucun des Ignatiens 214-234

CHAPITRE II

MONSIEUR OLIER.

I. — Place qu'il s'est assignée dans l'Ecole de l'Oratoire à côté de M. de Bérulle et du P. de Condren. — Si Bérulle a renouvelé l'*esprit de religion ;* si Condren *adhère* à Dieu en *esprit d'hostie,* M. Olier fait de l'*union aux occupations de Jésus à l'autel* le centre de sa théologie mystique. — L'ange de l'Apocalypse et son encensoir. — La propagande eucharistique par l'image. — Jésus-Christ unique supplément de nosdevoirs envers son Père, veut aussi que nous soyons ses suppléments, à lui, grâce à l'eucharistie. — La communion fréquente à Saint-Sulpice. — La visite au Saint-Sacrement.

II. — « Les prêtres de feu ». Leur formation. Dévotion à l'intérieur de Jésus et de Marie. La fête de la vie intérieure de Notre-Seigneur. La réception des sacrements et l'oraison au séminaire. — L'examen particulier. — L'examen de Saint-Sulpice comparé à l'examen de l'Oratoire et à celui de saint Ignace.

III. — Tendance oratorienne de M. Olier à exagérer les effets du péché originel et la corruption de la nature humaine. — Jugement du P. Faber. Réflexions de M. Icard. Les épreuves intérieures de M. Olier expliqueraient en partie son pessimisme augustinien, qui du reste n'a rien de commun avec les erreurs de Baïus. — Aurait-il admis — comme fit plus tard Mgr de Ségur — une présence réelle de Jésus-Christ dans les âmes, autre que la présence eucharistique? 234-256

CHAPITRE III

LE BÉRULLISME DU P. GUILLORÉ.

I. — Sa vie et ses œuvres. — Pourquoi Nicole l'a accusé de quiétisme. — Il a souvent réfuté les tenants de cette erreur. Qualités et défauts de son style. — Fatigantes analyses du cœur humain.

II. — Jusqu'à quel point a-t-il subi l'influence de l'Oratoire? Discussions, preuves que M. Bremond donne de son bérullisme. — Distinguer la paille des mots du grain des choses : tributaire du lexique bérullien en beaucoup de passages de ses livres, il reste dans le courant de l'ascétisme ignatien par la nuance de son *théocentrisme* et de son *christocentrisme*.

A. *Théocentrisme.* — Sa spiritualité se réclame non pas restrictivement de la vertu de religion, mais de la gloire, du service et de l'amour de Dieu. Ses *conférences spirituelles* ont pour but de faire *aimer Jésus*. — L'anéantissement est demandé à l'âme, non point par « une sainte terreur », mais par le plus pur amour. Elle doit « imiter la consomption de Jésus par la sienne, se consumant en holocauste pour la gloire de Dieu ».

Les progrès de la vie spirituelle visent à l'union divine : « La pureté de l'âme conduit d'elle-même au pur amour ». « Qu'est-ce qu'aimer? »

B. *Christocentrisme.* — Le christocentrisme bérullien : il veut qu'on s'assimile le dogme du Christ vivant en nous. Jésus n'est plus seulement le modèle, l'ami; il est notre vertu même, notre patience, etc.; il s'agit pour nous de nous l'approprier. — Ainsi procède Bérulle, conclut M. Bremond; ainsi procède Guilloré, et en ce faisant ce n'est pas de saint Ignace, mais de Bérulle qu'il s'inspire. — Réponses. — Pourquoi l'auteur des *Exercices* n'insiste pas sur l'*appropriation* du Christ. Les spirituels ignatiens de l'âge d'or

ont comblé la lacune. Les *pactes* du P. Binet dans sa *Pratique solide de l'amour de Dieu* éditée en 1623. — Le pacte des yeux au ciel. — Le pacte de respiration. — Le pacte de substitution. — Le pacte eucharistique. — Le pacte trinitaire. — La christologie supposée ici renferme la substance du christocentrisme de Guilloré, avec une nuance qui n'est pas spécifiquement bérullienne.

III. — L'*adhérence* au Christ au sens de Bérulle et le *revêtement* du Christ au sens de Guilloré. Celle-là tient tout entière dans une passivité de l'âme s'offrant au Christ pour qu'il lui infuse sa vie et ses états. Celui-ci est plus actif que passif. — « Jésus quelquefois revêt une âme de soi-même et de ses opérations, sans qu'elle y mette fort peu du sien..., mais l'ordinaire est que l'âme elle-même se revêt par son action propre... » — Rien qui favorise l'illusion et la paresse. — Différence entre le revêtement et l'imitation de Jésus-Christ. — Avantages du revêtement et de l'appropriation des opérations de Jésus. Guilloré y insiste plus que les spirituels de l'école de Lallemant. Il a rendu explicite ce qui chez eux était implicite et confus. 256-288

ÉPILOGUE 288-291

APPENDICES

I. — Les vœux de servitude à Jésus et à Marie. Plaidoyers en leur faveur. 292-298

II. — Le lexique bérullien 298-304

III. — Benoit de Canfeld et la *Reigle de perfection*. La mise à l'index de cet ouvrage, comme entaché de quiétisme, n'est-elle qu'un malentendu? 304-316

IV. — Marie des Vallées. Ses épreuves et ses vertus. — Ses directeurs et ses livres de chevet. — L'échange de sa volonté avec la volonté de Dieu. — Ses extravagances sont-elles « ces extravagances sublimes » qui, d'après Lacordaire, font la sainteté? 316-328

V. — De la place à donner à la charité dans notre vie spirituelle. 328-331

VI. — Courte réponse à trois attaques de M. Bremond. 332

1204 — ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY. — 9-28

240.9
P851

6201

POTTIER, ALOYS

AUTHOR

Le P. Louis Lallemant et les

TITLE Grands Spirituels de Son Temps
Vol. III

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER

6201